00101611

THE
ASIATIC SOCIETY OF BOMBAY
Town Hall, Bombay.

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018

LE CHIEN PERDU

ET

LA FEMME FUSILLÉE

I

ARSÈNE HOUSSAYE

LES GRANDES DAMES

MONSIEUR DON JUAN. — MADAME VÉNUS. — LES PÉCHERESSES BLONDES
UNE TRAGÉDIE A LEN.

LES PARISIENNES

LA FEMME QUI FRAPPE. — MADEMOISELLE PHRYNÉ. — LES FEMMES ADULTÈRES.
LES FEMMES DÉCHUES.

LES COURTISANES DU MONDE

MESSALINE BLONDE. — LES AVENTURES DE VIOLETTE. — LES FEMMES
DÉMASQUÉES. — COMMENT FINISSENT LES PASSIONS.

10e édition. — 12 vol. in-8° cavalier, avec portraits et gravures, 60 fr.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7e édition. — Portraits. — 1 vol. in-8° cavalier.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV.

5e édition. — Portraits. — 1 vol. in-8° cavalier.

LE ROI VOLTAIRE

5e édition. — Gravures. — 1 vol. in-8° cavalier.

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 vol. in-8° cavalier. — 5e édition. — Gravures de Johannot.

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8° cavalier. — Portraits.

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 vol. in-8°. — Portraits.

MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8e édition. — 1 vol. grand in-8°.

PRINCESSE DE COMÉDIE ET DÉESSE D'OPÉRA

1 vol. in-8° cavalier — 10e édition. Gravures de Flameng.

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 vol. in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures.

POÉSIES COMPLÈTES

8e édition. — 1 volume in-8°. — Gravures.

IMPRIMERIE TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

ARSÈNE HOUSSAYE

LE CHIEN PERDU

ET LA

FEMME FUSILLÉE

101611

TOME I

LES TROUVEMENTS

00-h-15

PARIS

E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR

PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1872

Tous droits réservés.

00101611

A JULES JANIN

CE ROMAN EST DÉDIÉ

Mon cher Janin,

ous aviez vingt ans ; c'est du plus loin qu'il vous en souvienne : vous étiez dans le rayonnement de cette jeunesse toujours remontante comme les roses d'Horace, quand vous avez écrit L'ANE MORT ET LA FEMME GUILLOTINÉE. *C'était un livre immortel ; vous ne le saviez pas : ainsi va le génie humain. Voltaire ne croyait écrire qu'une gaminerie en*

écrivant CANDIDE ; *l'abbé Prévost ne signait* MANON LESCAUT *qu'avec inquiétude. Il n'y a que les doctrinaires de la littérature qui s'imaginent signer des chefs-d'œuvre.*

Pour moi, qui viens d'écrire le Chien perdu et la Femme fusillée, *je suis bien sûr de signer ici des pages mortelles entre toutes. Et pourtant, ces pages-là, je vous les dédie, avec la foi d'une amitié qui a deux fois vingt ans.*

Vous savez déjà que ce n'est pas pour vous imiter, vous qui êtes inimitable, que ce titre m'est venu à l'esprit : j'ai vu le chien perdu, j'ai vu la femme fusillée. Je ne pouvais trouver d'autre titre pour mon roman.

Un livre inutile de plus ! Mais vous savez que pour l'imagination du lecteur, un livre, quel qu'il soit, c'est l'échappée dans l'infini, c'est l'horizon qui s'ouvre, c'est le coup de l'étrier. Qu'on me donne au moins un dictionnaire, disait un prisonnier privé de livres. On lui donna un catéchisme, il fut sauvé. Le vieux Balzac, parlant des mauvais livres, disait : « Ce sont des car-

rosses qui vous malmènent et qui vous cahotent, mais enfin on arrive comme avec les meilleurs. » *Je dirai de mon livre : On versera peut-être en route, mais on aura voyagé.*

Dans quel pays, mon Dieu! A travers les drames de cette Commune de Paris, qui avait rêvé la terre promise — toujours en traversant la mer Rouge.

Cordialement à vous, mon cher Jules Janin, pour finir comme j'ai commencé.

ARSÈNE HOUSSAYE.

PERSONNAGES

FEMMES.

BLANCHE DE VOLNAY.
VIOLETTE DE PARISIS.
MARGUERITE DUCHARME.
DIANE DUCHARME.
ANGÉLINE DUPPORTAIL, surnommée l'*Amazone*.
LA VOYANTE.
FINE-CHAMPAGNE, vivandière.
La Grande CHAOURSE.
FLAMBINE. — SOUILLON. — CIGARETTE.
Une comédienne.
Femmes de tous les mondes.
Chœur de buveuses de bière.

HOMMES.

EUGÈNE HENRYET, capitaine de l'armée de Versailles.
ADOLPHE DUCHARME, surnommé Cœur-de-Lion, colonel des fédérés.
MONTJOYEUX.
Le comte RENÉ DE VOLNAY.
L'homme anonyme.
CARNAVAL.
Un détaché d'ambassade.
Le lieutenant GEORGES HENRYET.
ANTECHRIST. — MIDI-A-QUATORZE-HEURES. — LA CLEF-DES CŒURS.
Chœur de buveurs de vin.

CHIEN.

THERMIDOR.

LE CHIEN PERDU

ET

LA FEMME FUSILLÉE

LIVRE I.

LES AMOUREUSES SOUS LA COMMUNE.

I.

COMMENT UN CAPITAINE DE FRANCS-TIREURS SAUVA UN CHIEN, LE NOMMA THERMIDOR ET L'ADOPTA.

Dieu a créé le Bien; l'homme a créé le Mal.

CONDORCET.

C'était le 17 août 1870 — ancien style — ou le dernier jour de Thermidor, nouveau style — comme il vous plaira.

Une compagnie de Francs-Tireurs, composée de quelques chenapans, de quelques aventuriers et de quelques vaillants hommes, s'était mise en em-

buscade sous le bois de la Chesnaye, aux premières collines des Vosges.

La compagnie était très-ardente à combattre les Prussiens.

Les plus mauvais de la troupe avaient fait leur devoir : aussi leur pardonnait-on quelques actes de pillage dans les fermes voisines, quand ils disaient : « Il ne faut rien laisser aux Prussiens ! »

Le capitaine, un ancien officier de zouaves, qui avait quelque peu fait parler de lui au Mexique, était adoré de ses hommes ; il était beau, il était brave, il était téméraire. Il se moquait de Dieu et du diable ; il foulait aux pieds tous les préjugés ; il criait déjà *Vive la République !* au milieu des siens, disant qu'après les premières défaites du Rhin, Napoléon III ne pouvait rentrer dans sa bonne ville de Paris.

Ce jour-là on avait tué trois lulans ; mais le quatrième, plus ou moins blessé, s'était enfui sur un cheval de feu pour revenir avec du renfort.

Prussiens par-ci, Prussiens par-là : les Francs-Tireurs ne croyaient pas que la retraite fût possible. Ils se résignaient depuis quelques jours à vivre dans les bois, décidés à tout, même à mou-

rir, mais après avoir vaillamment joué de leur reste.

Adolphe Ducharme — c'était le nom du capitaine — donna l'ordre à un grand gaillard d'aller à une petite ferme perchée au dessus d'un ravin où ils avaient tous déjeuné au point du jour.

— Carnaval, tu vas aller là ! Tu diras à la baronne qu'elle vienne encore me dire adieu ; car cette nuit, nous allons marcher rude. Comme la baronne est très-gourmande, tu lui porteras ce petit bouquet de fraises et tu lui promettras que nous en cueillerons d'autres.

— Un drôle de pays ! dit Carnaval en prenant le bouquet : les fraises n'y mûrissent qu'au mois d'août. Et encore elles ne sont jamais mûres.

— Va vite ! car nous partirons à la brune.

Une demi-heure après, Carnaval amenait la baronne attendue.

C'était une fort belle créature, grande, rieuse, désinvoltée, qui avait plutôt l'air d'une comédienne que d'une femme du monde.

C'est qu'elle avait traversé tous les mondes — même les plus mauvais.

Elle se jeta dans les bras d'Adolphe Ducharme.

— Tu vois, lui dit-elle, que je ne me suis pas fait prier. Je sentais bien que nos adieux de ce matin n'étaient pas les derniers.

Et souriant avec des dents blanches, mais avec des lèvres peintes :

— Et puis, tu sais, la gourmandise m'a donné des jambes; j'aime tant les fraises sauvages !

Carnaval s'était discrètement éloigné, quoiqu'il se complût à tous les spectacles amoureux.

Elle portait un très-joli costume de chasse que Worth lui avait dessiné, le dernier hiver, pour une chasse quasi royale chez un de ses anciens amants.

Sa belle chevelure noire, en débordant, ruisselait sur ses joues et sur son cou — ce qui accentuait encore son expression de franche viveuse.

— Comme tu es jolie ! lui dit avec amour Adolphe Ducharme. Ne va pas faire des tiennes en retournant à Paris !

— Allons donc ! quand la Patrie est en danger, mon éventail, c'est le drapeau tricolore !

— Le drapeau rouge ! dit Adolphe Duportail, qui pensait à ses amis Rochefort et Flourens.

La dame s'appelait Angéline Duportail; ces

messieurs du club disaient *la Duportail;* Adolphe Ducharme disait Angéline.

Elle se faisait appeler aussi — c'était son droit — la baronne de Courthuys; car elle avait, pour s'amuser, épousé un vieux baron, sans le sou, qui n'avait pas survécu à cette dernière folie.

Elle n'avait eu qu'un amour parmi toutes ses aventures. Elle n'avait aimé qu'Adolphe Ducharme. Aussi s'était-elle hasardée à venir le retrouver jusque dans les Vosges, disant qu'elle ferait la campagne avec lui.

Elle avait bientôt compris toute la folie de son équipée. Elle s'était décidée à revenir à Paris, sur sa promesse qu'il reviendrait bientôt lui-même.

Ils cueillirent donc des fraises comme des amoureux de quinze ans. Les fraises étaient vertes ; mais, comme disait Adolphe Ducharme, en passant sur les lèvres d'Angéline, elles devenaient rouges.

Quand par hasard il en trouvait une mûre, il la promenait sur la bouche de sa maîtresse, comme on fait aux enfants, et quand elle entr'ouvrait la bouche, au lieu d'y mettre la fraise, il y mettait un baiser.

— N'est-ce pas que les fraises sont bonnes?

— Prends garde, je vais mordre.

Et autres jeux rustiques comme Daphnis et Chloé.

Tout à coup trois ou quatre coups de fusil retentirent.

— Les Prussiens ! dit Angéline.

— Eh bien, tu vas voir comment nous les recevrons ! dit Adolphe Ducharme, en s'élançant vers ses hommes.

La Duportail, qui était brave elle aussi, le suivit en courant; mais au lieu de voir tomber un prussien, elle vit tomber un chien.

C'était un chien gris de fer, mi-écossais, mi-caniche, avec les plus beaux yeux du monde.

Ce bâtardé, dont on ne devinait pas bien l'origine, était d'assez haute taille. D'où venait-il? De quelque château voisin mis au pillage par les Prussiens.

Il avait été frappé au flanc, il jetait de grands cris de douleur; mais dès qu'Adolphe Ducharme s'approcha de lui et le caressa, il ne cria plus.

— Pauvre bête ! dit Angéline.

Et se tournant vers les Francs-Tireurs :

Voilà donc ce que vous faites de vos cartouches ?

— Que voulez-vous, dit Carnaval, on a toujours peur de manquer son prussien. — C'est bien malheureux d'avoir frappé un chien, mais il n'en mourra pas.

Angéline jeta son mouchoir de fine batiste sur la plaie.

— Tu ne veux pas me garder, dit-elle à Adolphe Ducharme, il faut sauver ce chien ; tu le garderas, il te parlera de moi.

— C'est dit ! s'écria Adolphe Ducharme.

Et se tournant vers Carnaval :

— Je te confie cette bête. Cette nuit je porterai moi-même ma gibecière, mais tu porteras le chien.

Carnaval, qui avait joué les hercules dans les foires, répondit qu'il pouvait bien porter la gibecière du capitaine et le chien perdu.

— C'est déjà mon ami, dit-il en le prenant dans ses bras avec douceur, mais il faut le baptiser, capitaine. — Si on l'appelait César ?

— Allons donc, le règne des Césars est fini ; il faut lui donner un nom républicain.

— Eh bien ! Brutus.

— Tu sais donc l'histoire, Carnaval ?

— Quand on a joué la comédie on sait tout.

— Non, pas Brutus, c'est de l'histoire ancienne. Autrefois les parents regardaient dans le calendrier pour baptiser leurs enfants : on les nommait comme le saint du jour. Je ne sais pas le nom du saint d'aujourd'hui — et d'ailleurs il n'y a plus de saints — donnons-lui le nom du mois. Ce chien perdu s'appellera Thermidor!

— Oui, Thermidor, dit Carnaval.

— Thermidor! Thermidor! Thermidor!

Tout le monde cria Thermidor. Ainsi fut baptisé le chien perdu.

Le lendemain Angéline Duportail revenait à Paris avec la fièvre politique, elle qui n'avait jamais eu que la fièvre de l'amour.

II.

LUMIÈRE SUR LES TÉNÈBRES.

Ah! si je savais mon chemin!
J'avais pourtant laissé tomber sur
la route des miettes de mon cœur.

VIOLETTE.

C'est l'histoire des *Mille et une Nuits* que l'histoire de cette femme.

OCTAVE DE PARISIS.

On ne s'attend pas à trouver ici le mot à mot de l'histoire de M^lle^ Angéline Duportail : son histoire, comme toutes les histoires, se perdait dans la nuit — dans la nuit des nuits. — D'où venait-elle? Que vous importe. Elle avait commencé par vendre des bonbons chez Gouache et chez Achard; mais elle eut peur d'y perdre ses dents. On l'a connue dans les divers mondes de Paris, surtout dans le mauvais; elle a eu ses jours de mode, ne se montrant au Bois et dans les avant-scènes qu'en belle compagnie — je parle des hommes. — De chute en chute, elle s'était élevée jusqu'au luxe des chevaux; mais, à force de s'élever, elle

était retombée. Enfin c'était la vie accidentée de toutes ses pareilles. J'ai dit.

Non ! je n'ai pas dit. Cette fille était un type, une physionomie, un caractère. Je ne sais pas si elle était née pour le bien, mais elle faisait le mal avec une fort jolie désinvolture. Pour qu'elle fût contente dans sa vie passionnée et passionnante, il fallait qu'elle fît souffrir son monde, elle aimait les larmes — celles des autres. Tous les désastres plaisaient à son âme. Elle comprenait Néron jouant du luth sur Rome incendiée. Mais Héliogabale et Tibère n'étaient pas ses hommes ; ce qu'elle aimait, c'était le massacre des sentiments.

Elle n'aurait jamais inscrit sur son calendrier ni les monstres de l'empire romain, ni les guillotineurs de la République française. Mais quel bel éclat de rire quand elle avait trahi un homme et qu'elle le voyait blessé à ses pieds, furieux et suppliant. Tout en croquant ses bonbons, elle avait gardé ses dents, se promettant bien de croquer des fortunes.

Elle n'allait pas de main morte pour faire cette moisson-là, moisson toujours stérile pour elle. Elle nageait trop bien dans le désordre pour jamais aborder au rivage. On l'a vue tour à tour,

dans la même saison, en plein luxe et en pleine misère ; ici, nonchalamment couchée dans une victoria traînée par deux magnifiques chevaux anglais ; là, s'accrochant au bras d'un étudiant, dînant au cabaret et se hasardant à la Closerie-des-Lilas. Ce contraste était pour elle une fête de plus ; sa ruine à elle-même surexcitait agréablement ces nerfs et ce cœur maladif. Elle n'avait jamais aimé qu'en passant ; hier et demain n'existaient pas pour elle ; nul souvenir attendri, nulle espérance sentimentale ; elle vivait au jour le jour, à l'heure l'heure ; impérieuse dans sa volonté ; tordant le cou à l'amour comme à une colombe.

Elle ne se retournait sur son chemin, après une aventure, que pour voir si elle était regrettée. Elle avait le grand art de laisser sur ses pas l'enfer de la jalousie ; on courait après elle ; mais sur le point de l'atteindre, elle avait un autre homme à son bras.

Elle joua si bien son jeu qu'un jour de distraction elle décida un baron qui l'adorait à l'épouser bon jeu bon argent.

Il est vrai qu'il n'était pas riche ; mais enfin — il était baron — et elle fut baronne.

Elle voulut entrer de plain-pied dans le faubourg Saint-Germain. Elle s'indigna de voir que toutes les portes lui étaient fermées. Elle eut, du moins, ses entrées dans le monde des femmes tombées. — Un peu plus bas que le monde des filles perdues.

Adolphe Ducharme était toujours son amant de près ou de loin. Quand elle eut mangé les biens du baron, elle demanda sa séparation de corps; mais elle garda son tortil pour mettre sur son papier, comme elle garda le linge couronné et l'argenterie armoriée.

Adolphe Ducharme, qui n'était pas un sentimental, qui ne s'attardait pas dans les mêmes régions amoureuses, qui croyait qu'une femme n'est parfaite que par une autre, fut un jour bien attrapé quand il se sentit dominé comme un enfant par Angéline Duportail.

Elle fit de lui tout ce qu'elle voulut: sans elle peut-être fût-il devenu riche dans ses tentatives financières, quand il travaillait avec l'argent des autres. Mais l'argent des autres passa du côté de la dame; il ne lui refusa rien: cela lui coûtait si peu.

Elle était alors à sa seconde manière. Comme elle avait joué le rôle de femme du monde, elle

prenait des airs de femme rangée. Selon son habitude, elle trahissait Adolphe Ducharme, mais elle lui revenait sans trop se faire prier. C'était son *homme*, comme elle était sa *femme*.

Ils aimaient tous les deux, en amour, les liqueurs fortes.

Ils s'imaginaient, lui et elle, à leur premier souper au Café de Madrid, que c'était « une affaire d'un jour. » Mais ce fut « à la vie à la mort. »

Le poëte a dit : « Quand les mauvaises passions se rencontrent, elles s'enchaînent violemment jusqu'à en mourir. »

Vus du dehors, cet homme et cette femme étaient de beaux amoureux, mais celui qui avait la double vue découvrait bien vite que la beauté du dehors cachait des âmes perdues.

Aussi quand la Duportail s'amusa à devenir baronne, elle garda son amant. Pour lui, il trouva plaisant de cacheter ses lettres à d'autres petites amies avec le cachet armorié de sa maîtresse en titre.

Quand vint la guerre avec la Prusse, Adolphe Ducharme, qui avait encore ses instincts guerriers et qui se voyait déjà à Berlin, organisa une

compagnie de francs-tireurs avec une poignée de billets de mille francs donnés à belle main par l'Impératrice. Quelle bonne fortune pour son esprit aventureux : faire la guerre sans se soumettre à la servitude militaire, c'est un jeu et non un devoir. Il ne changeait donc rien à ses habitudes.

Au 4 septembre il revint à Paris, appelé par l'esprit de révolte.

Il ne songeait plus alors à se servir du papier armorié de sa maîtresse. Il cria bien haut : *Vive la République !* Il rappela, comme le font les journalistes, qu'il avait toujours été républicain. Il cita des actions et des dates. Il s'illustra de ses heures de prison. Il parla dans les clubs des droits de l'homme et des droits de la femme.

Angéline Duportail, qui n'avait pas encore d'expérience, jeta son titre aux orties, croyant que c'en était fait à tout jamais des marquises, des comtesses et des baronnes. La tenue, d'ailleurs, l'ennuyait ; elle allait donc reprendre sa vie à tous les vents.

Tout le monde, en France, a horreur de la discipline : les femmes comme les soldats. La ci-devant baronne accompagna son amant dans les clubs,

vêtue en amazone, quoiqu'elle n'eût pas encore de cheval. Mais elle rencontra Flourens, qui lui donna une cravache à son chiffre et un cheval des écuries impériales.

Le lendemain, elle monta mal, faute d'habitude; mais les femmes sont capables de tout : le surlendemain elle montait bien. Un peu plus, elle s'engageait au Cirque, trouvant que c'est aussi sérieux que le rempart. Mais le cirque était fermé.

Peu à peu les théories politiques lui brouillèrent la raison; elle s'imagina qu'elle servait son pays. Quand Adolphe Ducharme fut nommé commandant d'un bataillon de Montmartre, Angéline Duportail l'accompagna au milieu de ses soldats.

Il y a tel bastion où on ne voyait qu'elle; elle apportait du vin de Champagne, elle brisait avec les gardes nationaux le pain de la nation.

Le 31 octobre, elle avait accompagné Gustave Flourens, Adolphe Ducharme et les autres à l'Hôtel-de-Ville. Seulement, elle était trop bien mise et trop bien peinte pour être confondue avec les tricoteuses et les bas-bleus des clubs.

Deux membres du gouvernement s'imaginèrent qu'elle venait pour les sauver et lui sourirent dans leur pâleur.

Un gamin lui demanda son mouchoir pour essuyer une larme de Jules Favre qui ne pleurait pas.

Elle alla s'asseoir démocratiquement sur la table que Flourens avait prise pour piédestal. Bien des gens se la rappellent encore, belle, enthousiaste, insolente, enfiévrée.

Le 22 janvier, elle vint, avec Ducharme et Sapia, place de l'Hôtel-de-Ville, s'imaginant que les faubourgs descendaient. Elle comprit qu'il n'y avait pas de révolution possible ce jour-là. Elle partit sans pouvoir entraîner Sapia.

Le 18 mars, quoiqu'elle s'indignât de l'assassinat des deux généraux français, elle se jeta dans les sombres folies de la Commune. Elle donnait alors dans les illusions de Flourens comme dans les illusions de son amant. Elle ne voyait pas que Flourens n'était qu'un illuminé de Charenton qui avait fait de Belleville son pays d'élection, qui regrettait d'avoir été bien élevé et qui pour adopter des mégères fuyait sa mère, en adoration devant lui.

Adolphe Ducharme n'était guère moins fou, quoiqu'il restât plus tendre à sa mère.

Voyez plutôt son histoire :

Adolphe Ducharme était né à Orléans, sur la place même où la noble fille de Domrémy enseigne à toutes les générations l'amour de la France.

Si jamais héroïne fut grande au monde, c'est celle-là, parce qu'elle avait eu la foi, le génie de son Dieu et le génie de sa patrie : la foi et la vaillance dans la justice. Voltaire, qui a tant voulu travailler pour l'humanité, a travaillé contre la France ; sait-il aujourd'hui qu'en profanant cette chaste Jeanne d'Arc par toutes les railleries infernales de l'esprit, il a porté une atteinte profonde à la ferveur dans l'amour du pays ? Il a jeté dans les colléges un abominable livre, infiniment spirituel, puisqu'il y a un esprit diabolique comme il y a un esprit divin, — qui a souillé les jeunes imaginations, quand l'âme est encore une page blanche où s'impriment à jamais les premières lectures. Or, Adolphe Ducharme, au lieu d'apprendre à adorer Jeanne d'Arc, se prit à se moquer d'elle ; ce fut le point de départ de toutes ses actions et de tous ses sentiments. Il se moqua de lui-même comme des autres. Il fit bon marché de la meilleure partie de lui-même, mais il n'eut pas le scepticisme des Athéniens ; il prit dans les

journaux de mauvais aloi l'athéisme grossier qui a flétri tant d'intelligences au XIXe siècle.

Et pourtant il avait une mère, une bonne et noble femme, qui ne vivait qu'à moitié pour que rien ne manquât à son instruction. Il avait deux sœurs : la première, Marguerite, une pieuse et belle créature, qui veillait le soir, qui veillait la nuit, pour que son frère eût toujours cent sous dans sa bourse ; la seconde, Diane, figure de pastel, déjeuner de soleil et d'amour, cœur léger, esprit aventureux; une adorable petite folle, destinée aux grandes équipées..

Le père était mort jeune; c'était un receveur des hypothèques, qui n'avait rien laissé à hypothéquer dans l'avenir. La mère vivait d'une petite pension de l'État et d'une petite ferme qu'elle avait reçue en dot : six cents francs d'un côté et huit cents francs de l'autre : de quoi ne pas mourir de faim quand on a deux enfants.

Eugène Henryet et Adolphe Ducharme avaient passé ensemble deux années à Saint-Cyr. Adolphe Ducharme dominait son camarade, parce qu'il avait les allures plus martiales. On disait : « En voilà un qui se fera tuer ou qui sera maréchal de France. » Eugène Henryet passait presque ina-

perçu, quoiqu'il eût l'air plus sérieux, quoiqu'il comprît mieux les rudes devoirs du soldat. C'était l'homme d'Alfred de Vigny : la grandeur d'âme dans la servitude militaire. Mais le monde juge toujours par les dehors.

Ils se retrouvèrent tous les deux au Mexique : Eugène Henryet, rigoureusement soumis à la discipline comme à la loi ; Adolphe Ducharme, courant les aventures en disant que l'héroïsme était dans la liberté d'action. Aussi le signala-t-on dans toutes les escarmouches, jouant sa vie à tout coup, voulant la croix à tout prix.

Jusque-là tout alla bien. Mais un jour de repos, il s'avisa de devenir amoureux. La dame était jolie. Le mal n'eût pas été irréparable, s'il ne se fût attaqué à la femme de son colonel, une jeune Espagnole épousée à Mexico.

La dame avait épousé le colonel avec la plus haute idée des Français ; mais le colonel avait fait trop de campagnes. Quand Adolphe Ducharme la regarda avec ses yeux de lieutenant endiablé, elle comprit que ce n'était pas le colonel qu'il eût fallu épouser. Il était trop tard ; mais il n'est jamais trop tard pour mal faire.

Un jour, Adolphe Ducharme dit au colonel

qu'il partait pour une petite expédition; il revint triomphant, il avait vaincu l'ennemi. L'ennemi, c'était la femme du colonel.

La jolie Mexicaine s'imaginait ne pas avoir commis un bien grand péché, puisque Adolphe Ducharme était du régiment de son mari. Elle ne se contenta pas de son bonheur caché; elle le montra. Elle le montra si bien que le colonel ne put pas douter de son infortune.

Que faire? répudier la femme? Elle était jolie; si elle avait péché ce n'était peut-être pas sa faute. Tuer l'amant sans autre forme de procès, puisque le duel est impossible entre un colonel et un lieutenant, son « subordonné. » Adolphe Ducharme alla continuer la guerre un peu plus loin; mais il fut bientôt rayé des cadres de l'armée française.

Toute son ambition tomba devant l'ambition de l'amour; adieu la croix, adieu les épaulettes, adieu son rêve de maréchal de France.

Il revint à Paris et commença cette existence par quatre chemins qui est la vie des déclassés; on va à tout, on n'arrive à rien.

Il garda dans la vie privée les allures de la vie militaire : moustaches en croc, regard imperti-

nent, accent de bravache, allures cassantes ; on sentait toujours avec lui que l'épée n'était pas loin. Il établit son centre d'action au milieu des courtisanes. Il n'avait pas d'argent, mais « il fut aimé ». Il devint le parasite de tous ceux qui se ruinent, sans bien se rendre compte de sa déchéance rapide. Par malheur, cette figure-là est imprimée à bien des exemplaires dans la vie parisienne. C'est un métier que d'être l'ami des femmes. L'avocat se croit-il déshonoré pour avoir donné un bon conseil à un coquin? Adolphe Ducharme trouvait tout simple de piloter ses amies dans quelques hautes aventures ; je ne jurerais pas qu'il ne fût un peu leur écrivain public. Mais il relevait cette plume, au moins légère, par quelques bons coups d'épée : c'était tout justement au beau temps des duels de l'an de grâce 1868.

Certes, celui-là devait être l'amant d'une courtisane et soldat de la Commune.

III.

QUAND ON BOIT DEUX DANS LE MÊME VERRE.

> Le ternaire est l'expression suprême de la création : on ne se recherche à *deux* que pour devenir *trois*.
>
> LE PÈRE GRATRY.

Adolphe Ducharme et Eugène Henryet ne se revirent plus qu'à de longs intervalles. Adolphe trouvait que son ami Eugène avait pris un chemin bien long pour arriver à quelque chose ; il aimait mieux les hasards de la fortune, quelle qu'elle fût, dans les orages de Paris.

Eugène Henryet était toujours ancré dans le devoir. Il avait une vive sympathie pour Mlle Marguerite Ducharme ; si ce n'était pas encore de l'amour, c'était de la dévotion.

Les courtisanes et les femmes adultères inspirent de soudaines passions, parce qu'elles habitent le feu et qu'elles jettent des flammes autour d'elles. Mais les jeunes filles qui s'enveloppent

dans la robe blanche de la chasteté ne répandent que le sentiment du devoir; elles ont toujours avec elles deux sentinelles invisibles, la candeur et l'innocence. Quand le jeune saint-cyrien venait voir Mme Ducharme, il s'attardait avec quelque douceur au coin du feu; il lui semblait presque qu'il était en famille. Mais comme son esprit était bien un peu mathématique, il s'efforçait de se détacher des sympathies de son enfance, parce qu'il n'était pas riche et que Mlle Ducharme ne devait pas avoir de dot. Condamner une jeune femme à courir les garnisons sans argent, c'est la condamner à bien des supplices. Il lui semblait, d'ailleurs, que cette virginale et délicate figure ne s'encadrerait pas bien dans le monde militaire. Quand elle lui parlait du cloître, il éprouvait un tressaillement de froid, mais il n'osait trop la détourner. Il ne la voulait pas pour lui : il l'aimait mieux pour Dieu que pour un autre! L'homme le mieux doué a toujours un peu d'égoïsme au cœur.

Un jour il lui vint un chagrin profond : il perdit sa mère qui habitait Blois. Il demanda un congé pour la pleurer en toute liberté; mais il ne la pleura bien, quand elle fut enterrée, que chez

Mme Ducharme, qui l'avait emmené à Orléans après les funérailles. Ce jour-là, il sentit combien il était de cette famille. De tous ceux qui avaient connu sa mère, il ne retrouvait que deux personnes pour la pleurer, parce que ces deux personnes la pleuraient pour lui.

Le temps emporte tout; les travaux de l'école, le dirai-je? les distractions, firent oublier peu à peu les morts et les vivants. Eugène Henryet vivait dans un milieu où on ne parle pas de mariage sérieux; il fut entraîné dans les gaietés parisiennes; la pauvre fille d'Orléans ne lui apparut bientôt plus que comme un pastel effacé.

Les lettres qu'il écrivait à la mère changèrent de ton. Il faisait pressentir qu'il allait passer dans les hussards et qu'il serait sans doute bien éloigné d'Orléans. En effet, il partit pour le Mexique.

Mlle Marguerite Ducharme se retourna un peu plus encore vers Dieu, quoiqu'en ce temps-là il lui arriva d'une grand'tante sa marraine une petite dot d'une vingtaine de mille francs; mais elle disait : Ce sera pour ma sœur Diane.

Vint la guerre du Rhin. Eugène Henryet fut de ceux qui défendirent la gloire du drapeau. Mac-Mahon le prit dans son état-major. Prisonnier à

Sedan, il s'échappa, comme les plus heureux, pour tenter encore la fortune sur la Loire. Le lieutenant de hussards fut nommé capitaine d'une compagnie de ligne. A Orléans, il revit Marguerite, alors fort inquiète de son frère, disait-elle, et de lui-même, quoiqu'elle ne le dît pas.

Ils ne se virent, d'ailleurs, qu'un instant. L'heure n'était pas aux sentimentaleries. La France seule était la maîtresse de tous. Plus elle était frappée, plus on l'aimait.

Devant la gravité des événements, il semble que les sentiments s'élèvent plus haut dans le dévouement et dans l'abnégation. Le capitaine Henryet vit Marguerite si triste — et si belle dans sa tristesse — qu'il lui offrit de l'épouser.

Cette parole la ramena à toutes les espérances. Eugène Henryet lui jura qu'il reviendrait pour le mariage dès que la paix serait signée, — s'il revenait de la guerre.

On lui avait offert — c'était le coup de l'étrier — un verre de vin de Vouvray avec un biscuit.

— Eh bien, dit-il à la mère, nous allons boire dans le même verre, nous deux Marguerite : ce sera les fiançailles.

Ils burent dans le même verre. Marguerite fut

émue jusqu'aux larmes; elle rougit, elle pâlit. Ce fut un si doux spectacle que le capitaine sentit ses yeux se mouiller, ce qui amusa beaucoup la jeune sœur, Mlle Diane Ducharme, qui prenait tout en riant, tandis que sa sœur prenait tout au sérieux.

— Et moi, maman, dit-elle avec la malice des jeunes filles les plus ingénues, est-ce que je boirai aussi dans ce verre-là?

— Oui, ma fille, si tu es sage comme ta sœur, dit gravement la mère.

Mlle Diane Ducharme ne devait jamais boire dans le verre des fiançailles. Un communeux dirait : Elle aima mieux casser son verre.

IV.

LA PAROISSE DE L'AMOUR.

> Le diable suivit la belle à l'église. Il entra comme chez lui, accompagné de trois péchés mortels.
>
> MÉRIMÉE.

Après les préliminaires de la paix, Mme Ducharme, qui n'avait pas de nouvelles de son fils depuis longtemps, vint avec ses deux filles pour le voir à Paris. Dans la première expansion, Adolphe Ducharme décida sa mère à habiter Paris, en lui représentant que la paix n'étant pas encore bien signée, ses sœurs auraient peut-être à subir une fois de plus le siége d'Orléans; enfin, qu'ils vivraient tous ensemble dans ce Paris qui, selon son expression, était déjà la Terre promise, quoique pour lui la Terre promise fût la révolution sociale.

Marguerite hasarda le nom de son fiancé.

— Eh bien! dit Adolphe Ducharme, j'ai des

amis dans le gouvernement ; je ferai nommer ton fiancé capitaine dans l'état-major de Leflô.

Adolphe Ducharme trouva, tout à point, un petit appartement rue Saint-Lazare, dont on acheta, à très-bon compte, le mobilier d'une famille américaine, qui, prévoyant une série de révolutions, aimait mieux s'ennuyer à New-York que de s'ennuyer à Paris.

On fit revenir d'Orléans tous les souvenirs de famille ; on vendit les meubles inutiles. Les trois femmes devinrent ainsi en quelques jours citoyennes de Paris.

Eugène Henryet et Adolphe Ducharme ne s'étaient pas revus depuis les derniers événements.

Mme Ducharme, apprenant que le capitaine était à Versailles, lui écrivit quelques semaines avant le 18 mars.

Il vint la voir. Il retrouva Marguerite plus belle : déjà Paris lui avait donné son rayonnement.

Il croyait qu'il s'était sacrifié un peu en promettant à la jeune fille de l'épouser : il s'estima trop heureux et trop bien payé par tant de charme pénétrant et de vertu familiale.

— Eh bien, mon beau-frère, dit gaiement Diane, — qui ne demandait qu'à prendre sa volée,

— j'espère que vous allez encore boire dans le même verre?

— Ce n'est pas tous les jours fête, dit gravement le capitaine en baisant la main de Marguerite.

Et en s'adressant à la mère, à Diane et à sa fiancée :

— Il faut venir me voir à Versailles, avec mon camarade Adolphe ; je vous offre à dîner à l'hôtel des Réservoirs.

Marguerite était heureuse ; mais Diane avait ses jours de mélancolie : il n'y avait pas pour elle de capitaine à l'horizon.

Elle se disait tout bas :

— Ma sœur a une dot, moi je n'ai rien.

Mais l'idée de vivre à Paris la consolait de tout. — Paris ! le spectacle universel, la vie au jour le jour, le roman de toutes les heures, l'imprévu de tous les matins ! Et puis, si Marguerite était belle, Diane n'était-elle pas jolie? Elle n'avait pas, comme sa sœur, le beau dessin du profil; mais sa physionomie n'était-elle pas plus vivante? Si Marguerite prenait l'âme, Diane ne prenait-elle pas l'esprit?

Ce fut alors qu'on fit la connaissance de Thermidor. On s'était imaginé que son maître vien-

drait tous les jours dîner avec sa mère et ses sœurs; on s'aperçut bientôt qu'il était affolé de politique : il était déjà membre du Comité central, il jouait avec les canons de Montmartre comme les enfants jouent avec des soldats de plomb.

Mme Ducharme lui disait :

— Tu nous as fait venir à Paris, tout y est hors de prix.

— Va toujours, répondait-il à sa mère en l'embrassant; bientôt tu seras riche; laisse-moi faire.

Mme Ducharme ne supposait pas que son fils fît de la fausse monnaie; mais elle avait quelque inquiétude sur les allées et venues mystérieuses de ce grand diable qui, n'ayant pas de revenu, n'avait d'autres moyens d'existence que son sabre. Elle voyait bien qu'il dépensait beaucoup plus que sa solde; mais les mères sont toujours confiantes et se laissent prendre à tous les mensonges de leur fils.

On avait, à Orléans, l'habitude du travail; Mme Ducharme obligea Marguerite et Diane à reprendre leur aiguille.

Une dame d'Orléans, qui habitait l'hiver la rue de la Pépinière, leur donna à faire quelques broderies.

Marguerite s'occupa de sa robe de mariée ; — ce qui jetait un peu d'ombre dans l'âme de Diane.

— Pourquoi y a-t-il des dots? dit Diane un jour à son frère en babillant avec lui à la fenêtre.

— Tu as bien raison, dit Adolphe Ducharme ; c'est encore une sottise du vieux monde ; mais sois tranquille, bientôt les femmes n'achèteront plus de maris avec leur dot : nous supprimerons tout cela.

Quelques jours après, Diane allait rue de la Pépinière porter des broderies. C'était la première fois qu'elle sortait seule. Le trajet était court ; mais le chemin est toujours trop long pour la vertu.

A peine dans la rue, Diane vit un jeune homme qui s'arrêtait devant elle, comme s'il fût émerveillé.

C'était le comte Albert de Volnay.

— Qu'elle est jolie ! dit-il.

Il eût dit cela à la première drôlesse venue ; mais comme Diane ne connaissait pas les mœurs parisiennes, elle s'imagina que c'était le cri forcé de l'admiration. Les filles de seize ans, quelle que soit leur malice originelle, tombent toujours dans les embûches les plus grossières.

Lui aussi, comme Adolphe Ducharme, avait fait la guerre ; mais comme il n'était pas du Comité central, il avait repris ses habitudes du monde, et pour changer, il faisait la guerre aux femmes.

Il passa et se retourna. Diane se retourna aussi.

Il salua par un sourire et un léger signe de tête. Elle rougit et marcha plus vite.

Pour lui, il rebroussa chemin ; mais il vit bien qu'il s'était trompé : je ne sais quel parfum d'innocence provinciale s'était répandu autour de la jeune fille.

— Elle est bien jolie, dit-il encore, mais ce n'est pas pour moi !

Il s'éloigna sans retourner la tête une seconde fois, se rappelant d'ailleurs le proverbe : « Une femme qui s'est retournée pour vous ne se détourne jamais de votre chemin. »

C'était un vendredi. Vint le dimanche. Le comte de Volnay n'était pas un très-bon catholique; mais il allait toujours à la messe. Rien n'est plus favorable que l'église aux aspirations du cœur ; pour les profanes, l'église c'est l'amour ; si ce n'est l'amour de Dieu, c'est l'amour du prochain : M. de Volnay pratiquait celui-là.

Il y a de très-jolies Parisiennes à la Trinité, à Saint-Augustin, à Saint-Philippe, qui ne vont à l'église que pour se frapper le cœur et dire : « C'est ma faute ! » et qui, une fois hors de l'église, pèchent de plus belle comme si de rien n'était. M. de Volnay se mettait dans le coin des femmes, admirant leur désinvolture quand elles s'agenouillent. Alors c'était un croyant.

Il ne fut pas peu surpris quand il reconnut parmi les fidèles, sinon parmi les pénitentes, celle qu'il avait admirée, l'avant-veille, rue de la Pépinière.

Diane était avec sa sœur et sa mère.

Elle le reconnut aussi. Comme elle avait pensé à lui, elle fut heureuse de le retrouver dans la maison de Dieu. Cela prouvait qu'il était un homme sérieux; elle pouvait s'abandonner sans remords à la sympathie qu'il lui inspirait.

On se regarda — un peu — beaucoup — un peu plus on se regardait passionnément.

A la sortie de l'église on se vit encore ; on promit de se revoir, par ce télégraphe, électrique s'il en fut, qui s'appelle le regard.

Ce jour-là, Adolphe Ducharme vint déjeuner chez sa mère. Diane lui dit en l'embrassant :

— Oh ! que je suis heureuse d'être venue à Paris.

C'en était fait, la pauvre fille était conquise à M. de Volnay.

Cette fois, M. de Volnay l'avait suivie à distance respectueuse, à cause de sa sœur et de sa mère ; il savait donc où elle demeurait. Voilà pourquoi le lendemain elle reçut ce petit billet ambré, sur papier parchemin, avec des armoiries surmontées d'une couronne de comte :

Vous seriez bien mauvaise catholique, mademoiselle, si vous n'alliez à la messe tous les matins.

UN DE VOS FIDÈLES.

Point de signature. Le billet avait été remis par la portière, adoucie de vingt francs pour bien faire le message. Les portières ne sont agréables que si on leur est utile.

Comment, M^lle^ Diane Ducharme ne fût-elle pas retournée à l'église, puisqu'elle était bonne catholique et qu'elle voulait faire son salut?

Naturellement, elle y rencontra le comte de Volnay. L'église, telle qu'on la pratique aujourd'hui dans le beau monde, c'est un salon. Dieu ne présente pas les paroissiens aux paroïssiennes ;

mais quand on sort de chez Dieu, on se connaît; on a vécu dans les mêmes aspirations, on ne craint pas d'être en mauvaise compagnie; voilà pourquoi Diane Ducharme ne fit pas tant de façons pour écouter les sermons du comte de Volnay.

C'était sans doute un fier prédicateur, puisqu'elle fut soudainement soumise à son éloquence. Que lui dit-il?

Oh! mon Dieu, ce fut bien simple. Il lui dit qu'elle avait de trop jolis pieds pour ne pas avoir deux chevaux. Selon lui, ce n'était pas la destinée qui faisait la fortune, c'était la beauté. Elle était belle, donc elle avait droit à toutes les efflorescences du luxe, à toutes les luxuriances de la vie.

Sous la Commune, toutes les idées du bien et du mal étaient brouillées comme des œufs aux truffes relevés de piment. On croyait à tout, parce qu'on ne croyait plus à rien. Après trois ou quatre rencontres au sortir de la messe, Diane fut convaincue.

Le démon qui perdit Ève et Marguerite avait mordu son cœur; la soif de l'orgueil avait mordu ses lèvres. Puisqu'elle ne pouvait pas épouser un capitaine, elle serait la maîtresse d'un grand seigneur. L'exemple de son frère avait porté coup;

elle l'avait vu passer à cheval avec l'Amazone dans je ne sais quel rayonnement de bonheur et de fierté. Elle s'était écriée :

— Et moi aussi je veux vivre gaiement!

Elle avait d'un seul coup foulé aux pieds toutes les vertus, toutes les pudeurs, toutes les dignités de la famille. Prenez garde aux filles de seize ans.

Un matin qu'elle était allée, seule encore, à la messe, elle ne revint pas à l'heure accoutumée. Quand on se mit à table pour déjeuner, la mère reçut une petite lettre, naïvement tortueuse, où Diane disait qu'elle voulait se donner à Dieu et qu'elle allait passer huit jours au couvent.

Traduction en langue vulgaire : « Je me donne au diable. »

Grande fut la douleur de la mère, grand fut le chagrin de la sœur; grande fut la colère d'Adolphe Ducharme.

Ce jour-là le colonel des fédérés se jura qu'il se vengerait de Dieu.

On apprit bientôt toute l'histoire. Dès ce moment, le colonel des fédérés déclara qu'il se vengerait par la peine du talion, si le comte de Volnay avait une sœur.

Le comte de Volnay avait une sœur.

V.

LA ROBE DE LAINE ET LA ROBE DE SOIE.

> Le chien, qui a été l'ami d'Homère, a sa place dans l'histoire du monde, parce que c'est l'ami des jours de misère et qu'il est par dévouement le prophète du malheur.
>
> DIDEROT.

Le capitaine Henryet dînait avec ses amis à l'hôtel des Réservoirs.

Ses amis, c'étaient Henri de Cadoudal, Auguste de Belleyme, Napoléon Ney, Antoine d'Ezpeleta.

On avait dîné gaiement devant la belle glycine en fleurs, plantée par Mme de Pompadour elle-même, car on sait que l'hôtel des Réservoirs était l'hôtel de Mme de Pompadour. Elle y règne encore par son buste, un chef-d'œuvre d'Allegrain, qui orne la cheminée du petit salon, où l'on admire aussi deux dessus de porte d'Eisen ; tel peintre, tel sculpteur, deux mains libertines qui pétrissaient la couleur et le brio, la volupté et l'endiablement des maîtres du XVIIIe siècle.

C'était le 17 mai.

On avait eu beaucoup d'esprit à table; Henri de Cadoudal avait peut-être un peu abusé de cette belle impertinence à deux tranchants, qui lui fait croire qu'il est toujours sur un champ de bataille.

Il était en bonne compagnie pour ferrailler avec le paradoxe.

Ezpeleta, qui passait un jour à Paris et un jour à Versailles, peignait les deux villes avec la fine moquerie d'un Athénien qui n'a pas peur de Sparte; les deux autres convives croisaient vaillamment le fer avec lui. Sainte-Beuve disait en admirant les paresseux : « Comme ils sont heureux, ces hommes d'esprit au repos ! Pour moi, j'ai beau faire, quand je m'éveille, mon épée est hors du fourreau et j'oublie presque toujours de rengainer avant de m'endormir. » Or, à la table en question on ne rengainait pas; l'esprit gaulois, l'esprit français, l'esprit attique, courait sur la nappe tout enivrée de vin de Champagne. La patrie était en deuil, on ne buvait guère de vin de Champagne aux Réservoirs, parce que c'est un vin gai; mais le capitaine Henryet, qui pressentait la grande bataille avec Paris, avait voulu dire adieu à ses amis par un dîner au vin de Champagne.

— Tu as le vin triste, lui dit tout à coup Henri de Cadoudal.

—Je suis comme dans un rêve, répondit Henryet. Si j'allais me réveiller demain ou après-demain dans l'autre monde, et en mauvaise compagnie, avec ces fédérés qui cuveront leur vin bleu pendant toute l'éternité.

— Ne crains rien, dit Auguste de Belleyme, les gens qui ont encore quelque chose à faire ici-bas ne meurent pas en route, même dans la plus horrible bataille.

Et prenant une coupe, il but à la santé de son ami.

— J'en accepte l'augure, comme disent ces dames, reprit Eugène Henryet en levant sa coupe avec une grâce charmante.

— Regarde plutôt Cadoudal, dit Antonio, en voilà un qui a bravé la mort! à peu près cinquante duels, qui lui ont bien valu vingt-cinq blessures.

— Regarde plutôt Antonio, dit Cadoudal, il est encore plus fort que moi, puisque personne n'ose se mesurer avec lui; en voilà un qui joue avec des couteaux d'or, sans avoir peur du sang.

— Vous imaginez-vous donc que j'ai peur? dit Eugène Henryet, en prenant l'attitude d'un homme

qui brave tout; personne n'a peur ici; Ney et Belleyme sont revenus du pays de la mort, ils y retourneront sans sourciller. Mais, encore une fois, j'aime la bonne compagnie et je pense avec effroi qu'on m'enterrera peut-être avec tous ces héros de carton qui sont l'orgueil de la Commune.

— Allons donc! s'écria Ney, la terre les rejetterait avec horreur; mais, après tout, il ne faut pas trop t'indigner : Jésus-Christ n'a-t-il pas été crucifié entre deux larrons? Ce ne sont pas eux qui sont ressuscités.

Henryet remercia son ami de la comparaison.

Le caractère français ne se laisse jamais abattre; quand l'homme est vaincu, l'esprit est encore triomphant, parce que l'esprit est toujours au-dessus des événements. Ceux qui sont braves savent d'ailleurs qu'ils prendront leur revanche. On pouvait supposer que les Parisiens, à Versailles, se couvraient le front de cendres. Ils vivaient gaiement — comme dans une ville d'eaux — sans trop de souci de l'orage; ils savaient que l'orage passerait, prenant la vie des uns, la fortune des autres; mais ils se résignaient à tout avec le sourire parisien et le fatalisme oriental, qui est bien un peu aujourd'hui la religion occidentale.

Pendant que les cinq amis se mettaient à table, apportant chacun une nouvelle de la journée, une jeune fille, blonde, pâle, triste, tenant un chien en laisse, passa devant la grille et regarda le capitaine Henryet comme si ses beaux yeux lui voulaient parler.

C'était sa fiancée, M^lle^ Marguerite Ducharme. Mais il regardait de l'autre côté.

Il y avait dans la grande salle de l'hôtel quelques dames — plus ou moins légères — qui s'étaient repliées à Versailles par effroi ou par haine de la Commune; quelques autres, qui avaient pris pied à Saint-Germain, étaient venues dîner ce jour-là avec leurs amies; tout le monde les regardait; le capitaine les regardait comme tout le monde. Voilà pourquoi il ne vit point passer la jeune fille.

Il faut dire que, parmi ces dames, il en était une fort jeune qu'il avait connue dans un tout autre monde.

— Diane Ducharme! dit-il tristement en se parlant à lui-même.

C'était la sœur cadette de celle qui venait de passer.

A première vue, on jugeait que la sœur aînée n'appartenait pas à ce monde toujours con-

damné et toujours pardonné. Elle était vêtue « décemment, » selon l'expression consacrée. Elle n'avait aucun de ces « grains de beauté, » points noirs, rubans, bijoux, dont les coquettes ou les coquines se parent pour frapper l'œil. Ce sont les rehauts de couleur des peintres qui ne veulent que frapper l'œil.

Marguerite Ducharme portait une robe de laine noire, avec un pardessus de velours fané qui détonnait par la belle saison. Elle était bien chaussée, mais sans haut talon; un joli pied qui n'ose s'afficher. Ses gants de Suède n'avaient pas été pris le matin chez la marchande. Elle balançait d'une main une petite ombrelle feuille-morte; elle tenait de l'autre main un petit bouquet de marguerites cueilli dans le parc.

Sans doute elle en avait effeuillé plus d'une.

— Une bien jolie fille, dit un des convives.

Le capitaine Henryet se retourna, mais il était trop tard. Marguerite avait dépassé l'hôtel des Réservoirs.

— As-tu remarqué son chien? dit Antonio; telle femme, tel chien. Un vrai chien pour accompagner la vertu, comme il y a des chiens pour accompagner le vice.

— Ne jetons pas la pierre dans le jardin du prochain, dit Henri de Cadoudal ; il ne faut pas regarder à deux fois pour juger que cette jeune fille est née pour la famille ; ne la détournons pas de sa destinée, — ni son chien non plus.

Et, à peu près comme Félix disait dans les *Filles de marbre* : « Place aux honnêtes femmes ! » le rude soldat dit à ses amis :

— Laissons passer les mères de famille ; puisqu'il faut faire beaucoup d'enfants pour prendre notre revanche.

Antonio rappela que la jeune fille au chien avait regardé Eugène Henryet avec des yeux adorables.

— Des yeux qui sont des caresses, dit-il pour bien exprimer la douceur amoureuse des regards de l'inconnue.

L'ordonnance du capitaine lui apporta une lettre.

— Adieu, mes amis, dit-il après avoir lu la lettre. Je n'ai plus que le temps de vous serrer la main. Le colonel Davoust est reparti. Dans une heure je serai au château de Bécon. Nous ne nous reverrons qu'à Paris.

— Décidément, est-ce que tu as peur ? lui dit Cadoudal ; tu as pâli, ta main tremble.

Eugène Henryet était très-ému.

Une douce expression avait animé la figure un peu grave du capitaine Henryet ; il regardait la seconde lettre avec des yeux amoureux.

— Pardieu ! j'ai deviné, dit d'Ezpeleta; vous ne voyez donc pas que c'est une lettre d'amour.

— Chut ! dit le capitaine, ne parlons pas d'amour ici.

— Pourquoi ne lis-tu pas ta lettre tout haut?

— C'est parce qu'elle n'a pas été écrite par une de ces demoiselles qui sont par là.

Le capitaine jetait un coup d'œil rapide sur une petite écriture hiéroglyphique.

— C'est si pur, messieurs, que ce serait de l'hébreu pour ces demoiselles, reprit Antonio, Henryet n'est pas un homme de la décadence, il s'attaque aux rosières.

Voici ce que Henryet venait de lire :

« *Mon ami, je vous attends devant la statue de Louit XIV.*

» MARGUERITE. »

Le capitaine ne voulut pas sans doute se faire attendre longtemps, car il s'éloigna en toute

hâte sur les pas de la messagère, qui semblait attendre une réponse à une distance respectueuse.

— Pourquoi êtes-vous venue ici, Marianne? demanda Eugène Henryet à cette femme, en franchissant le seuil du parterre.

— Je suis ici parce qu'ils m'ont pris mon homme, répondit-elle avec un éclair de fureur dans les yeux.

— Votre homme? vous êtes donc mariée?

— Non, mais ce n'est pas le mariage qui fait l'amour.

— Et qui vous a pris votre homme, Marianne?

— Les Versaillais!

— Il se battait donc contre nous?

— Vous vous battez bien contre nous.

On arrivait à la grille de la cour d'honneur.

— C'est bien, c'est bien, dit le capitaine, ne parlons pas politique. Et vous êtes venue ici pour le voir?

— Oui, mais je ne l'ai pas vu.

— Qu'est-ce que c'est que votre homme?

— C'est l'armurier de son bataillon; on l'a pris au fort d'Issy. Il m'a écrit un mot; voilà tout ce que je sais.

— Est-ce que c'est pour cela que Marguerite est venue avec vous ?

— Pouvez-vous me faire cette question ! Vous savez bien que Mlle Marguerite n'est venue que pour vous voir. Elle a dit à sa mère qu'elle venait pour moi ; mais il n'y avait pas un mot de vrai.

— Et le frère de Marguerite ?

— C'est toujours un beau colonel ; si vous le rencontrez sur une barricade, n'allez pas le tuer, ni vous faire tuer par lui, car ce ne serait pas là un beau parafe pour votre contrat de mariage. Voyez-vous, monsieur Henryet, mon opinion, à moi, est que vous auriez mieux fait d'abandonner les Versaillais pour les Parisiens : on vous aurait nommé général du premier coup ; or, si la Commune avait le général Henryet et le colonel Ducharme, je crois qu'elle viendrait bientôt à Versailles jeter par les fenêtres tous ces ruraux qui veulent assassiner la République.

— Chut ! dit le capitaine ; vous êtes folle, Marianne ; ce n'est pas avec ces idées-là que vous obtiendrez la grâce de votre homme.

— Eh bien, je mourrai avec lui.

Marianne prononça ces mots comme un serment, sans forfanterie et sans colère.

Eugène Henryet la regarda et murmura :

— C'est ainsi qu'ils ont les femmes pour eux.

En ce moment une jeune fille, appuyée contre le piédestal de la statue de Louis XIV, se détacha de la pierre et vint à la rencontre du capitaine.

Elle tenait en laisse un chien gris de fer, yeux de feu, mi-écossais et mi-caniche, intelligent comme la lumière, un brave homme de chien à qui il ne manquait que la parole.

Il bondit gaiement comme s'il retrouvait son maître.

Vous avez reconnu le chien d'Adolphe Ducharme — ce chien perdu — baptisé Thermidor dans une montagne des Vosges.

— Thermidor, soyez sage, dit Marguerite en caressant le chien.

C'était bien plutôt pour cacher une rougeur subite que pour caresser le chien.

Thermidor, qui n'avait pas d'opinions avancées, caressa le capitaine comme pour obéir aux battements de cœur de Marguerite.

Le capitaine avait serré la main de la jeune fille.

— Bonsoir, Marguerite; je suis bien heureux de vous voir ici, mais je suis bien malheureux de vous quitter.

Un soupir et un silence.

— Dieu sait, reprit-il, où nous nous retrouverons! car je crois bien qu'on va attaquer Paris. Pourquoi votre mère n'est-elle pas venue avec vous? vous seriez restée à Versailles pendant cette horrible bataille.

— Oh non! dit Marguerite.

Elle voulut dire : — Mon frère est à Paris, — elle n'en eut pas le courage.

Mais sa cuisinière parla pour elle.

— Au milieu de nos amis! dit Marianne.

Le capitaine ne put réprimer un mouvement d'impatience.

— Cette fille est folle!

— Ah! c'est qu'il ne faut pas vous imaginer que vous allez entrer dans Paris comme chez vous; on se défendra jusqu'au dernier, jusqu'à la dernière!

Elle appuya énergiquement sur ce mot.

— Ma pauvre Marguerite! dit Henryet, nous vivons tous sur un volcan; espérons que Paris ne va pas devenir une Pompéi. On dit qu'ils veulent brûler toutes les églises; mais ce sera l'histoire de l'église de Saint-Cloud, qui a survécu à toutes les ruines. Il en restera plus d'une à Paris pour notre mariage.

Le capitaine disait cela gentiment, comme un amoureux convaincu qui veut consoler sa fiancée.

— Je suis épouvantée, dit Marguerite en le regardant avec amour. J'ai eu beau me jeter aux pieds de mon frère, je n'ai pu l'arracher à sa folie; j'en mourrai de chagrin.

— Vous n'en mourrez pas, Marguerite; votre frère finira par s'éclipser, comme beaucoup de ces messieurs, quand il verra l'héroïsme de ses soldats, un troupeau d'ivrognes qui se fait conduire à l'abattoir.

— Oh non; je vous jure que sa légion est la meilleure; il a des bataillons de Montmartre, de Ménilmontant et de Montrouge. Ceux-là se feront tuer pour la Commune.

— Allons donc! On se fait tuer pour la France et pour Dieu; on ne se fait pas tuer pour des...

Marguerite mit doucement la main sur la bouche du capitaine pour qu'il n'injuriât pas son frère.

Thermidor lui-même semblait comprendre, car il grogna tout en léchant la main d'Eugène Henryet.

Le capitaine regardait Marguerite avec une expression profonde d'amour et de tristesse.

— Vous avez raison, Marguerite, reprit-il en lui baisant la main ; faisons gravement et bravement notre devoir, subissons la fatalité et croyons à l'avenir.

Et comme le capitaine regardait toujours la jeune fille, il ajouta :

— Que vous êtes belle, Marguerite !

Marguerite était blanche et bleue, si on peut dire ; son frère l'avait surnommée la Lune. Et, en effet, c'était une beauté crépusculaire : des beaux yeux noyés et vagues, des cheveux brunissants qui n'étaient ni blonds ni noirs ; un profil charmant sans que les lignes fussent prononcées ; tout, dans cette figure, était fuyant, doux, perdu. Elle parlait souvent d'entrer en religion ; en la regardant, on n'osait la contrarier, tant elle semblait faite pour le ciel. Si on lui parlait mariage, elle disait : « Non, je suis une petite marguerite, on me foulerait aux pieds. » Elle sentait qu'elle ne survivrait pas, dans sa délicatesse, à la première brutalité morale.

Marguerite leva vers le capitaine sa main pleine de marguerites.

— Tenez, lui dit-elle, voici des marguerites que j'ai cueillies dans le parc, devant la statue de

Diane : je ne sais pas si elles vous diront que je vous aime, mais elles m'ont dit à moi que vous ne m'aimiez pas du tout.

Eugène Henryet prit les fleurs comme s'il eût pris un scapulaire.

— Je les mets là, sur mon cœur; ce sera ma cuirasse.

— Je n'ai pas peur pour vous, dit Marguerite; Dieu vous protége; mais j'ai peur pour mon frère, depuis que ses hommes ont profané les églises. D'ailleurs, je me rappelle un mot de mon père : « Cet enfant-là finira mal. »

— Je ne veux pas accuser votre frère; mais s'il finit comme il a commencé, il finira mal; et pourtant, ç'a été un brave cœur; tous ses égarements ne m'empêchent pas de l'aimer.

— Alors, vous me jurez que si vous le rencontrez aux portes de Paris, vous lui ferez grâce?

— Je vous le jure! dit le capitaine sans se faire prier. Ce n'était pas la peine de me demander cela. Et lui, s'il peut frapper le premier, croyez-vous qu'il me fera grâce?

— Je n'en réponds pas. Vous, c'est par devoir que vous vous battez; lui, c'est par fanatisme.

La cuisinière, qui s'était éloignée, revint vers les amoureux.

— Mademoiselle Marguerite, dit-elle à mi-voix, le cocher s'impatiente ; il dit que si vous le faites attendre encore cinq minutes, il ne veut plus se mettre en route aujourd'hui ; songez qu'il nous a pris quarante francs : il nous prendrait encore quarante francs demain.

— Oh ! je ne veux pas passer la nuit à Versailles, dit Marguerite avec inquiétude ; ma mère en aurait la fièvre ; partons, partons. Adieu !

— Comment ! vous allez partir à cette heure !

— Oui, oui, je n'ai pas peur ; j'ai un laisser-passer pour les troupes de Versailles et un laisser-passer pour celles de Paris. D'ailleurs, nous nous arrêterons pour cette nuit à la porte des Ternes, où ma mère m'attend chez une amie, où j'espère revoir encore mon frère. Et puis n'ai-je pas Thermidor avec moi !

— Je ne vous connaissais pas cette bête.

Marguerite caressa Thermidor.

— C'est le chien d'Adolphe ; il nous l'a laissé hier. Il est vrai que c'est un chien fidèle à lui et non à moi ; car si je ne le tenais pas en laisse, il courrait quatre à quatre pour retrouver son maître.

— Alors, c'est un soldat de la Commune, ce chien ?

— Une singulière bête : il aime encore mieux être tout seul, rue des Abbesses, à Montmartre, dans l'appartement de mon frère, que rue Saint-Lazare avec ma mère et moi.

— Allons, Thermidor, en route !

— Encore une minute !

Le capitaine regardait doucement et tristement Marguerite.

— Si j'allais ne plus vous revoir ! dit-il.

— Ne me dites pas cela !

La cuisinière prit la parole :

— Allons, mademoiselle, ayons du courage toutes les deux. Je suis bien plus malheureuse que vous.

— Non, dit Marguerite, puisque celui que vous aimez est sain et sauf; on ne fera pas grand mal aux prisonniers; les Versaillais ne sont pas si méchants qu'on le dit à Paris.

— Enfin, s'écria Marianne, j'ai pu lui faire remettre de l'argent et du tabac, avec une lettre.

— Une lettre bien tendre, dit tout bas Marguerite à Henryet; c'est moi qui l'ai écrite.

Mlle Marguerite Ducharme se promena encore un instant appuyée au bras du capitaine.

— Et votre sœur, lui dit-il d'un air discret, l'avez-vous revue?

— Non. Elle n'écrit plus depuis que maman m'a défendu de répondre à ses lettres.

— Eh bien, je puis vous en donner des nouvelles : elle est à Versailles.

Marguerite s'arrêta tout court.

— A Versailles!

— Oui, Diane est à Versailles, en étrange compagnie.

Marguerite se pencha vers le capitaine pour mieux entendre.

— Tout à l'heure, quand vous avez passé devant l'hôtel des Réservoirs, si je ne vous ai pas vue, c'est parce que je regardais votre sœur.

— Oh! si je pouvais la voir!

— C'est impossible; votre mère ne vous pardonnerait pas de voir votre sœur avec des comédiennes. Elles sont là-bas six qui oublient gaiement les misères de la guerre civile. Elle est d'ailleurs bien jolie, cette petite Diane; aussi jolie que vous êtes belle.

— Je ne serai plus longtemps belle, s'il me faut ainsi pleurer mon frère et ma sœur.

— C'est mon ami, le comte de Volnay, qui l'a enlevée.

— Je ne sais pas. Je ne veux rien savoir. Ma mère a repris ses robes de deuil ; moi je suis tout en noir.

— Voilà ce que c'est ! s'écria la cuisinière. On porte le deuil d'une fille perdue ; mais est-ce que c'est sa faute, la pauvre petite Diane? D'ailleurs, si elle est perdue, on la retrouvera.

En tout autre temps on n'eût permis une pareille familiarité à sa cuisinière, mais en ces jours maudits on n'y regardait pas de si près.

— Mais pourquoi Diane est-elle venue à Versailles? demanda Marguerite à Henryet. Je la croyais à Paris avec ce M. de Volnay.

— Elle y retournera demain avec une de ces dames, qui a laissé ses bijoux à Paris, et qui ira les déterrer dans le jardin de son petit hôtel.

— Vous savez que M. de Volnay est gardé à vue, par les hommes de Raoul Rigault, qui, sur la prière de mon frère, a promis de le prendre en otage?

— Que me dites-vous là !

— Oui, mon frère a juré qu'il nous vengerait de cet affront. C'est bien un peu pour cela qu'Adolphe s'est jeté dans la révolution du 18 mars.

— C'est bien plutôt parce qu'il connaissait Gustave Flourens et Félix Pyat.

— Non, non; sa vraie politique c'est la vengeance. Seulement, il veut que le comte paye pour la société et que la société paye pour le comte. Il a une théorie toute faite là-dessus. Il veut même aller plus loin dans sa vengeance; mais je ne veux plus rien dire.

Le capitaine pria Marguerite de parler.

— Non, dit-elle, je ne veux pas trahir mon frère.

Le capitaine supplia la jeune fille.

— Eh bien, puisque je ne puis vous rien cacher, sachez donc que mon frère...

Les mots ne pouvaient se former sur les lèvres de Marguerite.

— Mon frère... a pris hier dans un couvent une jeune fille de seize ans... Il l'a enfermée je ne sais où...

— Parlez! parlez!

— C'est la sœur du comte. Vous la connaissez

bien, puisque vous deviez l'épouser, puisqu'on m'a dit que vous l'épouserez peut-être.

Le capitaine avait tressailli d'indignation. Il voulut éclater, il se contint.

— Non, Marguerite; puisque je vous aime, je n'épouserai pas Blanche.

La cuisinière s'était encore rapprochée.

— Peut-être pas si blanche que cela, dit-elle, comme si elle avait sa part de la vengeance.

— Mais la Duportail ! la maîtresse de votre frère? dit le capitaine sans vouloir écouter la cuisinière.

— Par malheur, mon frère l'adore; on l'appelle maintenant l'Amazone. Elle est tour à tour aide de camp de Dombrowski et aide de camp de mon frère.

La cuisinière avait entendu.

— A la bonne heure, s'écria-t-elle; voilà une femme ! et belle, et brave, et généreuse ! S'il y en avait quatre comme cela aux quatre coins de Paris, il faudrait moins de canons. On a déjà parlé d'elle, mais on en parlera fièrement ces jours-ci.

— A Saint-Lazare ! dit Eugène Henryet.

— Il n'y a plus de prisons pour les femmes.

Sachez bien que sous la Commune, on a affranchi les filles.

Marguerite n'écoutait pas, toute au chagrin de quitter le capitaine.

On était arrivé à la rue de l'Amirauté, où attendait la voiture.

C'était une victoria à quatre places; Thermidor avait sauté à côté de Marguerite et Marianne s'était mise en face.

On se dit adieu encore une fois, avec toute l'expansion de deux cœurs ardents.

Le capitaine regarda s'éloigner la voiture. Marguerite s'était retournée pour le voir encore.

Thermidor s'était retourné aussi. Dans l'éloignement, l'uniforme du capitaine lui rappelait-il son maître? Il se mit à hurler sourdement à trois reprises.

Ces hurlements vinrent retentir dans le cœur d'Eugène Henryet.

— A qui ce chien annonce-t-il un malheur? se demanda-t-il.

VI.

OU L'ON VOIT APPARAITRE LE CITOYEN CARNAVAL.

Ah! ça ira, ça ira!
Les *Versailleux* à la lanterne.
Ah! ça ira, ça ira!
Les *Versailleux*, on les pendra!

LES CANTINIÈRES DE LA COMMUNE.

Quand le capitaine Henryet repassa devant l'hôtel des Réservoirs, il vit que ses amis étaient toujours devant la glycine en fleurs. Ils s'étaient bien vite consolés de son départ, en appelant à leur table, pour prendre le café, les comédiennes qui étaient dans le grand salon. Ce n'était plus le cliquetis des coupes à vin de Champagne; le tapage de la causerie s'était accentué par l'éclat des voix féminines.

Le capitaine salua le groupe à travers la grille.

M. de Cadoudal le menaça de l'enlever pardessus les barreaux s'il ne voulait faire le tour pour revenir boire le coup de l'étrier : un infiniment petit verre de fine Champagne.

— Voyons, mon cher Henryet, nous allons tous monter à l'assaut, demain peut-être ; mais aujourd'hui nous ne sommes pas des trappistes.

Eugène Henryet regarda à sa montre : il lui restait trois à quatre minutes à donner à ses amis. Il retourna à la table, bien résolu de ne pas se mettre au diapason de cette gaieté parisienne hors Paris. Il était deux fois triste : — triste de la tristesse de Marguerite, — et triste de la joie de Diane.

Il alla s'asseoir à côté de cette jeune affolée.

— Quoi ! lui dit-il à demi-voix d'un air de fraternel reproche, vous, au milieu de toutes ces folles ! Elles sont dans leur droit, parce qu'elles jouent la comédie et que tout théâtre leur est bon ; mais vous !

Diane eut l'air toute surprise de ce sermon.

— Moi ? dit-elle ; vous voulez donc me condamner aux travaux forcés de l'aiguille au coin du feu ? Ce n'est pas ma destinée, Dieu merci !

— Voilà un Dieu merci ! bien placé. L'exemple de votre sœur ne vous a donc pas touchée ?

— Ma sœur ! C'est une autre histoire ; sa marraine lui a fait une dot, elle doit vous épouser, elle sera heureuse ; tandis que moi, la petite Cen-

drillon, je mourrais d'ennui à raccommoder les hardes de la famille...

— Ainsi, vous êtes ici comme chez vous, sans jeter un regret en arrière?

— Ne dirait-on pas que je suis dans l'âge du repentir ! Songez donc que j'ai seize ans et demi, pas une minute de plus.

Un nouveau venu vint s'asseoir de l'autre côté de Diane. C'était le comte de Volnay.

Il donna une poignée de main à tout le monde, car il n'avait là que des amis et des amies. Quand vint le tour du capitaine, il tendit sa main dans le vide.

— Qu'as-tu donc? dit-il à Henryet.

— Je n'ai rien, répondit le capitaine, sinon que je ne donne la main qu'à mes amis.

Il prit le bras de Cadoudal et le pria de l'accompagner jusqu'à sa voiture.

Une victoria l'attendait au coin de la rue de la Paroisse; il y monta en toute hâte et dit au cocher qu'il fallait arriver en une heure au château de Bécon.

Il sentait qu'il marchait vers les hasards de la mort.

— Oh! mon Dieu, dit-il tristement, épargnez-

moi la douleur de rencontrer le frère après avoir rencontré la sœur.

Il le savait brave, mais surtout exalté. Il ne reculerait donc pas. Pour lui, il était bien décidé à ne pas faire un pas en arrière, quel que dût être le combattant.

— J'ai perdu deux amis, dit-il.

Le comte de Volnay était son ami, comme Adolphe Ducharme. C'étaient donc deux amis de moins dans sa vie.

Une heure après le départ d'Eugène Henryet, une jolie calèche, attelée à la russe, emmenait vers Saint-Denis le comte de Volnay et Diane Ducharme.

Le comte de Volnay, comme Heeckeren, les Ezpeleta, de Bridges, et vingt autres décidés à tout, allaient et venaient de Paris à Versailles, de Versailles à Paris, bravant la Commune pour entrer et sortir, avec ce passeport irrésistible qui s'appelle un revolver.

Quelques-uns cependant possédaient un autre passeport, signé d'un ambassadeur ou d'un ministre étranger. Le comte de Volnay, qui était d'origine anglaise, avait pris un passeport à Londres après le premier siége de Paris. Plusieurs

fois, il avait failli être arrêté; mais il avait toujours fait si bonne figure avec ses deux passeports : — le revolver et le papier anglais, — que les fédérés s'étaient inclinés, même ceux qui ne savaient pas lire.

Or, ce soir-là, quand il voulut franchir le poste fédéré sans exhiber ses passeports, puisqu'on ne faisait pas de façon pour entrer à Paris, il fut appréhendé au corps et désarmé avant de pouvoir jeter la main sur son revolver. Il semblait, d'ailleurs, ne s'occuper que de sa compagne de voyage.

C'était le citoyen Carnaval qui avait mis la main sur lui.

Carnaval était un des soldats d'Adolphe Ducharme; il avait, à lui seul, arrêté et enchaîné, dans ses bras d'hercule, cet homme difficile à vivre qui s'appelait le comte de Volnay. Quatre fédérés et un caporal n'auraient certes pas si bien fait.

— Je suis citoyen anglais, dit le comte de Volnay.

— Eh bien, mon doux ami, dit le citoyen Carnaval, vous écrirez à votre patrie. Rappelez-vous bien que M. de Bismarck a dit : la force prime le droit. Votre droit, c'était de passer; ma force,

c'est de vous mettre au violon. Et en avant la musique.

Le comte eut beau dire et beau faire, il lui fallut obéir à la force. Jamais la force n'avait pris une figure plus virile que celle de Carnaval.

Cet homme avait été tour à tour lutteur place Saint-Pierre à Montmartre, gymnaste au Cirque, soldat au Mexique, franc-tireur dans la légion Ducharme, maquignon à ses heures perdues, marchand de montres qui ne marquaient pas l'heure, arracheur de dents pour s'égayer les jours de foire, mais surtout « effaceur » d'absinthes. Rien n'avait pu tempérer cette force herculéenne; il avait eu beau abuser de tout, il restait toujours, comme il le disait, à la hauteur d'un sacerdoce. Son sacerdoce, c'était de se faire justice. Comme saint Louis, il daignait aussi faire justice pour les autres, sous le premier chêne venu, pourvu que ce chêne de Thémis ombrageât un cabaret.

Depuis quelques jours, Raoul Rigault avait donné à ses argousins le signalement du comte de Volnay, sur la prière d'Adolphe Ducharme. Mais la police était si mal faite sous la Commune que c'était toujours un autre qu'on arrêtait. Carnaval, qui savait combien on attachait de prix à l'arres-

tation du comte de Volnay, se mit sur sa piste et réussit en quarante-huit heures.

Quand M. de Volnay vit qu'il était pris sans espoir de salut, du moins pour ce jour-là, il regarda Carnaval du haut de son dédain, mais avec un peu du respect qu'imprime la force.

— Ah! citoyen anglais, lui dit Carnaval, vous n'êtes pas de taille avec moi. On voit bien à votre pâleur que vous n'avez pas teté la vigne bourguignonne.

Une vivandière passait.

— Tenez, le monde appartient au droit du plus fort; vous allez voir si vous pouvez lutter contre moi et mes pareils, vous autres les hommes de sang et de race, comme vous dites pour vous faire plaisir.

Là-dessus Carnaval prit la vivandière dans ses bras, la souleva lestement et la porta sur ses deux mains comme il eût fait d'une poupée. Or c'était une belle poupée de chair, de soixante-quinze kilos, sans compter le tonneau qu'elle portait sur le ventre. Il est vrai que sous la Commune le tonneau n'était jamais plein.

— Voyons, dit la vivandière, tu veux donc boire sans te baisser!

Elle lâcha la cannelle dans la bouche joyeuse et charnue de Carnaval.

— Tu t'en ferais mourir, lui dit-elle en le regardant boire.

Elle ferma la cannelle, et Carnaval, ayant assez montré ses forces, mit la belle à terre.

Le citoyen Carnaval, ainsi nommé, non parce qu'il faisait de sa jeunesse un éternel carnaval, mais parce qu'il avait été baptisé au bal de l'Opéra par les Clodoches les plus ébouriffants, était célèbre de la place Clichy à la barrière de la Villette par les belles actions de sa vie comme par ses tours de bâton. C'était un émancipé s'il en fut : « ni foi ni loi. » Ce n'est pas lui qui eût signé une constitution, fût-elle de Sparte. Il s'insurgeait contre tout, contre lui-même ; c'était la révolte à l'état de dogme ; il passait à travers la trame sociale comme les bourdons à travers la toile d'araignée. Hormis son colonel, son cher Cœur-de-Lion, comme il disait, nul n'avait d'action sur lui. S'il se battait pour la Commune, c'est qu'il y avait de b. b. dans la Commune. Et puis il était fier d'être l'ordonnance d'un pareil chef — un chenapan, disaient les uns, — un héros, disaient les autres : on

ne mesurait pas les mots sous la Commune.

Carnaval avait un peu hanté les prisons, mais en prisonnier politique. D'ailleurs, selon lui, l'homme fort se retrempe en prison, parce qu'on y médite de belles revanches pour l'avenir. Quand il criait : Vive la liberté ! c'était surtout en pensant qu'il n'y avait plus de geôlier. Que lui importait, en effet, à lui comme à ses pareils, la liberté de conscience, puisqu'il n'en avait point; la liberté d'écrire, puisqu'il ne savait pas écrire; la liberté des cultes, puisqu'il ne croyait à rien; la liberté des théâtres, puisque son théâtre était en plein vent ! En un mot, la liberté pour lui était de ne pas aller en prison. C'était aussi de vivre comme il lui plaisait, sans que personne osât y trouver à redire.

Une histoire entre toutes, qui peindra bien Carnaval.

Il devient amoureux d'une blanchisseuse fort avenante. Il ne s'inquiète pas si la dame est mariée; il l'invite à dîner au Rocher-Suisse; c'est au commencement du siége de Paris par les Prussiens. La blanchisseuse, séduite par les allures martiales du dompteur de bêtes, lui dit en rougissant qu'elle ne peut aller avec lui au Rocher-

Suisse, parce qu'elle y va quelquefois avec son mari; mais elle lui donnera à dîner le lendemain chez elle, parce que son mari sera aux remparts, en vrai soldat-citoyen. La dame cache mal les préparatifs du festin. Le mari, qui a déjà eu maille à partir avec elle, se promet de la surprendre aux premières heures nocturnes ; il quitte le poste, — une autre permission de dix heures, — il vient frapper à sa porte, armé de son fusil. On se fait prier pour ouvrir. Trois coups de crosse. La blanchisseuse croit que c'est un voisin qui se trompe de porte : elle ouvre. C'est l'entrée du Commandeur!

La blanchisseuse est plus blanche que son linge. Cependant Carnaval n'a pas peur. Ferme comme un roc, il se verse à boire. Le mari fait trois pas en avant ; il s'étonne que son air martial n'ait pas encore jeté son rival à ses pieds. — C'est mon mari, dit la dame. — Ah ! c'est votre mari; j'en suis bien aise, il va boire avec nous.—Comment ! je vais boire avec vous? s'écrie le mari en couchant Carnaval en joue. — Oh là ! citoyen, dit Carnaval en saisissant le fusil, tu ne me connais pas; je suis ton ami, puisque je te prends ta femme : mets-toi à table et bois avec nous; sinon, je te jette par la fenêtre ; il ne faut pas faire le malin.

Le mari perd son air martial, il se met à table pour ne pas s'évanouir. — Vois-tu, citoyen, reprend l'hercule, je m'appelle Carnaval, on ne s'attaque jamais à moi, si ce n'est pour boire un coup, buvons ! Et, versant à boire au mari : Et si tu t'avises d'avoir de la rancune pour cette femme, parce qu'elle a été bonne pour moi, je serais méchant pour toi, prends-y garde. Si tu ne veux pas te réconcilier avec elle, va-t'en.

Le mari trinqua et se réconcilia.

Au moral comme au physique, voilà Carnaval.

Le comte de Volnay était en bonnes mains.

On avait aussi arrêté Diane, mais elle se recommanda de son frère.

On se moqua d'elle, mais elle montra une lettre du colonel Ducharme.

Carnaval eut quelque peine à comprendre en voyant le nom de son colonel.

— Qu'on ne touche pas à cette femme-là, dit-il en la saluant.

Sans beaucoup d'émotion, Diane fit un signe d'adieu au comte de Volnay, et s'éloigna en toute hâte pour revenir à Versailles. Elle était presque souriante ; tout était un jeu pour elle ; elle ne pouvait croire qu'on jouât si bien avec la mort

quand on jouait avec l'amour. Elle ne doutait pas, d'ailleurs, que le comte ne fût remis en liberté et ne vînt la retrouver à Versailles.

— A Versailles ! lui cria-t-elle en le regardant une dernière fois.

Voilà pourquoi dans les derniers jours de la Commune, on rencontra beaucoup cette jeune fille rue des Réservoirs, avenue de Paris et sur le tapis vert du parc, bien plus inquiète d'une aventure nouvelle que des suites de l'ancienne. C'était triste de la voir si jeune, si entourée, — et si abandonnée ! — Elle est bien jolie, disait-on sur son passage. — On dit que c'est la sœur d'un colonel des fédérés.

Et tous les désœuvrés parisiens de Versailles songeaient bien un peu à la faire prisonnière, sans s'inquiéter des colères de Cœur-de-Lion.

VII.

MADEMOISELLE DE VOLNAY.

Fière comme les Alpes et
blanche comme la neige.
LAMENNAIS.

A côté du portrait de Diane Ducharme, voici comme contraste le portrait de Blanche de Volnay.

Son frère, M. Albert de Volnay était un homme bien malheureux. Il n'avait que vingt-cinq mille livres de rente et il était heureux avec les comédiennes, c'est-à-dire qu'il n'avait jamais le sou. Il n'avait d'autre position dans le monde que de porter avec son titre de comte l'échafaudage fragile de ses bonnes fortunes. On commençait à lui dire : « Encore une bonne fortune, et tu es ruiné. »

Le comte de Volnay vivait donc en enfant prodigue — en joli crevé — sans s'inquiéter

beaucoup d'une charmante jeune sœur, encore pensionnaire au petit couvent de Sainte-***.

Le père et la mère étaient morts à un an d'intervalle, quand les enfants étaient bien jeunes encore. Une tante, qui habitait trois mois Paris et neuf mois une terre en Lorraine, veillait sur Mlle Blanche de Volnay avec la sollicitude maternelle.

Mais la jeune fille était pour ainsi dire toute seule, quand la tante n'était pas à Paris. Elle passait ses vacances en Lorraine; mais pendant les plus beaux mois de l'été, elle restait au couvent, où son frère venait la voir à peine une heure par semaine.

Depuis un an la guerre avait tout brouillé; la tante n'était pas revenue l'hiver à Paris; la jeune fille, revenue trop tôt par une fantaisie du frère, n'avait pu retourner à temps auprès de sa tante. Si bien que, pendant les deux siéges de Paris, elle était restée tantôt chez son frère, tantôt au couvent.

Mlle de Volnay n'était pas la première jeune fille venue; on peut même dire qu'elle n'avait rien de la pensionnaire, en vivant avec des pensionnaires. L'âme s'était teintée de couleurs som-

bres et fières. Blanche avait beaucoup pleuré sa mère et son père ; elle voyait avec une vraie douleur les escapades de son frère. Elle disait sans cesse comme disent tant de jeunes filles : « Ah ! que je voudrais être un homme. »

Et, en effet, elle eût été un homme; elle avait le sentiment de la domination. Toutes les idées qui venaient en elle se retrempaient dans son âme comme des armes ; ne pouvant être un homme, elle rêvait un mari qui aurait toutes les mâles vertus. Tant d'autres à son âge ne veulent vivre que dans le vague, s'abandonnant aux jeunes voluptés de la rêverie. Si elle rêvait, c'était sur le tableau de la réalité : sa ligne était droite ; si elle dessinait son chemin dans l'avenir, c'était pour aller au but sans détour. Elle supprimait tous les sentiers perdus. Elle n'était pas de celles qui disent : « Tout chemin mène à Rome. » Pour elle, il n'y en avait qu'un : le devoir austère.

Elle aimait Dieu pour toutes ses bontés, mais aussi pour toutes ses sévérités ; elle le remerciait pour le mal comme pour le bien. Elle embrassait avec effusion le symbole de la croix. La lumière de l'Église l'avait frappée. A ses compagnes, qui riaient de tout, elle disait souvent : « Prenez

garde à vous, car la vie est une rude épreuve ; on n'arrive à Dieu que meurtrie. »

En un mot, elle pensait : elle ne rêvait pas. Et sa figure exprimait bien les sentiments de cette belle âme : le front, pur et blanc, avait des reflets de clarté divine. Il y avait du ciel dans ses yeux. La ligne du profil était du dessin le plus correct : dans l'ovale, sur les joues et sur les lèvres, rien d'ondoyant, rien d'efféminé, dans le sens voluptueux du mot. Et pourtant Dieu avait mis sur tout cela un charme adorable. Celle-là ne devait pas triompher par les armes du démon, mais par la douceur de la vertu. Il y a deux choses qui attirent les âmes : le ciel et l'abîme, la poésie de l'infini qui voyage dans l'azur à la recherche de l'absolu, et l'attraction de l'imprévu qui se perd dans les ténèbres. Mlle de Volnay ne voulait pas hanter l'abîme ; toute son aspiration était vers Dieu : elle aimait la lumière, parce que le rayon le plus pur ne pouvait rien trahir en elle. Elle portait la robe blanche et pouvait marcher sur la neige.

Ces âmes-là sont rares qui dédaignent les joies de la vie présente, si les joies de la vie présente ne sont pas déjà les joies de la vie future. Les trois

meilleures amies de Blanche, c'étaient les trois vertus théologales : la foi, la charité, l'espérance; croire au beau et au bien; être bonne à son prochain; espérer que la vie humaine n'est qu'un commencement.

Je ne veux pourtant pas en faire une sainte de calendrier. C'était une fille bien douée, qui ne connaissait pas le péché de coquetterie, qui priait simplement, qui ne s'indignait pas de la conduite des autres, qui s'humiliait dans la confession sans rien perdre de sa fierté, parce qu'elle sentait qu'elle n'avait pas encore porté atteinte à ce qu'il y avait en elle de digne de Dieu.

On l'aimait beaucoup au couvent. Quoique sérieuse, par un certain froncement de sourcil imprimé par la pensée, elle gardait sur ses lèvres je ne sais quoi de doux et de bon qui allait au cœur.

Un seul homme avait un jour troublé sa quiétude; c'était un ami de son frère, c'était Eugène Henryet. Il lui avait plu par son air un peu hautain, quoiqu'il fût l'homme du monde le plus simple. On sentait le brave homme en lui, sous la bravoure du soldat. Il parlait bien; il ne jonglait pas, comme tant d'autres, avec le scepticisme,

parce qu'il se soumettait toujours à la fatalité, sinon à Dieu. L'émotion qu'il avait ressentie en parlant à Blanche avait gagné la jeune fille. Elle comprit ce jour-là qu'entre ce jeune homme et lui il n'y avait pas loin. Le comte de Volnay avait dit le lendemain, tout en riant, que ce beau capitaine pourrait bien être un mari, si elle le voulait. Elle avait dit, en riant aussi, qu'elle ne le voudrait pas ; mais elle avait rougi; la douceur subite, dont parle Mme de Sévigné, avait passé sur elle comme une caresse. La moindre brise devait pencher ce roseau pensant; le moindre caillou devait agiter ce lac sans vagues.

Mais ce ne fut qu'une émotion toute passagère, l'amour n'y était pour rien. Toute jeune fille, quand on lui parle pour la première fois d'un mari, a des battements de cœur et des effarouchements qui la troublent; mais si l'amour ne s'empare pas d'elle soudainement, elle reprend toute sa sérénité. Eugène Henryet ne resta dans son esprit que comme un souvenir d'amitié. Ce n'était pas lui qui devait transfigurer cette fière vertu en jeune amoureuse.

Parmi les jeunes filles qu'elle avait connues au couvent de Sainte-***, il en était une, Mme Symiane

de Beauséjour, qui, partie avant elle, lui écrivait et lui donnait l'idée d'écrire; c'était, pour ainsi dire, son confesseur de l'ordre profane. Elle lui répondait de longues lettres, où elle épanchait sa belle âme, à pleine amphore, comme la fille d'Homère.

Or, un jour, l'amie reçut cette singulière lettre :

« *Ma chère Symiane,*

« *Figure-toi que je pourrais dater cette lettre de l'Élysée. Hier, comme j'allais me coucher, on a envahi le couvent; malgré nos cris et nos larmes, on nous a emmenées, quelques-unes dans leur famille, quelques autres je ne sais où. Pour moi, j'ai été conduite, en fiacre, dans la cour de l'Élysée, où un colonel des fédérés est venu me recevoir. Je l'avais déjà d'ailleurs entrevu au couvent. J'avais une peur bleue; il a tenté de me rassurer.*

« — *Mademoiselle, m'a-t-il dit en adoucissant sa voix, car il paraît avoir l'habitude de parler à des hommes, ne craignez rien ici; vous êtes sous ma sauvegarde. Les Versaillais vous envoyaient des obus; ici, à l'Élysée, vous serez à l'abri.*

« — *Mais, monsieur, je serai à l'abri chez mon frère; je vais aller chez mon frère.*

« — *Le comte de Volnay, reprit-il avec amertume, je*

le connais; mais vous n'irez pas chez lui, car il n'est plus chez lui : il a été arrêté hier, par ordre de la Commune.

« — *Quoi ! on a arrêté mon frère ?*

« — *Oui, mademoiselle, il avait des intelligences avec Versailles.* »

« *Tu vois d'ici comme je me suis indignée; j'ai dit que mon frère n'était pas un espion. Il m'a répondu que cela ne me regardait pas, et il a ajouté en souriant, comme s'il eût parlé à un enfant :*

« — *Si vous êtes bien douce, on vous rendra votre frère.* »

« *J'ai compris qu'il fallait en rabattre de ma fierté; je me suis soumise, dans l'idée de sauver mon frère.*

« *On m'a donné ici une petite chambre sur le jardin. Connais-tu ce merveilleux jardin de l'Élysée, où les arbres ont cent ans ? Les rossignols chantent là dedans tout comme si on n'était pas sous la Commune; les oiseaux du bon Dieu ne font pas de politique, et ils ont bien raison. Je me suis hasardée tout à l'heure sous les arbres : c'est le Paradis terrestre; ah ! comme on serait heureux ici, si on pouvait être heureux sur la terre.*

« *Je ne désespère pas d'aller te voir demain. Le colonel m'a promis que mon frère serait libre. Pour lui, je l'ai vu déjà trois fois : j'ai été « bien douce. » Je n'ai pas froncé*

le sourcil. Je voulais ce matin aller à la messe; tout ce qu'il a pu faire pour moi, ç'a été de me donner un Livre d'Heures; tu vois qu'ils ne sont pas trop méchants dans la vie privée. Je suis tout de même bien inquiète. Tu pourrais venir m'embrasser, avec ta mère, si tu n'as pas peur qu'on te fasse prisonnière comme moi.

« *Ce colonel s'appelle Adolphe Ducharme; n'as-tu pas entendu parler de lui? On l'a surnommé* Cœur-de-Lion, *parce qu'il est l'ami d'un de ses pareils qui s'appelle* Cœur-de-Roi. *Il m'a dit qu'il avait deux sœurs. Il paraît que c'est presque un homme comme il faut; il reste élégant dans son costume de tapageur, avec ses bottes terribles, ses éperons à sonnette et son képi irrésistible. Il était officier dans l'armée; il a passé par Saint-Cyr; il m'a parlé du capitaine Henryet. Nous serions très-bons amis, si nous n'étions séparés par des abîmes.*

« *Mais voilà que je te parle de lui comme s'il inquiétait mon cœur. La vérité, c'est que je voudrais bien ne plus le voir.*

« *Si tu ne viens pas, écris-moi, ma chère Symiane.*

« BLANCHE DE VOLNAY. »

Voilà, en quelques touches rapides, le portrait de la sœur du comte de Volnay, à la veille du drame le plus mystérieux de la Commune.

VIII.

LA VOYANTE.

Prenez garde, sceptiques ; Descartes lui-même a eu sa vision, et Turenne n'a tremblé que devant des fantômes.

Mlle DE LESPINASSE.

Mlle de Volnay se promenait un matin dans le jardin de l'Élysée comme une âme en peine, suivie d'un fédéré qui ne voulait pas qu'elle s'envolât.

Il semblait toujours à Blanche qu'elle dût voir son frère par les grilles.

Mais depuis deux jours déjà elle attendait. Le comte ne venait pas.

Il passait bien peu de monde dans ce temps-là dans les Champs-Élysées ; on voyait çà et là une figure inquiète ; pas un seul promeneur : quelques hommes et quelques femmes qui passaient rapides comme des flèches. Cette belle avenue Gabriel, si chère aux amoureux, n'était plus hantée par un seul amoureux. La nuit était profonde, comme

sous le tunnel des Alpes. Pas un bec de gaz n'égayait ce désert tout retentissant des grands bruits du canon.

Le second jour, comme Blanche s'était hasardée vers la porte de l'avenue de Marigny, elle vit sur un banc une femme tout en blanc, qui parlait toute seule.

Cette femme l'intéressa par sa figure pâle et méditative. Elle avait l'air d'une vision.

Pour ceux qui regardent par les yeux de l'âme, elle était belle, quoique ses traits ne fussent pas d'un dessin correct.

Dès que cette femme vit Blanche, elle se leva, et vint vers elle, comme si elle fût attirée par une sympathie irrésistible.

Mais dès qu'elle se fut approchée, elle recula d'un pas.

— Oh ! mon Dieu ! dit-elle tout haut.

Elle fit pieusement le signe de la croix, et s'éloigna avec une grande expression de tristesse.

Blanche ressentit je ne sais quel coup au cœur. Pourquoi ce signe de la croix ?

Il lui sembla que la femme en blanc s'était signée comme en passant devant un cercueil.

Le fédéré de garde, qui la suivait à distance

plus ou moins respectueuse, s'approcha d'elle.

— Ne faites pas attention, citoyenne, c'est la Voyante. Tout le monde la connaît. Les uns disent qu'elle porte bonheur, les autres disent qu'elle porte malheur. Moi, je crois qu'elle porte le diable en terre, tant elle est lugubre. Que voulez-vous? il y en a plus d'une qui ferait meilleure figure à Charenton que dans les rues de Paris.

Pendant la Commune — car il faudra bien dire pendant la Commune comme on a dit pendant la Terreur, deux gouvernements du même style — on a remarqué à Paris, çà et là, à Versailles une femme vêtue tour à tour en blanc et en noir.

A Versailles, on disait que c'était une folle ; à Paris, on l'appelait la mariée ou la veuve, selon qu'elle revêtait sa robe blanche ou sa robe noire. On l'avait nommée aussi la grande-maîtresse des cérémonies, car elle était de toutes les fêtes : concert des Tuileries, convois des fédérés, renversement de la Colonne, distribution de drapeaux rouges et autres curiosités plus ou moins funèbres.

Avec sa pâleur, ses yeux égarés, son air recueilli, elle inspirait tout à la fois la surprise et la sympathie.

Il lui arrivait je ne sais combien de fois par jour de faire le signe de la croix, en regardant fixement un homme ou une femme, soit parmi les combattants, soit parmi les curieuses.

Les fédérés avaient beau lui représenter que le signe de la croix était un signe d'intelligence avec les Versaillais, elle continuait à faire le signe de la croix sans tenir compte des représentations ni même des menaces.

Cette femme était une voyante.

Les Orientaux disent que la mort marque de son sceau fatal toute créature qui doit mourir pendant la période ascendante et descendante de la lune. Aussi disent-ils souvent : « Celui-ci ou celle-là est marquée pour mourir. »

La Femme en blanc et en noir de la Commune était douée de ce triste privilége de voir pour ainsi dire la préface de la mort écrite sur la figure de ceux qui devaient trépasser bientôt.

Elle ne voyait pas par l'œil des médecins, qui dévisagent leurs malades pour y lire la vie ou la mort.

Elle voyait parce qu'elle était voyante.

D'ailleurs, ce n'était pas aux malades qu'elle pouvait prédire leur fin prochaine, c'était aux

vaillants de la vie, aux santés robustes, aux figures les mieux épanouies.

Cette science funèbre s'était révélée en elle pendant le premier siége de Paris. Quand elle voyait partir les soldats pour les avant-postes, elle veillait sur leur passage et disait à mi-voix :

— Celui-ci qui regarde le temps qu'il fait ne reviendra pas dans les vingt-quatre heures ; — celui-là, qui fume si gaiement sa pipe, la fumera bientôt dans l'autre monde.

Mais, sous la Commune, la Voyante fut plus voyante encore ; elle était tout enfiévrée de ses lugubres visions. Comme les prophétesses, cette prophétesse de malheur avait pris des airs sibylliques et des allures mystérieuses.

On prononçait bien autour d'elle ces mots : « Espionne de Versailles ; » mais elle était protégée, parce que d'autres ajoutaient : « C'est une folle. » Et puis son sourire avait une douceur qui désarmait tout le monde. Elle ne parlait presque jamais ; on sentait qu'elle vivait en dehors de tout. Qu'eût-elle été dire à Versailles ? C'était une égarée qui avait perdu son point d'appui.

On la rencontrait toujours seule. D'où venait-

elle ? où allait-elle ? Vivait-elle de l'air du temps et couchait-elle à la belle étoile ?

Le 21 mars, place Vendôme, elle se promenait les yeux en l'air, quand un chien qui gambadait autour de son maître, un colonel de la Commune, se jeta dans ses jupes et la renversa devant le réverbère.

— Malheur ! malheur ! dit-elle.

Le colonel lui donna la main pour la relever.

— Voyons ! dit-il en souriant, ce n'est pas là un si grand malheur.

— Je vous dis, reprit-elle d'un air inspiré, qu'il se passera ici quelque chose d'effroyable ; cette place même où votre chien m'a renversée, sera noyée de sang.

Le colonel regardait la Voyante d'un air moqueur.

— Il n'y a pas de quoi rire, citoyen. Il y a de quoi pleurer, si vous croyez à la Commune.

— Je crois à la Commune comme je crois à la patrie.

— Eh bien ! ci-gît la Commune. Je vous jure que je vois ici du sang qui ne sera effacé que par du sang.

Le colonel reprit la main de la Voyante et lui dit d'un ton paternel :

— Voulez-vous que je vous fasse reconduire chez vous ?

— Chez moi ?

Elle sembla chercher.

— C'est trop loin, reprit-elle. Mais vous ne me comprenez pas, colonel. Vous vous figurez que j'ai de la rancune contre votre chien. Non, Dieu merci ! C'est une belle bête.

La Voyante embrassa le chien.

— Comment s'appelle-t-il ?

— Thermidor.

— Un beau nom de chien. C'est égal, ce chien-là m'a fait voir, je ne dirai pas trente-six chandelles, mais trente-six larmes de sang. Adieu colonel ! adieu Thermidor !

Et la Voyante embrassa encore le chien qui l'avait renversée.

— Elle est folle, n'est-ce pas, Carnaval ? dit le colonel à un de ses soldats.

— Elle est toquée, mon colonel. Mais il ne faut pas lui en vouloir, voyez-vous ; tout le monde aujourd'hui a son araignée dans le plafond. Et puis, qui sait ? cette folle n'est peut-être pas si folle

qu'elle en a l'air. Qu'est-ce que vous voulez ! moi, je ne crois pas à Dieu, mais je crois au diable !

Le colonel rappela la Voyante.

— Citoyenne, puisque vous êtes une sorcière, dites-moi si je mourrai bientôt?

La Voyante restait silencieuse.

Une jeune amazone survint. C'était Angéline Duportail, la maîtresse du colonel Ducharme.

— Oh ! oh ! dit-elle ; c'est la femme qui fait toujours le signe de la croix.

La Voyante prit la main du colonel et celle de l'amazone. Elle les regarda, les rejeta et s'écria :

— Du sang !

Et elle fit le signe de la croix pendant que les communeux éclataient de rire.

Le lendemain, c'était la manifestation « pacifique » de la rue de la Paix.

La place même où était tombée la Voyante fut couverte de sang.

La Voyante avait bien vu.

Quelques jours après, la Voyante rencontra Gustave Flourens, qui la connaissait bien.

— Eh bien, ma belle sorcière, dit-il en lui donnant la main, j'espère que tu ne porteras plus des robes noires? Encore quelques jours, la France

sera sauvée; nous triompherons de Versailles, tu porteras le deuil en rouge.

— Non, lui dit-elle, je suis vouée au blanc et au noir.

— Eh bien, tu porteras le deuil en blanc, comme aujourd'hui.

— Tout en voulant sauver la France, dit-elle à Gustave Flourens, vous devriez bien penser un peu à votre mère. D'autant plus que la France se sauverait bien sans vous.

— Chut! dit le général improvisé, je crois qu'au fond tu es légèrement aristocrate; tu vis parmi nous, mais tu ne pries pas pour nous. Adieu. Nous n'en triompherons pas moins.

— Je prie pour vous, dit la Voyante.

Elle regarda Gustave Flourens pendant qu'il lui serrait la main.

— Oh! mon Dieu! s'écria-t-elle.

Et elle fit le signe de la croix, tout en se détournant.

Une heure après, comme on demandait à Gustave Flourens pourquoi sa figure s'était assombrie, il répondit que c'était pour avoir rencontré la femme en blanc.

— C'est un oiseau de mauvais augure, s'é-

cria Brunel; il faudra l'envoyer aux Versaillais.

Le lendemain, ce fut la grande sortie des fédérés pour prendre Versailles.

On sait comment Flourens mourut entre Paris et Versailles.

Sous le premier siége, un de mes amis — non pas le meilleur — a donné la comédie à l'hôtel Mauresque, pour les blessés.

Tout le Paris resté à Paris s'est retrouvé là.

On y a vu la Voyante.

M. Auber et M. Rouland causaient avec Marie Roze et Marie Colombier, quand le colonel Franchetti survint :

— Quelle est donc cette femme en blanc qui descendait l'escalier et qui a fait le signe de la croix en me voyant monter ?

On ne comprit pas.

— Il me semble bien que je l'ai vue aussi, dit M. Auber, et il me semble bien qu'elle se signait aussi devant moi tout en disant ses patenôtres.

La curiosité fut telle, qu'on voulut voir la femme en blanc. On se mit à sa recherche; mais les petites marchandes de fleurs qui étaient au vestiaire dirent qu'elle venait de s'en aller. Elle n'avait fait qu'entrer et sortir.

Le colonel Franchetti mourut le lendemain.

Auber disait à cette fête :

— J'ai vécu trop longtemps !

Il mourut pendant la Commune.

Combien d'autres histoires je pourrais conter, pour montrer que la Voyante pressentait le malheur des autres. N'est-ce pas elle qui met aujourd'hui en émoi la rue des Rosiers par ses apparitions ?

Mlle de Volnay ne savait pas toutes ces histoires ; mais quand elle rentra dans sa chambre de l'Élysée, elle était encore sous l'impression de sa rencontre avec la femme en blanc.

— C'est la première fois, dit-elle tristement, que j'ai peur du signe de la croix.

IX.

UN FESTIN SOUS LA COMMUNE.

> L'homme n'a pas été créé pour la femme, mais la femme pour l'homme.
>
> SAINT PAUL.

C'était quelques jours avant l'entrée des Versaillais à Paris.

Un chef de légion, plus ou moins colonel, accompagné d'une amazone et suivi de deux ordonnances, arriva un matin, au galop, sur le quai des Orfévres.

Le colonel était un grand diable qui portait fièrement son képi et son épée. Chose inouïe : ce colonel de la Commune savait monter à cheval! Chose plus inouïe : l'amazone qui l'accompagnait était une vraie cavalière.

Les fédérés se découvraient avec admiration ; jamais on n'avait vu plus belle figure d'aventurier et d'aventurière. On eût dit que l'homme allait

entrer en scène au Châtelet; on eût dit que la femme allait montrer « un beau travail, » au Cirque, le travail de Mme Loyal ou de Mlle Adèle.

Le colonel avait pris un cheval chez l'ex-ministre de l'agriculture, qui l'avait pris dans les écuries de l'ex-empereur. L'Amazone tenait le sien d'un petit-fils de Franconi, qui avait jugé qu'une femme vaut bien un cheval, même en temps de guerre.

On a reconnu Adolphe Ducharme et sa maîtresse Angéline Duportail.

— C'est sans doute un général, dit un fédéré qui ne savait pas compter les galons.

— Pas tout à fait, dit son camarade de canon, car ils avaient quelque peu bu tous les deux. Tu ne connais donc pas le colonel Cœur-de-Lion?

— Non. Je connais le commandant Cœur-de-Roi, qui est aussi un b—b—.

— A la bonne heure; Cœur-de-Lion ne ressemble pas à nos vieilles culottes de peau; on n'a pas besoin d'être un traîneur de sabre pour bien porter le sien.

— Et puis, celui-là sait monter à cheval.

— Et quand même il ne saurait pas monter à

cheval, est-ce que notre amitié ne lui en tiendrait pas lieu?

— La question n'est pas de monter à cheval, dit une cantinière; c'est de ne pas reculer devant l'ennemi.

— Oh! toi, dit un sergent, je sais bien que tu ne recules pas devant les hommes; mais nous saurons si ceux de Versailles ne te font pas peur. Tiens, vois-moi cette gaillarde-là!

La cantinière se posait, sur la hanche, comme un point d'admiration, devant l'Amazone, qui revenait sur ses pas, son compagnon l'ayant laissée seule pour entrer à la Préfecture de police. Quoique la dame fût fort belle, la cantinière regardait bien plus sa robe que sa figure; l'amazone était du plus beau velours lie-de-vin. Quoique la jupe fût longue, Angéline Duportail avait l'art de montrer son pied fin et cambré dans une botte molle des mieux réussies.

— Ce n'est pas encore le père Gaillard qui aurait fait cette botte-là, dit la cantinière.

— Ce que je trouve bien, dit le sergent, c'est qu'elle n'ait pas choisi sa robe en velours bleu de Prusse.

— Tu auras donc toujours de l'esprit? reprit

la cantinière en frappant sur le ventre à pic du sergent. Vois-tu, cette femme-là sait ce que c'est que de s'habiller; regarde comme elle a mis une petite cravate rouge de feu pour faire la lumière sur son costume !

— Sans compter qu'elle s'est payé de beaux cheveux blonds qui papillotent à merveille, qui inondent son cou, comme disent messieurs les feuilletonistes.

— Moi, à sa place, je me serais payé des cheveux noirs; ça fait mieux dans le paysage de la Commune.

— N'a pas des cheveux noirs qui veut, murmura la cantinière en se rengorgeant.

Et il y avait bien de quoi; d'abord parce qu'elle avait des cheveux noirs; ensuite parce qu'elle pouvait se rengorger.

Adolphe Ducharme monta l'escalier du Palais de Justice.

Raoul Rigault, Protot, Théophile Ferré, assemblés comme les trois Parques, semblaient méditer quelque coup de ciseau sur le fil plus ou moins sacré de nos existences, quand Cœur-de-Lion entra à l'improviste.

— Voilà ce que c'est, dit-il; à force de suppri-

mer les créanciers et les débiteurs, vous avez supprimé les huissiers ; on entre ici comme dans un moulin. Que ruminez-vous donc là avec le sérieux d'hommes d'État sans emploi et de ministres sans portefeuille ?

— Ce j—f— de Protot, dit Raoul Rigault, ne prend pas gaiement son rôle ; il nous représente les dangers de la Commune ; un peu plus, il nous dirait : Frères, il faut f—le camp !

— Et moi, dit Cœur-de-Lion, qui venais vous inviter à souper.

— Tu sais, reprit Raoul Rigault, que toutes mes nuits sont prises.

— Je n'accepte pas cette fin de non-recevoir. Je sais bien avec qui tu soupes tous les soirs, mais tu as le droit d'amener tes convives amies des *Délassements-comiques ;* plus il y a de femmes, plus la fête est belle. Pour moi, je présenterai à l'assemblée la perle des jolies filles, un ange descendu du ciel, avec ses ailes toutes blanches encore.

— Des phrases, des phrases. Où as-tu déniché cette demoiselle ?

— Je l'ai dénichée au couvent.

— Et tu célèbres ton mariage avec cette beauté ?

— C'est mon secret; je vous le dirai cette nuit; mais ne manquez pas au festin.

— Pourra-t-on te blaguer un peu et engueuler les ailes de ton ange?

— Tu auras toutes les libertés, même celle d'avoir de l'esprit : on sait que tu n'en abuseras pas.

— Nous les connaissons celles-là qui ont des ailes sur les épaules. Il y en a beaucoup qui viennent à notre préfecture pour se faire tirer la carte.

— Puisque je te dis que c'est une jeune fille du monde !

— La belle raison ! Tu sais que je vais te faire arrêter. Le monde ! je ne connais que celui qui commence à Montmartre pour finir au Père-Lachaise. C'est là qu'il y a de la vertu, parce que là les femmes ne sont pas des anges, mais des femmes ! que dis-je? des citoyennes!

— Allons, allons, reprit Cœur-de-Lion, nous sommes entre nous, ce n'est pas la peine de prodiguer les principes comme aux clubs ; garde cela pour une meilleure occasion. Je sais bien, comme toi, que le faubourg Saint-Germain n'a plus que le privilége de la bêtise; ses femmes sont des héroïnes de roman et ses filles sont des je ne sais

quoi. Mais celle que vous verrez ce soir n'a encore aimé que Jésus-Christ.

— Eh bien, Jésus-Christ c'est un homme, dit Raoul Rigault.

— Adieu. Ah ! j'oubliais! Je donne le souper à l'Élysée, palais de quelques ci-devant qui avaient l'habitude de bien souper ; car, il faut le reconnaître, les princes avaient une bonne Cuisinière-Bourgeoise. Je veux me montrer digne de la tradition ; on ne peut pas mal souper à l'Élysée.

— Prenons garde, dit tristement Protot, de souper aux champs Élysées avec le citoyen Pluton et la citoyenne Némésis. On soupe beaucoup trop sous la Commune ; mais je ne suis pas un moraliste, et je ne veux pas porter mon ombre dans vos gaietés.

Adolphe Ducharme n'insista pas pour avoir Protot, mais il dit à Ferré :

— Je compte sur toi ; Dacosta m'a juré sur sa tête que tu viendrais avec lui.

— A propos, dit Ferré en repoussant de la main la bottine vernie de Raoul Rigault qui mettait toujours ses pieds sur la table, est-ce que tu as divorcé d'avec la belle Duportail?

— Moins que jamais; elle sera de la fête.

— Elle n'est donc pas jalouse?

— Pas un mot de plus; c'est une comédie, c'est un drame; à minuit vous aurez le mot de la fin.

— Et s'il y a une attaque ce soir? dit Protot toujours sérieux.

— Non; nous avons nos espions, des espions prussiens s'il en fut. Les Versaillais attendent que les portes soient toutes grandes ouvertes.

— Que s'est-il passé dans la matinée?

— Rien; on a fusillé des réfractaires pour leur apprendre à vivre avec la Commune.

— Voilà qui est bien, dit Raoul Rigault en regardant la spirale de fumée qui sortait de ses lèvres, comme s'il eût regardé une œuvre d'art. Il faut familiariser la Révolution avec la mort. Quand tout le monde aura le mépris de la vie, ce sera l'heure des grandes actions, s— nom de D—.

Deux minutes après on entendit retentir le galop des chevaux qui emportaient Cœur-de-Lion et l'Amazone.

Le soir, on prépara à l'Élysée un dîner de vingt-quatre couverts. L'amphitryon regrettait de n'avoir plus ni le beau linge de Saxe, ni l'argenterie armoriée, ni la vaisselle plate, ni les rares cristaux de M^me^ de Pompadour. Il se fût même contenté

d'un service de table du tyran. Il avait pourtant réussi à donner un certain style à son festin, quoiqu'il y eût là des serviettes et des couverts de toutes les paroisses. De beaux candélabres, retrouvés au palais, inondaient la salle de lumière. Aussi, quand les convives entrèrent, ils cherchèrent Adolphe Ducharme pour le féliciter de la bonne mine de son souper; mais Cœur-de-Lion n'était pas là.

On félicita l'Amazone.

La table était couverte de pièces de résistance et de pièces de fantaisie; il y en avait pour les gourmands et pour les gourmets. Voici le menu que chaque convive trouva à sa place :

ABSINTHE

La soupe printanière aux œufs pochés.

RELEVÉ

Le saumon sauce — internationale.
La carpe au bleu — de Prusse.

ENTRÉES

Le foie gras à la Chambord.
Les mauviettes des Rues et des Bois.
Matelottes d'anguilles Delescluze.
Ha ! Ranc sort !
Le jambon d'York aux graines d'épinards Faidherbe.

RÔTIS

Le poulet du Mans à la Chanzy.
Les pigeons vogageurs à la Gambetta.
Les oies de Versailles aux marrons d'Inde.

ENTREMETS

Les bombes glacées de Montretout.
Les asperges en branche — d'Ollivier.
Les écrevisses bordelaises — à l'Assemblée nationale.

DESSERTS

Les cigares et les pipes-en-bois.
Le café servi par Fine-Champagne.
L'avalanche de fruits secs.

Grands vins rouges à tire-la-Rigault. — Grands vins de campagne.

Ce menu avait été rédigé par Adolphe Ducharme et surtout par Angéline Duportail.

X.

LES MENUS PROPOS.

La douceur est tyrannique et le despotisme servile.

SAINT-JUST.

Tout ce monde-là était familier sans bien se connaître ; la Commune rapprochait les esprits ; c'était le tu et le toi des repas civiques de 1794. On s'interpellait à brûle-pourpoint et à gueule-que-veux-tu ; le répertoire du Père Duchesne courait sur la nappe dru comme grêle.

Non-seulement le Père Duchesne était là, mais je crois qu'il y avait aussi la Mère Duchesne, une mère qui n'avait jamais eu d'enfants, et dont la jolie figure contrastait avec sa langue de vipère.

Sur la prière de la Duportail, on s'était mis à table, quoique le colonel ne fût pas arrivé, sous prétexte que le peuple-roi n'attend pas.

D'ailleurs, sous la Commune, personne n'atten-

101611

dait; on ne s'attendait même pas pour battre en retraite.

On était à peine à table quand on annonça deux hôtes inattendus : Carnaval et Fine-Champagne.

L'hercule fit une entrée majestueuse; il portait, le coude appuyé sur la hanche, la vivandière sur la main. Pour autre point d'appui, Fine-Champagne s'accrochait à la crinière rebelle de Carnaval.

Elle avait, comme toujours, sur le ventre, un petit baril aux cercles brillants, un objet d'art s'il en fut sous la Commune.

Elle était fort jolie dans sa veste à la hussarde, avec son chapeau de travers et ses bottines à talons.

— Citoyens et citoyennes, dit Carnaval en relevant la tête avec le fier et dramatique accent de Mélingue, nous ne sommes pas des trouble-fête. Je viens vous verser la bienvenue.

Disant ces mots, il avança la main, — c'est-à-dire Fine-Champagne, — au-dessus de la table, entre deux convives.

— Fine-Champagne, ici présente, — continua-t-il avec un sourire épanoui sur sa figure haute en couleur, — ne veut pas faire mentir son nom.

Vous savez qu'on l'appelle Fine-Champagne par antiphrase — passez-moi le mot qui n'est pas de mon répertoire — la fine-champagne de son tonneau n'étant que du trois-six d'Orléans. Mais aujourd'hui nous avons changé tout cela; le baril est d'un bon tonneau; c'est le citoyen Chevet lui-même qui l'a rempli à sa fontaine. Allons-y gaiement; c'est pour faire un trou, comme on dit dans le beau monde.

Fine-Champagne avait déjà tourné le robinet; c'était à qui boirait le premier verre. Quand tout le monde fut servi, Carnaval salua avec le plus sérieux comique toute la compagnie.

— Comment, Carnaval, tu ne bois pas? lui cria un des convives.

— Oh! pour moi, un verre de fine-champagne, c'est une goutte d'eau. Je voudrais boire de la poudre. Mais mademoiselle Fine-Champagne pourrait trinquer à votre santé avant de s'esbigner.

On donna un verre à la vivandière; Carnaval la promena autour de la table, comme il eût fait d'une poupée. Après quoi il s'en alla comme il était venu, sans perdre un pouce de sa dignité, j'ai failli dire de sa grandeur.

— Ça fait du bien de voir de pareils hommes,

dit une dame du festin. Ces hommes-là devraient avoir des myriades d'enfants.

— Oui, dit une autre; un régiment d'enfants de troupe pour prendre la revanche; mais où sont les femmes pour les faire?

Mlle Colombe, du café des Ambassadeurs, fut priée de chanter, à la première entrée, les *Petit's Bonn's de chez Duval*, paroles de J.-B. Clément, membre de la Commune, musique de M. de Villebichot.

Elle exécuta la chanson de fort bonne grâce.

Ça vous a des bonnets d' grisette,
Des tabliers blancs à bavette,
Et ça vous sert un p'tit bouillon
Comm' l'apothicaire en fonction.
Ell's sont presque tout's demoiselles,
Et leurs yeux ont tant d'étincelles,
Qu'ell's f'rai'nt sauter un arsenal,
Les bell's p'tit's bonnes de chez Duval. } *bis.*

Ell's vous ont un' gentill' tenue,
Vous pouvez les passer en r'vue;
C'est le plus joli régiment
Que la Franc' possède en c' moment.
C'est si mignon à la boutique
Qu' ça trouv' toujours un' bonn' pratique
Qui leur propos' le conjugal,
Les bell' p'tit's bonn's de chez Duval. } *bis.*

Comme ell's sont de vaillant's personnes,
Ell's s'habill'nt en amazones,
Et c'est le plus beau bataillon,
Qui sur Versaill' lance le bouillon.
Quand Bonvalet écum' le pot,
Elles vont portant le chass'pot
Pour venger Flourens et Duval,
Les p'tit's bonn's de chez Duval. *bis.*

— A la bonne heure ! s'écria Jules Vallès en apostrophant Courbet, voilà qui vaut bien les chansons d'Orphée.

Les soupeurs avaient déjà attaqué la carpe, quand Adolphe Ducharme fit son entrée avec quelque fracas. Une véritable entrée en scène, qui avait été méditée et préparée avec la science du comédien.

Il était accompagné d'une jeune fille vêtue en noir, qui semblait plus surprise qu'effrayée de se voir dans un tel monde.

C'était Mlle Blanche de Volnay.

— Je ne vois pas mon frère, dit-elle à Adolphe Ducharme.

— Je vous jure qu'il va venir, répondit le colonel.

— Voilà les ailes de l'ange, dit Raoul Rigault à Dacosta.

Dacosta se retourna vers son voisin Oswald.

— Dis donc, toi qui as les fonds secrets, tu pourras peut-être m'aider à l'accoster.

— Oui, Dacosta; mais tu devrais changer de mot, sinon de nom de Dieu.

— Eh bien non, dit Raoul Rigault qui ne croyait à rien; ce n'est pas avec les fonds secrets qu'on prendra celle-là : Cœur-de-Lion ne nous a pas trompés, c'est une rosière.

Il était ému malgré lui, cet homme qui avait jeté son cœur à la mer, comme une marchandise superflue, pour traverser le naufrage de la Commune.

Cependant le colonel avait pris sa place, après avoir fait signe à la jeune fille de s'asseoir à côté de lui. On voyait qu'elle obéissait comme une esclave et non comme une femme.

Les officiers de table, raccolés çà et là aux Tuileries, au Luxembourg et à l'Hôtel de Ville, vinrent à tour de rôle offrir qui du turbot, qui du saumon, qui du filet, qui du jambon à la nouvelle venue. Elle refusa toujours.

Sur l'insistance de Cœur-de-Lion, elle finit par accepter une pomme d'api et une mandarine, quoiqu'on ne fût pas encore au dessert.

— Je n'ai pas faim, disait-elle; je ne soupe jamais.

— Puissiez-vous ne jamais souper, dit Théophile Ferré, qui était son voisin et qui voulait poser pour le bureau des mœurs. Alors, reprit-il avec curiosité, pourquoi êtes-vous venue ici ?

— Chut! dit Adolphe Ducharme qui avait entendu, je te répondrai tout à l'heure.

Théophile Ferré regarda l'Amazone comme pour l'interroger elle-même. La Duportail était en face ; elle regardait la jeune fille plutôt avec douceur qu'avec jalousie.

— Elle était d'ailleurs plus préoccupée du service que de n'importe quoi ; elle y avait mis la main et elle voulait qu'on fût content.

Comme dans les bonnes maisons, c'était le service à la russe ; on n'attendait pas que les convives eussent soif pour leur donner du bon vin. Le service parisien laisse beaucoup à désirer : le mauvais vin dans les grands verres et le bon dans les petits ; et, pour aggraver la chose, avant d'emplir les petits verres on laisse vider les grands.

Au festin de Cœur-de-Lion, on avait commencé par remplir les coupes d'un vin de Champagne

bien frappé et bien marqué : Rœderer, Jules Mumm et Cliquot, ce trio de la gaieté parisienne. Si bien qu'on jeta bientôt son bonnet phrygien par-dessus le moulin de Montmartre. Tout le monde voulait s'embrasser, surtout en se tournant du côté des femmes, mais il n'y en avait pas pour tout le monde.

— Voilà pourtant, disait un membre de la Commune, comment ces affreux réactionnaires soupent tous les soirs ; eh bien, ils ne souperont plus, car nous soupons, nous, les b—b—. N'est-ce pas, Père Duchesne?

— Oui ! Et le peuple soupera aussi.

On remarquera que le Père Duchesne, hors de son journal, ne parlait pas comme un marchand de fourneaux; au contraire, il traînait sa muse sur des talons rouges, mais elle n'en était pas plus belle pour cela.

On commença à parler des Versaillais.

— Et quand on pense que les représentants sont payés ! s'écria Rastoul.

— Et blanchis ! s'écria Raoul Rigault.

— Mais pas éclairés ! dit Félix Pyat.

On fit quelque peu de politique et d'athéïsme. Voici des phrases prises çà et là :

— As-tu des nouvelles de l'Internationale?

— Oui, tout va bien, puisque tout va mal.

— Combien de temps subirons-nous encore le despotisme de la société?

— La société a du bon, nous lui portons beaucoup d'intérêt, puisque nous lui prendrons son capital.

— Ne joue pas sur les mots. Tu as raison d'ailleurs; manger son revenu, c'est bien; manger celui des autres, c'est l'idéal..

Adolphe Ducharme était soucieux.

— Voyez-vous, dit-il tout à coup, vous serez toujours des enfants. Montaigne disait qu'il faut à toute heure désenseigner la sottise aux hommes d'esprit. On vous a dit que vous étiez le peuple le plus spirituel de la terre; ce n'est pas vrai, mais vous l'avez cru. C'est ce qui vous perd. Les Spartiates n'avaient pas d'esprit, ou plutôt ils en avaient et ne cherchaient pas à avoir l'esprit des Athéniens. Il faut à Paris dix années de terreur pour le faire changer de caractère.

— Ce n'est pas si bête ce que Ducharme dit là, s'écria Midi-à-Quatorze-Heures; la déesse de la Raison n'a vécu que sous le régime de la Terreur.

— Vanité des vanités, reprit Cœur-de-Lion; en

France, c'est l'homme de lettres qui perd l'homme politique ; au lieu de courir aux armes, il court au *Dictionnaire de l'Académie ;* au lieu de frapper, il fait un discours. C'est l'histoire de Robespierre. Saint-Just lui-même n'est qu'un rhéteur, à la dernière heure. Frappe, mais n'écoute pas : c'est le cri des vrais révolutionnaires.

— Oui, mais la force ne frappe bien que par la main de l'opinion.

— L'opinion ! c'est encore un vieux mot, ou plutôt l'opinion est une fille publique qui obéit à celui qui la paye.

— Ne disons pas trop de mal des filles, elles se sont bien montrées aux avant-postes.

— Parce que c'était elles qui buvaient le mieux.

— Elles avaient le fanatisme de l'amour.

— Non, le fanatisme du vin tricolore : bleu, blanc et rouge.

Mlle de Volnay, qui n'avait accompagné le colonel que dans l'espérance de retrouver son frère, se mordait les lèvres dans sa douloureuse impatience.

— Il ne vient pas ! dit-elle à Cœur-de-Lion.

— Il viendra ! répondit-il.

XI.

COMMENT MEURENT LES FEMMES.

L'audace est une arme d'or pour celui qui veut faire le bien.

PHOCYLIDE.

Pour fuir l'amour, elle se jeta dans la mort.

LAMARTINE.

Quand on eut bien divagué sur la crise politique qui allait transformer la France, Adolphe Ducharme se leva, prit sa coupe, et porta un toast à l'humanité.

— Citoyennes et citoyens, je bois à l'humanité, qui va enfanter l'avenir.

— L'avenir, dit Félix Pyat, je le connais : c'est un enfant terrible qui donne à sa mère de rudes coups de pied dans le ventre. C'est égal, buvons à l'avenir.

Tout le monde leva sa coupe, moins quelques citoyens qui commençaient à s'effondrer sous la

table. Cœur-de-Lion s'impatientait de ne pas être mieux écouté.

— Mesdames et messieurs, reprit-il d'un ton dominateur, je ne demande pas la parole, je la prends, car j'ai de bonnes choses à vous dire. Écoutez cette histoire.

« Il était une fois une brave famille qui vivait à Orléans du produit d'une petite terre, et surtout du travail de fées des deux filles de la maison. La sœur aînée hérita d'une petite dot à la mort de sa marraine ; elle était aimée d'un soldat qui avait conquis bravement ses galons de capitaine ; quand elle eut une dot, il fit un pas de plus et demanda sa main. On serait déjà marié si le capitaine n'était à Versailles et la jeune fille à Paris.

« Mais la seconde sœur n'avait pas de dot; elle voulait bien travailler pour sa mère, mais l'idée qu'il lui faudrait toute sa vie travailler pour elle-même la rebuta dans son œuvre de fée, qui lui rapportait bien vingt-cinq sous par jour, en passant le reste de la nuit. Ce fut alors qu'elle rencontra à l'église — à quoi servent les églises? — un ci-devant gentilhomme, car il n'y en a plus. Ce fut le roman de Faust et de Marguerite. Faust triomphe toujours de Marguerite. Voilà donc le

gentilhomme heureux et la jeune fille déshonorée.

« Or, la jeune fille a un frère, et le gentilhomme a une sœur... »

En ce moment, on put remarquer que Mlle Blanche de Volnay, qui jusque-là semblait absorbée dans je ne sais quelle silencieuse tristesse, leva les yeux et regarda Cœur-de-Lion. Elle était comme ces passagers qui traversent la tempête, mais qui pourtant reviennent peu à peu de leur aveuglement. Elle avait mal écouté, elle écouta bien.

« — Donc, continua le chef de légion, la jeune fille a un frère et le gentilhomme a une sœur. Le déshonneur de la jeune fille ne frappa pas impunément son frère. C'est un des vôtres ; il vit avec vous, il vit pour vous ; il est fier d'appartenir à la sainte canaille, à la généreuse populace qui prend aujourd'hui sa revanche contre les réacs, pour la prendre bientôt contre les Prussiens.

« Cet homme a juré de venger sa sœur, de venger sa mère, de se venger lui-même.

« Comment se venger ? Il pouvait bien prendre une épée et se battre avec le séducteur ; mais il est plus raffiné dans sa vengeance. Il a voulu infliger la peine du talion. Tu as séduit ma sœur, je sé-

duirai la tienne. Tu n'aimes peut-être pas ta sœur comme j'aimais la mienne ; mais tu m'as frappé dans son honneur. Voilà ce que s'est dit le frère. Et qu'a-t-il fait pour cela? »

Il paraît que l'histoire que contait le colonel était intéressante ; tout le monde s'était tu ; on eût entendu voler une abeille.

« — Ce qu'il a fait pour cela, continua-t-il, je vais vous le dire. Il savait où était la sœur du gentilhomme. Il a apprivoisé à force de douceur cet oiseau farouche ; elle s'est confiée à lui, il ne la trahira pas. »

Mlle de Volnay semblait de plus en plus anxieuse ; on parlait une langue qu'elle ne comprenait qu'à demi-mot ; son innocence même lui masquait la vérité.

Adolphe Ducharme se détourna pour donner un ordre.

Quelques secondes après, on vit apparaître à la porte qui faisait face au colonel un jeune homme conduit par quatre fédérés. Il avançait, la tête haute, sans savoir pourquoi on le menait à ce festin ; il avait la vue basse, il prit son lorgnon ; mais un des fédérés le lui arracha comme un signe d'aristocratie.

— Le frère! dit alors Cœur-de-Lion d'une voix de tonnerre, le frère, le voilà!

Et il indiqua du poing celui qui venait d'entrer.

Puis se tournant vers sa voisine :

— La sœur, la voilà!

La jeune fille poussa un cri. Cette fois, Blanche avait compris dans quel abîme elle était venue se jeter.

Quoique le frère n'eût plus son lorgnon, il reconnut sa sœur au cri qu'elle poussait. Il voulut s'élancer, mais les fédérés avaient le mot d'ordre; ils l'enchaînèrent dans leurs bras vigoureux.

— Oui, reprit Cœur-de-Lion, voilà celui qui a déshonoré ma sœur, car vous savez que c'est ma sœur, n'est-ce pas ? Lui est un gentilhomme, moi je suis un homme.

— Le plus noble des deux, c'est toi, cria Raoul Rigault.

— Voilà un beau drame pour la Porte-Martin, dit Félix Pyat; je le ferai jouer l'hiver prochain.

En effet, le drame s'accomplissait. Pendant que le comte de Volnay se débattait comme un tigre dans sa cage de chair humaine, Cœur-de-Lion lui cria :

—Tu m'as pris ma sœur, je te prends la tienne. Tu écriras cela sur ton blason.

Un grand silence suivit ces paroles.

Blanche de Volnay, épouvantée, se sentit le courage de Lucrèce.

Elle saisit un couteau et s'en frappa le sein avant que Théophile Ferré eût arrêté son bras.

Un cri d'effroi retentit dans toute la salle; ce fut un tumulte indescriptible; quelques-uns restèrent à table, muets et immobiles de stupeur; mais presque tous se précipitèrent comme s'ils pouvaient sauver la malheureuse enfant.

Une grande émotion prit tous les convives quand on vit Mlle de Volnay pâlir et se renverser. Hormis Adolphe Ducharme et sa maîtresse, nul n'avait vu cette belle action de la jeune fille, qui, saisissant un couteau, s'était frappée au cœur dans son indignation.

Elle voulait ainsi s'envelopper chastement dans sa vertu, pour ne pas vivre même en face du soupçon.

On s'imagina d'abord qu'elle se trouvait mal. Elle tomba toute sanglante. S'était-elle blessée en tombant? Ce fut l'opinion de presque tout le monde. Mais Angéline Duportail, qui avait la

science de la femme, comprit bien vite l'horrible tragédie.

Aussi courut-elle en toute hâte pour secourir Mlle de Volnay, espérant qu'elle n'avait pas frappé juste.

Adolphe Ducharme fut effrayé de sa vengeance.

Pendant que sa maîtresse tenait Mlle de Volnay évanouie dans ses bras, il alla droit au comte et dit tout haut :

— J'ai voulu vous donner une leçon, à vous et à vos pareils. Je n'ai pas eu l'infamie de vouloir séduire une honnête fille. Mais pourtant nous devrions tous nous venger ainsi, pour vous apprendre à respecter nos sœurs.

— Elle est morte ! elle est morte ! cria-t-on de la salle voisine où on avait traîné Mlle de Volnay.

— Eh bien, dit tristement Adolphe Ducharme, si elle est morte, qu'elle aille à Dieu ; elle priera pour ma sœur. Ce n'est pas moi qui l'ai tuée, c'est son frère.

Le comte de Volnay, qui avait fini par s'échapper, courut à sa sœur et revint terrible devant le chef de légion.

— Vous êtes un lâche, lui dit-il ; vous m'avez emprisonné au lieu de me demander raison.

Il le renversa à demi. Mais Cœur-de-Lion se releva terrible et renversa le comte sur la table.

— Je te brise comme un verre si tu dis un mot de plus.

Et se reprenant :

— Maintenant, monsieur le comte, je suis à vos ordres ; vous êtes libre. Il y a ici des épées.

Mais le comte n'écoutait plus; il était retourné à sa sœur. Il soulevait sa pâle figure et la baisait en sanglotant.

— Il est trop tard, lui dit l'Amazone, qui avait des larmes dans les yeux. Si vous aviez aimé votre sœur, vous auriez respecté celle des autres.

René de Volnay se soumit à cette rude épreuve : il emporta sa sœur dans son lit virginal et la veilla pieusement.

Il se croyait dans un rêve horrible ; mais pourtant la canonnade qui remuait tout Paris le rappelait à la réalité ; il s'indignait, il pleurait, il priait.

— Ce coquin a eu sa vengeance, criait-il ; mais j'aurai la mienne.

Mlle de Volnay respirait encore. Quoiqu'elle se fût frappée avec violence, les médecins ne désespérèrent pas.

On emporta la jeune fille dans le salon voisin,

dont la porte fut rigoureusement défendue, quelle que fût la curiosité des convives. Les opinions les plus contraires coururent dans la salle du festin où nul ne put dire la vérité ; on avait d'ailleurs bu beaucoup de vin de Champagne : le vin de Champagne amuse l'esprit et l'égare ; il a une autre vertu : il désintéresse de tout, il donne la philosophie de l'indifférence.

Voilà pourquoi cet héroïque coup de couteau ne remua pas beaucoup l'opinion publique sous la Commune. Le lendemain on dit seulement qu'un souper donné à l'Élysée avait été troublé par l'évanouissement d'une petite bégueule qui ne voulait pas boire le vin bleu de la démocratie. Adolphe Ducharme et Angéline Duportail répandirent le bruit, parmi leurs amis les journalistes, que les obus des Versaillais avaient frappé Mlle de Volnay, une pensionnaire du couvent de ***.

— Nom de D—! s'écria le Père Duchesne, voyez-vous comme ces j—f— de réacs frappent à tort et à travers ; ils tuent leurs enfants pour tuer les nôtres, nom de nom de D—!

Les journaux de la Commune ne disaient-ils pas aussi que des enfants étaient tués sur le sein de leur mère, toujours par les Versaillais, tan-

dis que c'était par la maladresse des fédérés?

Adolphe Ducharme s'était imaginé qu'il aurait un duel avec le comte de Volnay le lendemain du souper. Il l'attendit de pied ferme; — il l'accusa même d'avoir peur de lui; — mais ce n'était pas ce duel-là que le comte de Volnay voulait avoir avec Adolphe Ducharme.

Quelques jours après, le comte de Volnay courut à Versailles, — non pas pour revoir Diane Ducharme, qui d'ailleurs ne l'attendait plus, — mais pour s'engager dans la compagnie des Mobiles de la Seine, cette compagnie digne de vivre dans l'histoire, puisqu'elle perdit vaillamment la moitié des siens pour entrer dans Paris.

Le drame qu'il venait de traverser avait transfiguré René de Volnay.

XII.

COMMENT ON FUSILLA DEUX RÉFRACTAIRES.

Prends garde! le sang te fera un ciel rouge.

EDGARD POË.

On ne s'attardait pas longtemps dans les mêmes émotions; celui qui aurait suivi Adolphe Ducharme dans sa vie publique, — il n'y avait pas alors de vie privée, — eût été quelques jours après témoin d'un spectacle non moins épouvantable.

Quand on descend la pente du mal on marche avec le vertige ; le pavillon de la patrie couvre toutes les horreurs et les adoucit par les couleurs du patriotisme.

C'était au parc de Neuilly; on amena devant le colonel Ducharme deux réfractaires, deux frères, deux studieux enfants que la révolution avait séparés de leur famille.

Ils avaient tout tenté pour échapper à cet enfer

parisien ; on avait fini par les prendre dans une charrette de blanchisseur, qui venait de franchir la porte des fortifications.

Ces deux enfants étaient braves ; naturellement, le premier mot qui les frappa fut une accusation de lâcheté.

Une douzaine de fédérés, qui avaient le vin mauvais, commencèrent par maltraiter les deux frères.

— B— de lâche et de rien-qui-vaille, on va vous leur-z-y faire leur affaire.

— Qui nous a f— des c— pareils, qui se cachent dans le linge sale. Voilà comme tous ces j—f— servent la République.

— Si je ne me retenais, je les tuerais comme des chiens.

— Ils ne valent pas la poudre de mon chassepot.

Et toutes ces éloquences étaient émaillées de coups de pied et de coups de poing. Quand les deux frères arrivèrent devant le colonel, ils étaient en lambeaux.

— Il faut les fusiller ! il faut les fusiller ! crièrent les fédérés qui les conduisaient et les fédérés qui entouraient le colonel.

— Des exemples ! des exemples ! si on veut sauver la Commune.

— Voyez-moi ça : trop beau pour rien faire ; des mains de femme, des figures de papier mâché.

Une cour martiale s'établit soudainement. Adolphe Ducharme, tout en reconnaissant leur crime abominable d'avoir déserté la cause de la Commune, essaya de défendre les deux frères. Il était touché de leur jeunesse et de leur pâleur.

— Ils tremblent, dit-il, mais ce n'est pas de peur, c'est parce qu'ils sont indignés de vos injures. Donnez-leur à chacun un fusil, vous verrez qu'ils se conduiront aussi bien que vous ; n'est-ce pas, les enfants ?

Le colonel avait pris une voix grave, comme un juge souverain.

— Non, dit le plus jeune des frères, nous ne voulons pas de vos fusils. Assassinez-nous si vous voulez, mais nous ne nous battrons pas contre la France !

Le jeune homme regarda son aîné, qui lui serra la main pour avoir si bien dit.

— Et toi, cria un des fédérés à celui qui restait silencieux, est-ce ton opinion ?

Le jeune homme regarda le garde national avec un grand air de dédain.

— Mais parle donc! mais parle donc!

Le frère aîné ne daigna ouvrir la bouche.

— Prends garde, si tu ne parles pas, je vais faire parler mon fusil.

A ce moment une estafette apporta un ordre au colonel ; il se détourna de quelques pas pour lire la dépêche.

— Eh bien ! colonel, qu'est-ce que nous faisons de ces deux lâches ?

Les compagnies qui entouraient les jeunes gens étaient au paroxysme de la colère. Depuis quelques jours il y avait des désertions sans nombre ; les rangs s'éclaircissaient à vue d'œil ; on menaçait déjà de ne plus répondre au rappel, si tous les citoyens, quels qu'ils fussent, ne marchaient pas.

On avait affiché cet ordre du jour : « *Les réfractaires se rendront, sous vingt-quatre heures, dans les casernes de leur quartier, sous peine de mort.* »

Mais cette menace n'avait pas grossi les rangs ; on se cachait, on fuyait.

Adolphe Ducharme fut à cette heure plus lâche que les fédérés qui avaient frappé les deux frères ;

il les frappa de son abandon. Il crut tout pacifier en disant :

— Qu'on les juge et qu'on les condamne à huit jours de poste avancé et à marcher en avant au premier combat.

Là-dessus, il s'éloigna en toute hâte.

Les fédérés voulaient du sang ; il fallait à ces misérables des distractions violentes : le peuple s'était fait Héliogabale, il voulait voir le spectacle des affres de la mort. Une cour martiale dérisoire se forma en cercle sinistre autour des deux frères. Ils virent qu'ils étaient perdus ; ils s'embrassèrent.

— Vois-tu cette canaille-là? dit un des fédérés, ça s'embrasse comme du pain pour nous braver.

— Il faut nous amuser, dit un autre ; nous allons les forcer de fraterniser avec nous ; qu'on apporte du vin, ils trinqueront à la Commune.

Cette fois, le frère aîné prit la parole :

— Nous ne boirons pas avec vous, nous ne boirons pas à la Commune.

— Ils boiront! ils boiront! ils boiront! criaton de toute part.

Deux vivandières étaient survenues : c'était le vin et l'eau-de-vie.

— Du vin ! du vin ! dit un fédéré, c'est rouge, c'est beau, c'est patriotique ; ça leur mettra un peu de rouge sur les joues à ces blancs-becs.

La vivandière qui portait l'eau-de-vie, c'était Fine-Champagne. Quoiqu'elle répétât vingt fois par jour à Carnaval : « Tout pour la Commune ! » hormis sa vertu, — car la vivandière avait des mœurs, — elle n'était pas si patriotique que cela ; elle croyait tout bêtement qu'il y avait de bons diables dans tous les camps ; elle n'avait point de haine préconçue ; aussi vit-elle avec un vrai chagrin les deux malheureux réfractaires.

Elle courut vers Carnaval, qui était en train de disposer une batterie.

— Ah ! mon cher Carnaval, dit Fine-Champagne tout effarée, il y a là-bas deux pauvres garçons qui ont déjà passé un mauvais quart d'heure et qui sont peut-être à leur dernière minute ; il faut venir les sauver.

Carnaval était toujours prêt pour une bonne action — comme pour une mauvaise action ; — un véritable avocat de toutes les causes.

Quand il arriva devant la cour martiale, la cause des deux frères était perdue : elle n'avait pas été

entendue; mais c'est l'histoire de beaucoup de jugements révolutionnaires.

On avait fait subir aux deux frères « le supplice du vin; » je m'explique : ils n'avaient pas voulu boire à la santé de la Commune; alors tous les ivres-fous du tribunal leur avaient jeté à la face le fond de leurs verres.

C'était déjà l'image du sang.

— Qu'est-ce que c'est que cela? dit Carnaval en arrivant comme le tonnerre.

— Ça, dit le président de la cour martiale, un fanatique des barrières, qui s'était nommé capitaine à lui tout seul; ça, c'est des réfractaires; nous venons de les condamner à mort, car la loi n'est pas faite pour les chiens. Va-t'en à tes canons, car il n'y a pas d'appel quand nous jugeons.

Et se tournant vers un groupe de fédérés :

— Le peloton d'exécution a-t-il l'arme au bras?

— Oui, mon capitaine, répondirent dix voix.

— Eh bien, qu'on fasse son devoir. C'est ce soir votre jour de rentrée, vous direz dans tout Paris que nous ne badinons pas avec les réfractaires. Il faut des exemples pour ramener les j—f— à la raison.

— Un instant! cria Carnaval, je ne veux pas

laisser fusiller ces enfants-là sans que le colonel confirme la sentence.

— Le colonel s'en lave les mains. Il me l'a dit tout à l'heure.

— C'est impossible, le colonel ne se lave pas les mains dans le sang ; je vais l'appeler.

Et Carnaval, s'éloignant de quelques pas, fit trembler les airs par sa voix de canon.

Mais ce fut alors que trois ou quatre fédérés, craignant que leurs victimes ne leur échappassent, les traînèrent contre le mur d'un jardin et commandèrent le feu.

Quand Carnaval revint tout épouvanté aux premiers coups de fusil, il était trop tard, les deux frères étaient tombés dans les bras l'un de l'autre.

— Ma mère ! — Maman ! murmuraient-ils en expirant.

— Je n'en suis plus ! s'écria Carnaval. Je passerais plutôt à l'ennemi.

Parlant ainsi, il saisit le premier fédéré qui avait tiré ; le renversa d'un coup de poing et lui brisa son fusil sur l'épaule.

C'était un abominable coquin.

Il se traîna à genoux devant Carnaval, qui déjà avait saisi un autre fédéré du même tonneau.

Celui-là se nommait Cassecou, un voyou qui était cruel par lâcheté. Carnaval le fit tourner sur lui-même et le lança à dix pas de là contre le mur du jardin, mais les mauvaises bêtes ont la vie dure.

On se jeta en nombre sur Carnaval, car on le connaissait à ses heures de colère. Il se débattit comme un lion, mais on finit par l'entraîner.

Le groupe touchant des deux frères n'attendrit pas les communeux. C'était dans les bras l'un de l'autre qu'ils voulaient aller retrouver leur père au ciel, car ils n'avaient plus que leur mère. Le père était mort à la Malmaison, tué par les Prussiens. La mère ne vivait plus que pour ses deux fils.

Mais les fédérés les séparèrent pour les mieux achever, pour défigurer ces belles têtes studieuses et candides.

Ce n'était pas encore assez. Un fédéré les accusa d'espionnage.

— Voyez plutôt. Fouillez-les !

Cet homme fouilla le premier. Il prit une montre.

— Voyez-vous; ces gens-là ne se refusent rien. Une montre en or !

Il la mit dans sa poche.

— Un portefeuille ! dit un autre. Ah ! ah ! des billets doux !

Il déploya, en éventail, quelques billets de cinquante et de vingt-cinq francs.

— Vous voyez bien que c'est des espions.

On trouva une lettre, où plutôt un brouillon de lettre plié en deux.

— Voilà une preuve.

— Qu'on lise la chose.

L'homme ne savait pas lire.

— L'écriture est en pattes de chat : je ne lis pas ces griffes-là.

Un jeune fédéré se présenta pour lire « la chose. »

Chère mère,

Nous étions encore découverts. Nous partons avec la blanchisseuse. Tu nous aimes trop pour que Dieu ne veille pas sur nous. Quand tu rentreras chez nous, nous serons peut-être déjà à Bougival, dans notre pauvre petite maison ruinée. Tu viendras nous y rejoindre. Comme nous serons heureux de respirer enfin, car depuis un mois nous ne vivions plus. Émile retrouvera là-bas sa palette et moi mes livres de mathématiques. Tu te souviens que

mon père disait : « Il y a une chose qui console de tout, c'est le travail ! » Au revoir, chère mère. Viens bien vite. Quand tu n'es pas avec nous, l'air vif nous manque. Comme tu seras heureuse de nous retrouver dans le petit jardinet où chaque brin d'herbe te parlait de nous quand nous étions séparés. Nous t'embrassons avec nos lèvres et avec nos âmes.

ÉMILE — LÉON

XIII.

POURQUOI FINE-CHAMPAGNE FIT LE SIGNE DE LA CROIX.

Qu'est-ce qu'un général ? Rien.
Qu'est-ce qu'un soldat ? Tout.

Constitution de l'an I de la Commune.

Vous aurez beau faire pour soulever le monde, si vous ne prenez pas votre point d'appui dans le ciel.

JOSEPH DE MAISTRE.

Les communeux ne furent pas tous désarmés par la lettre des deux frères ; un caporal qui n'avait pas compris s'écria :

— On avait bien raison de dire que c'étaient des espions !

— Eh bien ! moi, dit un fédéré, touché malgré lui, je trouve qu'on les a fusillés trop vite.

— Allons donc ! s'écria un sous-lieutenant, ci-devant étameur de casseroles, il n'y a que la Terreur qui nous sauvera de Versailles.

— Il a raison, dit celui qui avait volé la montre, qu'est-ce qu'il chante donc là, celui qui lit ce papier?

— Du sentiment! des bêtises! dit un autre.

— Après ça, ils pourront s'embrasser dans l'autre monde.

— Tais-toi, jésuite! Tu sais bien qu'il n'y a pas un autre monde. N I ni, c'est fini. Regarde-moi ces beaux messieurs. Tu peux dormir tranquille, ils ne reviendront pas.

A cet instant, l'Amazone, suivie de Thermidor, revenait d'une reconnaissance. Elle sauta à bas de son cheval pour voir les deux fusillés.

Elle s'indigna :

— Qui donc a ordonné cette exécution?

— La cour martiale.

— Malheur! malheur! dit-elle avec emportement. Si la Commune fusille, elle sera fusillée.

Il sembla à Angéline Duportail, par une de ces visions de l'avenir qui passent aux heures suprêmes devant nos âmes, que des soldats de l'armée de Versailles la fusillaient contre un mur.

Elle regarda encore les fusillés :

— Qu'ils étaient beaux! dit-elle tristement.

L'Amazone mit pieusement son voile sur la

figure des deux frères, pendant que Thermidor, qui ne cachait pas ses sentiments, lui léchait la main.

Elle était remontée à cheval en proie à une profonde tristesse. Jusque-là elle n'avait vu la mort qu'en combattant; mais ce spectacle des deux frères fusillés la remua dans ses entrailles de femme.

Une larme tomba de ses beaux yeux, ce qui indigna un caporal des fédérés.

— La bourgeoise pleure sur le sang des réfractaires, dit-il. Il faudra avoir l'œil sur elle.

Cependant quelques communeux causaient devant les cadavres des deux frères; c'était le peuple souverain. On a recueilli leurs opinions qu'on va traduire ici dans une langue un peu moins patriotique, car ces messieurs parlaient dans le style du *Père Duchêsne*.

PREMIER COMMUNEUX.

C'est bien peu de chose que de nous : en voilà deux qui étaient debout il n'y a qu'un instant et qui vont rester couchés pour toujours.

DEUXIÈME COMMUNEUX.

Ils ressusciteront s'ils ont été bien sages.

TROISIÈME COMMUNEUX.

Allons donc ! Est-ce qu'il faut croire encore à ces fariboles-là ! C'est pour faire peur aux enfants.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Eh bien, moi, on en dira ce qu'on voudra, je crois à l'autre monde.

CINQUIÈME COMMUNEUX.

Si nous buvions un coup !

CHŒUR DE FÉDÉRÉS.

Buvons !

PREMIER COMMUNEUX.

Idiot ! tu n'as donc jamais entendu parler des séances de l'Académie des sciences ? Tu ne connais donc pas les générations spontanées ; puisqu'il n'y a pas besoin de Créateur pour créer les bêtes, c'est qu'il n'y a pas de bon Dieu.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

L'homme n'est pas tout à fait une bête.

PREMIER COMMUNEUX.

C'est bien pis !

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Tu as raison, car si l'homme était une bête, il ne serait pas si méchant ; il ne se jetterait pas dans une guerre fratricide, il ne tuerait pas à

bout portant deux pauvres garçons comme ceux qui sont là.

PREMIER COMMUNEUX.

Allons, je te reconnais bien, tu vas verser des larmes de crocodile, comme la Défense nationale. Il faut de l'énergie ; si tu n'es qu'une femme, va te coucher, tonnerre de Dieu.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

J'ai la prétention d'être un homme ; c'est pour cela que je suis triste de tout ce que je vois.

DEUXIÈME COMMUNEUX.

Si tu n'es pas content, toi, tu es difficile. Avec un gouvernement comme celui de l'Hôtel-de-Ville et des citoyens comme nous, Paris devient une vraie famille.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Oui, c'est toujours la famille d'Adam : Caïn tue Abel.

TROISIÈME COMMUNEUX.

C'est la faute du bon Dieu, nom de Dieu !

DEUXIÈME COMMUNEUX.

Ne parlons pas des absents.

PREMIER COMMUNEUX.

Jamais nous n'avons été si bien gouvernés. N'a-t-on pas brûlé la guillotine ?

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Regarde ces deux cadavres.

PREMIER COMMUNEUX.

C'est le gouvernement de la justice : la maison de Thiers, la Colonne, le Monument expiatoire. Et ce n'est que le commencement.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Le commencement de la fin ! Rira mal qui rira le dernier.

CINQUIÈME COMMUNEUX.

Si nous buvions un coup ?

CHŒUR DE FÉDÉRÉS.

Buvons !

DEUXIÈME COMMUNEUX.

Oh ! je sais bien pourquoi le citoyen Marié n'est pas content ; il a voulu du galon, on ne lui en a pas donné.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Moi, du galon ? Je ne suis pas si bête ; les premiers sont les derniers. Qu'est-ce qu'un chef ? rien ; qu'est-ce qu'un soldat ? tout. Par exemple, toi, qui es caporal (sauf le respect que je te dois), n'es-tu pas à mes ordres ? Tout est si bien organisé par la souveraineté du peuple, que c'est toi, mon caporal, qui commandes à lui, mon sergent.

Le sergent-fourrier tremble devant le sergent-major, parce qu'il pourrait bien être repris pour ses additions. Le sous-lieutenant obéit aux sous-officiers, parce qu'il a peur de la réélection. Entre le sous-lieutenant et le capitaine, il y a le lieutenant : un zéro. Le capitaine obéit à toute sa compagnie ; le commandant obéit à son ordonnance, parce que son ordonnance est plus fort que lui, et que le cas échéant il pourrait reçevoir une volée. Je ne parle pas de notre colonel, le citoyen Ducharme, qui obéit à sa maîtresse, la citoyenne Duportail. Si bien que c'est le soldat qui commande le sous-officier, le sous-officier qui commande l'officier.

PREMIER COMMUNEUX.

Dis donc, toi là-bas, tu veux faire le malin.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Est-ce que nous n'avons pas la liberté de la presse?

CINQUIÈME COMMUNEUX.

Nous ne buvons pas.

CHŒUR DE FÉDÉRÉS.

Buvons !

DEUXIÈME COMMUNEUX.

Oui, mais nous supprimons les journaux mal

pensants. Ce serait bien la peine de laisser la parole aux réactionnaires et aux jésuites comme toi.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Moi ! je suis républicain comme Jésus-Christ, tonnerre de Dieu !

TROISIÈME COMMUNEUX.

Tu vois bien : te voilà encore avec tes fables. Tant qu'il restera une église debout, la France sera humiliée.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Et les Prussiens ? Va, nos ennemis ne sont pas dans l'église, ils sont hors l'église.

PREMIER COMMUNEUX.

Allez, mes enfants, le vieux monde a fait son temps ; nous aurons bientôt de l'instruction pour tous et de la fortune pour tous. Arrière les accapareurs.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

Tu as bien raison ; pourquoi donc écrirait-on le mot *égalité* si on souffrait encore une inégalité ? Par exemple, toi, qui n'as jamais travaillé, ne partagerais-tu pas un peu avec M. de Rothschild, M. de Girardin et M. Thiers, trois fainéants qui se lèvent à quatre heures du matin ?

PREMIER COMMUNEUX.

Je n'ai jamais travaillé ! C'est parce que j'ai donné tout mon temps à l'émancipation du peuple ; la société nous payera sa dette.

QUATRIÈME COMMUNEUX.

En attendant, tu devrais bien me rendre les trois francs que je t'ai prêtés hier.

DEUXIÈME COMMUNEUX.

Pourquoi faire ?

QUATRIÈME COMMUNEUX.

J'ai mes vieilles idées, moi ; je n'aime pas qu'on enterre les hommes comme des chiens. Je ne suis qu'un pauvre diable de menuisier, je n'ai pas, comme toi, horreur du travail ! Toi, tu es éloquent dans les clubs ; moi, je suis éloquent avec mes mains. Donne-moi ce que tu me dois, j'irai acheter huit planches, et je ferai, séance tenante, un cercueil pour les deux réfractaires.

TROISIÈME COMMUNEUX.

Il a raison.

CINQUIÈME COMMUNEUX.

S'il a raison, c'est qu'il a bu. Buvons ! nom de Dieu !

CHŒUR DE FÉDÉRÉS.

Buvons du vin de Tonnerre — de Dieu !

DEUXIÈME COMMUNEUX.

Quand on est mort, on a expié ses crimes ; va pour le cercueil ; moi, je souscris pour cinquante centimes.

A ce moment, la demoiselle Fine-Champagne, qui était venue jeter un regard de regret sur les deux frères, et qui avait entendu les dernières paroles des communeux, s'écria :

— Moi, je souscris pour cent sous.

Et elle fit le signe de la croix, ce qui indigna le premier communeux.

Ce ne fut pas le seul signe de la croix. On vit arriver une femme tout en noir, qui s'était attardée à cueillir des marguerites et des violettes.

C'était la Voyante.

— Voilà la sorcière ! voilà la sorcière ! cria-t-on de toutes parts.

Elle ne répondit pas.

Elle traversa gravement le premier groupe des fédérés, comme si elle ne dût pas s'arrêter parmi eux.

Mais tout à coup, à la vue des deux frères fusillés, elle devint plus pâle encore et tomba agenouillée devant eux.

Elle pria.

Elle répandait autour d'elle je ne sais quoi de mystérieux, qui imposait le respect même de ceux-là qui n'ont plus de respect pour rien.

On lui permit donc de prier. Comme l'Amazone, elle s'écria :

— Malheur ! malheur !

Et elle fit le signe de la croix.

— Dis donc, la femme noire, dit le sous-lieutenant, est-ce que c'est pour moi que tu fais le signe de la croix ?

— C'est pour vous et pour tous vos hommes, répondit-elle sans peur. Aucun de vous ne survivra qui a trempé ses mains dans le sang de ces victimes.

Les fédérés se mirent à rire, mais, tout en riant, beaucoup d'entre eux firent une horrible grimace.

Le plus effrayé, pour se donner une contenance martiale, s'approcha de la vivandière.

— Toi, dit-il à Fine-Champagne, si tu fais encore de ces singeries-là, je mets ton tonneau sous le séquestre.

— Oui, oui, dit Fine-Champagne, nous connaissons vos manières ; le séquestre, ce sera ta gueule.

Nous finirons à ce beau mot cette conversation à perte de vue.

Ainsi parlait le peuple souverain pendant sa souveraineté, marquant les points et les virgules par des demi-setiers.

Quatre chenapans, un brave menuisier qui avait de l'esprit dans sa raison, et une faubourienne toute pétrie de bons sentiments, digne de la noble corporation des vivandières ; total : deux cœurs contre combien de ventres !

XIV.

COMMENT CARNAVAL PERDIT THERMIDOR.

> Je ne me consolerai jamais d'avoir perdu mon chien, car mon chien n'aurait pas perdu son maître.
>
> STERNE.

Le dimanche de l'entrée des troupes régulières tout Paris était endimanché. Nul ne songeait que la catastrophe fût si prochaine; on se flattait encore que les Parisiens de Versailles ne reverraient leur Paris qu'après avoir fait amende honorable. Cependant, pour quiconque savait voir, le vieux navire de Lutèce faisait eau de toutes parts, les rats seuls, qui ont le museau fin, décampaient plus ou moins gaiement : témoin Rochefort, Pyat, Bergeret lui-même; mais la plupart des passagers croyaient au lendemain en s'endormant dans la tempête.

Ce dimanche-là il y eut encore trois ou quatre

festins sérieux : un à l'Hôtel-de-Ville, un au ministère de la Marine, un à l'Élysée, enfin un au parc de Neuilly.

Au parc de Neuilly, c'était un festin donné par Adolphe Ducharme à Dombrowski, avec Angéline Duportail comme trait d'union.

Quelques femmes bien pensantes étaient venues émailler le tour de la table.

On y remarquait le capitaine Grain-de-Sel, le commandant Cœur-de-Roi et le lieutenant Lavallée, surnommé Midi-à-quatorze-heures, trois b—b— s'il en fut. Quelques femmes légères, plus ou moins maîtresses de ces grands citoyens, s'étaient aventurées jusque-là : Mlles Vas-y-donc, Cigarette et Souillon. La Grande-Chaourse s'était esbignée avant l'heure.

Ce qui manqua le plus à cette petite fête ce fut le dîner lui-même.

Carnaval, Thermidor et Fine-Champagne étaient allés le chercher à Paris, mais Fine-Champagne seule était revenue. Elle avait rapporté le café, les liqueurs, les glaces, les fruits confits, les tartes à la crème, les langues de chat, les croquignoles et autres colifichets ; mais on ne dîne pas avec cela en temps de guerre.

Carnaval devait rapporter des volailles toutes rôties, des jambons d'York, de Mayence et de Bayonne, tout ce qui constitue l'état-major d'un dîner de campagne.

Thermidor devait rapporter les journaux de la Commune. C'était son travail quotidien depuis deux mois : il n'était pas encore enragé.

Mais Carnaval n'était pas revenu, non plus que Thermidor.

Que pouvait bien faire Carnaval à Paris ?

— Voyez-vous, disait Fine-Champagne qui le défendait toujours, et qui, ce jour-là, était plus irritée que de coutume, cet homme-là — pour être un fidèle historien, il faudrait dire ce cochon-là — périra par ses passions ; j'ai beau le ramener à la vertu, il retombe toujours dans le bourbier. Ah ! s'il n'était pas si bon diable, il y a longtemps que je ne lui verserais plus à boire ; qu'il s'avise de me demander ce soir mon robinet ! Il s'y cassera les dents.

On se contenta, après avoir attendu plus d'une heure, de la cuisine des fédérés : Dombrowski n'était pas gourmand, il se nourrissait bien plutôt des victoires et conquêtes que lui promettaient ses troupes.

Le colonel Ducharme, très-sévère pour ses hommes, pardonnait tout à Carnaval.

Et pourtant Carnaval égayait un peu trop les misères de la guerre civile par ses passions à l'emporte-pièce.

Jamais homme ne respecta moins le bien d'autrui. Quand on lui disait : Tu t'attaques à une femme mariée, il répondait : Toutes les femmes sont mariées plus ou moins ; quand on s'attaque à une femme, elle est toujours sous puissance d'un homme.

Carnaval ne s'inquiétait donc pas beaucoup de la cérémonie du mariage.

— Surtout, disait-il, depuis que le mariage civil fait des pieds-de-nez au mariage religieux.

Mais quand sa dame n'était pas mariée il disait tout simplement comme Molière :

— Je prends mon bien où je le trouve.

Le dimanche 21 mai, on fut donc bien surpris de ne pas voir revenir Carnaval à l'heure du dîner.

Pourquoi ne revenait-il pas ? C'est que sur le boulevard des Martyrs il avait vu, toute pimpante à sa fenêtre, une corsetière qui ne portait pas de corset.

Comme il avait tourbillonné avec elle à l'Élysée-Montmartre, il s'imagina qu'il serait bien reçu s'il frappait à sa porte. Il oublia la discipline pour n'obéir qu'à « son cœur. »

Bien mieux, il oublia son cher Thermidor, qui gambadait avec quelques camarades du quartier.

Carnaval monta l'escalier et frappa. La dame vint ouvrir.

— Que voulez-vous, citoyen ?

— Ce que je veux, c'est vous.

Et il entra tambour battant.

— N'est-ce pas, la belle enfant, que voilà une belle manière d'entrer en danse ? Après ça, quand on a valsé ensemble...

— C'est égal, citoyen, vous vous trompez de porte ! j'attends mon amoureux.

— Votre amoureux, c'est moi, s'écria Carnaval ; pourquoi diable attendrais-tu l'autre, pour manger la soupe ?

Carnaval avança le nez pour respirer une savoureuse odeur de soupe aux choux et au lard qui se répandait dans la pièce voisine.

— C'est dit, n'est-ce pas ? tu m'invites à dîner ? Ce n'est pas plus difficile que ça.

Et là-dessus, prenant la dame avec un peu de violence, il fit un demi-tour de valse.

La corsetière qui en attendait un autre ne savait si elle devait éclater de fureur ou si elle devait éclater de rire.

— Voyons, monsieur Carnaval, c'est bon à l'Élysée-Montmartre; mais chez moi, c'est de la folie !

— Ton vin est-il bon ? Diable ! du vin cacheté !

— Oui-da; mais j'ai perdu le tire-bouchon.

Carnaval prit la bouteille :

— Tiens, regarde-moi : voilà le tire-bouchon d'Adam.

Disant ces mots, Carnaval mit le goulot dans sa bouche et coupa le verre comme avec un diamant.

Sans doute, ce petit dîner à deux dura plus longtemps que la consigne. A huit heures, on n'avait pas encore revu Carnaval à l'état-major de Cœur-de-Lion.

— A quoi pense Carnaval ? disait-on d'une bouche affamée.

Le vin de la corsetière était un joli bourguignon qui avait le diable au corps. Un vrai vin des dimanches.

A la seconde bouteille, Carnaval était gai.

A la troisième, il chantait.

A la quatrième, il roulait sous la table, voulant entraîner la corsetière.

A la cinquième...

— Oh ! mon Dieu, s'écria-t-il tout à coup, j'ai perdu Thermidor !

XV.

POURQUOI DIANE FIT UNE PARTIE DE CAMPAGNE DE VERSAILLES A PARIS.

> Un peuple n'a qu'un ennemi dangereux, c'est son gouvernement.
>
> SAINT-JUST.
>
> Un gouvernement n'a qu'un ennemi dangereux, c'est le peuple.
>
> JOSEPH DE MAISTRE.

Ce jour-là Paris et Versailles, qui ne croyaient pas que ce fût le jour décisif, étaient pourtant dans une vague inquiétude. C'était le calme qui annonce l'orage : tout le monde s'interrogeait. On forgeait des nouvelles. A Versailles, on était sûr de vaincre; à Paris on était sûr de résister.

Diane Ducharme se promenait, insoucieusement, dans le parc de Versailles avec une de ses amies, une comédienne des Bouffes-Parisiens. Une douce quiétude caressait le front de Diane. Que lui importaient à elle les déchirements de la

patrie pourvu que sa robe allât bien. Elle était née pour être belle, partant pour être aimée : quoi qu'il arrivât, ne serait-elle toujours pas belle et aimée? Elle regrettait son frère, elle courait risque de ne le plus revoir, mais elle se disait gaiement : « Adolphe est né coiffé. » Elle n'avait jamais été si jolie que ce jour-là.

Elle s'arrêtait devant toutes les statues et demandait à son amie si elle n'était pas plus jolie que les déesses. Comme elles arrivaient toutes les deux devant la *Cléopâtre*, un jeune détaché d'ambassade, qui avait servi l'Empire et qui espérait servir la République, s'approcha des deux amies.

— Comme je comprends Marc-Antoine! dit-il amoureusement; si j'avais été César, j'aurais voulu être Marc-Antoine pour mourir avec Cléopâtre.

— J'ai déjà remarqué, dit Diane Ducharme, que dans cette ville de Versailles, les hommes sont plus amoureux des femmes de marbre, que des femmes de chair.

— Tu te trompes, dit son amie d'un air ingénu; nous avons ici des filles de marbre qui sont fort courtisées.

— Ne jouons pas sur les mots. Je te dis qu'à

Versailles, les hommes ont une dévotion pour les femmes de l'antiquité. Je suis jalouse d'une certaine Vénus à la coquille, qui se baigne en plein jour dans un bassin : mon amant va la voir avec dévotion.

— Chut! dit la comédienne ; tu dis mon amant comme tu dirais mon confesseur.

— C'est à peu près la même chose, puisque je lui dis tout, hormis ce que je ne veux pas me dire à moi-même.

— Je voudrais bien être votre amant, mademoiselle, dit le détaché d'ambassade ; je vous jure que vous me diriez ce que vous ne voulez pas dire.

— Mon amant ! Je crois, monsieur, qu'il vous faudrait beaucoup de patience.

Le détaché d'ambassade, qui avait de la littérature, répliqua par le mot de Bernis à Mme de Pompadour :

— Eh bien ! madame, j'attendrai.

On causa de ceci et de cela.

La comédienne déclama ces beaux vers de Théophile Gautier :

> Versailles, tu n'es plus qu'un spectre de cité :
> Comme Venise au bord de son Adriatique,

Tu traînes lentement ton corps paralytique,
Chancelant sous le poids de ton manteau sculpté.

Quel appauvrissement ! quelle caducité !
Tu n'es que surannée et tu n'es pas antique.
Et nulle herbe pieuse, au long de ton portique,
Ne grimpe, pour couvrir ta pâle nudité.

Comme une délaissée, à l'écart sous ton arbre,
Tu guettes le retour de ton amant royal,
Sur ton sein désolé, croisant tes bras de marbre.

Hélas ! il est fermé, le règne triomphal :
Les eaux de tes bassins pour jamais se sont tues,
Et tu n'auras bientôt qu'un peuple de statues.

— Oui, dit Diane, un peuple de statues, y compris les représentants du peuple.

On était arrivé, tout en babillant, sur le tapis vert. Diane noua son mouchoir sur ses yeux.

— Je parie une discrétion, dit-elle, que je vais en ligne droite jusqu'au bout du tapis vert.

Le détaché d'ambassade paria une discrétion.

A cette heure, il y avait là beaucoup de monde. Tous les yeux suivirent cette jeune folle, qui traînait en zigzag la queue de sa robe, les bras en avant, riant et parlant comme si elle eût été chez elle. Quelques-uns la montraient du doigt,

en disant que c'était la digne sœur d'un colonel de la Commune.

Mais elle triomphait de tout par sa beauté. La beauté défie les injures, dit Saadi. Et puis, comment juger la femme avant qu'elle ait dit son dernier mot, comme Madeleine ?

Naturellement, la jeune folle n'alla pas loin sur le tapis vert; à peine en route elle tourna court; et si on n'eût crié : Au loup ! elle se fût jetée contre le piédestal de la Sagesse armée, traduction libre la Pallas antique.

Elle rebroussa chemin, en levant la tête, pour voir un peu et retrouver la ligne droite; mais après beaucoup de zigzags, elle fut sur le point d'échouer à la Vénus pudique.

— Prends garde, lui cria son amie, car la Vénus pudique ne te reconnaîtrait pas !

Diane Ducharme s'arrêta tout à coup en disant :

— J'ai perdu !

Elle jeta son mouchoir aux pieds du détaché d'ambassade.

Il le ramassa en disant :

— A moi le mouchoir !

Puis, s'approchant de la jolie folle, il lui rappela qu'elle avait perdu la *discrétion*.

— Je vous avertis, madame ou mademoiselle, comme il vous plaira, que je serai impitoyable. Je suis mauvais joueur, quand je gagne : il faut me payer plutôt deux fois qu'une.

— C'est dit, monsieur, je vous payerai deux fois. Ordonnez !

— Eh bien, mademoiselle ou madame, il me vient une idée fantasque. Naguère on allait de Paris à Versailles en partie de campagne ; maintenant si vous voulez, nous ferons la partie de campagne de Versailles à Paris. Nous irons voir les gazons des squares et les roses des Tuileries.

— A propos, dit la comédienne toute joyeuse, il y a aujourd'hui concert aux Tuileries sans compter un grand festival sur la place de la Concorde. C'est une belle occasion : si vous voulez, je suis du voyage ?

— Oui ! oui ! s'écria Diane Ducharme, en bondissant comme une biche ; nous nous amuserons bien au milieu des fédérés, des vivandières et des dames de Ménilmontant tout endimanchées.

Le détaché d'ambassade aurait bien voulu faire le voyage tout seul avec Diane Ducharme toute seule ; mais la comédienne était si bonne fille qu'il ne voulut pas la fâcher.

— C'est convenu, lui dit-il, je vous emmène toutes les deux ; je pars en avant pour faire atteler. Nous nous rejoindrons à l'hôtel des Réservoirs.

Trois heures après, une petite calèche s'arrêtait rue de Rivoli devant la cour des Tuileries, où il était presque impossible de pénétrer tant la foule y était tumultueuse et agitée.

Beaucoup n'avaient pu entrer aux Tuileries. On se rudoyait pour écouter au moins le concert par quelque fenêtre ouverte.

— Oh ! la ! la ! des Versaillais ! dit un gamin, en voyant descendre de la petite calèche le détaché d'ambassade et ses deux compagnes de voyage.

On faillit leur faire un mauvais parti ; mais le détaché d'ambassade, qui parlait allemand, dit qu'il était Prussien : la foule s'écarta respectueusement.

— Moi, dit Diane aux curieux, je suis Parisienne, — et pas Parisienne de Versailles !

— Ni moi non plus, dit la comédienne en donnant cent sous à un pauvre.

Le détaché d'ambassade bossua son chapeau et boutonna sa redingote pour masquer son linge.

Ils entrèrent aux Tuileries, dans la cacophonie la plus étrange qui se fût jamais entendue.

Les réceptions ne se passaient pas précisément comme au temps de l'Empereur.

Au lieu des cent-gardes, debout et respectueux dans leur dignité, on rencontrait cent fédérés plus ou moins couchés sur les marches.

Dans la salle des Maréchaux, on lisait, en entrant :

PEUPLE SOUVERAIN
CET OR EST TA SUEUR
CONDUIS-TOI EN CITOYEN DIGNE DE TOI
CAR TU ES ICI LE PEUPLE ROI

Cette proclamation était signée par le grand maréchal du palais, le docteur Rousselle : le médecin des fous ou le fou des médecins.

C'était dans la salle des Maréchaux que se donnait le concert central, car il y avait d'autres comités musicaux.

Par exemple, après la salle du buffet, la musique militaire jouait la *Marseillaise* et le *Chant du Départ* pour ceux qui aimaient la musique des batailles.

Dans toutes les pièces voisines, jusque dans le salon de l'Impératrice, il y avait des musiciens qui se donnaient des concerts à eux-mêmes. C'était le charivari révolutionnaire s'il en fut !

Ce qui faisait trembler dans leurs cadres les portraits des maréchaux, c'étaient les chopes de bière qu'on se passait de main en main à peu près comme si l'on se fût passé un programme ou un éventail.

Chaque fois que Mlle Agar avait dit une belle parole républicaine, on buvait un coup pour applaudir.

Chaque fois que la Bordas faisait retentir dans son large chant le mot de liberté, on applaudissait en cassant son verre.

Au milieu de toutes ces peuplades exaltées, il y avait çà et là des malins qui s'amusaient et de bonnes âmes qui s'étonnaient.

Les naïfs croyaient tout bêtement que les Tuileries seraient désormais le palais du peuple.

En effet, n'est-ce pas l'idéal de la souveraineté du peuple : une multitude de rois tous logés aux Tuileries?

Au fond le peuple ne veut pas supprimer la royauté, il veut être roi.

Diane et son amie la comédienne s'étaient assises à la bonne franquette, presque sur les genoux de deux fédérés.

— N'est-ce pas, mesdames, dit un de ces mes-

sieurs, comme c'est touchant de voir les Tuileries purifiées par le peuple?

— Oui, dit Diane avec une moquerie cachée, il y a enfin de la bonne compagnie dans le palais des rois.

— Et sans compter, citoyennes, que pour la première fois depuis tant de siècles, il y a des mœurs! On ne voit ici que des mères de famille.

— Oui, reprit Diane, des mères de famille, même celles qui n'ont jamais eu d'enfants!

— Celles qui n'en ont pas eu méritent d'en avoir. Voyez comme c'est simple, comme c'est sage, comme c'est pur! l'eau vous en vient à la bouche.

On passait alors le vin du tyran.

— Buvons à la vertu! dit un fédéré avec enthousiasme.

Jeanne fit un bond et s'éloigna de lui.

— Dites-moi, monsieur le central, vous êtes bien excentrique; tout en buvant à la vertu, vous lui donnez une fière entorse! Est-ce que vous me prenez pour une vivandière?

— Voyez-vous cette chipie! dit le fédéré à son compagnon; on ne peut pas seulement lui donner des poignées de main...

— Pas de confusion, monsieur; je reçois des poignées de main — dans la main, — et pas ailleurs.

Diane fit remarquer à son amie et au détaché d'ambassade que la République ne changeait pas les mœurs de la royauté ou de l'empire.

— C'est toujours la même chose, dit le jeune homme, qui tenait en respect les deux fédérés par l'impertinence de son regard. Bien avant Juvénal on s'est indigné contre les femmes; on aurait bien mieux fait de s'indigner contre les hommes, puisque c'est l'homme qui fait les mœurs de la femme.

Quand Diane se fut amusée à faire la satire de toutes les toilettes excentriques de la Commune endimanchée, elle parla de faire quelques visites dans Paris avant d'aller dîner au Café anglais ou à la Maison d'or.

On comprend bien que ce n'était pas pour voir sa mère, quoiqu'elle eût été bien heureuse de l'embrasser en passant.

Mais elle sentait qu'elle était à tout jamais exilée des joies de la famille.

— Eh bien, dit le détaché d'ambassade avec ironie, nous allons demander nos gens.

Un des vingt maires de Paris, indigné d'entendre ce mot de l'ancien régime, dit au jeune homme, à brûle-pourpoint :

— Monsieur, il n'y a plus de gens, il n'y a plus que des citoyens et des frères.

— Eh bien, monsieur, dit le détaché d'ambassade avec impertinence, appelez vos frères !

— C'est un insolent, dit le maire, mais nous n'en sommes pas moins frères.

Et s'adressant à son voisin :

— N'est-ce pas, citoyen ?

— Je crois que vous vous trompez, citoyen, je suis fils unique.

Diane se fit conduire à l'hôtel du comte de Volnay, non pas pour renouer avec lui, mais par curiosité, pour affronter gaiement sa jalousie.

Elle ne savait rien de l'horrible drame de l'Élysée.

Le comte de Volnay n'était plus à l'hôtel ; on sait déjà que pour se venger d'Adolphe Ducharme, le frère de Diane s'était engagé dans l'héroïque compagnie des officiers de la mobile.

Il espérait qu'on aurait bientôt de ses nouvelles.

— Eh bien ! dit Diane, allons rue des Abbes-

ses, à Montmartre, où je rencontrerai peut-être mon frère.

Rue des Abbesses, Diane ne trouva pas Adolphe Ducharme, mais elle vit Thermidor, qui pleurait devant la maison.

Termidor qui s'était perdu avait tenté de franchir la porte des Ternes. Un garde national, qui n'était pas l'ami des chiens, l'avait menacé d'un coup de chassepot. On l'avait vu errer longtemps à la barrière; il s'en était revenu, tout désolé, rue des Abbesses, espérant retrouver son maître.

Voilà pourquoi Thermidor fut séparé du colonel Ducharme pendant les batailles de la semaine infernale.

XVI.

LA ROBE NOIRE.

N'est-il pas étrange de voir les filles d'Ève toujours préoccupées de leurs robes, quand leur grand'mère était si peu habillée ?

VIOLETTE DE PARISIS.

Diane caressa Thermidor et lui demanda des nouvelles de son maître.

Quand elle remonta dans la victoria, Thermidor y sauta sans façon, quoiqu'il y eût déjà deux personnes.

Thermidor n'était pas chien à se gêner ; la Commune lui avait donné partout ses grandes entrées ; comme si les mots : *Liberté, Égalité, Fraternité*, fussent écrits aussi pour lui.

Le détaché d'ambassade le mit poliment à terre. Mais Thermidor ne se le tint pas pour dit : il sauta une seconde fois dans la voiture.

— Qu'est-ce que cela fait ? dit Diane ; il viendra

dîner avec nous; c'est une si brave bête! sans compter que s'il nous arrivait quelque chose nous n'aurions qu'à nous recommander du chien de Cœur-de-Lion; tout le monde s'inclinerait devant nous.

Quoique Diane ne songeât pas à monter chez sa mère, elle voulut pourtant que la voiture passât rue Saint-Lazare.

Elle leva la tête devant cette maison où elle n'avait fait que paraître et disparaître; elle ne vit ni sa mère ni sa sœur aux fenêtres, quoique les fenêtres fussent ouvertes.

La victoria roulait à toute vapeur, quand Jeanne s'écria :

— Oh! les belles robes! »

C'était bien le cri d'une fille d'Ève.

Elle ordonna au cocher de s'arrêter à un magasin de nouveautés, pour y chiffonner de la soie.

La comédienne eut beau vouloir la rappeler à des idées plus sérieuses, elle entra gaiement; elle baigna ses yeux et noya ses mains dans une avalanche d'étoffes de toutes les couleurs. Elle y trouvait une vraie volupté. Il fallut qu'on déployât pour elle tous les trésors lyonnais et indiens.

Elle en était encore à ne savoir pas quelle robe elle prendrait, pareille à la jeune fille qui ne se marie pas parce qu'elle reste toujours indécise entre ses amoureux, quand une nouvelle figure entra dans le magasin.

C'était sa sœur.

— Marguerite ! s'écria-t-elle en pâlissant.

Elle se cacha à demi dans son ombrelle.

Marguerite Ducharme n'allait pas du côté des robes de soie ; elle venait demander un peu de vieux linge pour faire de la charpie.

Diane, à ce mot de charpie, rejeta les robes et courut à sa sœur.

— Marguerite, Marguerite, lui dit-elle doucement, ne m'empêche pas de t'embrasser.

Et elle embrassa Marguerite avant que la jeune fille eût eu le temps de la reconnaître, car on était déjà dans les demi-teintes du soir.

Quand Marguerite reconnut Diane, elle lui dit, avec sa douceur angélique :

— Je prierai Dieu pour toi.

Cette scène se passa en quelques secondes. Presque au même intant, Diane entraîna la comédienne et retrouva l'attaché d'ambassade qui fumait à la porte.

— Eh bien, mademoiselle, lui demanda-t-il, avez-vous trouvé une robe?

— Oui, répondit-elle, une robe noire.

. . . . . .

Thermidor avait quitté Diane pour Marguerite, en chien bien avisé.

Marguerite, rentrée à la maison, fit de la charpie pour les blessés; elle pensait à Diane et caressait le chien de son frère.

Elle n'osait parler de sa rencontre à sa mère.

Elle regrettait de n'avoir pas forcé sa sœur à venir implorer son pardon.

Tout à coup, il lui sembla voir des taches de sang sur la charpie.

— Tu me fais peur, dit la mère; il me semble que j'en vois aussi! C'est le sang de ton frère!

— Non, maman; c'est le sang d'Eugène Henryet.

La cuisinière survint; elle avait entendu.

— Ne vous inquiétez pas, dit-elle avec un franc sourire, c'est mon sang que vous avez vu là!

— Votre sang!

— Oui, mon sang!

Et Marianne montra un revolver.

— Voyez-vous, reprit-elle, mon homme est trop malheureux là-bas pour que je ne le venge pas!

Si les Versaillais entrent à Paris, je veux tuer un de leurs chefs !

— Vous êtes folle, Marianne !

Marguerite voulut saisir le revolver.

— Non, mademoiselle, ne jouez pas avec les armes à feu. Je ne frapperai que si votre frère le colonel est tué.

— Un de leurs chefs ! répétait Marguerite. Et si le capitaine Henryet passait devant vous ?

— Oh ! celui-là est sacré.

Marguerite était bien malheureuse. Elle appelait son frère et son fiancé : le désespoir seul venait à elle. Que pouvait-elle espérer ? Son frère ne lui permettrait plus d'épouser Eugène Henryet ; le mariage n'était possible que si son frère mourait dans la bataille ; or, elle aimait trop son frère pour accepter le bonheur sur son tombeau.

XVII.

CANONNADES ET FUSILLADES.

> Combien de héros anonymes qui ne rendraient pas des points à Bayard.
>
> PAUL-LOUIS COURIER.

Le dieu Hasard, qui est un railleur perpétuel, voulut que, dans cette bataille de Versailles contre Paris, Eugène Henryet et Adolphe Ducharme se rencontrassent à une barricade.

Les deux camarades de Saint-Cyr, les deux combattants de la guerre du Mexique ne devaient se retrouver que pour se frapper sans merci! l'un au nom du droit, l'autre au nom de la révolution.

Eugène Henryet ne pensa pas qu'il rencontrerait Adolphe Ducharme, en entrant à Paris, mais il pensa qu'il passerait devant la maison de Marguerite, car le quartier Saint-Lazare était bien la route stratégique indiquée par son général.

Que dirait-il à Marguerite? Que lui dirait Marguerite?

Il n'avait pas eu de ses nouvelles depuis leur rencontre devant la statue de Louis XIV. On écrivait peu sous la Commune, parce qu'on ne savait pas à qui confier ses lettres; on attendait toujours au lendemain pour avoir le droit de vivre de son âme et de son cœur. On subissait une tempête morale, qui jetait le trouble dans toutes les idées et dans tous les sentiments.

Eugène Henryet ne savait rien du drame de l'Élysée. Une seule fois il avait revu le comte de Volnay, mais le comte de Volnay ne disait rien à qui que ce fût de la tragique aventure.

René espérait que la nuit de deuil qui passait sur Paris masquerait tous les événements intimes. Il n'avait alors qu'une idée : tuer Adolphe Ducharme. Voilà pourquoi il s'était engagé dans la célèbre compagnie des officiers de la mobile de la Seine.

Il y avait droit d'asile, puisqu'il avait été lieutenant au 16e bataillon.

Le comte de Volnay voulait venger sa sœur et oublier l'oublieuse Diane.

Car il aimait Diane! C'était là sa seconde punition.

Cependant l'armée était entrée à Paris.

Le capitaine Henryet, sous les ordres de Ladmirault, avait balayé toute une horde de fédérés s'embusquant à chaque barricade.

Le sort allait donc le jeter en pleine légion Ducharme.

Ne voyant pas paraître son ancien ami parmi les plus exaltés, il espéra qu'Adolphe avait reconnu le néant de cette défense et qu'il était allé dans la friperie où les membres prudents de la Commune changeaient de costume.

Mais Cœur-de-Lion voulait vaincre ou mourir.

D'un peu loin, on a pu s'imaginer que les bataillons fédérés formaient une armée sérieuse. C'est la force des fantômes : si on les fuit, ils sont terribles; si on les brave, ils s'évanouissent. Le colonel Rossel, le général Dombrowski, le chef de légion Ducharme, trois ou quatre autres encore, savaient bien qu'ils ne résisteraient pas à des soldats; mais comme le pilote qui s'est embarqué sous la nuée, ils voulaient lutter et périr dans la tempête, sinon pour l'honneur de la Commune, du moins pour l'honneur de leur nom.

Ceux-là étaient les braves.

La fuite de Rochefort porta un coup terrible

aux défenseurs de Paris. « Le voilà qu'il fait le malin, dit-on de tous côtés; s'il s'en va, c'est que tout est perdu. » On remarqua le lendemain que beaucoup de gardes nationaux ne répondaient plus à l'appel.

Il fallut alors se contenter de cent cinquante hommes par bataillon. Et quels hommes! beaucoup d'enfants, beaucoup de vieillards : les plus robustes se croisaient les bras. On vit passer des compagnies où il n'y avait que les officiers et les sous-officiers, quelques intraitables et quelques ivrognes.

L'intraitable et l'ivrogne, deux physionomies de la Commune.

L'intraitable se grisait aux théories politiques; il s'imaginait qu'il allait refaire le monde; comme Delescluze, il voulait mourir pour son « idée », sans avoir bien connu son idée. Le mauvais journal et le mauvais club avaient créé l'intraitable. C'était presque toujours un homme de quarante ans, qui avait fait ses premières armes au 24 février et au 2 décembre. Il avait goûté à l'absinthe sanglante de l'émeute; il avait toujours soif.

> Mon âme est enivrée et mon cœur se dilate,
> Quand je vois une émeute à la robe écarlate.

Cette ivresse de l'intraitable était bien un peu l'ivresse du sang. Il disait qu'il voulait mourir, cela voulait dire qu'il voulait tuer. La liberté, l'égalité, la fraternité n'étaient pour rien dans cette orgie, sinon les trois Parques, comme a dit Aubryet.

L'ivrogne arrivait au même but par le vin bleu. Quand il avait *canonné* pendant une heure, il était, lui aussi, à cheval sur les principes sociaux; il voulait refaire le monde, mais il n'y avait pas assez de cabaretières ni de cantinières.

Il y avait entre les deux, — l'ivrogne et l'intraitable, — cet éternel gamin de Paris, que les journalistes et les romanciers ont gâté, car il faut toujours gâter les enfants. Celui-là, au moins, allait au feu bon jeu bon argent; il se battait rien que pour la gloire, sans souci de la Commune.

Enfin, il serait injuste de ne pas dire que quelques braves gens croyaient de bonne foi marcher pour l'humanité; philosophes qui ne sont pas venus à terme; artistes qui ont lu la vie de Michel-Ange au lieu de regarder ses œuvres; pères de famille qui ont senti la misère de trop près, quoique leur main fût laborieuse. Ceux-là ont été les victimes, car ceux-là ont marché la

tête haute; ils ne se sont pas enfuis à la dernière heure; aucun n'a demandé grâce. Fatal héroïsme!

Que pouvait-on faire avec une pareille armée, où il y avait à peine un homme sur dix? C'était le désespoir de Ducharme. Il avait eu beau prêcher la discipline : il n'avait formé que le désordre. Il se faisait pourtant quelque illusion, croyant qu'à l'heure suprême tous ces chenapans, émaillés de quelques braves, iraient au-devant de l'ennemi comme un seul homme. Il avait d'ailleurs autour de lui ceux qu'il appelait ses cent-gardes : Carnaval et toute sa bande. Il les avait déjà jetés au feu à Asnières. Quand il les voyait remuer les canons comme des joujoux, porter fièrement leur fusil, faire les manœuvres avec la désinvolture des grognards, il ne doutait pas qu'on ne pût tenir longtemps en échec l'armée de Versailles.

Mais, on le sait déjà, l'armée de Versailles entra à Paris pendant que la légion de Ducharme faisait le dimanche dans le parc de Neuilly. Ce fut toute une révolution au camp; on s'accusa; on faillit brûler de la poudre entre soi; on commença à jeter son fusil sous les buissons. Ce fut le commencement du sauve-qui-peut.

Carnaval avait été héroïque le lundi pour se

faire pardonner son dimanche. Fine-Champagne elle-même s'était adoucie jusqu'à lui donner à boire.

En vain, Cœur-de-Lion, l'Amazone, Carnaval et les cent-gardes — il en restait bien vingt-cinq — tentèrent le ralliement. On ne trouva plus d'armée; il fallut se résigner, sans un combat, à la guerre des barricades. Le colonel compta son monde, il lui restait à peine mille hommes : il les éparpilla aux barricades des Ternes et du faubourg Saint-Honoré. Après quoi, il alla, avec l'Amazone, se joindre à Dombrowski, cherchant un théâtre plus digne de lui.

Sa maîtresse avait été aide de camp de Dombrowski; le général disait que s'il y avait une pareille femme par bataillon, Paris serait imprenable. En effet, Angéline Duportail, de plus en plus surexcitée, donnait sa fièvre aux combattants. C'était la Jeanne d'Arc impure de ces soldats sans foi ni loi.

L'obus qui blessa mortellement Dombrowski, tua le cheval d'Angéline, cette noble bête si fière et si fine, qu'elle aimait encore plus depuis la mort de Flourens.

A cinq minutes de là, la balle maladroite d'un

fédéré cassa le pied du cheval de Cœur-de-Lion; ce fut comme un avertissement suprême.

Adolphe Ducharme courut à l'Hôtel-de-Ville.

Paris, la ville du gai travail, du luxe inouï, du plaisir insensé, était déjà la préface des villes en ruine. Le premier siége avait esquissé les impressions sinistres. Jamais un pareil hiver n'avait passé sur la capitale des capitales. La faim, le froid, la fièvre, toutes les misères s'étaient promenées par les rues comme dans un vaste camposanto. Tout le monde était à demi-mort.

On commençait à respirer et à revivre quand vint la Commune; la Commune eut ses jours d'espérance et de gaieté; Paris plébéien vivait d'une large vie avec les efflorescences d'avril. Ci-gît la ville attique, mais vive la cité ouvrière, agitée par la révolution comme une fourmilière que le voyageur secoue du pied. Les commencements sont toujours beaux, même si c'est le commencement de la fin.

Mais quand le printemps eut donné à profusion —le prodigue qu'il est— sa feuillée et sa floraison, la fièvre de mort repassa par Paris. Les premières batailles refoulèrent les fédérés dans un champ de cadavres. Les fêtes ne furent plus que des fêtes

funéraires. Les plus décidés devinrent timides; l'audace abandonna les audacieux; le silence et le désert se firent à Paris; toute la jeunesse disparut, même parmi les combattants; c'était le sauve-qui-peut. La désolation des désolations hantait le foyer comme la place publique; la mère pleurait, même la mère plébéienne; l'enfant se cachait; c'était l'heure du cataclysme.

Paris et Versailles frappaient les hommes et les monuments. On marchait sur les vitres brisées, sur les branches cassées, sur les pierres émiettées, sur le sang répandu. La bombe entrait partout, la bombe aveugle qui va toujours à celui qui ne l'attend pas. On ne rencontrait que réverbères tordus, képis oubliés, barricades ébréchées, armes perdues, gardes nationaux allant de çà de là, sans savoir leur chemin.

Le tocsin vint jeter sa grande voix désolée sur toutes ces tristesses.

Mais l'heure terrible, ce fut l'heure où l'Hôtel-de-Ville lança sur tout Paris les mégères que l'odieux pétrole a couronnées d'une célébrité infernale. On assista alors à un spectacle que l'histoire n'avait jamais vu, pas même dans les plus mauvais jours du moyen âge et de l'antiquité.

Tuer et brûler furent les deux derniers mots de l'Hôtel-de-Ville ; on alla fusiller les otages, on mit le feu aux monuments.

Horrible ! horrible ! disait Shakespeare. Il trouverait un nouveau mot aujourd'hui devant ces horreurs.

Quand Adolphe Ducharme jugea que tout était perdu, il courut donc à l'Hôtel-de-Ville, non pas comme tant d'autres pour aller se rallumer au feu sacré, mais pour conseiller la pacification de la dernière heure, épouvanté lui-même dans ces épouvantements.

A l'Hôtel-de-Ville il trouva la fièvre de la fièvre.

— Mourir, mais sauver la révolution ! lui cria Delescluze.

Pour l'Hôtel-de-Ville, la révolution c'était la patrie.

— Nous ne serons pas vaincus, dit Raoul Rigault en signant des ordres ; je réponds de la rive gauche et de la Cité ; tous les Versaillais y resteront.

— Mais songez donc, dit Adolphe Ducharme d'un air de commandement, que si c'est la mort de Versailles, ce sera la mort de Paris.

— Oui, reprit Delescluze ; mais ce sera le berceau du monde futur.

— Vous êtes tous des fous, dit Cœur-de-Lion ; il fallait vaincre Versailles hors Paris ; hors Paris c'était notre droit, c'était notre triomphe. Dans Paris, ce serait notre crime. On sait si je me suis bien battu au pont de Neuilly. Mais aujourd'hui mes hommes m'ont tous abandonné. Il faut marcher à l'ennemi, nous tous qui sommes de l'Hôtel-de-Ville, sans un seul soldat avec nous, avec le drapeau parlementaire : on nous fusillera, mais on fera grâce à Paris.

Raoul Rigault eut un rire de démon,

— Oui, tu nous conseilles le sacrifice aux dieux ; mais tu sais bien que les dieux ne pardonnent jamais : tuons les dieux ! Je te croyais un homme, mais Cœur-de-Lion n'est qu'un cœur d'agneau.

— Je vous le dis encore, reprit le colonel, nous marchons avec une grande idée qui fera le tour du monde ; le peuple-roi. Il nous fallait aller droit à Versailles et ne pas nous amuser comme des gamins à mettre le feu aux étoupes. Voulez-vous tenter un coup désespéré?

— Parle.

— Eh bien, je sais mon chemin. Donnez-moi

trois mille hommes décidés à tout, des volontaires parmi les volontaires; je pars pour Versailles; j'arrive la nuit; je débouche par le parc; je me jette sur l'Assemblée nationale, avec quelques-uns d'entre vous pour ouvrir la séance; je fais une razzia de tous les représentants, hormis de ceux qui nous attendent; je répands la terreur blanche et rouge par des arrestations soudaines et les fusillades sommaires. Je réponds du coup de main. Ce n'est qu'un coup de main, mais tous les grands coups sont des coups de main.

Delescluze réfléchissait pendant que Raoul Rigault se tordait la barbe.

— Peut-être, dit le ministre de la guerre.

— Songez, reprit Cœur-de-Lion, que Versailles à cette heure dort sur les deux oreilles de M. Thiers; on croit que l'affaire est faite parce qu'on est entré à Paris; on n'a nul souci du danger.

— Et quand même les représentants veilleraient? dit Théophile Ferré; il n'y en a pas dix qui aient des revolvers. On ne se défend pas avec des larmes comme Jules Favre, ni avec des mots comme Tillancourt, ni avec un ventre doré comme Picard!

— A Versailles!

— A Versailles !

Adolphe Ducharme rappela qu'à la première tentative des fédérés sur Versailles, s'ils avaient tué la première sentinelle, ou plutôt s'ils ne se fussent attardés pour manger la soupe en route, l'Assemblée nationale était balayée à jamais. Les réactionnaires de tous les ordres s'envolaient aux quatre points cardinaux au premier aspect du drapeau rouge.

— Eh bien, mes amis, ce que nous n'avons pas fait la première fois, nous pouvons encore le faire. Dès que les troupes victorieuses nous sauront à Versailles, elles ne sauront plus sur qui frapper.

— Eh bien ! à Versailles !

— Il ne nous manque qu'une chose, dit tristement Delescluze; nous n'avons plus d'hommes, nous n'avons plus que des états-majors. Nous avons laissé le soldat libre de n'obéir qu'à lui-même; le soldat n'a obéi qu'à sa lâcheté.

On appela tous les colonels et tous les commandants qui stationnaient dans l'Hôtel-de-Ville, dans la caserne ou sur la place.

On compta avec eux les hommes de bonne volonté : on n'en trouva pas trois mille.

— Eh bien, non ! dit tout à coup Delescluze, au

moment où tout le monde s'était rallié à l'idée de Cœur-de-Lion; non ! ne risquons pas le tout sur une seule carte. Le Paris contre-révolutionnaire nous abandonne, allons droit au Paris de la révolution perpétuelle. Là, nous ne trouverons que des amitiés et des dévouements; au moins, s'il nous faut mourir, nous aurons un tombeau digne de nous.

— Nous aurons le Père-Lachaise, dit Raoul Rigault, qui raillait toujours. Pour moi je ne veux pas de ce tombeau-là. Je veux mourir dans mon pays latin, éternel étudiant des choses de la vie.

Les membres de la Commune étaient encore réunis en grand nombre; ils se regardèrent avec de sinistres pressentiments; ils semblaient tous se dire : Où sera notre tombeau ? Qui sous une barricade, qui à Cayenne, qui dans une forteresse, qui au cimetière. La Commune n'était déjà plus que la fosse commune.

Adolphe Ducharme revint aux barricades. Il passa par la place de la Concorde et remonta au parc Monceaux où il retrouva Angéline Duportail avec quelques officiers de son état-major.

— Tout est perdu, tout est fini, dit-il à sa maîtresse. Allons nous faire tuer sur les barricades.

Ils retrouvèrent dans le faubourg Saint-Honoré Carnaval et Fine-Champagne avec un gamin héroïque, défendant à eux trois une barricade contre toute une compagnie de ligne.

XVIII.

RAYON DE SOLEIL SUR LA BARRICADE.

Je ne suis pas de ceux qui disent :
Ce n'est rien, c'est une femme qu'on fusille.

LA FONTAINE.

Voici comment un journal montra le colonel et l'Amazone dans les derniers jours :

Adolphe Ducharme, trahi par les siens, se défendit à Neuilly avec une poignée de sauvages décidés à mourir. Quand il jugea la partie perdue, il voulut qu'on payât cher sa mort. Il se replia sur les barricades de l'intérieur. Il en défendit sept ou huit avec l'insolence du courage.

L'Amazone avait eu son cheval tué sous elle; mais elle voulait se battre comme un soldat : armée d'un fusil et d'un revolver, elle était aux avant-scènes des barricades, comme autrefois aux avant-scènes des petits théâtres en compagnie d'un hercule, d'une vivandière et d'un gamin plus terrible qu'un homme.

Toujours repoussés, ils arrivèrent, le mardi soir, à la barricade Malesherbes. Ils ne savaient plus rien

de la défense de Paris. Ils faisaient leur partie dans ce concert infernal sans prévoir quelle serait la fin. Ils ne pouvaient supposer que déjà la Commune fût en fuite. Ils croyaient que leur devoir était de mourir et ils cherchaient la mort.

Quand ils furent à la barricade Malesherbes, ils ne virent plus Carnaval ni Fine-Champagne. Avaient-ils été tués en courant d'une barricade à une autre?

— Celui-là, dit le colonel, ne s'est pourtant pas enfui comme les lâches.

— Qui sait? dit l'Amazone; je ne crois plus aux hommes.

Et qu'eût-elle dit si elle avait vu, la veille, ce bataillon de femmes qui s'étaient évanouies au premier coup de feu!

Ducharme et sa maîtresse se mêlèrent aux défenseurs de la barricade à l'heure même où ceux-ci parlaient de s'enfuir. On reprit courage. On réquisitionna les grands vins du quartier. On redoubla d'audace, on eut l'héroïsme du désespoir.

Après quoi, il fallut pourtant battre en retraite.

Il ne resta bientôt plus que cinq ou six fédérés.

Adolphe Ducharme, furieux, monta sur la bar-

ricade, saisit le drapeau rouge et l'agita par bravade.

Or, la barricade était attaquée par le capitaine Eugène Henryet.

La destinée les mettait en face l'un de l'autre.

Eugène Henryet avait été patient, pour ne pas faire tuer ses hommes; mais contre ce défi du colonel, il s'élança vers le drapeau rouge avec l'impétuosité du taureau, voulant entraîner ses hommes, décidé à se faire tuer plutôt que de subir la vue de cet étendard de sang.

Quand Adolphe Ducharme le vit s'approcher, il saisit son revolver et le mit en joue.

Le coup partit. Le capitaine ne s'arrêta pas.

Il était au pied de la barricade. Adolphe Ducharme le mit une seconde fois en joue.

Mais cette fois le coup ne partit pas et le revolver lui tomba des mains.

. . . . . .

Que s'était-il passé dans son esprit?

Il avait reconnu le capitaine: toute sa jeunesse repassait devant lui.

Une pâleur subite se répandit sur sa figure. Angéline, qui était demeurée au pied de la barricade, le vit pâlir et crut qu'il était atteint. Aussi

s'élança-t-elle sur la montagne de pavés en criant: Vengeance!

Avant qu'elle n'arrivât jusqu'à lui, le colonel s'enveloppa dans les plis de son drapeau avec une majesté théâtrale, comme s'il fût décidé à le prendre pour suaire.

C'en était fait de la défense du quartier.

Adolphe Ducharme s'avouait vaincu. Tout le monde l'avait abandonné, moins une femme, moins un enfant.

Il voyait, avant de mourir, la misère et le néant de sa cause. Il eut le temps de jeter un regard de regret vers sa mère et vers ses sœurs.

— Pauvre Marguerite! pauvre Diane! s'écria-t-il.

Et comme il vit monter jusqu'à lui Angéline, il ajouta :

— Pauvre Angéline!

Et, en effet, il ne pouvait se tromper sur le sort de sa maîtresse. Et il voyait bien quel serait l'éternel chagrin de Marguerite en pensant que les deux hommes qu'elle aimait le plus au monde s'étaient entre-tués.

Cependant il était toujours debout, bravant la mort, mais ne bravant plus son ennemi.

Pas un coup n'avait été tiré depuis plus de dix secondes. Le capitaine avait fait cesser le feu. Il s'était tourné vers ses hommes en agitant son épée en signe de paix.

— Soyez tranquilles, dit le lieutenant aux lignards pour contenir la fureur de la troupe, vous allez fusiller cet homme.

— Pourquoi ne pas le tuer sur la barricade? dit un sergent en se précipitant pour arracher le drapeau rouge des mains du colonel.

Mais déjà le capitaine avait parlé à son ennemi — son ami. — Il repoussa lui-même le sergent.

— Tout à l'heure, dit-il; tu ne perdras pas ton drapeau pour attendre!

Que se dirent-ils, ces deux ennemis? Bien peu de mots. Le silence était plus éloquent que les paroles les mieux trouvées.

— Voilà donc où je te retrouve, dit Henryet, en regardant Ducharme, désarmé des mains comme désarmé du cœur. Est-ce bien toi? Tu as donc tout oublié?

Le colonel essaya un sourire amer :

— Je n'ai pas oublié que tu aimes ma sœur. Maintenant, je ne dirai pas un mot pour me dé-

fendre : la cause de l'humanité est perdue encore une fois.

Parlant plus bas, Henryet dit à Ducharme :

— Tu sais que tu vas mourir ?

C'était la scène de Saint-Just à l'armée du Rhin. On sait que le jeune conventionnel, pour donner l'exemple des vertus spartiates, fit fusiller un de ses amis, son ami le plus cher, l'ami de son cœur (Robespierre n'était que l'ami de son esprit), parce qu'il s'était insurgé contre la discipline. Il l'embrassa fraternellement et commanda le feu.

C'était aussi renouvelé des Grecs. Bias pleurait en condamnant un ami à mort. « Si tu pleures, pourquoi le condamner? lui dit son voisin. — Parce qu'il faut obéir à la loi comme à la nature, » répondit le philosophe.

Henryet se demandait s'il allait obéir à son cœur ou à la loi martiale. Il regardait Ducharme et ne pouvait se décider à le voir mourir sous ses yeux.

Il lui vint à l'idée de le sauver. Il lui dit :

— Veux-tu que je te sauve ?

— Non, répondit le colonel en touchant la main du capitaine ; mais sauve cette femme.

— Moi, je ne veux pas, s'écria Angéline Duportail; je veux être fusillée avec toi.

Et elle se rapprocha encore de son amant.

C'était le soir. Le soleil, apportant un dernier rayon lumineux sur cette scène terrible, répandit une auréole sur ces trois têtes.

C'était comme une raillerie du ciel.

L'homme qui n'avait obéi qu'à l'héroïsme et au devoir portait la même couronne de lumière que celui qui s'était toujours insurgé contre le devoir, que celle qui avait foulé aux pieds toutes les dignités de la femme; ou plutôt c'était comme le pardon de Dieu, puisque le colonel et l'Amazone étaient aux porte de la mort.

. . . . . .

Les soldats les plus rapprochés s'indignaient, parce qu'ils supposaient qu'on ne voulait fusiller ni l'homme ni la femme.

Ils avaient vu tomber tant de camarades lâchement visés par les fenêtres, qu'ils voulaient en finir avec cette horde de fous ou de sauvages.

Quelques-uns pourtant étaient plus pacifiques et disaient que le capitaine avait raison.

— Tu vois bien que s'il cause avec ce colonel à mourir de rire, c'est qu'il veut le faire parler; il

faut bien savoir aussi le secret de ces coquins-là !

— Allons donc ! on ne parlemente pas avec les insurgés, on les tue.

— Le coup de fusil, c'est le mot de la fin.

— Il a raison.

— A ce mot, il n'y a pas de réplique; que diable peuvent-ils bien se dire ? Le capitaine est trop bon diable; si j'étais à sa place, l'homme aux cinq galons serait depuis longtemps « descendu. »

Ainsi on parlait dans un petit groupe; survint un exalté.

— C'est se moquer du monde; est-ce qu'on ne va pas en finir ? Moi, je vais tirer dessus.

Et il leva son chassepot.

— Chut ! dit un des pacifiques, ce n'est pas une raison que tu vas donner là : pas de demi-mesure, il faut les tuer tous; si on en laisse un debout, il fera des petits; toute cette canaille que nous avons sur les bras est née d'un jacobin et d'une tricoteuse. S'il reste à Paris un communeux et une communeuse, nous aurons encore une révolution dans vingt ans.

Quelques soldats avaient donné raison à celui qui parlait; ils s'avancèrent vers le capitaine.

— Voyons, capitaine, dit l'un d'eux avec une

grande exaltation, on nous a « tombé » un homme tout à l'heure, nous en avons perdu onze ce matin; ces bandits-là sont indignes de pitié, finissons-en!

Et le soldat qui avait parlé arma son fusil et visa Cœur-de-Lion.

Ce fut alors qu'Angéline Duportail, dont le revolver était tout armé, tira sur le soldat pour sauver Cœur-de-Lion.

Elle le frappa à l'épaule; il tomba à demi soutenu par un caporal qui voulait le calmer dans son exaltation.

Plusieurs coups de chassepot retentirent cette fois; Adolphe Ducharme fut atteint. Il tomba à la renverse sur les fédérés frappés quelques minutes auparavant.

— Enfin! dit-on dans la troupe.

— C'est égal, dit le lieutenant furieux, ceux qui ont tiré s'en souviendront.

— Mais on tirait sur nous...

— Non! c'était un duel entre un soldat et une femme; il fallait tuer la femme et non tuer le colonel, puisque le capitaine répondait de lui.

— Ah! ma foi, dans ces moments-là, on n'y regarde pas de si près.

Cependant Angéline Duportail, voyant tomber son amant, tira sur ceux qui avaient tiré.

Puis elle se précipita pour secourir le colonel; elle le souleva dans ses bras, criant à toute voix :

— Les lâches ! les lâches !

Le capitaine était resté sur la barricade; il semblait qu'il n'eût plus le sentiment de la situation; il se passa la main sur le front comme s'il se réveillait.

— Fais ce que dois, advienne que pourra! murmura-t-il.

Et sans doute l'image de Marguerite s'effaça de son âme, car il s'écria, comme pour apaiser la colère de sa compagnie :

— Qu'on fusille l'Amazone !

XIX.

LE VA-ET-VIENT DE LA MORT.

La vie et la mort se tiennent de si près dans l'étreinte universelle, que la vie protége la mort et que la mort protége la vie.

BACON.

Quand le capitaine Eugène Henryet s'écria : « Qu'on fusille cette femme ! » il se fit un silence solennel.

Dix hommes se présentèrent pour escalader la barricade.

Mais le capitaine fut repris soudainement aux entraînements de son cœur.

— Non, reprit-il, il ne faut pas la fusiller avant son interrogatoire, car il faut que la lumière se fasse.

Le lieutenant était monté sur la barricade pendant que l'Amazone éclatait en sanglots sur le corps presque inanimé de son amant.

— Lieutenant, lui dit tout bas Eugène Henryet,

cet homme que vous voyez là, expirant peut-être, c'est mon ami ; il est plus fou que criminel ; il est de ceux à qui on pourrait pardonner. S'il n'est pas mort, sauvons-le, sinon pour la France, du moins pour Cayenne. Il ne se battait plus quand il m'a touché la main ; il ne faut pas qu'on dise que j'ai laissé frapper un ami désarmé. On va le conduire à la prochaine ambulance.

— Et cette femme, capitaine ?

— Cette femme, il faudrait empêcher qu'elle ne fût fusillée, car ce n'est pas notre affaire de fusiller les femmes.

— Vous aurez bien de la peine à la soustraire à la justice de nos hommes ; elle vient de blesser un soldat qui a son frère dans la compagnie ; celui-là demande à tirer le premier.

Le capitaine se tourna vers sa compagnie, redevenue bruyante et tumultueuse :

— Mes enfants, justice sera faite ; seulement, nous avons nous-mêmes trop la religion de la loi militaire pour frapper les ennemis qui ne se défendent pas. — Cette femme mérite la mort, et elle n'attendra pas longtemps. — Quatre de vous vont la conduire au parc Monceaux, où elle sera jugée sur l'heure même par la cour martiale.

— Je suis des quatre, s'écria le frère du soldat qui avait été atteint par Angéline Duportail.

Il franchit la barricade, suivi de trois de ses camarades. Il saisit l'Amazone et l'arracha du corps du colonel.

Ce fut une lutte à outrance ; elle se défendit comme une lionne.

— Fusillez-moi ici ! s'écria-t-elle.

— Non, au parc Monceaux, dit le soldat furieux, plus furieux encore de ne pouvoir vaincre une femme.

— Fusillez-moi ici ! répéta-t-elle.

Et elle se tourna vers le capitaine comme pour l'implorer.

— Non, lui dit-il ; je suis un soldat, je ne suis ni un juge, ni un bourreau.

L'Amazone vit bien qu'elle n'avait rien à espérer du capitaine, pas même la mort.

Les quatre hommes s'étaient emparés d'elle ; elle était à bout de forces et à bout de sentiment ; un nuage passa dans son esprit ; elle se laissa faire ; elle obéit sans le savoir, n'ayant plus ni courage ni volonté.

Elle était horrible à voir dans sa beauté : sa figure et sa robe étaient tachées de sang, ses che-

veux tombaient épars. Elle regarda une dernière fois Adolphe Ducharme, qui souleva la main comme pour lui dire adieu.

Elle voulut se rejeter dans ses bras, mais elle fut entraînée sans cette consolation d'un dernier embrassement.

Avant de se remettre en campagne pour attaquer une autre barricade, le capitaine Henryet, qui s'était aperçu qu'Adolphe Ducharme respirait encore, se pencha sur lui.

Adolphe Ducharme dit ces trois mots à son ami :

— Sauve cette femme !

Puis il ajouta d'une voix troublée :

— Va dire à ma mère et à ma sœur que je meurs avec leur pensée. Tu les trouveras près d'ici, rue Saint-Lazare, 82.

Le colonel avait fait un effort pour parler ; un nuage passa dans son esprit ; il ne vit plus rien, il ne parla plus. Vainement son ami lui proposa de le faire conduire chez sa mère, quoique cela lui parût impossible : le blessé ne fit pas un signe.

— Eh bien, dit le capitaine, qu'on le conduise à l'hôpital Beaujon.

Il toucha la main à Cœur-de-Lion au moment où ses hommes ne le regardaient pas.

Et, sous prétexte de boire une gorgée d'eau-de-vie, il prit sa gourde; mais ce fut pour en répandre quelques gouttes sur les lèvres d'Adolphe Ducharme.

Or, que devenait Angéline Duportail?

Elle marchait en avant sans savoir son chemin, sentant la mort de près, quel que fût son horizon, soit qu'elle se retournât vers les chassepots tout armés, soit qu'elle arrivât au parc Monceaux, où sans doute son jugement ne serait pas long.

Ce fut alors que le capitaine, inquiet d'avoir vu au loin la Duportail et les quatre soldats dans une nuée de curieux, dit à un de ses sergents :

— Il ne faut pas que cette femme soit fusillée, vous m'entendez?

— Qu'est-ce qu'on en fera, capitaine?

— Je n'en sais rien, mais il faut qu'elle vive.

— J'ai compris, dit le sergent.

Si elle avait pu se retourner une seconde fois, elle eût vu une chose bien digne de la réconforter.

La compagnie de Henryet était déjà en route pour attaquer une autre barricade.

Suivant l'ordre du capitaine Henryet, quatre soldats disposaient deux échelles en forme de brancards pour y mettre le colonel Adolphe Ducharme.

Tout à coup voilà un fédéré, un colosse, un Titan, qui vient — bravant leurs fusils, les bravant tous — saisir le blessé et l'emporter à pas de géant, sans s'inquiéter de quelques coups de baïonnette mal portés et de sept ou huit balles qui sifflèrent à ses oreilles.

On a reconnu Carnaval.

Les soldats étaient ébahis, ne voulant pas croire que cela fût possible. Ce qui en désarma quelques-uns, c'est que Carnaval avait pris son colonel avec une douceur touchante ; on eût dit une mère qui emportait son enfant.

Il était venu là sans colère, ne songeant pas à attaquer, ne voulant que sauver Cœur-de-Lion, son ami, son chef, dont il était fanatique.

— Après cela, dit un des soldats, autant qu'il se charge que nous de cette besogne ; il aura beau faire, cela ne le ressuscitera pas.

D'ailleurs, dit un autre, j'aime mieux aller à l'assaut d'une autre barricade que de faire ce métier d'ambulancier.

Que fit Carnaval du colonel Ducharme?

En un instant il fut loin de la barricade. Il entra chez un serrurier de la rue de la Pépinière, un ami de vieille date.

— A nous deux, lui dit-il, nous sauverons bien un homme.

Le serrurier, tout humain qu'il fût, voulait fermer sa porte à la charité chrétienne. Mais Carnaval avait un ascendant qui triomphait de tout. Il déposa son colonel sur le lit. Il se mit à le panser avec la douceur d'une femme. Il lui baisait les mains, il lui parlait, il le forçait à boire de la forte eau-de-vie de sa gourde.

— Tout ce que je puis faire pour vous, dit tout à coup le serrurier, c'est de vous donner, pour le colonel, les habits de mon frère, qui est curé. Mon frère a été obligé de s'habiller en cocher anglais pour ne pas subir la loi des otages; cela se trouve bien, puisque ses habits vont servir aujourd'hui.

— Deux hommes sauvés par le carnaval, dit Carnaval, incorrigible dans sa gaieté.

Ce qui fut dit fut fait. Cœur-de-Lion souffrit beaucoup de ce travestissement; il refusa; mais il avait perdu trop de sang pour garder sa volonté.

— Et maintenant, dit le serrurier, j'ai des amis à l'hôpital Beaujon ; c'est encore là que le colonel sera le mieux abrité. Nous allons lui couper les moustaches, après quoi nous le conduirons, et le tour sera joué.

— Tout ce que vous voudrez, dit le colonel, à la condition que Carnaval se sauvera lui-même, et qu'il me fera donner des nouvelles de l'Amazone.

— Oui, mon colonel, je vous donnerai des nouvelles de l'Amazone, des nouvelles de votre famille, des nouvelles de votre chien, car je sais que vous aimez tout cela comme du pain.

. . . . . .

Cependant Angéline Duportail marchait toujours à son supplice.

Combien de stations de la Croix !

Les rares habitants de Paris qui assistaient à ce spectacle comme dans une loge grillée, derrière les persiennes ou abrités sous les portes cochères, furent excités par la vue de cette belle femme qui marchait devant ses quatre soldats.

Dans le peuple de Paris il y a des aspirations, des héroïsmes, mais aussi des lâchetés ; c'est là qu'il faut dire : Combien faut-il de citoyens pour

faire un homme ? — Ces mêmes bandits qui s'indignaient contre Versailles, qui buvaient le vin cacheté des aristocrates sous prétexte de guillotiner les bouteilles, qui voulaient faire un monde nouveau en ouvrant la porte des prisons, c'était ce même peuple qui criait à tous les coins de rues, après l'arrivée des troupes : « Fusillez-les ! fusillez-les ! » Mais surtout « fusillez-la ! » quand c'était une femme. Certes, ils ont sur la conscience une belle part des exécutions. Combien de fois les soldats n'ont-ils obéi qu'à ce cri sauvage, honte éternelle du peuple de Paris : « Fusillez-la ! Fusillez-la ! » Comme si le peuple rachetait son crime de la veille en lavant ses mains dans le sang des siens ; il croyait se sauver lui-même en forçant la justice des soldats ; ç'a été le plus abominable des spectacles ; ce cri : « Fusillez-les ! fusillez-les ! » je l'ai eu huit jours dans les oreilles. Plus d'un qu'on a fusillé était peut-être innocent, mais c'était la faute des lâches qui croyaient s'absoudre en criant : « Fusillez-les ! fusillez-les ! »

Paris est la ville par excellence où tout le monde est acteur où spectateur ; on veut être de tout et tout voir : un chien qui éternue a sa galerie, un chat qui saute d'une gouttière par mégarde a son

parterre ; les enfants sucent l'amour du spectacle dans le lait de leur mère.

Même, quand Paris est désert, il y a foule au moindre événement. Quoiqu'on fût en pleine bataille, il y eut bientôt cinquante curieux qui suivirent l'Amazone.

Angéline avait repris sa fierté ; elle comprit qu'elle jouait un rôle, elle résolut de mourir comme le Gladiateur ; aussi regarda-t-elle tous ces curieux du haut de son dédain, les bravant par ses airs superbes, leur disant par son expression : « Vous ne comprenez pas le courage d'une femme. » Quelques injures vinrent tomber à ses pieds sans l'atteindre.

— Qu'on lui arrache sa robe ! cria une femme du peuple qui la trouvait trop bien habillée.

La Duportail fouilla dans sa poche, elle y prit quelque menue monnaie et la jeta au nez de cette femme.

— Elle nous insulte ! cria-t-on.

— Fusillez-la ! fusillez-la ! cria un homme qui voulait voir ce beau spectacle : une femme fusillée !

Angéline reconnut alors la Voyante parmi la foule.

Elle avait été entraînée au passage. Elle était ce jour-là tout en noir, avec une croix d'argent au cou.

La Voyante regarda fixement l'Amazone et fit le signe de la croix.

— Que Dieu lui pardonne dans la mort, dit-elle en levant les yeux au ciel.

Le ciel où l'incendie renvoyait la couleur du sang.

XX.

COMMENT ANGÉLINE DUPORTAIL FUT FUSILLÉE.

> Ce n'est ni celui-ci ni celui-là qu'il faut accuser, c'est tout le monde.
>
> RIVAROL.

La foule s'était enhardie. Puisqu'il y avait une victime désignée pour le sacrifice, les lâches, qui font toutes les foules, n'avaient plus peur des soldats. Aussi on faillit empêcher Angéline Duportail d'avancer.

Elle repoussa rudement les premiers qui osèrent la toucher, mais elle fut arrêtée par le nombre.

— Allons, allons, criaient les soldats, laissez-nous faire notre besogne, ce n'est pas votre affaire.

Un homme du peuple, un chaudronnier bien connu dans la Chaussée-d'Antin, qui avait jeté son fusil d'insurgé le matin même, qui avait revêtu le brassard tricolore, cria plus haut que les autres :

— Fusillez-la ! fusillez-la !

Les soldats, fidèles à l'ordre du capitaine, voulaient que cette femme arrivât saine et sauve au parc Monceaux; ils repoussèrent le chaudronnier; mais celui-ci, qui avait soif de sang, qui avait tué la veille un Versaillais, et qui voulait voir comment mourait une héroïne de la Commune, saisit un chassepot et faillit l'arracher des mains d'un soldat en criant : « Vive Versailles ! »

— Je tire sur vous ! cria le lignard.

Mais le chaudronnier tint bon et s'empara du fusil.

— Nous allons lui faire son affaire, dit-il aux trois ou quatre gredins qui étaient survenus, — d'autres fédérés qui voulaient cacher leurs crimes communeux par des crimes contre les communeux.

Il y en a beaucoup parmi les cramoisis qui ne se lavent les mains que dans le sang.

C'était pour eux une bonne fortune de tuer une femme si bien habillée, qui avait un diamant à son doigt et qui sans doute cachait d'autres bijoux dans son amazone.

On dit : Pêcher dans l'eau trouble ; mais les gredins de Paris disent : *Pêcher dans le sang.*

Cependant, le soldat désarmé se jeta comme un lion sur le chaudronnier pour reprendre son fusil. Mais l'homme était protégé par ses pareils.

Les trois autres soldats, craignant de n'être bientôt plus de force, se décidèrent à fusiller Angéline Duportail. Ils entourèrent le chaudronnier et parvinrent à désarmer cette bête féroce.

Dans le tumulte, on avait pris la rue de Lisbonne.

— Voilà le parc, dit un des soldats en voyant la grille qui s'ouvre sur l'avenue de Messine.

La grille était fermée par ordre. Les sentinelles ne voulaient pas ouvrir en voyant la foule. Ils ne comprenaient pas les cris sauvages de tous ceux et de toutes celles qui voulaient voir tomber sous les balles cette belle fille dont la fierté les indignait.

Le chaudronnier avait été désarmé, mais il n'en était que plus furieux ; on avait beau le menacer, il avançait toujours, jetant le désordre autour de lui, criant qu'il fallait fusiller cette femme sans aller plus loin parce que c'était une pétroleuse.

Le soldat dont le frère était blessé sentait sa vengeance passer d'Angéline Duportail au chaudronnier; il n'avait plus de vraie haine que contre

cet homme. Il comprenait que l'Amazone s'était battue par entraînement, tandis que le chaudronnier appartenait à cette odieuse franc-maçonnerie des buveurs de sang qui couvrent leur crime par le drapeau de la liberté, de l'égalité et de la fraternité. Ils sont comme cela dix mille dans Paris, la lie rouge du peuple. Ce sont eux qui donnent la fièvre du mal aux irrésolus, quelquefois aux généreux et aux enthousiastes.

Une porte cochère était ouverte rue de Murillo; le chaudronnier, se rapprochant d'Angéline Duportail, la poussa violemment dans la cour, entraînant les soldats et les curieux, criant toujours vengeance, et disant autour de lui qu'on ne la fusillerait pas parce que c'était une dame, mais que si c'était une femme du peuple elle serait fusillée déjà depuis longtemps.

Les soldats, bonnes natures qui n'aimaient à frapper que sur le champ de bataille, étaient exaspérés contre cet homme ; c'était sur lui qu'ils auraient voulu tirer ; mais il était trop mêlé à la foule, ils auraient pu blesser beaucoup de monde ; aussi avaient-ils beau le menacer, il s'en moquait parce qu'il savait bien qu'il était protégé par les autres.

Enfin, après quelques mots échangés entre eux, ils se décidèrent à fusiller Angéline Duportail, pendant qu'ils étaient dans la cour, pour en finir et apaiser cet orage. Ils chargèrent la foule, mais telle était l'horrible curiosité, que trois hommes et une femme furent blessés par les baïonnettes sans vouloir sortir de la cour de l'hôtel.

Tous, ou presque tous, voulaient être du spectacle; ils promirent de ne pas bouger, mais ils jurèrent qu'ils ne s'en iraient pas.

Un des soldats poussa l'Amazone à l'encoignure, près d'une petite fontaine en bronze surmontée d'une nymphe souriante.

Angéline Duportail comprit qu'elle en était arrivée à ses dernières secondes; elle se retourna hardiment vers les fusils; mais elle vit moins les soldats que ces horribles figures qui grimaçaient pour mieux la regarder.

Que se passait-il en elle? Le regret de n'être pas morte avec Adolphe Ducharme.

Un autre sentiment traversa son âme; elle tressaillit à l'idée qu'une fois tombée devant ces acharnés, ils se jetteraient sur elle pour la souffleter, pour la profaner, pour la flétrir. Peut-être la déshabilleraient-ils pour déchirer son

beau corps : une vraie Diane de Jean Goujon.

— Pas un tombeau ! murmura-t-elle.

Elle se réveillait à la pudeur ; elle eût été presque consolée si on lui eût promis un linceul.

— A genoux ! cria le chaudronnier.

Elle se fût bien agenouillée pour s'humilier devant Dieu, mais elle ne voulut pas s'humilier devant les hommes ; elle resta debout plus fière et plus belle que jamais.

Deux coups partirent.

Elle tomba.

La foule applaudit par des huées et des battements de mains.

— Je vais lui donner le coup de grâce, cria le chaudronnier.

Mais un des soldats le saisit et le jeta à ses pieds.

Une fenêtre s'ouvrit au premier étage. Une femme malade, enveloppée d'un peignoir blanc, regarda pourquoi tout ce bruit chez elle ; elle s'était arrachée de son lit, malgré la sœur de charité qui la soignait.

En voyant ce spectacle, elle se sentit mourir elle-même. Elle eut pourtant encore la force de crier aux soldats qu'elle leur défendait de continuer cette horrible exécution.

Cette dame, c'était la duchesse de Parisis.

. . . . . .

On sait bien un peu toutes les aventures amoureuses et tragiques de cette belle Violette de Pernand, surnommée Violette-de-Parme quand elle joua la comédie de la pécheresse, croyant ramener son amant, qui n'aimait que les pécheresses. Mais on lui avait rendu justice; on savait quel noble cœur battait dans son sein. Elle avait hanté les mauvaises passions; mais elle avait sauvegardé son âme, ou plutôt c'est son amour qui l'avait gardée toute blanche et toute pure.

Tout le monde a le souvenir de cette adorable créature, si belle dans sa grâce, si svelte dans sa dignité. On la surnommait Violette, on aurait pu la surnommer Pervenche, puisque ses yeux étaient deux pervenches.

Les yeux bleus de Violette, doux comme l'horizon, étaient abrités par d'admirables cils noirs qui leur donnaient une expression plus pénétrante et plus idéale; c'était le ciel avec toutes ses profondeurs.

On sait bien un peu aussi que le duc de Parisis avait épousé sa cousine Violette, si bien qu'il n'y avait plus rien à dire; car, dans sa fierté, celui-là

n'eût jamais donné sa main à une pécheresse,— pécheresse avec un autre. — Le mariage avait donc consacré l'amour; mais la mort était venue, car la légende des Parisis est bien connue :

L'AMOUR DONNE LA MORT AUX PARISIS.
L'AMOUR DES PARISIS DONNE LA MORT.

La duchesse de Parisis ne croyait pas survivre à toutes ses misères ; mais ne meurt pas qui veut. La mort est un repos : il faut l'avoir mérité.

Violette se résignait à pleurer; elle était d'ailleurs malade depuis longtemps. D'autres ont fui Paris pour le siége; la duchesse de Parisis s'y était réfugiée, espérant y retrouver quelques amis, comme Monjoyeux et sa femme, le comte de Harken, le prince Rio, la chanoisesse rousse, d'Aspremont et la Messaline blonde.

En arrivant à Paris, elle trouva l'hôtel de Parisis occupé par les réfugiés de Suresnes; elle descendit rue de Murillo, chez la comtesse de Montmartel, celle-là qu'on avait surnommée la Messaline blonde. Elle y trouva une dépêche télégraphique de son amie, avec prière de l'attendre. Mais Paris fut cerné avant que la comtesse eût pu revenir.

Violette se trouva donc dans ce petit hôtel de Mme de Montmartel, où elle eût vécu tout l'hiver à peu près seule, si elle n'eût eu la visite presque quotidienne de Monjoyeux et de la fantasque Bérangère.

Après le siége, elle avait voulu rentrer dans son hôtel ; mais elle était tombée très-dangereusement malade.

. . . . . .

Donc quand Violette vit par la fenêtre Angéline Duportail à moitié morte, noyée dans son sang, mais fière encore, quoique roulée à terre, elle cria aux soldats qu'elle leur défendait de fusiller cette femme.

Il était trop tard. Mais peut-être pouvait-on sauver encore l'Amazone.

Les soldats n'eussent pas obéi à la duchesse de Parisis si, à ce moment, un des sergents de la compagnie qui les avait suivis n'eût pénétré dans la cour malgré le mur mouvant de la foule :

— Que faites-vous? leur cria-t-il avec fureur. Qui vous a dit de fusiller cette femme?

Un des soldats laissa tomber la crosse de son fusil.

— C'est que, voyez-vous, sergent, nous ne pou-

vions plus aller plus loin ; on accusait cette femme d'avoir mis le feu aux quatre coins de Paris; ce n'était pas assez de quatre hommes pour la garder et pour la conduire; on fait ce qu'on peut; on a failli me désarmer; nous ne sommes pas encore de force pour faire la loi.

— Allons donc, dit le sergent en chargeant la foule; à moi tout seul, j'aurais eu raison de toute cette canaille.

— Cette canaille! s'écria un « concierge; » nous sommes de braves gens, « nous marchons » avec Versailles.

— Si vous êtes de braves gens, rentrez chez vous.

Et comme le chaudronnier voulait parlementer, le sergent ajouta :

— Soldats, empoignez-moi celui-là.

Ce que voyant, les curieux se décidèrent à s'en aller; il ne resta bientôt plus que les quatre soldats, le sergent, et une petite fille qui, dans sa curiosité précoce, trouva ce mensonge de dire qu'elle était de la maison. Aussi alla-t-elle tout de suite à la fontaine pour jeter de l'eau — sur la femme fusillée, — selon son expression.

La duchesse de Parisis était toujours à sa fenêtre dans l'épouvante d'un tel tableau.

On vit apparaître sur le perron la sœur de charité, qui fit le signe de la croix sur la suppliciée.

— Tiens! dit la petite fille, en voilà encore une qui fait le signe de la croix comme la Voyante. Qu'est-ce que cela veut dire? La Voyante fait mourir les gens, celle-ci les ressuscite peut-être.

XXI.

LA SŒUR QUI PLEURE ET LA SŒUR QUI RIT.

Qu'est-ce que la vie? Des comédiens sur un théâtre.

OCTAVE DE PARISIS.

La femme est-elle moins belle dans les larmes que dans la joie? Les larmes du cœur sont des perles comme les dents qui rient.

GABRIELLE LA RAMÉE.

Quand Eugène Henryet quitta la barricade, il répéta plusieurs fois : « Quatre-vingt-deux, rue Saint-Lazare, » comme s'il n'eût pas cru que Marguerite et sa mère fussent encore là. Oserait-il jamais leur dire : Votre fils, votre frère, est tombé mourant à mes pieds ?

Cependant la troupe s'avançait, les insurgés se repliaient jusqu'à la place du Havre. En voyant que la rue Saint-Lazare était libre, le capitaine regretta de n'avoir pas fait conduire son ami au numéro 82.

Quand il passa devant la maison, n'écoutant que son cœur, il regarda à toutes les fenêtres. Au troisième étage un rideau s'agita; c'était une femme : était-ce Marguerite?

Le rideau était retombé. Pauvre Marguerite! Depuis qu'elle avait vu son frère, elle traversait de rudes angoisses au milieu de tout ce bruit d'éclat d'obus et de coups de fusil.

Eugène Henryet attendait que le rideau fût soulevé encore, quand une détonation partit de la maison même, et vint frapper tout près de lui un de ses soldats. Ce fut encore un cri de vengeance dans toute la compagnie, comme devant la barricade. Le capitaine n'eut pas à commander de fouiller la maison, car ses hommes se jetèrent vers la porte, frappant à coups de crosse les boutiques du rez-de-chaussée.

La porte cochère s'ouvrit, le flot passa et monta jusqu'en haut de l'escalier, toujours aussi violent, quoiqu'à chaque étage des soldats s'arrêtassent pour trouver l'assassin. Eugène Henryet s'était précipité, lui aussi, oubliant que son devoir était de rester dans la rue, à la tête de ceux de ses hommes qui attendaient plus patiemment la vengeance.

Une idée rapide avait traversé son esprit; certes, il n'accusait ni Mme Ducharme ni Marguerite de ce crime; mais puisque Adolphe était un des chefs de l'insurrection, qui sait si cette maison n'était pas peuplée d'insurgés ? Un effroyable massacre pouvait s'ensuivre ; il voulut donc intervenir pour sauver la mère et la fille, si le malheur voulait qu'on trouvât des insurgés dans leur appartement.

Il alla droit au troisième étage, où quelques soldats sommaient deux femmes de leur dire où était l'assassin. Eugène Henryet reconnut la mère et la fille.

Mme Ducharme semblait résignée, comme si elle eût pressenti qu'elle ne reverrait pas son fils, puisque l'insurrection était presque vaincue. Mais Marguerite, pâle d'effroi, suppliait les soldats de ne pas menacer sa mère, disant qu'elles étaient toutes seules, que si on avait tiré sur la troupe, ce ne pouvait être du troisième étage.

Le capitaine ordonna aux soldats de se retirer.

— Capitaine, dit l'un d'eux, il y a quelque chose de louche ici.

— Je vous jure, dit un autre, que le coup est parti du troisième étage : j'ai vu la fumée.

— Vous voyez bien, dit le capitaine, que ces deux femmes ne sont pas capables de tenir un fusil; voyez au quatrième ou au second.

Les soldats s'éloignèrent vers l'antichambre.

Marguerite n'osait regarder le capitaine.

— Vous ici ! dit-elle, plus pâle encore.

Mme Ducharme se cacha la tête dans les mains et éclata en sanglots.

— Mon fils est perdu ! dit-elle.

Puis, regardant Eugène Henryet :

— Eugène, vous n'avez pas vu mon fils?

Le capitaine se tut.

— Vous avez vu mon fils? Il est mort peut-être? Qui sait si ce ne sont pas ces hommes qui l'ont tué !

— Votre fils est blessé, madame, dit Eugène Henryet avec un effort. Priez Dieu pour lui. Vous le retrouverez peut-être à l'hôpital Beaujon.

Disant ces mots, Eugène Henryet s'éloigna en tournant la tête pour voir plus longtemps l'adorable figure de Marguerite. Elle fit un pas vers lui, il lui saisit la main et reprit à mi-voix :

— Marguerite, je vous aime.

Leurs regards se rencontrèrent; il semblait que chacun d'eux se fût donné son âme.

— Quel malheur ! dit-elle.

Mais ce mot : « Quel malheur ! » ne disait-il pas qu'ils étaient séparés par un abîme ?

En ce moment un grand bruit se fit sur le palier ; on venait d'entraîner une femme trouvée dans une mansarde ; elle se défendait tout en criant qu'elle était la cuisinière des deux dames du troisième.

— C'est elle qui a tiré, dit un soldat en amenant cette femme jusque dans le salon de Mme Ducharme.

Marianne semblait tout égarée, elle n'était pas revenue de son exaltation, devant la peur de la mort.

— Eh bien, oui, c'est moi ! dit elle.

Le capitaine, étonné, la regardait ; elle avait l'œil hagard, les cheveux épars, le sein soulevé. Cette grande fille, maigre et bronzée, avait l'expression sombre des fanatiques.

— Eh bien, dit le capitaine, si c'est cette femme qui a tiré sur la troupe, qu'on l'emmène.

Il reconnut Marianne, qu'il avait vue à Versailles avec Marguerite.

— La malheureuse ! murmura Mme Ducharme. Ce sont les idées de mon fils qui l'ont perdue. Ah !

pourquoi suis-je venue à Paris? Je ne survivrai pas à toutes ces misères.

La cuisinière avait été entraînée; le soldat qu'elle avait blessé se débattait dans l'agonie.

On la conduisit devant sa victime; ce fut toute l'accusation et tout le jugement.

— Pourquoi m'a-t-on pris mon homme? dit-elle pour toute défense.

On la traîna à la caserne de la Pépinière, où quatre coups de fusil en firent justice.

— Il ne faut pas fusiller les femmes, dit un philanthrope qui s'était arrêté.

— Les assassins, lui répondit un soldat, ne sont ni des hommes ni des femmes; il faut fusiller les assassins.

Quand Marguerite Ducharme vit le capitaine descendre l'escalier, car elle l'avait suivi sans le vouloir, elle lui dit : — Est-ce que vous ne reviendrez pas? Elle craignit que la mauvaise action de Marianne ne l'eût détaché à tout jamais. Eugène Henryet leva la tête et lui répondit tristement.

— Qui sait?

La jeune fille retourna à sa mère, se jeta à genoux devant elle, et pleura en murmurant les noms d'Adolphe et d'Eugène.

Mme Ducharme resta longtemps la tête appuyée sur ses mains, ne répondant plus à Marguerite, comme si le désespoir l'eût pétrifiée. Quand elle reprit la parole, ce fut pour dire à plusieurs reprises :

— J'avais trois enfants, et je n'en ai plus qu'un.

Et Marguerite disait tout bas :

— Maman pleurera bientôt l'enfant qui lui reste comme les autres.

Et avec un sentiment d'orgueil :

— Celui-là qui sera mort de chagrin, elle pourra le pleurer tout haut; tandis que mon frère, tandis que ma sœur, elle n'ose plus prononcer leur nom.

Mais, tout en faisant la part du bien et du mal, Marguerite ne répudiait ni son frère ni sa sœur. Il ne s'était pas passé un jour qu'elle n'eût prié pour eux. Quoique Diane ne lui fût pas bonne, elle était bonne à Diane ; elle cherchait à l'excuser; c'était un enfant qui s'était laissé prendre aux joujoux. Elle espérait que Diane se réveillerait de ce mauvais rêve pour revenir à la raison.

Mais Diane ne revenait ni à la raison ni à la maison.

On n'a pas oublié que Diane Ducharme, cherchant des robes de toutes les couleurs dans un

magasin de nouveautés, n'y trouva qu'une robe de deuil, selon son expression. Elle avait rencontré sa sœur ; elle avait retrouvé, pour un instant, le sentiment de sa vie familiale ; le repentir l'avait frappée au cœur ; elle aurait voulu trépigner toutes les folies douloureuses qui l'avaient étreinte depuis bientôt trois mois.

Mais ce souvenir de la vertu ne devait passer sur elle que comme une bouffée d'air pur. Il n'y a que les grandes âmes qui se relèvent plus haut après une chute. Diane n'était pas une fille vulgaire, mais c'était une fille d'Ève et non une fille de Marie.

Elle avait soif encore des fruits de l'arbre de la science ; elle ne comprenait pas les altières et divines voluptés des rochers de la Sainte-Baume.

A peine au café Anglais, où elle dîna avec ses deux compagnons de voyage, elle regretta d'avoir pleuré parce que ses yeux étaient rouges.

Elle comprenait déjà que son capital, c'était sa beauté.

Elle fit pourtant une concession à son chagrin, elle refusa du vin de Champagne, ce vin des fêtes de l'esprit et du cœur.

Ce fut pendant qu'on dînait au café Anglais que

vint la nouvelle de l'entrée des troupes de Versailles à Paris. On n'osa pas encore exprimer trop bruyamment sa joie, parce qu'il y avait au voisinage tout un état-major à moitié ivre que cette nouvelle exaspérait.

Le détaché d'ambassade, qui jusque-là avait fait vaguement la cour aux deux amies sans bien prévoir le dénoûment, déclara qu'il était de son devoir d'aller rejoindre les troupes, quel que fût le danger à courir. Il ne voulait pas être surpris entre deux femmes légères dans un moment aussi grave.

Il demanda l'addition, il paya et il partit après avoir conseillé aux deux amies de rentrer chez elles.

Elles trouvèrent qu'il les plantait là un peu sans façon, mais l'heure n'était pas aux quintessences amoureuses.

La comédienne proposa à Diane d'aller coucher chez elle.

C'était à deux pas de là, rue de Grétry.

Elles y allèrent, mais Diane ne fut pas peu surprise de voir que le lit de la dame était occupé.

— Vous ne m'aviez pas dit ça, dit Diane avec sa jolie grimace.

— Est-ce que je le savais? lui répondit la comédienne, tout à la fois furieuse et contente.

C'était un comédien sans conséquence, un amant de cœur pour les entr'actes. On s'était brouillé la veille, mais le comédien, qui n'aimait pas l'état de guerre, était revenu tout pacifiquement. Quoiqu'il n'aimât pas l'état de guerre, il s'était improvisé comme tant d'autres, Bergeret aidant, capitaine de fédérés; aussi voyait-on son sabre orner le lit de sa maîtresse.

— Vous m'aviez dit que vous n'aviez pas d'amant? dit Diane, qui ne savait que faire et qui ne savait que dire.

— Non, je n'ai pas d'amant, répondit la comédienne; un comédien, ça ne compte pas: vous savez, ma chère, c'est l'amour chez soi, l'amour en pantoufle, l'amour en déshabillé; on a un comédien comme on a un singe savant ou un chien havanais.

— Adieu, dit Diane avec quelque dignité.

— Attendez donc, ma chère, je vais l'envoyer coucher chez lui.

— Et vous vous imaginez que je vais prendre sa place?

Diane s'en alla la tête levée.

— Après cela, lui dit la comédienne, je ne vous retiens pas.

Quand Diane fut au bas de l'escalier :

— Voilà donc dans quel monde je suis ! murmura-t-elle.

Elle essuya une larme; c'était la seconde de la journée.

Elle commença à croire à la vertu.

Où aller ? Cette fois elle était bien seule. Pas âme qui vive qui s'intéressât à elle, sinon sa sœur et sa mère. Un instant elle eut l'idée d'affronter le premier regard de Mme Ducharme.

— Après tout, dit-elle, ma sœur sera là pour me tendre la main.

Elle fit un pas dans la bonne route, mais aussitôt elle s'en détourna.

— Non, reprit-elle, je ne suis pas née pour les joies de Cendrillon; tant pis, le sort en est jeté, advienne que pourra.

Elle rentra au café Anglais.

— On va fermer, madame, lui dit un garçon.

— Fermer, à dix heures ! On m'a donné rendez-vous ici.

Un capitaine de la garde nationale vint à la rescousse.

— Mademoiselle a raison, dit-il, on ne ferme pas la porte aux gens à dix heures du soir. Qui donc fait la loi ici, si ce n'est nous? Vous vous imaginez déjà que les Versaillais vont arriver, tambour battant, musique en tête !... Entrez, mademoiselle...

Diane entra, le capitaine la suivit.

— Voyez-vous, si on n'y mettait bon ordre, tout le monde pactiserait avec nos ennemis. Nous saurons mourir quand viendra l'heure, mais personne ne nous fera la loi.

Le capitaine avait bien envie de faire la loi, car il s'assit sans façon à la même table que Diane.

— Si je ne me trompe, mademoiselle, vous étiez là, tout à l'heure?

— Oui, monsieur.

— Bonne maison, n'est-ce pas, quand on a beaucoup d'argent dans sa poche?

— Oui, monsieur.

— Vous êtes bien jolie, mademoiselle !

— Oui, monsieur.

— On est heureux d'être au monde quand on a une pareille figure !

— Oui, monsieur.

— Que le diable vous emporte ! vous dites toujours oui.

— Oh ! rassurez-vous, monsieur, il ne faudra pas me parler longtemps pour que je vous dise non.

— On ne sait pas !

Diane prit un journal.

Le capitaine voulut continuer la conversation.

— Chut ! lui dit-elle, je lis le *Vengeur*, de Félix Pyat, un de mes amis.

— Un de vos amis, le citoyen Pyat ?

— Oui, monsieur ; mon frère l'a amené dîner chez nous, il n'y a pas longtemps.

Diane se masqua dans le journal.

— Pourquoi cet éventail, mademoiselle ?

— Parce que je ne veux pas vous voir, monsieur. Vous êtes là comme une sentinelle.

— Mademoiselle, je voudrais être une sentinelle avancée.

— Eh bien, monsieur, décampez ; allez-vous-en droit au-devant des Versaillais.

— Ma foi, mademoiselle, cela ne serait peut-être pas si dangereux que de rester près de vous.

— Des fadeurs ! Je vous en prie, monsieur, ne continuez pas à monter la garde devant mes ac-

tions; je n'ai peur de rien et je me moque de tout.

Je ne sais quelles autres sottises plus ou moins spirituelles se fussent encore débitées, si tout à coup deux nouveaux venus n'eussent interrompu ce duo.

C'était la comédienne et son comédien.

— Nous venons aux nouvelles, dit la comédienne, en tendant la main à Diane.

— Vous tombez bien, dit la jeune fille, voici tout justement un capitaine qui vient du champ de bataille et qui va vous dire ce qui se passe.

Le comédien s'approcha du capitaine.

— Oh ! la bonne farce, s'écria-t-il, quoi, c'est toi que je retrouve là, déguisé en capitaine de fédérés !

Le comédien venait de reconnaître un autre comédien qui avait pris du galon.

— Je m'en doutais ! dit Diane. J'avais bien jugé que ce héros ne tirait l'épée que sur le théâtre.

Quoique Diane se fût promis de ne plus revoir la comédienne, elle la laissa s'asseoir à côté d'elle, sans trop se sentir humiliée d'être attablée avec son amant de cœur.

— C'est égal, pensait-elle, quoique le capitaine soit lui-même un mauvais comédien, je me sen-

tais moins humiliée, tant il est vrai que c'est l'habit qui fait l'homme.

Cette petite Diane n'était pas si paradoxale que vous le croyez. Oui, l'habit fait l'homme : il lui donne la dignité, la grâce, la bravoure. Il supprime en lui un des plus odieux péchés capitaux : l'Envie.

Platon disait : « La propreté est déjà une vertu. » L'homme bien habillé est plus loin d'une mauvaise action que l'homme mal mis.

Il n'est pas question ici de l'ouvrier quand il travaille. Et encore tout corps d'état devrait avoir son uniforme, comme le soldat. L'uniforme est pour beaucoup dans la moralité du soldat.

Ce n'est plus le pain qui manque au dix-neuvième siècle, c'est l'habit.

Effacez le lundi du code de l'ouvrier, fermez autant de cabarets que vous ouvrirez d'écoles : vous aurez une régénérescence sociale.

Un fédéré entra soudainement et cria à tue-tête :

— Tout est perdu ! Les Versaillais sont au Trocadéro.

— Eh bien ! dit Diane qui s'indignait de voir

des hommes dans l'épouvante, vous ne courez pas à leur rencontre?

— Comme vous dites cela, mademoiselle! dit en essayant de rire un des comédiens déguisés en capitaine.

Ce qui rappelait ce mot fameux d'un prince à qui un ministre conseillait bravement d'aller se faire tuer pour les principes : — Allez, allez, monseigneur, c'est le moment de mourir pour les droits de votre maison. — Je voudrais bien vous y voir, monsieur le ministre, répondit le prince, en se croisant les bras.

Cependant les deux capitaines se parlaient à voix basse.

— Voyons, dit la comédienne, pourquoi tant de mystère, entre nous? nous savons bien que vous n'êtes pas des Turenne ni des la Tour d'Auvergne.

— Vous vous trompez, mademoiselle Forte en gueule, car nous avons joué ces rôles-là au Châtelet.

Et le comédien prenait une attitude martiale.

— Si vous voulez savoir la vérité, reprit la comédienne qui avait le secret des deux capitaines, la voici : ces deux braves ne demandent

qu'à changer d'habits et de théâtre : le théâtre de la Commune ne leur va plus ; ils vont retourner dans leur boui-boui. Ils se figurent qu'ils ont joué un nouveau rôle, voilà tout; ils vont maintenant en répéter un autre dans la grande pièce de *Sauve-qui-peut.*

La comédienne parlait d'or ; les deux capitaines, en effet, ne songeaient plus qu'à arracher leurs galons ; la farce communeuse était jouée.

LIVRE II

LES ÉPOUVANTEMENTS

I.

A TRAVERS L'INCENDIE ET LA FUSILLADE.

Là honte est plus rude à porter
que la croix de notre Sauveur.
MALEBRANCHE.

L'amant de la comédienne voulait changer d'habit, mais ne voulait pas changer de maîtresse.

— Adieu, Loulou, lui dit-il en lui serrant la main. Je cours changer de défroque; je vais revenir me cacher chez toi.

— Jamais, dit la comédienne, je te défends ma porte; je ne veux pas avoir l'honneur d'être fusillée avec toi. Puisque tu me montres comment on quitte sa cause, je te montre, moi, comment on lâche son amant.

Le comédien répliqua dans le style des coulisses.

Je vous fais grâce de son éloquence. Ces choses-là se disent, mais ne s'impriment que sous la Commune, par respect pour Gutenberg.

— Allons-nous-en, dit la comédienne à Diane; je m'en vais faire un feu de joie avec toutes ses lettres, ma chambre sera purifiée; d'ailleurs je vous ferai un lit dans mon salon, sur le canapé.

Cette fois, Diane ne se fit pas prier.

Il n'y avait pas bien longtemps qu'elle était endormie sur le canapé du salon quand elle entendit parler vivement dans la chambre : le comédien était revenu comme un amoureux qu'on met à la porte, c'est-à-dire plus amoureux que jamais. Mais on lui parlait de haut; plus il s'humiliait, plus on se montrait dédaigneuse.

Il eut beau faire, la comédienne tint bon : elle le mit à la porte pour la seconde fois.

Diane se leva et courut à la chambre de la comédienne.

— C'est bien, lui dit-elle, maintenant vous êtes mon amie à la vie à la mort. Il faut toujours avoir de la dignité.

Et Diane ajouta, se parlant à elle-même : « Même dans l'indignité. »

Diane passa deux jours chez la comédienne.

Elles ne sortaient ni l'une ni l'autre, très-effrayées qu'elles étaient par les grands bruits de cette effroyable mêlée.

L'odieuse guerre civile planait sur elles avec ses ailes nocturnes et sanglantes. Curieuses toutes les deux, elles tentaient de voir un peu de ce terrible spectacle; mais à peine dans la rue, elles remontaient bien vite. C'est tout au plus si elles osaient çà et là se pencher à la fenêtre pour voir le va-et-vient des combattants. La guerre des rues est la plus horrible des guerres : c'est le chasseur qui traque la bête fauve; le Dieu des armées est absent; l'art de la guerre n'est plus que l'art de tuer. Il n'y a plus ni drapeaux ni fanfares pour élever l'âme du soldat.

Le tocsin sonnait le glas des funérailles.

Le mercredi matin, les deux amies s'étaient hasardées sous la protection des troupes jusqu'au Palais-Royal. C'était au point du jour; elles avaient fui la rue de Grétry, parce qu'on menaçait de brûler la maison de la comédienne. Rue Richelieu, elles furent séparées par une alerte : on tira quelques coups de fusil; l'une s'enfuit par la rue de l'Échelle, l'autre par la place du Palais-Royal.

Les Tuileries flambaient.

Paris avait le délire de la fièvre.

Tous les docteurs politiques tâtaient le pouls à la grande ville ; ils la jugeaient bien malade et se regardaient gravement : — Paris va mourir, disait l'un. — Cent cinquante pulsations ! disait l'autre. — On le retrouvera consumé dans les cendres, disait le troisième. Mais le quatrième, prenant un air prophétique, s'écriait : — Le phénix renaîtra de ses cendres.

C'était le plus horrible et le plus beau des spectacles ; la préface d'Herculanum et de Pompeïa : partout le feu et la mort ; la flamme et le sang ; les grands bruits du canon, les cris des femmes affolées, le pétillement de l'incendie et le crépitement des fusillades : le commencement de la fin du monde !

Parmi les places vouées ces jours-là à la tragédie, la place Saint-Germain-l'Auxerrois fut théâtrale entre toutes. Chacun y disputait sa vie, insurgés et soldats ; on s'y battait et on y faisait justice. Pendant que les soldats fusillaient les fédérés pris les armes à la main, les derniers combattants de la Commune, embusqués çà et là, fusillaient les soldats.

Les femmes trop matinales passaient un mau-

vais quart d'heure sur la place Saint-Germain-l'Auxerrois.

Quelques horribles mégères avaient été prises depuis la veille les armes à la main, c'est-à-dire armées d'une bouteille de pétrole.

On ne voyait plus que des pétroleuses partout.

La vengeance soudaine est aveugle, il y aura toujours des sacrifiés ; il faut que le sang pur sanctifie les œuvres ténébreuses. Dieu l'a dit.

Diane, courant toujours, ne s'arrêta qu'au coin de la grille du Louvre ; elle entendait crier des femmes dans le bruit de la fusillade ; elle s'avança sur la place à travers les groupes, elle entrevit des femmes couchées et sanglantes.

C'étaient des pétroleuses fusillées. Mais parmi ces horribles créatures, plus d'une femme innocente payait pour celles qui s'étaient sauvées.

Des curieuses, des affolées, des voisines, qui avaient trop crié : Grâce ! avaient été saisies comme complices. Il n'y avait pas eu d'appel.

Diane, imprudente comme ses seize ans, s'approcha de l'amas de cadavres où plus d'un corps tressaillait encore. Elle croyait rêver.

— Pourquoi les a-t-on fusillées ? demanda-t-elle à un soldat.

— Elles ne l'ont pas volé, répondit-il, puisqu'elles ont mis le feu aux quatre coins de Paris.

Diane regardait une toute jeune fille qui gardait encore dans les affres de la mort une divine expression de candeur.

— Il n'est pas possible que celle-ci soit coupable, reprit-elle en s'animant.

— Celle-là comme les autres, plus ou moins. Vous comprenez que nous n'avons pas le temps de faire des distinctions. Celle-là a mis le feu comme sa mère que vous voyez un peu plus loin.

— Qui sait? reprit Diane, tout son crime est peut-être d'avoir obéi à sa mère!

— Périsse la louve! périsse la louvetaille! s'écria le soldat en refoulant les curieux.

Puis, se retournant vers Diane :

— Après cela, ne parlez pas trop haut, car on pourrait bien vous en faire autant. Si vous avez des amies parmi ces dames, il faut le dire, ou plutôt il ne faut pas le dire.

— Non, je n'ai pas d'amies, murmura Diane, mais cela ne m'empêche pas de trouver que c'est raide de fusiller des femmes!

— Eh bien! tenez, voilà le lieutenant, dites-lui un peu cela.

Le lieutenant s'était approché de Diane, très-surpris de voir une jolie fille en toilette tapageuse égarée si matin devant un champ de cadavres.

— Madame, éloignez-vous, lui dit-il ; vous voyez bien que vos petites bottines trempent dans le sang.

— Je ne sais pas ce qu'elle cherche, dit le soldat, mais elle n'est pas contente du tout de voir des femmes fusillées.

— Je comprends cela, reprit le lieutenant, moi non plus je ne suis pas content du tout. Je voudrais bien ne pas avoir été témoin d'un pareil spectacle. Mais enfin il faut que justice se fasse. Voyez-vous, madame, si vous aviez vu comme moi tous ces monstres de l'incendie, vous n'auriez pas de pitié. Pas une de ces femmes n'avait une figure humaine : c'était l'image du crime ou du vice. C'étaient des corps sans âme qui avaient mérité mille fois la mort, même avant de toucher au pétrole. Il n'y a qu'un mot pour les peindre : la hideur.

— Mais cette jeune fille? dit Diane en indiquant celle qui l'avait frappée d'abord.

— Ah ! pour celle-là, vous avez peut-être raison de vous apitoyer. Ce n'est pas ma faute si elle est

tombée avec les autres. Je l'avais détachée du groupe, quoiqu'on l'eût surprise une fiole à la main; mais au moment où les coups partaient elle s'est précipitée vers sa mère. Que voulez-vous? le tonnerre frappe souvent ceux qui vont au-devant de lui. Du reste, cette petite n'était pas précisément un ange de vertu, puisqu'elle sortait de Saint-Lazare.

— Avec une figure si candide?

— Oui, il y a des masques trompeurs...

A cet instant, une femme qui fuyait deux soldats vint se jeter devant Diane et le lieutenant, comme pour demander grâce.

C'était une fille plus ou moins soumise, très-connue rue de Richelieu et place du Palais-Royal.

Deux coups de feu étaient partis de la maison qu'elle habitait; on lui avait trouvé un revolver à la main; on l'avait saisie pour l'entraîner devant la cour martiale; elle s'était échappée, mais pour se livrer elle-même sans le savoir.

Ce que venait de dire le lieutenant : « Le masque est trompeur, » pouvait encore s'appliquer à cette fille. Quoique depuis longtemps elle menât la vie des femmes perdues, elle avait gardé dans son expression je ne sais quoi d'innocent.

Elle n'avait pas la conscience de son infamie. Elle faisait métier de vendre son corps comme d'autres font métier de vendre de la dentelle. Elle avait trouvé tout simple, — par imitation, — de se créer un capital avec sa guenille corporelle. Elle disait naïvement, avec un effroyable cynisme : « Puisque je ne fais des affaires qu'avec moi-même, je ne dois rien à personne. » Elle ne devait qu'à Dieu. Je me trompe, elle devait aussi à son prochain une rude amende, pour l'avoir outragé par sa honte rejaillissante.

Un des soldats qui poursuivaient cette fille remit le revolver au lieutenant.

— Pourquoi aviez-vous un revolver à la main? lui demanda le lieutenant.

— C'est mon amant qui me l'avait donné, répondit-elle avec des yeux hagards.

— Votre amant? lequel?

— Je ne sais plus, un lieutenant comme vous, il ne m'a jamais dit son nom.

— Un lieutenant!

— Oui, un lieutenant des fédérés, qui a été tué hier place de la Concorde.

Le lieutenant examina le revolver.

— Vous avez tiré avec ce revolver?

— Oui, j'ai voulu me tuer.

La malheureuse, en disant ces mots, avait la gorge prise comme le criminel qui ment devant son juge.

— Ce n'est pas vrai, dit le lieutenant, les femmes comme vous ne se tuent jamais. Vous avez voulu venger la mort de votre amant.

— Je vous jure, mon lieutenant, dit un des soldats, que c'est elle qui a tiré sur nous, — pas avec ce revolver qui est un joujou, — mais avec un chassepot que nous avons trouvé dans sa chambre.

La fille garda le silence. Dianē, qui la regardait, s'imagina voir une lumière traversant son front.

En effet, le sentiment de la femme, qu'elle avait si longtemps foulé aux pieds, releva cette pauvre âme comme par miracle.

Elle eut honte d'avoir menti.

— Eh bien, oui, dit-elle en levant la tête, c'est moi qui ai tiré.

Jusque-là on n'avait vu en elle qu'une fille échevelée, gorge flottante, traînant une robe de soie flétrie, avec des verroteries aux oreilles et aux doigts. Mais ce fut le commencement de sa

transfiguration, cet accent de fierté qu'elle reprit après tant de jours d'humiliation.

Cette fille perdue par la misère, criminelle par l'amour, se réhabilitait presque par son courage devant la mort.

— Oui, c'est moi, reprit-elle, et j'aurais voulu tuer d'un seul coup tous les Versaillais, puisqu'ils m'ont tué mon amant. Et je n'ai qu'un regret, c'est de n'en avoir tué qu'un, — et si je pouvais recommencer, je recommencerais.

— Mais taisez-vous donc ! dit Diane à cette fille.

— Elle a trop parlé, dit le lieutenant.

— Non, je n'ai pas assez parlé ; vous croyez peut-être que j'ai peur de la mort ? Qu'est-ce que cela me fait. Je n'ai ni père, ni mère, ni fils, ni fille ; j'aimais un homme, on me l'a tué ; j'aurais voulu en tuer mille pour me venger. Il ne me reste plus qu'à mourir, fusillez-moi !

Elle se recula d'un pas, elle déchira son corsage, et elle regarda le lieutenant comme s'il devait la fusiller lui-même.

Le lieutenant était désarmé. C'est toujours avec un sentiment de respect qu'on voit la jeunesse regarder la mort face à face.

— Est-ce que vous la laisserez fusiller? demanda Diane au lieutenant.

— Eh bien! reprit cette fille, fusillez-moi donc!

Elle avait l'impatience d'aller rejoindre son amant.

A cet instant, le soldat tué par elle fut rapporté place Saint-Germain-l'Auxerrois.

— N'allez pas le déposer avec ces charognes, dit un de ses camarades en le reconnaissant.

— Il a raison, dit un autre; parmi les morts comme parmi les vivants, il y a les bons et les méchants.

— Quoi! s'écria un troisième, cette fille n'est pas encore fusillée?

La fille regarda le soldat du haut de sa grandeur, on pourrait dire du haut de son tombeau.

— Eh bien! fusille-moi donc, j... f..... Vous êtes tous des lâches; il n'y en a donc pas un ici qui aura le courage de tirer le premier?

Un des soldats la saisit rudement et l'entraîna jusqu'à la grille de la colonnade du Louvre.

Quelques fusils la mirent en joue sans que le lieutenant eût donné des ordres.

Quand cette fille vit la mort de si près, elle pâlit et tomba agenouillée; elle ne demandait pas

grâce, elle en avait fini avec les hommes et avec la justice des hommes. Elle se tournait déjà vers la justice de Dieu.

Trois coups de feu la renversèrent.

— C'est ainsi qu'elles se livrent toutes, dit le lieutenant à Diane ; on voudrait les sauver qu'on ne le pourrait pas. Que celle-ci aille avec ses pareilles mettre une robe blanche dans l'autre monde. On dira plus tard que nous avons fusillé des saintes et que nous avons fait des martyrs. Nous avons tout simplement ennobli par la mort du soldat des misérables et des coquines. En vérité, nous n'avons tué que ceux ou celles qui s'étaient tués déjà. Diogène cherchait un homme, moi je cherche une âme.

Le lieutenant regarda Diane.

— Cette rencontre, madame, est au moins singulière : il me semble que nous nous connaissons depuis longtemps.

— C'est vrai, dit Diane; c'est que les minutes sont des siècles au cadran d'aujourd'hui.

— Vous avez raison; mais vous n'étiez pas tout à l'heure une étrangère pour moi. Je vous ai vue à Versailles; je sais votre nom; je connais René de Volnay.

— Je ne le connais plus, dit Diane, avec une dignité un peu théâtrale.

— Tant pis pour lui.

— Voyez-vous, monsieur, dans ces jours de trouble, il y en a plus d'une qu'il ne faudra pas trop accuser; il y a plus de six mois que j'ai la fièvre; mais je ne veux pas me faire meilleure que je ne suis; vous disiez : tant pis pour lui; je dis : tant pis pour moi!

On causa encore un peu; le lieutenant demanda à Diane d'où elle venait si matin. Elle lui raconta en quelques mots ses pérégrinations à travers cet horrible Paris, où l'on ne songeait qu'à tuer.

Un colonel passa et parut offensé de voir son lieutenant en conversation plus ou moins galante.

— Lieutenant, balayez-moi tous ces curieux et toutes ces curieuses! C'est assez de fusillades comme cela. On vient de prendre encore sept ou huit pétroleuses, vous allez les conduire à la Muette avec toute une bande de fédérés pris les armes à la main. Il y a là une cour martiale, on jugera là-bas s'il faut les fusiller ou les mener jusqu'à Versailles.

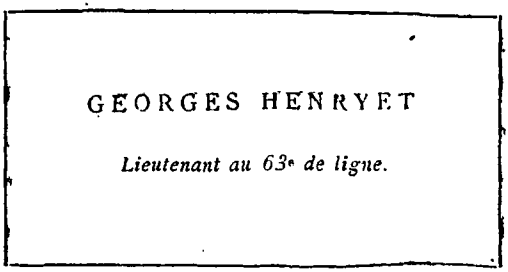
Le colonel parlait encore que déjà le lieutenant

donnait l'ordre de refouler tous les curieux et toutes les curieuses, — y compris Diane.

— Adieu, madame, lui dit-il rapidement, j'espère bien vous revoir dans un meilleur endroit. Mais, de grâce, ne restez pas en pleine rue. Je vous conseille de retourner rue de Grétry et de ne plus vous hasarder devant les coups de fusil. Si je n'avais pas été là, qui sait ce qui vous fût advenu, avec votre franc parler?

— Mais on ne me laissera pas passer, dit Diane inquiète.

— Allez, allez! ne dites pas que vous êtes la sœur du colonel Ducharme, dites que vous êtes ma sœur. Le lieutenant lui passa sa carte.



— Georges Henryet! s'écria-t-elle. Est-ce que vous connaissez le capitaine Henryet?

— C'est mon cousin. Mais, chut! le colonel s'impatiente. Allez-vous-en bien vite.

Diane rebroussa chemin à tout hasard, ne sachant pas bien où elle irait.

— Georges Henryet ! répétait-elle ; il est charmant, j'ai un vrai regret de le quitter.

Et un peu plus loin.

— Pourquoi l'ai-je rencontré ?

Pour la première fois Diane sentit une pointe au cœur. Les anciens, toujours si profonds dans leur symbole, n'ont pas vainement armé l'Amour de flèches. Quand une passion nous vient, c'est par une flèche d'or qui s'empourpre dans le cœur. L'Amour est à la fois une joie et une douleur.

— J'aime cet homme, dit Diane, d'où vient que je suis si triste ?

Diane Ducharme avait beau chercher son chemin, plus elle avançait à travers tous les périls de la guerre civile, moins elle savait où elle irait.

Elle se décida à tout tenter pour retourner à Versailles, car elle ne voulait plus s'emprisonner chez la comédienne.

D'ailleurs lui ouvrirait-on la porte de son amie ? Quoique très-hardie dans son scepticisme précoce, elle se sentait redevenue timide en face de ces monuments qui brûlaient, de ces soldats indi-

gnés qui, pour un mot mal sonnant, mettaient en joue le premier venu.

Mais comment retournerait-elle à Versailles ?

Elle marcha sans trop d'obstacles jusque dans l'avenue des Champs-Élysées, où elle rencontra une voiture qui semblait attendre quelqu'un.

— Cent francs, dit-elle au cocher, si vous me conduisez à Versailles.

Le cocher la regarda quelque peu de travers; mais elle lui montra son porte-monnaie pour lui prouver qu'elle était sérieuse.

Le cocher hésita; il avait conduit un officier d'état-major au palais de l'Industrie; mais il n'attendait pas grand'chose de ce côté-là.

— Eh bien, sautez là dedans, dit-il à Diane.

Et le voilà parti.

Il prit bientôt l'avenue Montaigne, pour suivre le bord de l'eau et gagner le Point-du-Jour.

Mais, avenue Montaigne, il fallut rebrousser chemin; le cocher, qui remisait souvent à Neuilly, s'imagina que tout étant pacifié dans ces parages, il ne lui serait pas impossible de sortir par le pont de Courbevoie; mais à peine aux fortifications, des soldats malavisés virent dans la jolie Diane Ducharme une abominable pétroleuse. Elle

eut beau montrer comme passe-port : — la carte de Georges Henryet — elle fut appréhendée au corps et conduite dans une casemate où une centaine de prisonniers attendaient le premier convoi pour Versailles, vrai convoi de 3e classe, car parmi ces prisonniers il en était à peine cinq ou six, hommes et femmes, qui ne fussent pas des misérables.

Diane avait eu beau résister, il lui avait fallu subir la loi du plus fort; elle aurait bien voulu s'abandonner à une attaque de nerfs, mais qui donc la secourrait dans toute cette canaille?

Elle garda donc son attaque de nerfs pour une meilleure occasion.

Après avoir été coudoyée, après avoir subi toutes les brutalités du toucher et du langage, elle se trouva entre deux femmes quasi sympathiques : une blonde et une brune; une fille du pays latin et une héroïne des clubs, plus ou moins communeuses par leurs amitiés. Elles s'étaient livrées par imprudence, en criant un peu trop haut contre la justice sommaire des cours martiales.

Elles firent bon accueil à Diane. Chacune d'elles ouvrit son cœur; on se raconta comment on s'était

fait prendre. On se désespéra ensemble sur l'horrible voyage de Paris à Versailles, elles y étaient condamnées : il leur faudrait subir les huées de ceux-là qui crient : « Malheur aux vaincus ! »

— Jamais je ne consentirai à marcher, s'écria Diane en s'indignant.

— Vous ne savez donc pas, lui dit la fille du pays latin, qu'on fusille quiconque veut rester en route ?

— Eh bien, je serai fusillée, reprit Diane, comme si elle se soumettait à la fatalité.

Mais la jeunesse parla bien vite plus haut que tous les désespoirs.

Elle sentait qu'elle ne voulait pas mourir ; elle se résigna à tout, même à ce calvaire.

Elle mourait de faim, elle ne dédaigna pas de partager avec un communeux une tablette de chocolat. Elle mourait de soif, elle voulut bien tremper ses lèvres si fières dans un seau d'eau qu'on se passa à la ronde.

Il y avait une heure qu'elle faisait cette station, quand on avertit les prisonniers que les officiers et les sous-officiers qui devaient les conduire venaient d'arriver.

On attacha quatre par quatre les plus rebelles ;

on mit en tête les plus calmes en leur répétant plusieurs fois que le premier qui tenterait de s'échapper serait revolvéré à l'instant même.

Et comme preuve à l'appui, les officiers et les sous-officiers montrèrent tous leur revolver.

II.

LA FEMME SANS PEUR.

Tu nies Dieu ! Mais si Dieu n'existait pas, tu ne le nierais pas.

JEAN-JACQUES.

La bête féroce était blessée mortellement, mais elle marquait sur le chasseur ses griffes sanglantes.

GŒTHE.

Le dimanche, nous parcourions avec deux amis le dernier théâtre de la bataille : le faubourg du Temple, la Bastille et le Père-Lachaise.

Ce fut ce jour-là que nous vîmes Delescluze recueilli à l'église Sainte-Élisabeth, comme si on eût voulu le réconcilier avec Dieu.

On se battait encore, mais on voyait bien que la fin approchait.

Nous voulûmes pénétrer dans le Père-Lachaise, mais, quoique notre laisser-passer fût signé du général Mac-Mahon et du général Valentin, la porte nous fut défendue à la baïonnette. On nous

conseilla d'aller voir le colonel des marins campés à la Roquette.

C'était tout justement un de nos amis, — un soldat bronzé au feu et à la renommée, un brave s'il en fut. — Brave et marin, d'ailleurs, ne sont-ils pas synonymes?

C'est à peine si nous le reconnûmes tant il était noirci à la poudre et à la poussière; depuis huit jours, depuis le dernier dimanche, il ne s'était pas couché un seul instant. Quand ses soldats avaient dormi une heure, il avait veillé.

Il nous accueillit avec son loyal et fraternel sourire, vrai rayon de soleil dans cette figure sévère.

— Que venez-vous faire ici?

— Serrer la main à ceux qui ont vaincu.

— Les triomphes de la guerre civile ne sont pas des victoires. On fait son devoir tristement, on ne s'en enorgueillit jamais. Est-ce que vous voulez faire l'histoire de cette infernale semaine?

— Oui, mon colonel, aussi je compte sur vous. Vous avez tout vu, vous me direz tout.

— Nul n'a tout vu, ni moi ni les autres; mais enfin je vous dirai ce que j'ai vu.

Nous étions au seuil du dépôt des condamnés,

sur le lieu même où j'avais vu la guillotine debout.

— Autres temps, autres supplices, reprit le colonel; ils ont brûlé la guillotine, mais ils nous ont appris l'art de fusiller les rebelles. Si vous êtes curieux des choses tragiques, je vais vous conduire dans le chemin de ronde où les communeux ont fusillé les otages.

Nous supposions que c'était là qu'on fusillait les fédérés par représailles; mais on avait respecté la place où l'archevêque de Paris et ses vénérables amis étaient morts en chrétiens.

On fusillait dans la prison des jeunes détenus.

Nous suivîmes le colonel; nous vîmes encore toutes les traces sanglantes de l'odieux assassinat. Les figures se dressèrent devant nous. Un prisonnier de la Commune, qui venait d'être délivré, nous raconta tout ce drame lugubre.

— Et maintenant, nous dit le colonel en rebroussant chemin, nous allons voir les assassins, car plus d'un retrouvé ici a été fusillé par là.

Nous allâmes à la prison des jeunes détenus.

A tout instant on amenait des fédérés pris les armes à la main. Ceux qui étaient ivres de vin étaient épargnés, ceux qui étaient ivres de sang étaient fusillés.

Le colonel, qui avait horreur de ces horribles spectacles, nous abandonna pour un instant à notre curiosité.

Un lieutenant nous conduisit au chemin de ronde.

Épouvantable spectacle! Tout un champ de morts couchés pêle-mêle dans toutes les attitudes, la résignation, l'angoisse, la fureur, le désespoir; les uns tendant les bras, les autres ouvrant la bouche : — l'appel et le cri suprêmes, ceux-ci menaçant encore, ceux-là souriant comme si la mort leur fût une grâce.

Ils étaient là cent cinquante, beaucoup de têtes hideuses, de celles-là qu'on ne voit que les jours de révolution et de fêtes publiques, des faubouriens qui ne descendent jamais dans Paris, des ébauches d'homme plutôt que des hommes. Parmi ces horribles figures, quelques visages sympathiques, des jeunes, des égarés, des fous, des femmes aussi, qui avaient abdiqué les vertus et les priviléges de la femme sous l'habit des fédérés.

Une d'elles était parmi les derniers fusillés. On ne voyait que sa main et sa bottine : main blanche, bottine mordorée.

Que faisaient là cette main et cette bottine?

— On a voulu la sauver, dit le lieutenant, mais elle a insulté tout le monde. Il paraît que c'était une petite blanchisseuse de Ménilmontant qui était venue faire le coup de feu avec son amant, un mécanicien dont vous voyez là-bas la tête toute hérissée.

Le colonel était venu de notre côté. Il nous montra la cour où « jouaient » les cent cinquante petits drôles qui n'avaient pas voulu devenir des enfants de troupe selon les vœux de la Commune.

L'un d'eux s'interrompit dans sa haute voltige pour apostropher gaiement le colonel.

— Mon colonel, est-ce que la marmite est renversée? J'ai l'estomac dans les talons.

— Oui, dit un autre, ce « cochon » de geôlier a mieux aimé se faire fusiller que de nous faire la soupe.

Le colonel imposa silence.

Dans la cour voisine étaient les fédérés graciés de la mort — en si grand nombre qu'ils prouvaient la clémence du colonel; — ceux-là étaient si heureux de n'être pas fusillés, qu'ils se promenaient comme des hommes de loisir, insouciants et inconscients. Quelques-uns vinrent vers nous,

jusqu'à la grille, pour nous parler de leur innocence.

Cependant c'était toujours la même procession funèbre de fédérés pris les armes à la main; les uns arrivaient fiers encore devant le colonel, les autres s'humiliaient dans la peur, pas un seul dans le repentir.

Ils ne se laissaient pas prendre comme des agneaux sans tache, il fallait les traquer comme des bêtes fauves. Ils montraient encore les dents, mais ils n'osaient plus résister avec leurs fusils. Ils se sentaient vaincus, ils ne voulaient pas, comme le condamné à mort, « aggraver leur situation, » tous espéraient vaguement qu'ils pouvaient encore obtenir leur grâce, c'est-à-dire Cayenne à l'horizon. Pour des gens exilés de tout, qu'est-ce qu'un exil de plus?

Quelques femmes étaient prises, comme les hommes, les armes à la main; plus d'une avait tout à la fois un chassepot et un revolver.

Qui les avait entraînées à ces prouesses sanglantes? Les passions nocturnes, l'amour qui se cache, l'ivresse de la bière et de l'eau-de-vie. Peu de femmes légitimes parmi toutes ces femmes, des concubines; mais la Commune leur tenait lieu

de mariage : elles croyaient vaguement que la République dispensait de tous les sacrements, ou plutôt qu'elle les administrait tous.

La République, comme la Commune, n'administrait alors que l'extrême-onction.

Ces femmes étaient presque toutes habillées en gardes nationaux; quelques-unes avaient pour ainsi dire changé de sexe : on eût dit des hommes ou des gamins.

Il en survint pourtant une qui était restée femme sous son habit de soldat, car celle-ci portait la capote et le pantalon d'un soldat de la ligne; elle flottait là dedans comme dans un manteau ou dans une robe.

Elle arriva carrément, sans doute décidée à tout, même à mourir ; elle était si jolie que nous la regardions tout étonnés de voir une pareille figure égarée en pareille tragédie. Une vraie figure faite pour rire : des yeux noirs très-vifs, une bouche empourprée, des dents de neige.

— Eh bien ! me voilà, dit-elle, en se campant devant nous, et en regardant face à face le colonel.

— Cette femme a été prise, les armes à la main, sur une barricade ? demanda le colonel aux soldats.

— Oui, mon colonel; elle nous a tué trois ou quatre hommes. Il n'y avait plus qu'elle seule à la barricade des Amandiers. Elle travaillait comme quatre, cette citoyenne-là. Quand je l'ai saisie, j'ai cru désarmer un tigre.

La combattante toisa de haut le soldat qui parlait.

— Eh bien ! fallait-il pas que je te présente les armes ? Si j'avais eu une cartouche de plus, je te l'aurais présentée et tu ne serais pas là !

Le soldat, encore tout surexcité, lui montra le poing.

— On n'en aura donc jamais fini avec toute cette racaille ?

— Va toujours, reprit la jeune fille, nous n'avons pas dit notre dernier mot. La Commune aura sa revanche. — Je vous — cambronne — tous.

— C'est le mot de la fin, dit le colonel; cette femme ne veut pas qu'on la sauve ; eh bien ! qu'on la juge.

— Oh ! je suis toute jugée ; frappez là, reprit-elle, en montrant sa poitrine.

— A genoux, crièrent les soldats.

La combattante se révolta.

— A genoux! Je ne crois ni à Dieu ni au diable.

— A genoux! crièrent encore les soldats.

— A genoux! Est-ce que j'ai fait mettre vos camarades à genoux pour les tuer? Allons-y gaiement. Collez-moi ça là!

Collez-moi ça là! ce fut son dernier mot.

Elle se frappa une seconde fois la poitrine.

Le colonel ne voulait plus de ces exécutions soudaines, mais la jeune fille était tombée sous deux coups de revolver avant qu'il eût donné des ordres.

Ces deux coups de revolver avaient été tirés par le soldat qu'elle avait insulté.

Elle n'avait pas voulu s'agenouiller, mais elle tomba agenouillée!

III.

COMMENT CARNAVAL TROUVA L'ENFER SUR LA TERRE.

> Dante n'a pas décrit tous les supplices pour les damnés de la mort; il y a des damnés de la vie qui ont traversé des cercles plus infernaux que ceux de la *Divine Comédie*.
>
> LAMENNAIS.

Ce fut là que je fis la connaissance presque *in extremis* de Carnaval.

Carnaval s'était battu partout. Plus d'une fois il était resté le dernier à défendre une barricade, défiant les balles comme s'il se sentît invulnérable. On lui avait plus d'une fois conseillé de se replier chez lui ou chez un camarade, il répondait :

— Que voulez-vous? je marche malgré moi. Je suis comme le somnambule qui court sur les toits: il y a un Dieu pour les audacieux.

A d'autres il répondait :

— La balle qui doit me frapper n'est pas encore fondue.

C'était dans ses bras qu'était tombé Cœur-de-Roi, au Château-d'Eau ; le dernier il avait serré la main à Delescluze, à la barricade du Prince-Eugène.

Il avait fait des prodiges, sans espoir de salut. C'était de l'art pour l'art. Il voyait avec fureur la lâcheté de tous ces hommes qui avaient crié si haut quand les Versaillais étaient à Versailles. Quoique la vie lui eût été bonne jusque-là, il en voulait faire le sacrifice, croyant que la Commune en valait bien la peine. Il est vrai qu'il se fût battu de l'autre côté avec tout autant d'acharnement.

Il avait deux chagrins : il avait perdu en route Fine-Champagne, il craignait qu'elle ne fût tuée. Fine-Champagne n'était pas sa maîtresse, mais pour lui c'était mieux que cela : c'était son fétiche ; il avait pour elle la tendresse d'un frère ; il lui avait bien conté quelques sornettes, mais il l'avait trouvée si brave fille, si bonne à tout le monde, si avenante aux pauvres diables, qu'il eût craint de la fâcher en l'aimant de trop près.

Son autre chagrin, c'était la blessure de Cœur-de-Lion.

Carnaval avait été jeté par le sort sur le pavé

de Paris, sans jamais rien savoir de son père et de sa mère.

Ce n'était pas un méchant garçon. Bien loin de là. Protégé au point de départ par quelque bonne âme, il fût devenu un homme ; l'abandon n'en avait fait qu'un vagabond haut en style et en couleur.

Le colonel Adolphe Ducharme l'ayant trouvé dans sa légion de hasard, l'avait pris pour ordonnance, un peu par curiosité et un peu par amour de la force corporelle.

Carnaval, jusque-là rebelle à la raison, le plus grand indiscipliné qu'on eût rencontré, devint doux comme un chien pour son maître. Ce fut pour Cœur-de-Lion un autre Thermidor : ce rude Carnaval se soumettait à tout avec le dévouement familial du temps passé.

Il jugeait que la chute de la Commune le séparait à jamais de Cœur-de-Lion, soit que son colonel ne survécût pas à sa blessure, soit qu'ils fussent emprisonnés tous les deux.

Aussi quand on le prit au Père-Lachaise — ils étaient vingt autour de lui — il se résigna à mourir.

— C'est bien, dit-il, il faut toujours en passer par là ; finissons-en.

Aucun des soldats qui l'avaient saisi ne voulut le frapper. Il leur semblait que ce fût une bonne aubaine de mener un pareil géant au colonel.

Carnaval arriva fier comme Artaban, ne perdant pas un pouce de sa taille, ne voulant s'incliner ni devant la mort, ni devant l'ennemi.

Le colonel l'interrogea; voyant bien, à l'air intelligent de ce grand diable, qu'il pouvait bien lui faire de curieuses révélations :

— Que dit-on, parmi les vôtres, de Delescluze, de Lefrançais, de Brunel, de Dombrowski?

— On dit qu'ils ont leur congé pour la république des taupes. Les plus braves se font tuer les premiers.

— Où étiez-vous, à l'entrée des troupes?

— A Neuilly, avec mon colonel.

— Votre colonel? Qu'est-ce que celui-là?

— C'est un brave; la preuve, c'est qu'il s'est fait tuer ou à peu près sur une barricade.

— C'est bien étonnant.

— Nous en avions plus d'un comme lui. Ce ne sont pas les chefs qu'il faut accuser, ce sont les soldats. On leur a trop donné à boire pour qu'ils eussent soif de poudre!

— Comment s'appelait votre colonel?

— Adolphe Ducharme, ou plutôt Cœur-de-Lion.

— Cœur-de-Lion! Pourquoi ce nom d'opéra-comique?

— Je n'étais pas au baptême; je crois que c'est parce qu'il était l'ami de Cœur-de-Roi.

— Est-ce que ce n'est pas Cœur-de-Lion qui traînait à ses trousses cette grande drôlesse dont on a tant parlé, la Duportail, une amie de Mme Eudes?

Carnaval prit une attitude plus martiale que jamais.

— Colonel, vous allez me faire fusiller, ce n'est pas une raison pour mal parler de mes amis. L'Amazone est une brave créature qui ne se battait pas pour mettre les robes des grandes dames; elle se battait parce que ça l'amusait, parce qu'elle était amoureuse de Cœur-de-Lion, parce qu'elle croyait servir la République.

— Où est-elle?

— Ils l'ont fusillée au parc Monceaux! C'est un peu pour elle que je suis allé me battre au Père-Lachaise; car on m'a dit qu'elle avait été transportée ici dans la fosse commune, comme la première venue, avec tous les fusillés du parc Monceaux. Eh bien, c'est bête comme tout, mais

il me semblait que je la protégeais encore quand j'étais là-haut, dans le cimetière, avec les canonniers. Une si belle fille ! C'est un meurtre de l'avoir enterrée ! C'était un monument !

En regardant Carnaval, on ne pouvait s'empêcher de penser que lui aussi était un monument ; jamais homme n'avait été sculpté si largement par la main de la nature. Émilien de Nieuwerkerke et Georges de Heekeren se fussent inclinés devant lui.

Cet autre monument allait tomber.

Cependant le colonel, qui voulait sauver Carnaval, lui dit d'une voix adoucie :

— Et votre colonel, et votre Amazone, et vous-même, vous n'avez pas eu une heure de lumière et de repentir ?

Carnaval fit une moue dédaigneuse :

— Il n'y a que ceux qui ont peur de la mort qui se repentent. Et puis se repentir de quoi ? Est-ce que vous vous repentirez de m'avoir fait fusiller, vous ? Le bon Dieu seul nous jugera.

Le colonel sourit :

— Le bon Dieu ! je pensais qu'on n'y croyait plus sous la Commune.

— On n'y croit plus, c'est une manière, mais on

sait bien qu'il est toujours là-haut ; quand je dis que c'est une manière, c'est un principe. Vous comprenez bien que pour ne plus reconnaître que la souveraineté du peuple, il faut supprimer tous les pouvoirs, même le pouvoir d'en haut.

— Ainsi! vous croyez que si vous êtes condamné à mourir tout à l'heure vous comparaîtrez devant Dieu?

— Oui, je n'en doute pas.

Carnaval sourit et continua :

— Ce sera la cour d'appel ou plutôt le recours en grâce ; mais le bon Dieu ne me remettra pas sur mes pattes.

— Ne désespérez pas; ce monde n'est qu'un commencement. Si vous êtes fusillé, vous vous trouverez mieux dans l'autre monde.

— Espérons-le ! espérons que par là il n'y aura ni Prussiens ni Versaillais qui viendront nous bombarder chez nous.

On voit que Carnaval n'avait pas voulu faire amende honorable. Il restait un et entier dans toute son audace.

Le colonel s'était complu un instant à chercher ce qu'il y avait en lui. Il avait vu là un homme égaré de bonne foi; peut-être l'eût-il presque

sauvé en ne le condamnant qu'à aller à Versailles ; mais quand il comprit que cet homme était prêt à recommencer, il fit son devoir de soldat.

— Qu'on le mène à la cour martiale, dit le colonel.

— Pourquoi faire ? répondit Carnaval ; je suis jugé d'avance. Je n'ai pas fait grâce à ceux de Versailles, je n'ai rien de bon à dire, et je n'ai pas de quoi payer un avocat.

— Et s'adressant aux soldats armés de chassepots :

— Citoyens, allons-y gaiement !

Le colonel revint à notre groupe.

— C'est incroyable, nous dit-il, ces coquins-là qui ne se dérobent pas, qui vont droit à la mort sans sourciller, me donneraient presque envie de pardonner, si j'en avais le droit ; mais ce serait toujours à recommencer : il faut avoir le courage de vaincre même sa pitié.

Cependant on conduisait Carnaval dans le chemin de ronde où déjà tant de cadavres étaient roulés les uns sur les autres, dans les angoisses d'une rapide agonie.

D'autres fédérés, surpris en combattant, remplaçant les coups de fusil par les injures, suivirent

de près Carnaval. Au lieu d'un seul homme couché dans la mort, il y en eut quatre.

Carnaval marchait en avant. Il ne savait pas bien encore où on le conduisait.

Quand il aperçut les derniers cadavres, il ressentit un mouvement d'horreur. Son courage si hautain s'effondra tout à coup.

Si on lui eût dit, quelques secondes auparavant, de se placer contre le mur en face des fusils, il eût commandé le feu sans défaillance; mais la mort des autres le désarçonna; la soif de vivre le prit à la gorge devant cette hécatombe.

Aussi, au premier coup de feu, il se jeta sur les cadavres, comme s'il fût atteint.

Or, il n'était pas touché.

Là commença l'enfer.

Les trois autres fédérés qui le suivaient tombèrent sur lui percés de dix balles. Il sentit le sang jaillir tout chaud sur sa tête.

Il ne fit pas un mouvement; il joua le mort.

Un des fédérés, qui tressaillait encore, reçut le coup de grâce si près de la tête de Carnaval, que l'hercule se crut atteint lui-même. Le sang qui ruisselait sur lui n'était-ce pas son sang?

On ne le croira pas : toute une heure se passa

dans ce tombeau de cadavres, sans que Carnaval remuât ; il sentait la sentinelle qui veillait à deux pas de lui, il entendait les pas des soldats curieux qui venaient çà et là à cet horrible spectacle.

Au bout d'une heure on vint dire à la sentinelle :

— Il est temps de manger la soupe.

— Ça ne fera pas de mal, dit la sentinelle, car je sens mon cœur qui s'en va ici.

Carnaval entendit qu'on s'éloignait ; le moment était donc venu de tenter une résurrection. Mais comment franchir tous les obstacles à la vie ? Comment, avec son costume de fédéré, traverser la haie de marins ? Comment franchir tout sanglant le seuil de la porte, qui était bien gardée ?

C'était impossible, mais il fallait vaincre l'impossible.

Carnaval se souleva doucement, secoua... que dis-je ? il versa le sang qui l'inondait. Il se leva tout à fait, mais en essayant de se faire petit.

Il hasarda quelques pas au tournant.

Il croyait qu'il n'y avait plus de sentinelle.

Mais il se trouva face à face avec une autre sentinelle qui s'était tenue à distance dans l'effroi de la mort.

Ce fut, pour le marin de garde comme pour

Carnaval, une émotion terrible ; la sentinelle crut à un revenant ; Carnaval jugea qu'il était perdu.

Et plus que jamais il voulait vivre !

Le marin de garde le fixa, pâle d'épouvante.

Il y eut un silence de mort.

Carnaval reprit son courage et sauta sur le marin pour le désarmer.

On était à la soupe, le marin se trouvait seul, mais il cria au secours, on accourut ; Carnaval se retrouva pris.

La sentinelle ne pouvait parler tant la terreur l'avait terrifiée ; mais par ses gestes, elle indiquait que c'était un mort mal tué.

— Eh bien, qu'on recommence, dit un sergent.

Un soldat mit le canon du fusil de la sentinelle sur l'oreille de Carnaval.

Le coup partit, mais Carnaval avait bondi comme un lion qui ne veut pas être atteint.

Comme on avait fait beaucoup de bruit, le colonel survint ; il croyait à quelque révolte des prisonniers qui étaient dans la cour voisine.

On lui conta cette lugubre histoire du ressuscité. Il reconnut Carnaval.

— Ne tuez pas cet homme, dit-il, il vient de passer un siècle en enfer. Il est assez puni pour

aujourd'hui. On le conduira à Versailles, où il trouvera d'autres juges.

— Merci, colonel, dit Carnaval, je ne vous oublierai pas dans mon testament.

— Bravo ! colonel, dit le marin, qui avait armé son fusil.

— Le colonel a bien raison, dit un autre, on ne tue pas deux fois les gens.

— Quand un camarade échappe d'un naufrage, dit un troisième, est-ce qu'on ne lui fait pas grâce de ses condamnations s'il n'a pas été sage ?

L'homme est ainsi fait : il va sans cesse, comme le flux et le reflux, de la vengeance au pardon, comme s'il obéissait à deux natures.

On conduisit Carnaval parmi les prisonniers.

— Je demande encore une grâce au colonel, dit-il gaiement, c'est qu'il m'octroie un costume, fût-ce un habit de sénateur ou de condamné à mort, mais avec un peu de linge blanc. Il y a huit jours que je porte du linge rouge.

— Eh bien, dit le colonel, qu'on le conduise à la fontaine et qu'on lui donne un habit de prisonnier.

Quand Carnaval eut accompli sa métamorphose, il entra dans la cour des prisonniers de l'air du

monde le plus dégagé, comme un homme qui n'a plus peur de rien.

Dans toute son existence, d'ailleurs, il n'avait eu qu'une heure d'épouvante, celle qu'il venait de passer sous les cadavres, sans compter la terrible seconde qu'il avait passée devant la sentinelle.

Le bruit de son histoire s'était répandu dans toute la prison comme par un télégramme. On lui fit une ovation. Beaucoup de prisonniers le connaissaient de longue date, car il avait mis ses petits talents à la portée de tout le monde sur les boulevards extérieurs, depuis Courcelles jusqu'à Ménilmontant.

— Nous en revenons tous d'une belle, lui dit un des prisonniers.

Celui-là s'était cru fusillé lui-même en en entendant fusiller un autre.

— Oui, oui, dit Carnaval, chacun prend ici-bas son numéro. Pour moi, je ne demande plus à cette heure que le premier numéro sortant.

— Tu n'es pas dégoûté, toi! Après cela, nous aurons tous des numéros sortants, mais ça ne sera pas pour aller chez nous. Qui sait si on ne nous fusillera pas à Versailles?

— Allons donc! dit Carnaval, on ne fusille que

ceux qu'on prend les armes à la main, comme moi.

— Nous irons à Cayenne, mon bonhomme.

— Qu'est-ce que cela me fait? s'il y a des femmes.

— Tu parles déjà de femmes, toi?

— On ferait mieux, reprit Carnaval, de nous envoyer dans la Nouvelle-Calédonie. Là-bas, parmi les sauvages, c'est la force qui règne, je serais roi.

— Qu'est-ce qui parle d'être roi? dit un vieux républicain blanchi sous le harnais des révolutions.

— C'est moi, répondit Carnaval en levant sa tête superbe. Et je vous prie de croire, citoyen, que je serais le plus beau tyran qui ait jamais passé sur la terre.

Un jeune homme doux comme une femme s'approcha de Carnaval.

— Comment, citoyen, vous qui avez des principes!

— Que voulez-vous, j'ai changé tout à l'heure de principes, en changeant de chemise. J'ai laissé dans le sang toute la friperie révolutionnaire. Nous sommes tous des idiots. Voilà bientôt un siècle que nous nous faisons tuer pour rien. Je

commence à croire fortement que l'égalité est une chimère.

Trois ou quatre nabots se récrièrent autour de Carnaval.

— Je vous comprends, leur dit-il, vous voulez être aussi grands que moi, mais vous n'avez pas assez de talon, mes enfants.

— A bas le tyran ! cria-t-on de tous les côtés.

— Venez un peu vous y frotter, cria Carnaval aux mutins. Oui, je me proclame tyran, — Tyran Ier, — pour mettre tout le monde à la raison. Un malin a dit qu'il fallait, pour gouverner les hommes, un gendarme sur la terre et un bon Dieu dans le ciel. Eh bien ! je serai le gendarme de la Nouvelle-Calédonie. Je commencerai par manger les anthropophages, s'il y en a encore, et je finirai par vous manger tous, si vous n'êtes pas sages.

Le vieux républicain se tordait la barbe.

— Il y aura toujours des traîtres parmi nous, dit-il en menaçant Carnaval d'un regard foudroyant.

— Des traîtres ! dit Carnaval en bondissant vers lui, ne répète pas, ou je t'efface comme un bock.

Carnaval se tourna vers la galerie :

— Je n'aggraverai pas beaucoup ma situation en lui donnant le coup du lapin, car sa vie ne vaut pas la mort d'un homme. Regardez-moi cette barbe blanche! on croirait que c'est la barbe de Socrate; eh bien! c'est la barbe d'un fou. Je le connais bien : il a été de toutes les révolutions : 1830, 1848, 4 septembre, 31 octobre, 18 mars; aussi ce n'est pas à Cayenne qu'il faut le conduire, c'est aux Incurables.

Tout le monde se mit à rire.

— C'est un mouchard, murmura le vieux barricadier.

— Moi, je le dis tout haut, reprit Carnaval, je n'ai donné qu'une fois dans ces sottises-là, et je m'exclame comme Jules Favre : J'en demande pardon à Dieu et aux hommes.

Un fédéré s'approcha de Carnaval.

— Eh bien! moi, je te dis tout bas que nous nous retrouverons sur les barricades à la prochaine révolution. Celle-là sera la bonne.

— Allons donc! la bonne, c'est toujours la mauvaise!

IV.

DIALOGUE DES MORTS.

A l'heure suprême de la mort, la vérité inonde les âmes d'une lumière soudaine.

PLATON.

UN MARIN, UN CISELEUR, UN VOYOU, FINE-CHAMPAGNE, UN GAMIN, caché dans un arbre.

Le théâtre funèbre représente la barricade des Amandiers, qui vient d'être prise par les marins.—Tous les fédérés se sont enfuis laissant deux des leurs. — Le premier marin qui est monté sur la barricade, frappé mortellement, est tombé entre deux fédérés. — Tous les trois vont mourir. — Pas une âme qui vive autour d'eux, si ce n'est un gamin caché dans un arbre.

LE GAMIN.

C'est amusant de voir mourir les autres. Si on pouvait seulement fumer son brûle-gueule !

LE MARIN.

Qu'ai-je fait à Dieu pour être condamné à mourir au pied d'une barricade en pareille compagnie !

Il baise une petite médaille de la sainte Vierge.

LE VOYOU.

Oui, vas-y donc à ta sainte Vierge ! elle ne pansera pas tes blessures, idiot !

LE MARIN.

Ah ! s'il me restait une ombre de force, comme je t'écraserais sous mon pied, vilaine bête !

LE VOYOU.

Et moi, comme je te casserais la gueule, J—f—!

LE CISELEUR.

Allez-vous chanter longtemps cette chanson-là ? Puisqu'il faut mourir, sachons mourir.

LE VOYOU.

Moi, je ne veux pas mourir. A boire ! Eh ! dis donc, toi là-bas : n'as-tu pas d'eau-de-vie dans ta gourde ?

LE CISELEUR.

Ah ! si j'avais seulement un verre d'eau...

LE MARIN.

Oui, notre Sauveur aussi a demandé à boire. Ils lui ont donné du vinaigre.

LE CISELEUR.

Parce que Jésus-Christ était un réformateur.

LE VOYOU.

Un sans-culotte qui criait : Vive la Commune !

LE MARIN.

Silence ! ne profanez pas le Dieu de l'Évangile.

LE VOYOU.

Il n'y a pas de Dieu ni dans l'Évangile ni ailleurs. Il ne faut plus nous la faire, celle-là, elle est trop vieille.

LE CISELEUR.

Voyons, laissons les gens croire à Dieu si cela leur plaît.

LE VOYOU.

Cela me déplaît, moi, de voir qu'il y a encore de pareils abrutis.

Se soulevant à demi :

C'est Dieu, n'est-ce pas, J—f—, qui t'a conseillé de venir nous tuer chez nous? Tu n'es qu'un assassin.

LE MARIN.

Misérable ! Mais je vais mourir, je te pardonne.

LE CISELEUR.

Ce marin est un bon diable; il n'a eu qu'un tort, c'est d'obéir.

LE VOYOU.

Il a assassiné ses frèèères.

LE MARIN.

Mes frères? Il y a deux familles, celle des braves gens et celle des gredins comme toi. Je suis de la première famille. Si je ressuscitais, je ne serais jamais de la seconde. Aussi, ma consolation, c'est que si nous partons pour l'autre monde dans le même convoi, Dieu mettra les bons d'un côté et les méchants de l'autre.

LE CISELEUR.

Ce que c'est que ne pas avoir d'instruction! on croit que Dieu existe encore.

LE MARIN.

Que parles-tu d'instruction? Je sais tout, puisque je sais mon devoir. D'ailleurs, si on ne m'a pas appris à lire et à écrire, ma grand'mère m'a lu l'Évangile.

LE VOYOU.

L'Évangile, oh! la, la! Moi on m'a appris à lire et à écrire, mais je n'ai jamais fourré le nez là dedans, nom de Dieu!

LE MARIN.

Misérable! tu ne crois pas à Dieu et tu l'insultes!

LE VOYOU.

Je crois à Dieu, mais je lui dis zut! Dieu, on nous a assez corné dans les clubs que quand nous l'aurions mis à pied, nous serions maîtres du monde.

LE MARIN.

C'est-à-dire maîtres de piller les églises.

LE VOYOU.

Piller, c'est reprendre son bien. La fortune des riches appartient aux pauvres; tous les journaux nous l'ont dit.

LE MARIN.

Voleur!

LE CISELEUR.

Aurez-vous bientôt fini de vous injurier?

LE MARIN.

Les injures de cette charogne ne me touchent pas. Je considère, entre toi et lui, que je suis entre le bon et le mauvais larron.

LE VOYOU.

Oh! la! la! monsieur va jouer le rôle de Jésus-Christ. Ous qu'est mon fusil?

LE CISELEUR.

C'est l'humanité qu'on a mise en croix, c'est l'humanité qui monte le Calvaire.

LE VOYOU.

C'est l'humanité qui boit du vinaigre! Ah! si on pouvait m'apporter un canon. J'ai la gueule desséchée.

LE GAMIN.

Et moi donc! (*Quelques coups de fusil.*) On envoie des prunes dans mon arbre, mais je ne les gobe pas.

LE MARIN.

L'humanité, ce n'est pas toi, misérable voyou, c'est tout le monde. Toi tu es hors la loi. J'ai entendu trop de ces phrases creuses : l'humanité par-ci, l'humanité par-là. Ma mère avait bien raison de dire que depuis la première Révolution les bons étaient esclaves des méchants, parce que c'était le monde renversé.

LE GAMIN.

Le voilà-t-il pas qu'il fait le malin, celui-là!

LE CISELEUR.

Ce n'est que le commencement de la revanche, on en verra bien d'autres.

LE VOYOU.

Ah! si je pouvais en fricasser encore quelques-uns!

LE MARIN.

Fricasser de pauvres diables comme moi qui obéissent à la loi? Tu ne vois donc pas, gredin, que c'est toujours le peuple qui paye les pots cassés! Nous nous tuons les uns les autres.

LE VOYOU.

C'est toujours ça de voir du sang répandu. Ça fait plaisir aux yeux.

LE MARIN.

Ivrogne de sang!

LE CISELEUR.

Ah! comme je souffre! Pourquoi ne nous a-t-on pas achevés?

LE MARIN.

J'en remercie Dieu puisqu'il me reste une minute pour penser à ma mère.

LE CISELEUR.

J'ai beau tendre la main! pas un des curieux qui nous regardent de loin ne m'apportera une gorgée d'eau.

LE VOYOU.

Où court-elle la vivandière? Dis-donc, s—g—, apporte-nous ta fontaine.

LE MARIN.

La malheureuse ! il faut la laisser fuir, car on fait la chasse aux femmes comme aux hommes.

LE VOYOU.

Qu'est-ce que ça me fait, si elle me donne à boire ?

LE GAMIN.

Il a bien raison celui-là.

FINE-CHAMPAGNE.

Ah ! mon Dieu ! Des hommes vivants !

Elle arrive pour se cacher contre la barricade.

LE CISELEUR.

Non, des hommes morts. Donne-nous à boire, c'est le coup de l'étrier.

Fine-Champagne penche son tonneau vers le ciseleur.

LE VOYOU.

Et moi, s— n— de Dieu !

FINE-CHAMPAGNE.

Toi, tu n'es qu'un lâche, je te reconnais : tu étais avec nous boulevard Malesherbes, tu as toujours f— le camp.

LE CISELEUR.

Donne à boire au marin, c'est un ennemi, mais c'est un brave.

FINE-CHAMPAGNE.

Eh bien! il aura à boire.

Fine-Champagne ouvre la cannelle sur les lèvres du marin. — On entend tout à coup la fusillade et elle s'enfuit.

LE MARIN.

C'est une bonne créature, elle m'a donné la force de bien mourir.

FINE-CHAMPAGNE.

Elle se retourne et revient sur ses pas.

Citoyens, vous n'avez pas vu Carnaval?

LE CISELEUR.

Il est dans le cimetière.

FINE-CHAMPAGNE.

Oh! mon Dieu!

Elle court vers le Père-Lachaise.

LE MARIN.

Oh! ma mère!

LE VOYOU.

Et ta sœur!

LE GAMIN.

Et ta sœur!

LE CISELEUR.

Si j'avais pu revoir ma femme et mes enfants!

LE MARIN.

Quoi ! tu as une femme et des enfants. Tu ne les aimes donc pas que tu es venu te faire tuer ici?

LE CISELEUR.

Je les adore ; mais la grande famille c'est l'humanité.

LE MARIN.

Ce que c'est que de savoir lire ! On lit les journaux, on s'empoisonne.

LE VOYOU.

Allons donc ! le journal c'est le premier canon du matin.

LE CISELEUR.

Si tu savais quelle bonne créature que ma femme ? Nous n'étions pas riches, mais la maison était gaie. Deux enfants ça chante au cœur ; où diable avais-je l'esprit de réformer le monde quand tout était bien chez moi? Un petit garçon et une petite fille qui gazouillaient comme des oiseaux. Mais on m'a jeté dans le feu parce qu'un jour j'ai parlé aux clubs. Quand je suis rentré chez moi, j'étais fier comme un homme qui va soulever le monde. Mais ma femme pleurait. Les femmes ont la seconde vue : pauvre Adèle ! elle me voyait déjà où je suis là. Elle a bien pleuré tout cet hiver.

Du pain noir, pas de feu. Mais les enfants n'ont eu ni faim ni froid. Elle buvait ses larmes pour ne pas nous les montrer. Que va-t-elle dire demain? Ah! si je la revoyais au dernier moment! Enfin, qu'importe, si je me suis sacrifié à l'humanité.

LE MARIN.

C'est là votre folie. L'humanité? nous n'avons rien à faire là dedans. C'est Dieu qui gouverne dans le ciel et sur la terre.

LE VOYOU.

N'écoute donc pas ce jésuite! Un peu plus il te confesserait.

LE CISELEUR.

Silence!

LE VOYOU.

Attends, je vais lui administrer l'extrême-onction.

Le voyou soufflette le marin.

LE GAMIN, *riant.*

Au moins, il ne mourra pas sans sacrement.

LE MARIN.

Toutes les lâchetés! Il sait bien que j'ai le bras cassé! Où a-t-il donc vécu, ce misérable?

LE VOYOU.

Je n'ai pas vécu chez les monarques, mais j'ai

allumé ma pipe chez ces dames du bal de la Reine-Blanche.

LE GAMIN.

Il faut que j'y aille.

LE VOYOU.

Il vaut mieux servir les femmes que de servir les tyrans.

LE MARIN.

Ta mère t'a donc appris à ne rien faire ?

LE VOYOU.

Travailler? pas si bête! je n'ai jamais voulu donner ma sueur à ces fainéants de bourgeois. Ma mère m'a mené un jour à l'atelier; mais elle n'a pas recommencé le lendemain, parce que je lui ai f— un coup de pied dans le ventre. La vieille harpie! elle voulait vivre de mes bras.

LE GAMIN.

C'est tout comme ma mère quand elle voulait me mener à l'église. Mais pas si bête non plus.

LE CISELEUR.

Ah! si j'avais écouté ma femme, je ne serais pas là, crevant comme un chien.

LE MARIN.

Si tu croyais à Dieu, tu mourrais comme un chrétien.

LE CISELEUR, *expirant.*

Tu as raison. Ah ! si j'osais prier Dieu ! donne-moi ta main, camarade.

LE MARIN, *lui donnant la main.*

Serrez-la bien, nous partirons ensemble, nous laisserons là ce voyou. Eh bien ! oui, nous prendrons le même compartiment, car vous n'êtes pas un méchant homme. C'est le journal et le club qui vous ont perdu. Dieu vous fera grâce. D'ailleurs quiconque paye sa folie par sa mort est toujours bien reçu là-haut. Ah ! comme je souffre !

LE CISELEUR.

Courage, puisque nous sommes deux.

LE MARIN.

Parlez-moi de ma mère.

LE CISELEUR.

Parlez-moi de ma femme et de mes enfants.

Il expire.

LE VOYOU, *vomissant son dernier soupir.*

S'il y avait un enfer ?

LE MARIN.

Lâche jusqu'au bout. Oui, misérable, il y a un enfer.

Un long et funèbre silence sous la barricade pendant que le canon tonne toujours.

LE GAMIN, *descendant de son arbre.*

Voilà les trois paroissiens qui ont pris l'express.

Regardant le voyou.

Celui-ci parlait bien. Mais il a tourné de l'œil comme les autres.

Regardant le ciseleur.

C'est celui-là qu'il faut fouiller. (*Le gamin fouille le ciseleur.*) Une montre ! et une montre qui est à l'heure, encore !

Regardant le marin.

Ce marin, ce n'est pas la peine de le fouiller : je suis sûr qu'il ne porte au cou qu'une petite médaille de la sainte Vierge, l'imbécile !

V.

COMMENT FINE-CHAMPAGNE FUT SAUVÉE.

En France, le patriotisme est un commerce de lèvres.

SAINT-JUST.

Ce jour-là, après avoir assisté à la résurrection de Carnaval, nous montâmes au Père-Lachaise avec nos deux compagnons et un lieutenant de vaisseau; on venait d'apporter dans la chapelle le corps du sénateur Bonjean, ce noble cœur qui s'est illustré par une si belle résignation chrétienne.

On l'avait jeté dans une fosse, en pleine terre, sans linceul. Il était presque méconnaissable; mais un de ses serviteurs, qui était survenu, l'embrassa en éclatant en sanglots.

Et comme le sourire est toujours près des larmes, cette effusion qui nous avait touchés fut réprimée par un mot que cet homme de sa maison répéta coup sur coup :

— Pauvre sénateur ! pauvre sénateur !

Ce n'était pas un sénateur qui était là, c'était mieux que cela, c'était un homme. C'était un homme de bien, dont l'intelligence avait éclairé la bonté.

Nous dépassâmes la chapelle, nous montâmes à gauche où tonnaient encore les batteries peu d'heures auparavant. Les canons étaient renversés, quelques artilleurs gisaient épars.

Deux avaient été tués sur leur canon, un dans la chapelle de M. de Morny, un autre contre le tombeau d'Eugène Delacroix.

Étaient-ce des déserteurs ou des hommes de la Commune? Ils avaient l'habit officiel de l'artilleur.

Les feux des bivouacs brûlaient encore çà et là. Les morts avaient dû cette nuit-là se retourner plus d'une fois dans leurs tombeaux, mais le calme était déjà revenu. Les oiseaux chantaient comme s'ils n'eussent pas assisté à la bataille ; les roses des tombeaux s'ouvraient plus belles que jamais.

Et pourtant il y avait des gouttes de sang dans la rosée.

Mais la vie et la mort ne font qu'un. L'éternelle nature les étreint dans le même embrassement.

Nous regardâmes Paris : de blancs nuages de fumée s'élevaient encore de tous les monuments incendiés. Il semblait que la vie fût au cimetière et que la mort fût dans la grande ville.

Nous allâmes saluer du même coup Balzac et Gérard de Nerval, ces deux amis qui dorment en face l'un de l'autre. Ceux-là n'ont connu que les batailles de la paix, les batailles de la pensée, les batailles de l'argent, plus terribles que les autres, puisqu'elles tuent sans fusil, puisqu'elles imposent toutes les douleurs de l'agonie.

Près de ces deux tombes, nous nous arrêtâmes aussi devant Charles Nodier et Casimir Delavigne.

Nodier, un antique qui riait du monde moderne sans y hasarder beaucoup son cœur.

Delavigne, un contemporain s'il en fut, qui trouva le plus beau vers de son temps :

Qui vivra sera libre et qui meurt l'est déjà !

Avec un pareil vers, comment ne pas défier toutes les servitudes?

Nous fûmes distraits de nos mélancolies poétiques par des coups de fusil. Tout n'était pas fini au Père-Lachaise; on faisait la chasse aux vivants dans le pays des morts.

Le lieutenant de marine qui nous accompagnait nous fit signe de nous arrêter.

En effet, les fuyards étaient poursuivis de notre côté. Ils passèrent près de nous et se précipitèrent dans les broussailles du versant qui regarde Paris avec une rapidité vertigineuse.

Ce n'étaient plus des hommes, c'étaient des tourbillons.

Certes, ceux-là avaient l'art de fuir et de se cacher, car au bout de quelques instants il sembla qu'ils se fussent évanouis.

— La brèche! la brèche! dit un des soldats qui les poursuivaient.

Une brèche avait été faite au mur d'enceinte, les fuyards pouvaient s'échapper par là. On courut à la brèche.

C'était l'heure même où le lecteur a pu voir mourir à la barricade des Amandiers le marin, le ciseleur et le voyou, en compagnie de cet horrible gamin né pour le mal qui se cachait sur un arbre..

Quand les soldats furent à la brèche, ils ne saisirent pas ceux qu'ils poursuivaient, mais ils mirent la main sur Fine-Champagne.

Nous arrivâmes bientôt pendant qu'ils se que-

rellaient avec elle, car Fine-Champagne était fière et ne voulait pas être malmenée.

— Fusillez-moi si vous voulez, leur criait-elle, mais ne me touchez pas. Je n'ai fait de mal à personne, j'ai donné à boire à ceux qui avaient soif. Tenez, tout à l'heure encore, j'ai versé la dernière goutte de mon tonneau à un pauvre diable de marin qui était en train de mourir.

Nous calmâmes les soldats.

— Vous voyez bien que c'est une femme, et qu'elle ne s'est pas battue.

— Je sais le sort qui m'attend, dit Fine-Champagne d'un air décidé; je ne demande qu'une grâce, c'est de retrouver mon ami Carnaval.

Les soldats se mirent à rire, en disant qu'elle était folle; mais nous qui connaissions Carnaval, nous lui parlâmes de son ami.

— Votre ami va bien, lui dîmes-nous, il a échappé miraculeusement à la mort; remerciez Dieu et le colonel des marins. Mais dépêchez-vous de jeter votre tonneau et d'aller vous habiller en femme. Le lieutenant, nous n'en doutons pas, va vous donner un laisser-passer pour retourner chez vous. Que faisiez-vous avant la Commune?

— J'étais blanchisseuse à Montmartre ; tous ces ivrognes-là m'ont endoctrinée. Simple histoire de rire. Je ne croyais pas que c'était sérieux. Et puis, qui pouvait s'imaginer qu'un petit pays comme Versailles aurait raison d'une grande ville comme Paris? Ah ! si tout le monde s'était battu comme Carnaval !

— Voyons, ne faites pas de politique ; puisque vous êtes blanchisseuse, la besogne ne va pas vous manquer ; retournez à Montmartre, mariez-vous et vivez à la maison sans écouter Carnaval ni les autres.

— Je ne demande pas mieux, dit Fine-Champagne, mais va-t-on nous laisser un mari ? Mon premier a été tué à Sedan.

— Allez, allez, avec votre figure, dit le lieutenant ; un de perdu, deux de retrouvés.

Fine-Champagne ne se résigna pas sans quelque chagrin à détacher son tonneau. Un des soldats le lui prit des mains et porta la cannelle à ses lèvres.

— Tu n'es pas dégoûté, dit Fine-Champagne, qui ne pouvait s'empêcher de rire un peu. Tu ne sais donc pas que tous ceux qui buvaient là criaient : Vive la Commune !

Elle vit le lieutenant qui fronçait le sourcil.

— Bonsoir la compagnie, dit-elle en faisant une révérence.

Et soupirant :

— Mon pauvre tonneau ! poursuivit-elle.

Elle partit de son pied léger.

— Attendez donc, on va vous arrêter, lui cria le lieutenant.

Elle revint sur ses pas pendant qu'il lui crayonnait un laisser-passer.

— Merci, mon lieutenant, dit-elle, je vous jure, foi de Fine-Champagne, que si jamais je redeviens vivandière d'occasion, ce sera pour vous verser à boire quand nous ferons la guerre aux Prussiens.

— Bravo ! dirent les soldats, on a bien fait de ne pas descendre celle-ci.

— Mon lieutenant, j'ai encore une grâce à vous demander, dit Fine-Champagne, c'est de vous baiser la main parce que cette main-là a l'air de bien tenir son sabre.

— On ne baise pas la main d'un homme, dit le lieutenant; on baise la main du pape, quand on ne lui baise pas le pied.

En disant ces mots, le lieutenant serra cordialement la main de Fine-Champagne.

— Allez, mon enfant; mon colonel et moi, nous

n'avons pas plus de rancune que cela contre les Français; nous n'avons de haine vivace que contre les Prussiens.

Quand nous repassâmes devant la Roquette, nous crayonnâmes un mot à notre tour pour Carnaval. Il fallait bien lui dire, puisqu'il revenait à de si bons sentiments, que cette brave fille n'était pas morte.

En descendant la rue de la Roquette, nous vîmes beaucoup de fédérés tués à la barricade de la place Voltaire, sous les yeux du philosophe qui avait la fièvre, en ses dernières années, à tous les anniversaires de la Saint-Barthélemy.

Que devait-il penser à cet horrible spectacle de Français se tuant les uns les autres?

Il y a cent ans, il accusait le christianisme de tous les malheurs de l'humanité. Ce n'est pourtant pas le christianisme qui a inspiré ces révolutions successives qui menacent de dévorer la France sous prétexte d'illuminer le monde.

Ce sera la lampe des morts.

Voltaire lui-même avait reçu un boulet dans sa statue, comme si les révolutions dussent détruire jusqu'au passé.

Parmi les fusillés de la Roquette, nous avions

remarqué une jolie fédérée, mains blanches et bottines mordorées. Parmi les morts de cette barricade qui faisait face à la statue de Voltaire, nous remarquâmes une autre fédérée tout aussi jolie, couchée sur son fusil, sa main blanche sur un pavé, son petit pied flottant dans un affreux soulier Godillot.

La pauvre fille avait bravement fait le sacrifice de sa coquetterie pour chausser ce soulier d'homme.

Ce contraste nous toucha plus que la petite bottine mordorée.

On nous apprit que cette pauvre combattante était une fleuriste de la rue Saint-Denis, maîtresse d'un capitaine qui avait fui au premier coup de feu.

Pauvre fille! c'était bien la peine de se faire tuer pour un pareil chenapan.

VI.

LA COUR MARTIALE.

> Faire grâce, c'est punir; car si on fait grâce de la mort, on ne fait pas grâce de la vie.

Au retour de ce pèlerinage au Père-Lachaise, comme nous contemplions avec une muette horreur les Tuileries incendiées, ce palais de malheur pour les rois et pour les peuples, — où est le palais du bonheur? — nous reconnûmes dans la troupe campée rue de Rivoli un jeune capitaine de nos amis qui purgeait la butte Saint-Roch de toutes les bêtes méchantes et venimeuses qui s'y étaient cachées.

Quoique tout parût presque fini, l'insurrection jetait le dernier coup de griffe de la hyène : des coups de fusil étaient tirés de quart d'heure en quart d'heure sur les soldats. D'où partaient-ils? De tous les côtés, du soupirail de la cave comme de la lucarne de la mansarde.

Les plus acharnés s'imaginaient que la bataille n'était pas perdue, ils brûlaient leur dernière cartouche, persistant à croire que sans les officiers les soldats seraient pour eux.

Le capitaine avait les larmes aux yeux, on venait de lui tuer son lieutenant à côté de lui, au coin de l'Assomption.

On fouillait les maisons de la rue Saint-Honoré; on venait de fusiller un horloger qui avait eu la prétention de faire des remontrances à un colonel sur la loi martiale. Ce n'était pas l'heure, d'autant plus qu'il paraissait trop sympathique aux vaincus. On le soupçonnait non-seulement d'avoir fraternisé avec eux, mais d'avoir caché son fusil, car il avait encore les mains noires.

La mort du lieutenant fut une douleur bruyante et profonde.

— Puisque vous êtes horloger, dites-nous un peu l'heure qu'il est, demanda un soldat à l'avocat des communeux.

— Il est midi.

— Eh bien, reprit le soldat, vous vous souviendrez dans l'autre monde qu'il était midi quand je vous ai brûlé la cervelle.

Et l'horloger tomba dans l'éternité.

Presque au même instant, on amena une créature plus ou moins humaine qui tenait de l'homme et du gamin.

Nous avons eu à la barricade des Amandiers le déplaisir de montrer à nos lecteurs un joli voyou « vomissant son dernier soupir. »

Ce n'était pas le seul.

On en amenait un autre devant le capitaine, tout aussi parfait dans son imperfection, — lâche, cruel, blagueur, bravache, — toutes les vertus des barricadiers patentés.

— Pourquoi font-ils des barricades? demandait-on au cardinal de Retz.

— C'est pour se mettre à l'abri, répondit-il.

En effet, les soldats de l'émeute ne feraient jamais d'émeutes en pleine campagne; protégés par la barricade, ils sont chez eux : voilà pourquoi ils feront toujours des barricades.

Si on leur disait : « Vous allez venir tous tant que vous êtes dans la plaine Saint-Denis, vous aurez à combattre les vrais soldats; vous serez dix contre un avec les mêmes armes, » les barricadiers ne se présenteraient pas. Toutes les bêtes féroces ont leurs tanières, tous les émeutiers ont leurs barricades.

Le nouveau voyou qu'on venait d'amener au capitaine se présenta avec la souplesse d'un acrobate.

Le lecteur n'a peut-être pas oublié ce chenapan nommé Casse-Cou qui insultait, au parc de Neuilly, deux réfractaires qu'on allait fusiller? D'un coup de pied, Carnaval l'avait envoyé rugir à dix pieds de lui. Par malheur, Casse-Cou n'était pas mort de ce coup de pied de cyclope.

C'était lui qu'on amenait devant le capitaine.

On ne l'avait pas arrêté les armes à la main. C'était plutôt lui qui s'était livré dans l'idée de se faire des amis parmi les soldats de Versailles.

Il voulut parler :

— Mon capitaine...

— Je ne suis pas votre capitaine.

— Monsieur le capitaine, ces brigands-là ont failli me fusiller comme réfractaire, car je n'ai jamais voulu marcher avec eux. Voyez plutôt mes mains.

Le capitaine sourit en haussant les épaules.

— Oui, oui, je connais ces manières-là. Il y en a qui s'en lavent les mains parce qu'ils se sont lavé les mains.

Casse-Cou était anxieux.

— D'ailleurs, reprit-il, les lèvres blanches et les yeux hagards, je puis rendre des services...

Et il regardait les fusils des soldats, comme s'il sentait déjà la mort venir.

— Je sais où se cachent les deux frères ***, deux commandants qui ont fait beaucoup de mal.

En effet, les deux frères *** avaient résisté à la tête de leurs bataillons avec un courage à toute épreuve. Au pont de Neuilly et au pont d'Asnières, ils avaient décimé l'armée de Versailles. C'étaient les vaillants d'une mauvaise cause. Ils n'avaient pu se faire tuer dans l'action, ils se cachaient dans la défaite.

— Eh bien ! dit le capitaine à Casse-Cou, si vous savez où ils sont, allez les chercher, dix de mes hommes vont vous accompagner.

On ne saurait s'imaginer la joie de cet horrible chenapan : sa figure s'épanouit comme si la bénédiction du ciel fût venue jusqu'à son cœur, je veux dire comme s'il se fût attablé en compagnie d'un litre de vin bleu.

Il partit en sautillant pour son horrible campagne.

Ce ne fut pas long; au bout de dix minutes il revint gaiement avec les deux commandants.

Ceux-là, c'étaient des hommes : la passion politique les avait égarés, mais ils conservaient toute la dignité du vaincu qui n'a pas failli à la bravoure. Ils étaient beaux tous les deux ; quoique leur costume fût souillé, ils le portaient noblement, sans avoir voulu arracher leurs galons, comme faisaient tous les lâches de la dernière heure.

— Capitaine, dit celui qui marchait en avant, nous n'avons rien à vous dire, faites-nous fusiller, puisque c'est la loi du plus fort.

Nous étions déjà tous émus profondément ; nous regardions tour à tour les deux commandants et le capitaine avec anxiété ; nous ne respirions plus ; une pâleur soudaine s'était répandue sur tous les visages. Ce jour-là encore, on fusillait sans merci quelques chefs comme pour venger les otages.

— Nous ne vous demandons qu'une grâce, capitaine, reprit le commandant qui avait déjà parlé : c'est de mourir du même coup moi et mon frère, la main dans la main : nous ne voulons pas être séparés dans la mort.

Un silence terrible ! — nous entendions battre notre cœur.

— Capitaine, dit le plus jeune commandant, voici ma montre; vous la remettrez à ma mère.

Le capitaine prit la montre.

— C'est tout votre testament?

— Oui, capitaine. Nous pouvons mourir le front haut, car si nous avons fait le mal, c'est en croyant faire le bien. La mort ne nous fera pas changer d'opinion; c'est au nom de l'humanité, toujours trahie, que nous nous sommes battus.

Le commandant prit dans sa poche trois napoléons et deux billets de vingt francs.

— Cet argent est bien à moi, je le donne aux soldats qui vont me fusiller.

Un des soldats se récria :

— Nous ne fusillons pas pour de l'argent.

— Vous vous méprenez, dit le commandant, c'est pour prouver que je meurs sans haine. On donnera cet argent aux pauvres.

Et regardant le capitaine en face :

— Allons, capitaine, nous attendons.

Le capitaine était en présence de son devoir et de sa conscience; il voulait parler, les paroles se glaçaient sur ses lèvres.

— Vous n'êtes pas encore condamnés, murmura-t-il.

Tout le monde respira.

Seul, Casse-Cou, qui regardait cette scène en souriant, comme s'il fût au paradis de la Porte-Martin, pour parler comme lui, se rembrunit tout à coup.

Le capitaine reprit, en s'adressant aux deux commandants :

— Cet homme que vous voyez là, devant vous, a servi sous vos ordres ?

— Oui, capitaine; on me l'avait recommandé; je l'ai même pris comme ordonnance, mais je n'ai pas eu à me louer de lui.

— C'est lui qui vous a trahis.

— Nous n'en doutons pas, car il a toujours joué un double jeu.

— Eh bien, messieurs, avant de vous faire passer en cour martiale, je vais vous donner le spectacle de la justice.

Le capitaine ordonna à ses hommes de fusiller Casse-Cou.

Ce chenapan chancela et se roula tout éperdu aux genoux du capitaine.

— Grâce ! grâce ! grâce ! cria-t-il; on m'avait promis la vie sauve ; je ferai tout ce qu'on vou-

dra, j'en dénoncerai d'autres encore. Grâce! grâce! grâce!

Le capitaine arma son revolver.

— Non, dit-il en le désarmant, je ne veux pas que le sang d'un lâche rejaillisse sur moi.

Et se tournant vers les soldats :

— Fusillez-moi ce traître.

Les soldats dirent à Casse-Cou de se lever pour recevoir la mort; mais il n'était pas de ceux qui attendent la mort debout; on le fusilla dans le ruisseau, comme un chien enragé.

Je ne doute pas que les plus opiniâtres apôtres de l'abolition de la peine de mort n'eussent applaudi à cette exécution.

Le monde était délivré d'une abjecte créature qu'il fallait rejeter au néant. La vie s'était trompée, la mort devait passer à son creuset ce vert-de-gris.

VII.

L'HOMME ANONYME.

L'humanité a le front dans le ciel et les pieds dans l'abîme.
NEWTON.

Le lendemain — c'était le dimanche 29 mai, à six heures du matin — je rencontrai le comte de Volnay devant le palais du Conseil d'État, qui brûlait encore. Je fus frappé de sa pâleur. Il me dit en quelques mots l'histoire de sa sœur. Nous nous hasardâmes à travers les poutrelles fumantes. Nous vîmes venir à nous un petit homme qui avait l'air d'un clerc d'huissier sans emploi.

— Que savez-vous, Hobard?

— Tout et rien. J'arrive de Bercy, où j'ai assisté à l'acte d'accusation, à la condamnation, au recours en grâce, et à l'exécution de six femmes incendiaires, d'abominables créatures bien connues à la Préfecture de police.

— Comment se trouvaient-elles à Bercy, si c'étaient des pétroleuses?

— Elles ont fait comme tous les insurgés, elles s'étaient repliées, mais celles-là s'étaient repliées au bon coin, au milieu de cinquante tonneaux de vin et d'eau-de-vie étagés sur le quai. Je vous prie de croire que plus d'une tonne avait été mise en perce par ces drôlesses; aussi étaient-elles soûles de vin bleu, de vin rouge et de vin blanc, — l'ivresse tricolore. — Mais elles avaient l'écharpe rouge nouée autour du corps. Elles n'étaient pas seules, il y avait avec elles un commandant et sa maîtresse.

Hobard se baisa le bout des doigts pour exprimer combien celle-là était jolie.

— Très-jolie! Elle était digne d'un meilleur sort. Fort gentille et fort bien attifée. Il y avait encore trois soldats de la ligne qui avaient déserté, un canonnier et un fédéré, tous les autres avaient fui plus loin. L'affaire du commandant fut bientôt faite; il mourut en regardant sa maîtresse et en criant : Vive la Commune! La pauvre fille était terrifiée; elle avait l'air de ne pas croire que ce fût arrivé; peut-être aimait-elle bien son commandant, mais elle ne montra pas qu'elle voulût

mourir avec lui; elle voulait fuir ou se dérober.

— Et les autres femmes?

— Les autres femmes! peut-être se fût-on contenté de les faire prisonnières, puisqu'il y a un dieu pour les ivrognes; mais la première, plus soûle encore que les autres, injuria les soldats et leur jeta une bombe Orsini. Or, savez-vous où elle avait niché cette bombe, car elle ne la portait pas à la main?

— Dites!

— Eh bien, elle cachait sa bombe dans son chignon!

— Voilà un singulier arsenal, dit René de Volnay avec quelque surprise.

— Elle n'était pas la seule; deux autres encore avaient ainsi bouffé leur chignon, ce qui acheva de les condamner toutes, même la maîtresse du commandant, qui n'avait pas de chignon. On les mit deux par deux devant un mur. La petite frisette aux cheveux bouclés se cachait jusque-là derrière les autres; on la mit toute seule, la septième, devant le mur. Quatre secondes de plus, c'était fini d'elle; mais elle se jeta éperdument vers un officier, en criant : « Je ne veux pas mourir! » — Eh bien, dit l'officier attendri, celle-là

ira à Versailles ; qu'on fusille les six autres. Quatre secondes après, la dernière mordait la poussière à côté du commandant.

— Savez-vous le nom de ce commandant?

— Il a dit qu'il se nommait Surgère ; mais ce dernier mot a été un mensonge.

— Vous êtes bien sûr que ce n'était pas M. Adolphe Ducharme ni sa maîtresse, la Duportail ?, Hobard, il faut que vous me trouviez aujourd'hui, mort ou vif, ce chef de légion des insurgés qui s'était baptisé du nom de Cœur-de-Lion, mais dont le vrai nom est Ducharme.

Le comte de Volnay portait sa main fiévreuse à son revolver.

— Je le connais bien, dit le petit homme en roulant ses prunelles de feu et en respirant à larges narines comme s'il était déjà sur la piste de l'insurgé.

Le personnage du Conseil d'État avait ouvert son porte-cigares sans écouter la réflexion de Hobard, lequel s'empressa de prendre un tison.

— Voilà du feu, reprit-il.

— Jamais ! ce feu-là me brûlerait les entrailles.

Il repoussa le tison d'un air indigné et fit flamber une allumette.

— Il me faut ce Ducharme; vous êtes un fin dénicheur de merles, vous entendrez siffler celui-là.

— Ah! j'ai bien peur que celui-là n'ait sifflé son *De profundis*, car il paraît qu'on l'a vu tomber tout sanglant au pied d'une barricade.

— Il me faut ce colonel. Il n'est ni membre du Comité central ni membre de la Commune; mais il est au-dessus de toute cette racaille. Cœur-de-Lion jouait au milieu d'eux sans mettre sa griffe sur leurs forfaits; mais ce qu'il y a de viril dans la défense de Paris, c'est lui qui l'a inspiré.

Le comte de Volnay se reprit :

— Quand je dis : c'est lui, c'est bien aussi sa maîtresse, une quasi-baronne, une drôlesse de tous les mondes, même du meilleur.

Hobard opina du chapeau :

— Je sais ce que vous voulez dire : Mlle Angéline, ci-devant fille d'un horloger du faubourg Saint-Germain; ci-devant lingère rue de la Paix, d'où elle s'envola un jour à Bade avec un journaliste. Je l'ai retrouvée à Monaco, au trente-et-quarante, avec un prince moldave. Revenue à Paris, elle a été pour quelque chose dans un emprunt étranger, — le trait d'union. — Ces coquines-là finiront par gouverner le monde, si on laisse pleu-

voir l'argent dans leur main. Après cela, elle est devenue baronne ; mais il paraît qu'elle n'en était pas plus riche au 4 septembre. C'est vers ce temps-là qu'on l'a vue s'acoquiner à Ducharme, qui revenait du côté de la Lorraine avec beaucoup de galons, sous prétexte qu'il avait commandé une compagnie de francs-tireurs, qui, je crois bien, avait tué plus de grives que de Prussiens.

— Je vois avec plaisir que vous savez votre histoire. Tant vaut l'homme vaut la femme. Vous mettrez la main sur la demoiselle. Quand j'aurai Cœur-de-Lion et sa maîtresse, il n'y aura plus de secret pour nous dans la Commune, ni dans l'avant-Commune ni dans l'arrière-Commune ; on pourra couper tous les fils de cette abominable comédie. Commencez par le commencement ; sachez d'abord s'ils sont vivants.

— Je commence quelquefois par la fin, parce que c'est le chemin le plus court ; mais soyez sûr que je ne perdrai pas une heure.

Voilà, à quelques mots près, les termes de cette conversation matinale dans les ruines du Conseil d'État.

Pourquoi René de Volnay voulait-il Cœur-de-Lion et l'Amazone ?

VIII.

OU EST LA FEMME.

Un portrait de femme trahit la femme, si le peintre a du génie, puisqu'il démasque le cœur. Devant le peintre, Célimène n'a plus d'éventail.

OCTAVE DE PARISIS.

Le chien est l'ami de l'homme, parce que le chien n'a pas encore d'opinions politiques.

LÉON GOZLAN.

A côté de la police officielle, il y a la police de fantaisie; c'est la plus forte, parce que c'est la plus hardie. Elle a le travail nocturne de la taupe, mais elle a des rapidités d'aigle et de lion. Elle a l'oreille dans les murs, elle a la clef des portes dérobées, elle a le secret des cœurs. Celle-là sait les mystères de Paris; mais elle ne travaille qu'à ses heures, car elle a ses jours de paresse. Elle aurait honte d'elle-même si elle n'était sceptique et capable de trahir ceux qu'elle sert comme ceux qu'elle livre.

Hobard appartenait à la bande de la police de fantaisie, bande indisciplinée s'il en fut. Hobard servait Dieu et diable. Quand le préfet n'avait pas de travail pour lui, il travaillait pour le premier venu : ici pour une agence matrimoniale à l'affût des dots, là pour un amoureux qui voulait gagner une servante à sa cause, plus loin pour un créancier en peine de son débiteur, et cent autres immixtions dans le secret des familles et des affaires.

Vous n'espérez pas, j'imagine, que je vous dise d'où venait cet homme. Je n'en sais rien ; je ne veux pas le savoir. Il est probable qu'il n'avait été ni sénateur ni agent de change. Après cela, le bagne est peuplé de gens de bien qui ont fait quelque figure dans le monde.

J'entends encore la voix bien timbrée du personnage; je vois encore la figure lumineuse du « dénicheur de merles. » Ce n'était pas cette éternelle figure d'agent de police peinte dans tous les romans; il avait au contraire l'air d'un sacristain, une bonne bête de physionomie qui n'effarouchait personne; tous les secrets fussent venus familièrement se poser sur lui comme les oiseaux sur les bœufs de Pierre Dupont. C'est que Hobard était

plus fort que ses pareils; il cachait son jeu, comme cette grande dame qui disait à la princesse de Liéven : « Je suis bien meilleur diplomate que vous : vous avez des airs diplomatiques, et j'ai la mine d'une étourdie. »

On sait qu'Adolphe Ducharme était allé prendre un appartement, à Montmartre, rue des Abbesses, comme pour se retremper sur le sol plébéien.

Hobard savait sa nouvelle demeure.

C'était un rez-de-chaussée obscur et humide, où un homme habitué au luxe n'eût pas voulu mettre le pied s'il n'eût été pris par une illusion de jardin, dix mètres carrés, un arbre, une treille, un massif, quelques roses maladives, un gazon clair-semé et un banc moussu.

Le rez-de-chaussée était assez vaste. Ducharme y avait jeté pêle-mêle tous ses meubles, dans le beau désordre de sa vie. Il n'avait même pas accroché ses tableaux ni ses gravures. De simples rideaux de vitrage tombaient sur les fenêtres. On sentait bien, en entrant dans le rez-de-chaussée comme dans le jardin, que cela n'était pas habité; en effet, le nouveau locataire n'y avait pas couché une seule fois. Il y passait çà et là dans la journée,

souvent seul, quelquefois avec un ami; il feuilletait des lettres dans le salon ou fumait un cigare dans le jardinet; après quoi il reprenait bientôt sa course vagabonde à travers toutes les ambitions démocratiques.

Il aurait pu ne pas aller du tout rue des Abbesses, puisque sa vie n'était pas là. Mais il y venait voir tous les jours un ami, le meilleur de ses amis : — son chien.

Vous connaissez Thermidor? C'était un vrai chien français, — je me trompe, — c'était un griffon écossais, avec les bâtardises de caniche canadien. Ni grand, ni petit; un animal dont on n'eût voulu ni dans un salon ni dans une meute; une bête plébéienne s'il en fut, mais si bonne qu'elle en était belle. Dans sa tête intelligente, on reconnaissait tout de suite toutes les vertus de la résignation et du sacrifice.

Aussi, était-ce tous les jours une vraie fête pour l'homme comme pour le chien. On se jetait dans les bras l'un de l'autre. Thermidor pleurait de joie; il aboyait, il dansait, il disait mille choses par les yeux et par les caresses. Si Ducharme s'asseyait dans le salon, le chien, tout respectueux qu'il fût pour un maître qui avait six galons, sau-

tait familièrement sur ses genoux, parce que l'amitié l'emportait sur la déférence.

Dans le jardin, Ducharme pouvait tourner cent fois autour de son acacia comme Méry autour de son arbre de Marseille, sans perdre d'un pas son ombre, je veux dire son chien. Thermidor comprenait la rêverie ou la préoccupation de son maître; il ne voulait pas le troubler par ses jappements ou par ses familiarités; il le suivait silencieusement, imitant les airs penchés ou conspirateurs, les mouvements d'inquiétude ou d'enthousiasme de cet homme qui se croyait quelqu'un ou quelque chose dans la révolution nouvelle.

Venait l'heure fatale des adieux; la joie n'avait duré qu'un quart d'heure; cette fois on s'embrassait encore, mais tristement. Le chien regardait son maître avec l'expression d'une femme abandonnée; il contenait ses cris, parce qu'il craignait d'affliger Ducharme, mais il ne pouvait masquer son chagrin.

Il était arrivé quelquefois au jeune homme d'emmener la bête à travers Paris; c'était alors de folles gaietés; mais cela était arrivé si rarement que Thermidor n'osait pas demander cette promenade sur le seuil. Il s'asseyait gravement et

acceptait sa solitude quand son maître allait fermer la porte pour partir.

Un facétieux camarade de Ducharme disait souvent : « Savez-vous où va ce conspirateur? Il va voir son chien ou Flourens, deux bonnes bêtes. »

Quand Angéline se plaignait à son amant de ne pas l'avoir vu, il lui disait si souvent qu'il était allé voir son chien qu'elle avait fini par prendre Thermidor en grippe.

Elle s'était avisée, pour retenir plus longtemps Ducharme, de vouloir prendre le chien chez elle; mais Thermidor n'était pas un chien de petite-maîtresse ou de courtisane. Elle en avait d'ailleurs un autre, un bichon à faveurs roses, bien peigné et bien ambré, un aristocrate qui avait grogné devant la canaille.

Thermidor fut renvoyé à sa niche.

Quand Hobard fut dans la rue des Abbesses, à cinquante pas de la maison de Ducharme, il vit passer près de lui un chien qui marchait lentement et qui se retournait comme s'il cherchait son maître.

Quoiqu'il ne fût pas beau, quoiqu'il eût le poil en insurrection, quoiqu'il eût le regard en dessous

d'un être qui n'a pas confiance, Hobard, qui avait un nez de chien, appela la bête de la voix et de la main.

Un secret intime lui disait que ce chien lui serait bon à quelque chose.

— C'est un chien d'insurgé, murmura-t-il, puisqu'il a perdu son maître.

Quoique Hobard voulût caresser le chien, Thermidor ne vint pas à lui.

L'homme anonyme passa outre et fut bientôt devant la maison d'Adolphe Ducharme.

Comme il allait entrer dans la cour pour parler au portier, il s'aperçut que le chien l'avait suivi, mais à distance. Il le regarda mieux; il vit que Thermidor était plus inquiet.

Un charbonnier passait.

— A qui donc ce chien perdu? lui demanda Hobard.

— Ce chien perdu ne retrouvera pas son maître, dit le charbonnier.

Le chien sembla comprendre qu'on s'occupait trop de lui. Il passa son chemin.

Hobard entra dans la loge du portier.

— Est-ce que ce chien qui passait là n'est pas de la maison?

— Il a été de la maison, citoyen.

— Oui, monsieur, dit la femme effrayée de ce mot « citoyen » échappé des lèvres de son mari, car Hobard avait l'air d'un mauvais citoyen.

— Oui, monsieur, ce chien était de la maison; mais comme il n'y a plus personne dans la maison, il n'est plus de la maison. La pauvre bête court tout Paris à la recherche de son maître, mais elle revient toujours de notre côté. Que voulez-vous? Thermidor n'était pour rien dans la Commune, pas plus que nous. Il ne faut pas lui en vouloir si son maître a été fusillé ou tué sur une barricade.

— Son maître, c'était Ducharme, le chef de légion?

— Oh! monsieur, nous ne connaissions ni son nom ni son titre.

— Enfin, c'était Cœur-de-Lion?

— Oui, c'est bien cela; il n'était connu que sous ce sobriquet; mais il avait payé d'avance, tout en nous disant : Si on vous demande qu'est-ce qui habite ce rez-de chaussée, vous direz que vous n'en savez rien.

Hobard montra un ordre du préfet de police qui lui permettait d'entrer partout.

Il entra donc dans l'appartement d'Adolphe Ducharme.

La première pièce était si sombre qu'il demanda deux bougies, comme pour descendre dans les catacombes.

— Cet homme se cache ici? dit-il au portier d'une voix brève et sûre.

— Je vous jure, citoyen, qu'il est mort vers le mardi ou le mercredi; il n'a point reparu.

— Qui vous dit qu'il soit mort?

— C'est son chien. Voyez-vous, monsieur, reprit la portière, dans la nuit du mercredi au jeudi, la pauvre bête a pleuré jusqu'à nous empêcher de dormir. Je sais bien que ce n'est pas une grande perte; mais un chien, n'est-ce pas? ça n'a pas d'opinion, ça pleure aussi bien un insurgé qu'un soldat de Versailles.

La portière porta son tablier à ses yeux.

— Dès la pointe du jour, monsieur, dès que j'ai ouvert la porte, le chien s'est enfui à toutes jambes; je suis sûre qu'il voulait revoir son maître. Le soir, il est revenu en pleurant, parlant à mon mari et à moi, comme si nous en savions plus que lui. Il ne l'avait pas retrouvé. Depuis, il va, il vient, comme un pauvre chien perdu.

Hobard était retourné vers la porte cochère pendant que la portière allumait une bougie et une chandelle, car elle n'avait trouvé qu'une bougie chez Cœur-de-Lion.

— Appelez donc le chien, dit-il au portier.

Le bonhomme obéit.

— Thermidor! Thermidor! cria-t-il à la pauvre bête.

Les chiens, qui font un peu le même service que les portiers, ne se rencontrent jamais sans grogner.

Thermidor ne répondit pas à l'appel de celui-ci.

— Attendez, dit la portière, j'ai mon moyen.

Elle alla droit à Thermidor et lui parla comme à un petit enfant. Il s'adoucit et s'apprivoisa sous ses caresses, quoiqu'il eût l'air encore de s'en défier.

— Viens, mon ami, viens avec moi, je te donnerai du sucre et je te parlerai de Cœur-de-Lion.

Thermidor avait vaguement compris que le nouveau venu s'occupait de son maître. Peut-être était-ce un ami de Cœur-de-Lion qu'il ne reconnaissait pas. Il se laissa prendre, agitant la queue avec un demi-espoir.

Thermidor aimait la maison, mais ne restait pas souvent à la maison.

Il courait Montmartre; il venait jusqu'au café de Madrid pour voir son maître; il allait chez Mme Ducharme, rue Saint-Lazare; il se hasardait jusqu'à la porte d'Angéline Duportail, pleurant ou aboyant pour se faire ouvrir.

Mais, le soir, il rentrait comme un bon citoyen qui n'aime pas les querelles nocturnes.

Quoique Cœur-de-Lion l'aimât beaucoup, il ne l'emmenait presque jamais aux avant-postes, ne le trouvant pas digne de l'état-major d'un chef de la Commune. Quand il rentrait, on lui ouvrait l'appartement; il se précipitait dans toutes les pièces, comme s'il dût retrouver son maître; mais ce n'était que l'affaire d'un instant. Il revenait dans l'antichambre et hurlait sa désolation.

C'était bien pis depuis quelques jours, il semblait que son âme de bête fût à la hauteur tragique des événements : il avait les cris superbes du désespoir.

Cette fois encore, il courut dans toutes les pièces; mais l'agent de police vit tout de suite que Cœur-de-Lion n'était pas là, car le chien revint jusque dans la cour avec la mine plus désolée encore.

— Madame, dit Hobard à la portière, gardez-moi ce chien.

—Comme pièce de conviction? dit cette femme, qui ne comprenait pas.

—Oui, dit Hobard, qui n'aimait pas les explications.

Il se contentait de prendre quelques notes pour peindre la physionomie de l'appartement, quand tout à coup il fut arrêté dans son rapide examen par un admirable portrait de femme peint par Renoir, un peintre de l'école réaliste qui fait crier la vérité.

Ce portrait, c'était la femme elle-même ; on sentait la vie, on voyait l'âme. Il ne lui manquait même pas la parole, tant ses yeux et sa bouche avaient l'éloquence du cœur et de l'esprit.

La femme était peinte en pied, avec quelque mauvais goût, dans une chambre capitonnée de soie bleu-de-ciel. Elle était vêtue d'une robe blanche, si légère et si transparente, que le regard le moins chercheur pénétrait par toutes les beautés du buste. L'artiste avait merveilleusement montré la chair sous l'étoffe. Aussi Ducharme avait-il dit à quelqu'un de ses amis : « Ne regardez pas ma maîtresse, elle est en robe montante. »

Ce qui voulait dire, à peu près, que la robe du peintre la déshabillait.

La dame effeuillait mélancoliquement un bouquet : les dernières illusions sans doute, quoiqu'elle fût bien jeune; mais on jugeait sur sa physionomie qu'elle était trop savante en toutes choses.

Très-belle créature d'ailleurs; grande, désinvoltée, tout à la fois fière et féminine; je ne sais quel dédain dans la bouche, tandis que l'œil versait des regards voluptueux. Vraie figure de courtisane qui cherche à briser la ceinture du serpent, mais qui ne fait que s'y étreindre de plus en plus.

Hobard, qui, selon sa coutume, avait laissé son cœur à la porte, n'en fut pas moins sous le charme de cette femme étrange.

— Ah ! murmura-t-il, ces gredins-là ont supprimé Dieu et le diable, mais ils auront beau faire, Dieu leur survivra, et le diable sera toujours la femme.

Hobard était un drôle, mais il tranchait du philosophe. A force de chercher le secret des hommes, il avait fini par découvrir çà et là le secret des choses.

Il contemplait avec un plaisir secret ce portrait d'Angéline Duportail, tout vivant par la force créatrice du peintre. Renoir n'avait pas voulu faire

plus beau que nature : voilà pourquoi son portrait était si profondément vrai.

Une femme du monde aurait voulu que la robe fût moins chiffonnée; sans doute elle aurait demandé la figure moins blanche pour qu'on ne l'accusât pas du crime de poudre de riz ; les sourcils moins noirs pour qu'on n'y vît pas le crayon ; mais le peintre inexorable avait tout dit par son pinceau, n'oubliant pas de carminer les lèvres, selon les habitudes de la dame.

— Voilà Thermidor! dit tout à coup la portière ; j'ai eu bien de la peine à le rattraper.

Hobard caressa le chien et le prit sans façon pour le présenter devant le portrait.

— Tiens, lui dit-il, tu connais bien cette femme-là?

IX.

CŒUR-DE-BÊTE.

Quand c'est le cœur qui mène l'esprit, le cœur perd l'esprit.
Quand c'est l'esprit qui mène le cœur, l'esprit perd le cœur.

MARIVAUX.

Regarde bien ta porte quand tu sortiras, car tu n'es jamais bien sûr de rentrer chez toi.

Sentence arabe.

La portière devenait bavarde.

— Si Thermidor connaît l'Amazone ! dit-elle, je le crois bien ; car cette « jeune personne » venait quelquefois avec M. Cœur-de-Lion. Elle était un peu fière, mais elle était bonne au pauvre monde ; un jour qu'elle me trouva malade, elle me donna un billet de cinquante francs. Pendant le siége, c'était beau, n'est-ce pas?

— Elle avait donc beaucoup d'argent? demanda Hobard, qui revenait à son rôle de juge d'instruction.

— Ah! ni moi non plus! Ce que je sais, c'est qu'un autre jour elle m'a encore donné un billet de vingt-cinq francs pour le chien, en me disant : Il faut que tout le monde vive. Elle savait que M. Cœur-de-Lion, qui adorait Thermidor, pouvait bien le laisser mourir de faim, parce qu'il pensait à autre chose.

— Eh bien, Thermidor, dit une seconde fois Hobard au chien, reconnais-tu bien cette dame-là?

Le chien le regarda après avoir regardé le portrait, comme s'il cherchait à comprendre.

— C'est bien, madame, dit Hobard à la portière, je vais continuer ma perquisition, mais le chien restera avec moi. — Tenez, il faut que tout le monde vive, comme disait la dame.

Et il donna cent sous à la portière.

Resté seul avec le chien, il lui passa trois ou quatre fois la main sur l'oreille; il le flatta de quelques tapes sur le museau et sur l'oreille, lui parlant toujours pour l'accoutumer à sa voix.

Il fureta partout, regrettant de n'avoir pas pris un serrurier pour ouvrir les meubles; mais il se promit de revenir. D'autant plus qu'il savait bien que c'est encore dans leur maison qu'on a plus de chance de trouver ceux qui se cachent, parce qu'ils

ont toujours oublié quelque chose et parce qu'ils se croient mieux cachés chez eux que chez leurs amis.

Tout en allant d'une pièce à l'autre, il s'aperçut que le chien flairait quelque chose sur une petite console; il s'approcha et vit que c'était des gants dépareillés d'homme et de femme; un gant de peau-de-chien, un gant gris-perle, un gant noir et un gant paille. Que faisaient là ces gants? Sans doute Angéline avait un jour oublié les siens. Peut-être Ducharme les avait-il gardés par souvenir.

Hobard regarda encore le portrait.

— C'est bien la main des gants paille, dit-il.

Il saisit tous les gants, les présenta au nez du chien et les mit dans sa poche.

C'en était fait, il avait son talisman. Le chien était conquis à l'homme.

Aussi, quand il sortit, qui fut bien étonné, ce fut la portière de voir que le chien suivait Hobard sans retourner la tête.

— Vous reviendrez, n'est-ce pas, monsieur? dit-elle en clignant de l'œil.

— Oui, oui, répondit-il.

— A la bonne heure, car, voyez-vous, cela me

fait peu de peine pour M. Cœur-de-Lion, puisque c'était un insurgé; mais son chien, n'est-ce pas? c'est autre chose, il n'a fait de mal à personne. Pour nous, c'est comme l'enfant de la maison; s'il revient tous les jours ici, ce n'est pas parce que je lui donne sa pâtée, c'est parce qu'il nous aime. Nous n'avons pas de quoi nous payer des bêtes, ni chat, ni serin, ni chien; mais si on avait de mauvaises intentions sur Thermidor, il faudrait le dire, car nous serions des père et mère pour lui.

Disant ces mots, la portière éternua irrévérencieusement au nez de l'homme anonyme.

— Elle cache bien son jeu, murmura Hobard; vraie nature d'insurgée : ce n'est pas le chien qu'elle voudrait voir revenir, c'est le maître. Mais je tiens la clef de tout.

Et il siffla Thermidor.

Il savait la demeure de la ci-devant baronne de Courthuys, qui avait repris gaiement son nom d'Angéline Duportail.

L'Amazone, en quittant le faubourg Saint-Germain, était venue se nicher dans un petit appartement de la rue de l'Arcade.

Une de ses amies qui l'accompagnait lui dit :

— Quoi, tu vas habiter ce petit coin-là !

— Reviens dans huit jours et tu verras.

En effet, huit jours après, le petit coin était métamorphosé par le génie d'un tapissier et par la richesse de l'ameublement.

Aussi le propriétaire, ayant fait une visite à sa locataire, regretta de ne pas lui avoir loué — ce petit coin-là — deux mille francs au lieu de mille francs.

Mais il la trouva si jolie qu'il faillit lui proposer de ne pas lui faire payer du tout de location.

Dès que Hobard arriva rue de l'Arcade, il vit que le chien dressait les oreilles et s'animait.

— Nous allons trouver Cœur-de-Lion, dit-il à mi-voix.

Il répéta trois ou quatre fois ce nom de Cœur-de-Lion, comme pour mettre le chien plus en éveil.

Le chien ne se fit pas prier pour passer en avant. D'un bond il franchit le seuil d'une porte cochère : c'était la maison d'Angéline.

— Mademoiselle Angéline Duportail ? dit l'agent de police au concierge.

— Ah ! monsieur, voilà dix fois qu'on m'adresse la même question aujourd'hui ; c'est à donner sa langue au chien.

Et il caressa Thermidor, qui le regarda avec quelque fierté.

— Eh bien, pour la onzième fois, je vous demande si Mme Angéline Duportail est ici? reprit Hobard.

— Quand on demande tant les gens, c'est qu'ils n'y sont pas, continua le portier en reprenant son balai.

— Eh bien, si elle n'y est pas, vous allez m'ouvrir sa porte, dit l'agent d'un ton de commandement.

Le portier comprit tout de suite qu'il n'y avait pas à répliquer.

— On y va, on y va, dit-il avec quelque soumission.

Le chien s'était élancé dans l'escalier; ce qui parut d'un bon augure à Hobard.

— Qui sait, se dit-il, si l'homme ne se cache pas?

Quand le portier eut pris la clef, il murmura d'un air hypocrite :

— Monsieur a sans doute une autorisation?

— J'ai mieux que cela, j'ai un ordre.

On monta l'escalier silencieusement.

Quand on fut au palier du troisième étage, le portier ouvrit une porte à gauche.

— Mme Angéline Duportail n'habite donc pas tout le troisième étage?

— Non, monsieur, on a coupé l'appartement en deux.

— Moitié pour elle et moitié pour son amant, sans doute?

— Son amant? Dieu merci, nous avons ici un curé de la Trinité.

— Un curé! Est-ce qu'ils faisaient bon ménage?

— Oui : ils ne se voyaient jamais.

On entra. Le chien passa le premier, mais sans emportement.

Hobard jugea alors que l'homme n'était pas là.

En effet, la recherche fut bientôt faite. L'appartement se composait d'un petit salon, d'une chambre à coucher et d'un cabinet de toilette; un véritable appartement de garçon habité par une amazone, qui y déjeunait d'une tasse de chocolat. Angéline Duportail dînait à la Maison-d'Or ou au cabaret, selon les aventures de la journée.

Dans cet appartement, pas une cachette possible au premier coup d'œil, ni même après examen. De petites cheminées, pas de fausse porte, des tentures sur des murs qui ne sonnaient pas le creux. L'appartement, d'ailleurs, était en désor-

dre; un lit défait, une jupe par-ci, une robe par-là, des bottines dépareillées : on voyait que la femme de chambre avait quitté l'endroit en même temps que sa maîtresse.

Hobard arrêta ses yeux sur un petit revolver, un vrai bijou américain que Cluseret avait donné à Angéline. Pourquoi ne l'avait-elle pas emporté pour se défendre sur les barricades ?

Hobard passa le revolver sous le nez du chien, mais, depuis sa blessure, Thermidor n'aimait pas les armes à feu : il se détourna et secoua les oreilles.

— C'est une arme prohibée, dit Hobard en s'emparant du bijou. Il ne faut pas que la dame puisse en faire mauvais usage : si jamais elle revenait ici, elle pourrait attenter à ses jours !

Et se reprenant, avec un sourire malicieux :

— Comme sa vie ne lui appartient plus, comme sa vie nous appartient, ce ne serait plus un suicide, ce serait un homicide.

Hobard, de plus en plus surexcité par la curiosité, s'était approché d'un petit secrétaire où des papiers étaient éparpillés ; on avait dû y prendre les lettres les plus précieuses. Il se pencha pour voir s'il restait quelque chose à trouver.

Il lut d'abord une facture de couturière.

— C'est étrange, dit-il, c'est une facture acquittée !

Comme il avait remué la facture, il trouva dessous une lettre, sans doute oubliée, qu'il s'empressa de lire.

Ma chère folle, n'oublie pas de me prendre à six heures et demie au Café de Madrid.

Je suis si dégoûté des hommes, comme le grand Danton, qu'il faut que je me repose dans le babil d'une femme.

Nous dînerons ensemble je ne sais où.

CŒUR-DE-BÊTE.

— A la bonne heure ! dit Hobard ; Cœur-de-Lion avait du bon ; il reconnaissait que ses camarades de révolution ne valaient pas mieux que lui.

Ce fut la seule lettre que trouva l'agent de police, si ce n'est une lettre commencée de la ci-devant baronne, portant encore le tortil imprimé en or. Ce brouillon était adressé à un membre du gouvernement du 4 Septembre ; l'Amazone l'appelait familièrement : « Mon cher ami. »

Elle lui parlait de leur rencontre chez une amie

où ils avaient parlé de la République avant la lettre, entre un mot risqué et une tasse de thé.

Elle comptait sur le génie de l'homme du 4 Septembre pour la régénérescence du vieux monde. Elle voulait bien lui donner quelques conseils, et elle finissait par lui demander son appui pour un capitaine de francs-tireurs qui avait son plan, comme le général Trochu, pour ne pas sortir de Paris.

Elle lui accordait, sans façon, une audience chez elle.

La lettre fut-elle envoyée? le ministre vint-il prendre audience chez la dame? voilà ce que se demanda Hobard, qui était trop curieux.

— Ces femmes-là touchent à tout, dit-il d'un air dédaigneux; on les voit dans tous les mondes; elles connaissent Dieu et diable, elles brouillent la monarchie et la République, ou plutôt elles sont le trait-d'union. Celle-ci, par exemple, était de la Commune, elle était du gouvernement du 4 Septembre; il n'est pas douteux qu'elle n'eût ses grandes entrées au dernier ministère de l'Empire. Elle me paraît une rude gaillarde! Il faut que je la trouve. Ce sera l'Ariane du labyrinthe, si Thermidor n'a pas de nez.

Sur la cheminée, dans un cornet en vieux chine, Hobard trouva encore quelques papiers.

— Oh! oh! s'écria-t-il, un billet de Raoul Rigault.

Il s'approcha de la fenêtre et lut ces quelques mots :

Madame et mauvaise citoyenne,

Quelle sacrée idée avez-vous eue là de me faire souper avec un j— f— de Versaillais, car votre ami a beau être patenté par vous, il travaille contre la Commune.

Se défier toujours des gens qui vous sont recommandés ; je suis de l'école de Delescluze ; dès qu'on me recommande quelqu'un, je fais une croix sur son nom.

C'est la seule croix que je reconnaisse.

On vous pardonne pour vos beaux yeux; ils n'en ont pas de pareils à Versailles. Aussi Jourde me disait-il hier : « Jour de Dieu, il faut que je mette un impôt sur ces yeux-là ! »

RAOUL RIGAULT.

Dites à Dombrowski et à Adolphe Ducharme qu'ils ne s'amusent pas trop avec vous aux bagatelles de la porte des Ternes. Vous êtes brave comme eux, vous leur montrerez le chemin.

Le drapeau rouge fera le tour du monde en passant par Versailles.

— Oui ! oui ! dit Hobard, le drapeau rouge fera le tour du monde en passant par Nouka-Hiva.

Comme Hobard promenait ses regards çà et là, il s'écria tout à coup :

— Tiens ! la dame fume.

Il avait avisé un porte-cigares sur la table de nuit.

— Oh ! non, monsieur, dit le portier, madame ne fumait pas ; quelquefois une cigarette, pour faire de la fumée.

— Oui, quand le ciel bleu l'ennuyait. Toutes ces femmes sont pareilles ! Alors ce porte-cigares était à son amant?

— Son amant, son amant, je n'en sais rien ; mais je sais bien que ce porte-cigares ne renferme que des cigares et qu'elle fumait des cigarettes. Je ne sais si celui-là était son amant, ou son mari, ou son frère.

— Vous saviez très-bien qu'ils vivaient maritalement, elle et Cœur-de-Lion.

L'homme au porte-cigares devait venir tous les jours, ou plutôt tous les soirs, et ne s'en allait que tous les matins.

— Vous savez, péché caché est à moitié pardonné ; je ferme les yeux quand je ne dois pas les ouvrir.

— C'est bien, c'est bien, ne jouez pas au mystère ; je vous ferai parler malgré vous, quand le moment sera venu.

Hobard avait à peine le porte-cigares dans les mains que Thermidor vint y mettre le nez avec émotion.

— Tenez, en voilà un qui ne fait pas tant de façon pour me dire que le porte-cigares est à celui qu'on appelle Cœur-de-Lion ; il ne fait pas tant de façon pour le reconnaître.

Et se penchant sur le chien :

— Oui, ma bonne bête, ce porte-cigares est à ton maître ; oui, oui, oui, lèche-le.

Hobard avait ouvert le porte-cigares ; il y trouva deux londrès, un billet de cent francs, un billet de vingt-cinq francs et une lettre qui portait le timbre d'Orléans. C'était une lettre de Marguerite où Diane avait mis un mot.

Naturellement Hobard voulut lire la lettre.

— C'est étonnant ! dit Hobard qui ne voulait pas s'attendrir, ils ont tous une mère, des sœurs, une maîtresse. Tous ne viennent donc pas du

bagne? Ceux-là n'en sont que plus coupables pour être sortis d'une famille nourrie de bons sentiments.

Il remit la lettre dans le porte-cigares, à côté des billets, et le repassa sous le nez du chien.

— Mon pauvre Thermidor, lui dit-il en le caressant, respire-moi cela.

Le chien promenait son nez sur le cuir de Russie. Quand il sentit la lettre, il la lécha.

— Tu vaux mieux que ton maître, va, car je suis sûr qu'il n'a pas baisé cette lettre, lui.

Hobard sortit et appela le chien.

— À moi, Thermidor! Nous allons retrouver ton maître et ta maîtresse.

FIN DU TOME PREMIER.

TABLE DU TOME PREMIER

LIVRE I.

LES AMOUREUSES SOUS LA COMMUNE.

I. *Comment un capitaine de francs-tireurs sauva un chien, le nomma Thermidor et l'adopta.* 1

II. *Lumière sur les ténèbres.* 9

III. *Quand on boit deux dans le même verre.* . . . 22

IV. *La paroisse de l'amour.* 27

V. *La robe de laine et la robe de soie.* 37

VI. *Où l'on voit apparaître le citoyen Carnaval.* . 59

VII. *Mademoiselle de Volnay.* 71

VIII. *La Voyante.* 80

IX. *Un festin sous la Commune* 91

X. *Les menus propos* 101

XI. *Comment meurent les femmes.* 111
XII. *Comment on fusilla deux réfractaires.* . . . 121
XIII. *Pourquoi Fine-Champagne fit le signe de la croix* 132
XIV. *Comment Carnaval perdit Thermidor* . . . 144
XV. *Pourquoi Diane fit une partie de campagne de Versailles à Paris.* 151
XVI. *La robe noire* 164
XVII. *Canonnades et fusillades* 169
XVIII. *Rayon de soleil sur la barricade* 184
XIX. *Le va-et-vient de la mort.* 194
XX. *Comment Angéline Duportail fut fusillée.* 205
XXI. *La sœur qui pleure et la sœur qui rit.* . . 216

LIVRE II

LES ÉPOUVANTEMENTS.

I. *A travers l'incendie et la fusillade* 233
II. *La femme sans peur* 253
III. *Comment Carnaval trouva l'enfer sur la terre.* 262

IV. *Dialogue des morts*. 278
V. *Comment Fine-Champagne fut sauvée*. . . . 292
VI. *La cour martiale*. 301
VII. *L'homme anonyme* 310
VIII. *Où est la femme* 316
IX. *Cœur-de-Bête*. 330

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE TOINON ET C^e^, A SAINT-GERMAIN.

LE CHIEN PERDU

ET

LA FEMME FUSILLÉE

II

ARSÈNE HOUSSAYE

LES GRANDES DAMES

MONSIEUR DON JUAN. — MADAME VÉNUS. — LES PÉCHERESSES BLONDES
UNE TRAGÉDIE A EMS.

LES PARISIENNES

LA FEMME QUI FRAPPE. — MADEMOISELLE PHRYNÉ. — LES FEMMES ADULTÈRES.
LES FEMMES DÉCHUES.

LES COURTISANES DU MONDE

MESSALINE BLONDE. — LES AVENTURES DE VIOLETTE. — LES FEMMES DÉMASQUÉES. — COMMENT FINISSENT LES PASSIONS.

10e édition. — 12 vol. in-8° cavalier, avec portraits et gravures, 60 fr.

HISTOIRE DU 41e FAUTEUIL DE L'ACADÉMIE

DEPUIS MOLIÈRE JUSQU'A BÉRANGER

7e édition. — Portraits. — 1 vol. in-8° cavalier.

MADEMOISELLE DE LA VALLIÈRE

ÉTUDES HISTORIQUES SUR LA COUR DE LOUIS XIV.

6e édition. — Portraits. — 1 vol. in-8° cavalier.

LE ROI VOLTAIRE

5e édition. — Gravures. — 1 vol. in-8° cavalier.

VOYAGE A MA FENÊTRE

1 vol. in-8° cavalier. — 5e édition. — Gravures de Johannot.

NOTRE-DAME DE THERMIDOR

Nouvelle édition. — 1 vol. in-8° cavalier. — Portraits.

HISTOIRE DE LÉONARD DE VINCI

1 vol. in-8°. — Portraits.

MADEMOISELLE CLÉOPATRE

8e édition. — 1 vol. grand in-8°.

PRINCESSE DE COMÉDIE ET DÉESSE D'OPÉRA

1 vol. in-8° cavalier. — 10e édition. Gravures de Flameng.

HISTOIRE DES PEINTRES FLAMANDS

1 vol. in-folio, illustré de 100 magnifiques gravures.

POÉSIES COMPLÈTES

8e édition. — 1 volume in-8°. — Gravures.

IMPRIMERIE TOINON ET Cie, A SAINT-GERMAIN.

ANGELINE DE PORTAIL

ARSÈNE HOUSSAYE

LE CHIEN PERDU

ET LA

FEMME FUSILLÉE

TOME II

LES ABIMES

LIBRARY
OF THE
BOMBAY
BRANCH
OF THE
ROYAL
ASIATIC

PARIS
E. DENTU, LIBRAIRE-ÉDITEUR
PALAIS-ROYAL, 17 ET 19, GALERIE D'ORLÉANS

1874

Tous droits réservés

LE CHIEN PERDU

ET

LA FEMME FUSILLÉE

LIVRE III

THERMIDOR A LA RECHERCHE DE CŒUR-DE-LION

I.

COMMENT UNE INSURGÉE SE CACHAIT SOUS L'HABIT D'UNE SŒUR DE CHARITÉ.

Dieu ne s'y trompera pas.
NINON DE LENCLOS.

Le dimanche, à sept heures, pendant l'agonie de l'insurrection, je dînais au parc Monceau, dans un des hôtels avoisinant l'ancien pavillon d'Orléans et la maison hollandaise de Nieuwerkerke. Naturellement le dîner fut grave et triste. Le

canon grondait encore au Père-Lachaise. On raconta qu'on avait dans le paro même fusillé les *communeux* pris les armes à la main à la place où, soixante-dix-sept ans plus tôt, on enterrait les révolutionnaires de haute volée, Danton, Camille, d'Églantine, et bientôt après, Robespierre, Saint-Just, Couthon, tous les vaincus de thermidor.

On eut beau vouloir élever la conversation dans des régions pacifiques, on était tout à cette épouvantable tragédie des frères ennemis.

Le maître de la maison esquissait un tableau de la république des États-Unis, pour nous montrer l'horizon espéré; mais comme il s'interrompait lui-même, ses convives ouvraient des parenthèses pour raconter, d'une voix brève, à phrases coupées, ce qu'ils avaient vu dans la semaine.

Il semblait que l'on jouât à l'horrible; celui-ci avait vu un spectacle plus effrayant que celui-là. On se laissait emporter par sa passion; ce n'était pas assez de l'odieuse réalité, plus d'un s'évertuait encore à représenter les scènes de l'insurrection avec plus d'imagination que de vérité. Il est si difficile d'ailleurs de contenir l'histoire

dans ses limites, surtout quand l'histoire a la fièvre.

On dîna vite; quand on servit le café on parla des absents; le beau Paris était encore désert; ma voisine m'apprit pourtant qu'une jeune dame qu'elle appelait son ennemie, parce qu'elle avait été trop son amie, était restée dans un hôtel du parc pendant le siége, non pas précisément par curiosité, mais parce qu'elle n'avait pas eu le courage de quitter une seconde fois Paris où elle était revenue depuis le premier siége. D'ailleurs, la fièvre miliaire la retenait alors dans son lit.

C'était Violette, la duchesse de Parisis.

Je pris mon chapeau et je courus chez elle.

On sait déjà qu'elle habitait l'hôtel de la Messaline blonde, rue de Murillo, à quelques maisons de l'hôtel où j'avais dîné.

Je sonnai deux fois. J'allais sonner une troisième fois, quand une fenêtre s'ouvrit pour m'avertir qu'on n'ouvrait pas la porte. On était encore sous la terreur des derniers jours.

Je hasardai mon nom. Après une minute de conciliabule, on se décida à m'ouvrir.

— Comment va-t-elle? demandai-je à une femme de chambre qui me reconnaissait.

— Pas trop mal, mais des syncopes, des vertiges, des emportements; madame veut voir monsieur, mais il ne faut pas rester longtemps avec elle.

— Que dit le médecin?

— Le médecin, il n'est pas venu aujourd'hui ni hier.

J'étais au premier étage, j'allais monter plus haut, mais la femme de chambre m'arrêta en me disant que dans la peur des obus de Montmartre, on avait descendu le lit de la duchesse dans son petit salon qui prenait jour sur le parc et qui était plus ou moins abrité des batteries des communeux par deux salons et une galerie.

Sur le seuil de la porte, je me heurtai presque à une sœur de charité.

Devant le lit, j'en rencontrai une autre; je jugeai que décidément la dame était fort malade.

Violette me fit signe de m'asseoir et me donna la main.

— Prenez garde, me dit-elle en souriant, j'ai une fièvre de cheval.

Et elle se mit à parler fort vite de toutes choses. On eût dit tout à la fois une lecture du journal de Rochefort et du journal de Henry de Pène, les

deux seules gazettes qui fussent venues jusqu'à elle depuis longtemps.

Elle me dit beaucoup de mal des Parisiens, mais elle me dit beaucoup de mal des Versaillais. Elle me demanda pourquoi je n'étais pas resté chez moi.

— Par une raison bien simple, lui dis-je, c'est que la Commune était chez moi.

Mes regards se promenaient vaguement partout; ils rencontrèrent à cet instant les yeux de la sœur de charité que j'avais heurtée sur le seuil.

Je vis qu'elle tressaillait.

Je remarquai alors, dans la demi-lumière, sa beauté et sa pâleur. Il semblait qu'elle fût plus malade que la malade elle-même.

Elle venait vers le lit d'un pas nonchalant comme si elle eût quelque peine à marcher.

Sans doute elle s'aperçut que je la regardais trop, car elle détourna la tête.

Elle apportait à la duchesse une coupe de limonade glacée.

— J'ai l'enfer dans le corps, dit Violette, je voudrais boire les chutes du Niagara; je voudrais prendre un bain dans les mers de glace. J'ai rêvé toute cette nuit que j'étais au haut des Alpes et

qu'il neigeait sur moi : vous ne vous imaginez pas comme j'étais heureuse.

Elle trempa ses lèvres dans la coupe et huma un peu de glace avec délices.

— Figurez-vous, reprit-elle, que mon médecin ne reparaît pas ; sans doute, il a fort à faire avec les blessés. C'est un homme qui ne demande pas un certificat pour sauver les gens. Il m'a donné une de ces deux femmes angéliques qui sont avec moi jour et nuit.

La duchesse regarda d'un œil caressant la sœur de charité qui lui avait apporté la coupe.

— Tenez, celle-ci n'est ici que depuis peu de jours ; je l'aime comme une amie de tous les temps. Vous me connaissez, j'adore la beauté partout où elle se trouve. Je suis touchée jusqu'au cœur de voir une si belle créature se sacrifier ainsi dans la charité divine. La plupart des femmes ne se donnent à Dieu que lorsqu'elles ne peuvent plus faire de coquetterie aux hommes; c'est Dieu qui fait un sacrifice s'il leur octroie sa miséricorde. Mais quand lui vient, dans la virginité du cœur, dans l'aube de la beauté, une jeune fille comme celle-ci, c'est une vraie fête au ciel.

— Chut ! ma sœur, dit la religieuse en agitant

la main comme pour apaiser l'agitation de la malade, ne brouillons pas le ciel avec la terre; vous êtes une très-mauvaise catholique, mais j'espère bien vous convertir.

Le signe de main de la religieuse eut une action singulière sur Violette; elle se calma comme par enchantement; on eût dit qu'une volonté divine eût apaisé les vagues.

Sous ce magnétisme inattendu, la duchesse ferma les yeux.

Bientôt elle s'assoupit, ne prononçant plus que quelques paroles entrecoupées de soupirs.

Je regardai tour à tour les deux femmes sans bien comprendre l'action de l'une sur l'autre.

La religieuse resta debout et immobile au chevet du lit. C'était la statue du silence et de la douceur.

D'où vient pourtant que son grand œil noir disait tant de choses éloquentes?

— En vérité, pensai-je, si je ne voyais sa croix d'ébène et son chapelet de buis, je croirais que j'ai sous les yeux une profane plutôt qu'une sainte; ce long corps penché, ce roseau pensant, semble avoir été ployé par la passion; l'expression de ce visage révèle je ne sais quelles inquiétudes qui ne viennent pas de la contemplation en Dieu.

— Elle dort, dit la religieuse, qui venait de se pencher sur Violette.

— Je reviendrai la voir, murmurai-je en me levant.

Je saluai la religieuse.

Elle s'avança vers la porte et souleva la portière en me saluant elle-même.

Le petit salon de la duchesse de Parisis était dans le demi-jour, je n'avais donc, pour ainsi dire, qu'entrevu celle qui me conduisait; mais, en ce moment, une lampe placée sur une console du salon voisin vint frapper d'une vive lumière la figure de la religieuse.

Ce fut comme une révélation.

— Angéline, dis-je à mi-voix.

Elle prit un grand air innocent, mais je vis bien qu'elle dissimulait son expression habituelle.

— Je ne suis point Angéline, murmura-t-elle en laissant tomber la portière entre elle et moi.

Mais je relevai la portière et je lui saisis la main pour la retenir.

Je l'entraînai dans le salon devant la lampe.

— C'est vous, lui dis-je doucement.

Quoiqu'elle fût habituée au mensonge, elle se laissa aller à la vérité.

— Oui, c'est moi, dit-elle. Pas un mot, de grâce !

— Je vous croyais à Londres avec Cora Pearl.

— J'y suis allée, mais je suis revenue à Paris trop tôt.

Un sentiment inexprimable de souffrance parut sur la figure d'Angéline. Elle porta la main à son cœur.

— En vérité, repris-je, vous êtes plus malade que la duchesse.

— Non, dit-elle en essayant un sourire, mais en s'appuyant sur la console.

— Pourquoi êtes-vous si pâle ?

Elle me regarda fixement et elle me répondit d'un air mystérieux :

— Parce que j'ai été fusillée.

II.

LA PASSION.

Vivre pour la mort, mourir pour la vie. C'est le cri de la passion.

DIDEROT.

J'ai vu par delà le tombeau.
Aussi je ne vis plus : je rêve.
La mort a aussi ses songes.

GŒTHE.

Elle avait été fusillée !

Jamais je ne m'étais trouvé dans une action plus émouvante.

Je repris la main de l'Amazone :

— Vous avez été fusillée ?

— Chut ! me dit-elle en appuyant l'index sur la bouche.

L'autre religieuse venait d'entrer par la porte opposée. Elle parut surprise de me voir en conversation avec celle qu'on appelait la sœur Sainte-Marguerite. Elle vint vers nous, comme pour savoir ce que nous disions.

Nous nous tûmes. La religieuse entraîna Angéline Duportail.

Je retournai vers la duchesse.

— Mon ami, me dit Mme de Parisis, voulez-vous venir dîner demain avec moi? Cela me forcera d'aller mieux si j'ai un second convive. J'ai déjà votre ami Montjoyeux,

— Oui, lui dis-je, mais contez-moi aujourd'hui pourquoi vous avez deux sœurs de charité?

La duchesse me regarda fixement.

— C'est tout simple : l'une pour le jour, l'autre pour la nuit.

Et comme elle devinait ma curiosité :

— Adieu, mon ami... A demain...

Le lendemain, à la même heure, j'étais chez la duchesse de Parisis.

— Mon ami, me dit-elle, vous allez monter dans ma petite galerie. J'ai acheté un portrait de Reynolds qui me ressemble, et une petite bacchante de Fortuny qui ne ressemble à rien. Voyez cela et dites-moi si on m'a trompée? J'ai aussi une figure charmante de Madrazzo, une vraie Chimène d'Andalousie. Allez faire sa connaissance.

La femme fusillée était là.

— Ma sœur, lui dit la duchesse, vous allez vous

coucher, car je vois bien que vous ne pouvez plus vous tenir debout.

Angéline Duportail sortit en même temps que moi.

Nous rencontrâmes la vraie sœur de charité.

— Ma sœur, lui dit Angéline Duportail, veillez la duchesse. Moi, je meurs de sommeil, je vais me jeter une heure sur un lit. Si la duchesse me demande, vous me réveillerez.

— Ma pauvre enfant, j'espère que vous pourrez dormir cette nuit, à moins qu'on ne fasse encore du bruit dans le quartier.

Disant ces mots, la religieuse passa dans le petit salon. Donnant son bougeoir à Angéline, elle la pria de me reconduire, parce que les domestiques étaient dans le sous-sol.

— Je ne m'en vais pas, dis-je à la religieuse. Je monte pour voir les tableaux de la duchesse.

Angéline me précéda dans le premier salon.

— Dites-moi bien vite, lui dis-je, cette histoire impossible.

— Si impossible, que je n'y crois pas. Il me semble toujours que je vais me réveiller d'un horrible songe. Mais malheureusement tout cela est vrai. Je suis vouée à la mort et je n'y échapperai pas.

— On vous a donc prise sur une barricade?

— Oui, sur une barricade.

— Vous!

Je la regardais, de plus en plus surpris.

— Je n'ai pas le temps, reprit-elle, de tout vous dire aujourd'hui, mais puisque nous sommes seuls, je vais vous conter ceci en quatre mots.

Quoique je fusse bien curieux de connaître cette histoire, je lui dis que j'aimais mieux revenir, parce que je ne voulais pas qu'elle restât plus longtemps sans se coucher.

— Oui, je vais me coucher, mais vous allez venir avec moi; cela me fera du bien de vous voir; d'ailleurs, vous m'aiderez à monter l'escalier; car je suis à bout de forces.

Un peu plus elle se fût évanouie. Elle s'appuya sur moi et nous montâmes.

— Prenez garde, me dit-elle, car j'ai deux blessures.

— Mais comment pouvez-vous vous tenir debout?

— Je vais mieux depuis trois jours. Et puis vous connaissez bien le proverbe arabe : « Il y a quelque chose de plus fort que l'acier, c'est la volonté d'une femme amoureuse. »

— Vous êtes donc amoureuse?

— Celà ne vous regarde pas. Montons toujours, — hâtons-nous — car je me sens mourir.

Nous arrivâmes dans une petite chambre à coucher, toute habitée déjà par vingt robes de la comtesse de Montmartel. Ces vingt robes s'ennuyaient là depuis longtemps.

— C'est, dit Angéline, une des chambres à robes de l'amie de la duchesse, la chambre aux robes de bal : on n'a pas encore eu le temps de les porter ailleurs. On m'a mis là un lit, c'est peut-être un tombeau.

Angéline n'avait pas achevé ces mots, qu'elle était déjà couchée.

— Oui, un tombeau, me dis-je en voyant sa blancheur de statue. C'est une agonie avec des sourires, mais c'est une agonie.

Je lui demandai comment elle avait eu le courage de vouloir survivre.

— Dites la lâcheté. Je voulais mourir, mais quand on sent déjà les ténèbres, on est reprise de je ne sais quel violent amour de la lumière. On perd le sentiment de sa personnalité; on n'est plus que la première créature venue; après avoir regardé la mort vaillamment en face, on se prend

d'horreur pour la mort. Vous allez ne pas me croire, mais pourtant je vais vous dire la vérité : c'est par un sentiment de dignité et de pudeur que j'ai voulu dérober mon corps déjà tout souillé de sang à la curiosité des soldats et des indifférents. Ah ! si on pouvait mourir et disparaître corps et âme, à la bonne heure ! je ne me fusse pas relevée.

— Mais par quelle fantaisie êtes-vous allée sur les barricades ?

— Il faudrait lui demander cela, à lui.

— Qui lui ?

— Ne croyez-vous pas que je vais vous dire son nom ? sachez seulement qu'il s'est bien battu, et que s'il est mort, ce n'est pas faute d'héroïsme. Ce n'est pas non plus faute de faire mordre la poussière à beaucoup de ses ennemis.

— Mais, en vérité, on dirait à votre manière de parler que ses ennemis étaient les vôtres.

— Qui, certes, reprit Angéline en s'animant, lui c'était moi, et moi c'était lui.

— Comment pouvez-vous parler ainsi ? vous étiez trop intelligente pour devenir fanatique. Qu'est-ce que cet affolement pour des histrions qui croyaient jouer une pièce à grand spectacle, des fantoches

qui sont devenus sanguinaires, parce qu'ils étaient confus de leur impuissance ?

— Pas si histrions, pas si fantoches que cela ; je vous abandonne presque tous les membres de la Commune, mais sachez bien que parmi ces cent mille combattants il y avait des hommes. Plût à Dieu que ceux qui sont à Versailles, aient un peu de leur virilité, de leur héroïsme, de leur diable au corps.

— Je vous assure que Versailles n'a pas besoin de se retremper à Paris. Tous les Parisiens qui avaient gardé un peu de raison, un peu de fierté et un peu de force d'âme, se tenaient cois pour ne pas être de cette orgie rouge.

— Ne faisons pas de politique, mais, croyez-moi, il y avait des hommes de bonne foi qui se battaient à Paris.

— Les étrangers peut-être, peut-être aussi quelques-uns de ces pauvres diables qui n'avaient pas d'autres moyens d'existence pour leur famille.

— Oui, les étrangers, j'en ai connu beaucoup qui se sont fait tuer quand ils pouvaient sauver leur vie. Que voulez-vous ? il y a des gens qui sont nés pour la bataille. Ils se battent comme des

lions quelle que soit la cause. Ils se battraient pour le diable avec autant de fanatisme que pour le bon Dieu. Connaissez-vous Dombrowski ?

— Oui, au piano ; s'il a conduit ses soldats avec la même *furia* qu'en trépignant sur la gamme ascendante et descendante, il devait faire des prodiges ; mais il avait de mauvais soldats.

— Pas si mauvais ! S'il ne fût pas mort trop tôt, la résistance eût étonné les généraux de Versailles ; j'étais là quand il est tombé : je vous jure que jamais général n'a été plus pleuré sur le champ de bataille ; je vois toujours la procession qui venait pieusement lui baiser la main.

Angéline s'exaltait encore ; je ne voulais pas trop combattre ses sentiments ; elle m'eût tout simplement prié de m'aller coucher moi-même. Pour un historien des choses intimes de ce monde, c'était une trop bonne fortune de pénétrer ainsi dans un des romans de cette semaine infernale.

Je lui demandai d'un air discret si ce n'était pas Dombrowski qu'elle aimait.

— Non, dit-elle, ce n'est pas lui ; mais j'étais un peu de son état-major.

— Vous étiez de l'état-major de Dombrowski ?

— Oui. Si vous m'aviez vue à cheval, une belle bête

des écuries impériales que Flourens m'avait donnée ; si vous m'aviez vue avec mon costume quelque peu étrange où il y avait de l'amazone et du hussard ; si vous m'aviez vue fière et brave, bien campée, jouant du sabre et du revolver, tenant haut la tête, je crois que vous fussiez devenu, comme tout le monde, amoureux de moi.

— Eh bien ! non, je ne fusse pas devenu amoureux de vous comme tout le monde, car j'aime les femmes qui sont des femmes. C'est bien la peine, en vérité, d'être belle pour tomber dans ces mascarades. Après cela, c'est votre affaire ; je n'ai pas le courage de vous faire des remontrances, puisque vous avez été punie si cruellement.

Je pris la main d'Angéline comme pour lui donner du courage. Une expression de souffrance traversait sa figure ; elle respirait mal ; elle se soulevait à chaque instant comme si elle manquait d'air.

Je lui offris d'ouvrir la fenêtre : elle inclina la tête ; dès que la fenêtre fut ouverte, elle me dit que l'air lui faisait du bien et elle ferma les yeux à demi.

— Vous voulez dormir ? lui dis-je.

— Non, je veux que vous restiez là ; il est à

peine dix heures, vous vous en irez à minuit, quand tous les domestiques seront couchés, car je suis fâchée de vous avoir retenu ici.

— Vous savez bien que je suis monté pour voir un tableau de Fortuny et un tableau de Madrazzo. A propos, vous ne faites plus de pastel?

— Je ne me peins même plus la figure.

Pendant quelques minutes, Angéline sommeilla. Quand elle rouvrit les yeux, elle prit sur la table de nuit un petit verre de vin de Malvoisie saupoudré de quinquina.

Je revenais alors près d'elle, après avoir vu les tableaux de la duchesse.

— Mais, comment êtes-vous ici? lui dis-je. Et qui panse vos blessures?

— Je suis ici par un miracle; c'est la sœur de charité qui panse mes blessures.

— Elle sait qui vous êtes?

— Oui, mais elle seule le sait avec la duchesse. Je leur dois la vie. Je reviendrai de loin. Par reconnaissance et pour leur être agréable, je garderai l'habit de sœur de charité.

— Vous ferez bien; je ne vous ai jamais vue si belle que sous cet habit : c'est comme une transfiguration. Voyez-vous, ma chère amie, il n'y a

qu'une bonne chose sur la terre, c'est le ciel. Par malheur pour eux vos gens de la Commune ne connaissaient pas Dieu.

— Oh! pour moi, c'est une vieille connaissance.

Elle baisa pieusement la croix de son chapelet.

— Et lui, croyait-il à Dieu?

— Oui, puisqu'il m'aimait.

Je lui demandai pourquoi son amant avait continué la lutte après la mort de Dombrowski.

— Dans une pareille guerre, me répondit-elle, il n'y a pas de merci, même pour soi. D'ailleurs, ne fallait-il pas venger la mort du général? Je vous assure que tous ceux qu'il avait brûlés de sa flamme sont restés héroïques sur le champ de bataille.

— Mais l'armée s'était dispersée à la première attaque sérieuse.

— Non, elle n'a lâché pied qu'à la mort de Dombrowski. Et, sachez-le bien, tous les hommes de son état-major ont tenu bon; ils se sont repliés sur les barricades, où chacun d'eux a vendu chèrement sa vie. Mon amant m'a entraînée à la barricade du boulevard Malesherbes. Nous espérions pouvoir tenir là longtemps; mais là on nous a bientôt abandonnés. Nous sommes restés presque seuls. Nous avons eu l'art de faire croire que

nous étions cinquante. J'oubliais, il nous était resté un gamin, aussi affolé que nous, qui voulait mourir pour la Commune, sans savoir pourquoi.

— A peu près comme vous. Sans doute ce gamin sortait de l'université de la Roquette. Vous étiez en bonne compagnie.

Combien d'enfants avaient été pris à la Roquette pour fortifier l'insurrection ! Les vrais soldats, ceux de Versailles, avouent qu'ils n'ont pas vu de meilleurs combattants. L'enfant est plus cruel que l'homme. Aucune réflexion, ni aucun sentiment n'arrêtent la mort dans ses mains. Il tue avec la gaie volupté du chasseur.

Angéline Duportail reprit d'une voix fiévreuse :

— Dans les révolutions il n'y a ni bonne ni mauvaise compagnie. Tous sont égaux devant la mort. Celui qui se bat le mieux est un aristocrate; il n'y a de canailles que ceux qui fuient.

— Eh bien, puisque vous étiez restée seule avec votre amant et le jeune voleur, c'est que tous les autres étaient des canailles.

— Ma foi, je vous avoue que oui ; j'avais cependant confiance en eux, parce que c'étaient des chenapans qui n'avaient ni feu ni lieu, mais qui

criaient : Vive la Commune! avec enthousiasme.

— L'enthousiasme du vin bleu.

— Du vin bleu. Il n'y en avait plus. La Commune aimait le vin cacheté. Nos compagnons de la barricade avaient réquisitionné les meilleures caves du boulevard Malesherbes. C'était une orgie de grands vins, qu'on ne buvait pas dans de petits verres. Le croiriez-vous? Tel était mon égarement et ma fièvre, que je buvais comme eux et avec eux, — à pleine gueule, selon leur expression, — tantôt au goulot de la bouteille, tantôt dans une soupière. On ne faisait pas de façon sur le service de la table.

— Puisque le vin était si bon, pourquoi les communeux vous ont-ils toujours abandonnés sur les barricades?

— C'est que les balles tombaient comme la grêle. C'est que nous avions déjà quatre morts et trois blessés. C'est que plus d'un combattant se disait entre deux vins qu'il n'y avait plus d'espoir de salut que dans la fuite. Vers le soir, je m'apercevais qu'à chaque minute notre petite bande s'éclaircissait sous prétexte d'emporter les blessés, Les plus solides décampaient en bons apôtres. Enfin, il ne resta plus qu'un seul homme avec

nous ; je ne parle pas de l'enfant. « Toi, dis-je au dernier restant, tu ne t'en iras pas comme les autres ? — Oh non ! » me répondit-il. Mais dès que je me fus retournée vers l'ennemi, il voulut décaniller. « Lâche ! » m'écriais-je. Et sans avoir bien conscience de mon action, je le tuai d'un coup de revolver. « C'est bien fait ! dit le gamin, j'allais en faire autant. »

— A la bonne heure, vous avez rendu justice à vos pareils.

— Oui, mais cela ne pouvait pas nous sauver ; les ennemis abordaient la barricade ; mon amant semblait défier toute une armée ; il était sur la barricade, il voulait mourir, mais la mort passait tout autour de lui sans vouloir l'atteindre ; d'une main il tenait le drapeau rouge, de l'autre il défiait les soldats en agitant son sabre.

Angéline Duportail s'était soulevée dans son lit comme si elle fût encore au combat.

— Le gamin, reprit-elle, tirait juste. Les premiers soldats qui se précipitèrent à l'attaque furent couchés à terre. Par malheur, le gamin trop curieux, démasquant sa tête, fut atteint et culbuté. Sans doute on s'imagina, de l'autre côté, que la barricade était rudement défendue, car il y eut un

moment d'hésitation; les officiers tinrent conseil; je crois qu'on parla de nous prendre à revers; mais une balle ayant frappé un sous-lieutenant en pleine poitrine, le capitaine se jeta vers la barricade, suivi des plus braves de la compagnie. Cette fois, c'en était fait. Mon amant voulut frapper, mais son sabre et son revolver lui tombèrent des mains. Je ne compris plus rien. Le capitaine lui parla à voix basse : ils semblèrent s'entendre, même sans parler. Sans doute deux amis s'étaient reconnus en face de la mort. Ils étaient beaux tous les deux, fiers et tristes, comme la fatalité. Je gravis le mur de pavés. A cet instant, un soldat impatient tira sur nous. Mon amant fut atteint. Il roula à mes pieds dans le drapeau rouge qu'il entraînait. Pas un mot, pas un adieu; le drapeau eut son dernier embrassement. Malheureux drapeau, plus rouge encore, puisqu'il était teint de son sang. Je voulus le venger. Je pensais que je n'avais plus qu'une seconde à vivre; mais je voulais frapper; mon revolver partit, un soldat tomba. Sans doute, ma main tremblait, car la balle siffla à l'oreille du capitaine, que je ne voulais pas atteindre. Il tint son revolver sur mon sein, mais il ne tira pas. Un imperceptible sourire passa sur

ses lèvres. Il fit signe à ses hommes de ne plus tirer. « C'est fini, » leur dit-il, en me saisissant la main pour me désarmer. Je ne m'expliquais pas tant de clémence. « Je ne suis pas une femme, je suis un homme, frappez ! — Je ne frappe pas une femme, » répondit-il. J'essayai de ressaisir la liberté de ma main et de mon revolver. « Oh ! pour cela, non, » reprit-il en me tordant le bras. Dans ma colère, je l'entraînai jusqu'au pied de la barricade. « Quoi ! dit-il en regardant le boulevard, vous étiez si peu de monde à cette barricade ? Oui, cet homme et cet enfant-là, » dis-je en lui montrant le colonel et le gamin couchés à nos pieds. A ce moment, un coup de feu partit; il nous fut impossible de savoir qui avait tiré. Était-ce une illusion ? Mais il me sembla que je vis remuer tout à la fois mon amant et le gamin. « On tire sur nous. Fouillez cette maison, dit le capitaine. — Ce coup de feu n'est pas parti de cette maison, dit le lieutenant, à moins qu'il ne soit parti des caves. » J'étais toujours là, immobile et fière, regrettant de n'être pas morte dans l'action, mais toujours prête à mourir.

Angéline se tut.

— Reposez-vous, lui dis-je, tout en regrettant

de ne pas savoir comment elle avait été fusillée.

Mais elle éprouvait quelque plaisir à ouvrir son cœur.

— Non, dit-elle, cela me fait du bien de vous parler de cette horrible soirée.

Le capitaine dit tout à coup, au lieutenant : « Prenez quatre hommes pour qu'ils me conduisent cette femme au parc Monceau.— Capitaine, lui dis-je, faites de moi ce qu'il vous plaira ; on doit me fusiller là-bas, ordonnez que ce soit ici; mais laissez-moi embrasser une dernière fois cet homme. »

Je regardai mon amant.

Le capitaine ne me répondit pas; il fit signe aux quatre soldats de m'emmener. Je voulus me révolter, mais les quatre soldats m'entouraient déjà. Il fallait se faire hacher ou obéir. Je sentis alors combien la femme était lâche devant la mort, car, après l'avoir vue de si près, j'étais moins effrayée de la voir à distance. C'est que je n'avais plus ni cœur ni âme. Je marchai donc, je marchai comme dans un rêve, ne sentant pas la terre sous mes pieds. Après avoir fait vingt pas, je me retournai, je vis le capitaine qui me regardait partir. Je ne m'expliquais pas pourquoi il avait été si bon pour moi; peut-être, en effet, il n'avait pas voulu

qu'on frappât une femme sous ses yeux ; peut-être me connaissait-il, ou plutôt s'il connaissait le colonel, peut-être que l'amitié ancienne rejaillissait sur moi.

Quoique Paris fût désert, comme le feu venait de cesser, quelques curieux qui se hasardaient à regarder par les fenêtres descendirent sur le boulevard pour me voir passer. La canaille du quartier fut bientôt en nombre. Une femme qu'on mène au supplice, c'est un spectacle qui vaut bien celui de l'Ambigu, surtout quand cette femme a un habit extravagant comme celui que je portais. Et d'ailleurs, pourquoi ne le dirai-je pas devant vous qui me l'avez dit si souvent? cette femme était belle.

Angéline Duportail fut interrompue par le timbre de la cour.

— Qu'est-ce qui vient si tard? dit-elle avec quelque inquiétude.

Elle se releva bien vite et me dit :

— Descendons, j'aime mieux être auprès de la duchesse. D'ailleurs, elle s'impatienterait de ne pas vous voir revenir. Il ne vous faut pas si longtemps pour apprécier ses tableaux.

On sonna une seconde fois.

III.

THERMIDOR ET ANGÉLINE.

Tu ne crois pas à l'amitié ? Tu
n'as donc jamais aimé un chien !

JEAN-JACQUES.

Quand nous arrivâmes devant la duchesse, on sonna encore.

— Il ne faut pas ouvrir, dit la duchesse de Parisis ; j'ai mauvais augure des gens qui viennent si tard. Je n'attends personne.

L'autre sœur de charité était là lisant un livre de prières.

— Ma sœur, dit Angéline, M^me^ la duchesse a soif. Voulez-vous lui donner cette coupe d'orangeade glacée qui est là-bas ?

On sonna une quatrième fois. Nous écoutions dans le silence ; j'entendis aboyer un chien.

— Est-ce le chien de la maison ? demandai-je.

— Oh ! non, celui qui aboie est un vrai chien, et je n'ai qu'un king-charles, un enfant gâté qu'on a couché de bonne heure.

On sonna une cinquième fois.

— C'est insupportable, dit la duchesse; il faut pourtant ouvrir ; mais qu'on n'ouvre à cet impertinent que pour lui jeter la porte au nez.

Il n'y avait plus dans l'hôtel que la femme de chambre qui fût debout. Elle descendit et ouvrit la porte ; mais elle ne la referma pas, comme elle le voulait, sans laisser rentrer les visiteurs nocturnes : elle avait reconnu M. Angeli, le commissaire de police du quartier.

M. Angeli est un homme qui sait tout Paris et qui procède par la douceur pour être plus énergique ; aussi n'a-t-on jamais envie de lutter contre lui ; on se laisse prendre comme les mouches au miel.

Il demanda à entrer chez la duchesse.

Il était suivi d'un petit homme tout noir qui retenait un chien.

Vous avez pressenti Hobard et Thermidor.

Et en effet, c'étaient les deux chercheurs — les deux chasseurs de la mort.

La femme de chambre n'osa pas s'opposer à

cette visite ; elle passa en avant suivie de près par les deux hommes et par le chien qui aboyait toujours.

On n'avait plus d'inquiétude dans le salon ; on était convaincu que si la femme de chambre montait avec les visiteurs, c'est qu'on avait affaire à des amis de la maison.

— Madame la duchesse, dit cette fille en paraissant sur le seuil de la chambre à coucher, c'est M. le commissaire de police.

Un silence profond se fit.

— Le commissaire de police ! murmura la duchesse ; dites-lui qu'il revienne quand il fera jour.

— Madame, dit le commissaire sur le seuil de la porte, il n'y a ni jour ni nuit pour la justice ; je suis forcé de faire ici une perquisition ; mais rassurez-vous, je ne vous troublerai pas longtemps, car je suis presque sûr que nous nous sommes trompés de porte.

— Une perquisition !

— Oui ; on nous a dit qu'une femme de la Commune se cachait ici.

— Voilà une belle invention ! Eh bien, monsieur le commissaire, montez au premier, montez au

second, fouillez partout ; mais ne faites pas trop de tapage, car je suis bien malade.

Thermidor aboyait de plus belle, il montrait sa tête à la porte, il voulait s'élancer dans la chambre, mais Hobard le retenait.

— Eh bien, madame, nous allons monter, dit M. Angeli.

Hobard, qui restait dans le salon, mais qui avait jeté un coup d'œil dans la chambre, fit remarquer qu'il serait mieux de commencer par le commencement, c'est-à-dire de fouiller toutes les pièces de l'étage où il se trouvait. On a déjà dit que c'était un rez-de-chaussée surélevé, à grand perron.

— Commencez par la cuisine si vous voulez, dit la duchesse ; mais de grâce, ayez pitié d'une femme malade. Si vous croyez que la communeuse se cache dans mon lit, je vais me lever.

— La sœur de charité, la vraie, vint à M. Angeli.

— Je vous en prie, monsieur le commissaire, prenez garde d'amener une crise chez la duchesse. Il y a huit jours qu'elle ne peut dormir ; elle est à bout de forces ; prenez garde.

La femme de chambre offrit au magistrat et à Hobard de les conduire partout.

— Nous aurions dû commencer par cette chambre à coucher, dit Hobard, qui sentait la chair fraîche et qui croyait que Thermidor était réveillé à ses souvenirs.

Pourtant, comme il ne devinait pas Angéline Duportail dans les deux religieuses et la duchesse, il se décida à suivre la femme de chambre et à l'interroger en route.

— Voyons, lui dit-il, quand ils furent éloignés de la chambre à coucher, vous savez qu'il y a ici une femme qui se cache?

— Jamais! Il y a une cuisinière avec moi; deux sœurs de charité, parce que l'une veille la nuit et l'autre le jour; enfin la duchesse, qui a horreur de toutes les révolutions. Tous ses amis sont dans l'armée de Versailles.

— Je n'accuse pas la duchesse, mais on a bien pu se cacher ici sans lui en demander la permission.

Angéline Duportail avait pris le livre de prières dans les mains de la sœur de charité; elle lisait en remuant les lèvres; mais certes elle ne comprenait pas un mot; elle avait beau jouer la quiétude, l'anxiété se trahissait sur sa figure.

— Pauvre fille, dit la duchesse en la regardant

avec une douce sympathie, s'ils allaient la ressaisir !

Elle se disait cela à elle-même, mais j'avais entendu.

— N'ayez peur, lui dis-je, on n'a jamais si bien pris l'air d'une religieuse.

— Vous savez donc l'histoire? me dit-elle en me regardant tout étonnée.

— Oui, mais je ne sais pas tout ; comment avez-vous pu la sauver?

— Elle a été sauvée après avoir reçu deux balles sous ma fenêtre. J'ai vu cet horrible spectacle. Je croyais cette pauvre fille tuée. Comme un sergent s'indignait contre ses soldats d'avoir fusillé cette femme, j'ai compris qu'on voulait lui faire grâce ; j'ai demandé au sergent qu'elle fût transportée chez moi. Une balle avait coupé ses cheveux ; une autre avait traversé le bras ; c'est la première balle qui l'avait jetée à terre. Elle reprit ses sens et monta toute seule jusqu'ici, appuyée au bras de cette brave sœur de charité, qui a éte de moitié dans ma bonne action. Deux jours apres, elle allait presque bien; mais elle avait peur qu'on ne vînt la prendre pour la conduire à Versailles. Ce fut alors que j'imaginai cette pieuse

profanation, de lui donner à elle aussi l'habit de sœur de charité : Dieu me pardonnera pour l'intention, comme a fait la sœur de charité. Nous avons vécu toutes les trois comme de vieilles amies. Cette fille a passé par toutes les folies, mais elle est revenue aux meilleurs sentiments; ce me serait un vrai chagrin si on me la prenait maintenant.

La duchesse m'avait conté cela très-rapidement et en très-peu de mots; mais je savais déjà comment Angéline Duportail avait été fusillée et n'en était pas morte.

Quelques minutes se passèrent qui parurent des siècles, tant on avait peur que la vérité ne fût découverte. On écoutait, on entendait marcher, le chien coupait le silence par un aboiement, jamais Thermidor n'avait été plus animé.

Tout d'un coup nous reconnûmes qu'on était revenu dans le salon; j'y allai moi-même, comme pour empêcher M. Angeli et Hobard d'entrer.

— Nous n'avons rien trouvé, dit le commissaire de police.

Hobard insista et dit :

— Il nous reste à questionner de plus près la

maîtresse du logis ; je verrai bien à sa figure si la femme que nous cherchons est ici.

Il m'avait paru si impossible qu'on découvrît l'Amazone des barricades sous son habit de sœur de charité, dans sa figure toute dépouillée de peinture et de poudre de riz, que je n'avais pas songé à lui conseiller de se cacher ou de s'enfuir ; mais quand je reconnus Hobard, je fus inquiet.

— Eh bien ! lui dis-je en lui rappelant notre rencontre avec le comte de Volnay, avez-vous trouvé l'homme et la femme que vous cherchiez ?

— La femme, me dit-il, c'est elle que je cherche ici. L'homme, je ne l'ai pas encore.

— Eh bien, vous ne serez pas plus heureux ici, et je ne m'explique pas que vous y cherchiez la femme en question.

Hobard me regarda du coin de l'œil, en ayant l'air de dire que ce n'était pas là des paroles d'Évangile.

Comme je ne savais pas l'histoire de Thermidor, je lui demandai ce que faisait le chien dans la perquisition.

— C'est bien simple, puisque c'est son chien à elle, comme son chien à lui.

Je compris que tout était perdu, ou à peu près.

— Eh bien, monsieur, dis-je en passant devant Hobard qui m'avait dépassé pour entrer dans la chambre à coucher, laissons la duchesse dormir si elle peut.

Et je caressai le chien pour le retenir.

— Oui, nous allons descendre, mais j'ai un mot à dire à la duchesse.

En ce moment, Thermidor, à qui Hobard donna toute liberté, s'élança en bondissant vers Angéline Duportail.

La religieuse avait reconnu Thermidor; mais elle ne détachait pas ses yeux du livre de prières, espérant que le chien n'aurait qu'un premier accès de joie en la revoyant.

C'était la dernière illusion de la femme qui se croit métamorphosée.

Elle eut beau montrer à Thermidor une figure sévère, le chien n'en voulut démordre, il sauta à ses genoux en criant.

— Madame, dit Hobard en lui mettant la main sur l'épaule, vous êtes Angéline Duportail, baronne de Courthuys, maîtresse du colonel Ducharme, celui qu'on appelait Cœur-de-Lion.

— Je ne comprends pas, dit-elle en regardant Hobard avec son grand air.

— Madame, je vous dis que ce chien vous a reconnue, et je vous arrête au nom de la loi. Si vous ne voulez pas me suivre de bonne volonté, M. le commissaire...

La duchesse s'était soulevée sur son lit avec indignation.

— Monsieur, je vous défends de toucher à cette religieuse. On me connaît bien : je vais écrire à Mac-Mahon.

— Madame, vous écrirez au bon Dieu et au diable si vous voulez, mais cette femme est ma prisonnière.

— Eh bien, oui, c'est moi, dit tout à coup Angéline Duportail en remettant son livre de prières à la sœur de charité. Je ne veux pas fuir devant le danger. J'ai appris depuis huit jours à n'avoir plus peur de rien. Que la volonté de Dieu soit faite.

Elle embrassa Thermidor avec effusion.

— Marchons ! reprit-elle.

Angéline Duportail s'inclina devant la duchesse de Parisis.

— Je suis trop heureuse, dit-elle, d'avoir été consolée par une si noble femme. Quoi qu'il m'arrive maintenant, je mourrai en Dieu.

La religieuse fit le signe de la croix, comme pour accepter cette promesse.

Angéline Duportail s'était retournée vers le chien, qui ne voulait pas la quitter.

Elle lui prit les deux pattes et lui donna ses larmes à lécher.

— Eh bien, oui, dit-elle, embrassons-nous, Thermidor; je croyais n'avoir jamais eu d'ami, en voilà un.

Hormis Hobard, tout le monde était ému profondément.

L'Amazone des barricades donna la main à la sœur de charité.

— Dites-moi, ma sœur, s'il me faut aller à Cayenne, est-ce que j'aurai le droit de garder cet habit et de veiller les malades?

— Non, ma sœur, lui dit la religieuse, mais espérons en Dieu; peut-être qu'on vous permettra de vous retirer aux Filles-Repenties.

La duchesse donna un habillement noir à la Duportail. Elle voulait qu'on ne l'emmenât que le lendemain matin.

— Non, dit Angéline, je veux aller moi-même au-devant de la justice; ce sera un premier sacrifice à Dieu : si je pleure, c'est pour Dieu.

Depuis qu'Angéline s'était retrouvée dans une atmosphère digne de son meilleur temps, elle était revenue tout entière aux plus nobles sentiments de la femme. Elle voulait souffrir pour arriver au pardon; elle voulait répandre beaucoup de larmes sur le chemin de l'expiation.

Elle avait revu le ciel dans l'horizon. Dieu n'était pas encore revenu à elle, mais elle marchait résolûment vers Dieu.

L'amour, l'amour seul, l'avait entraînée à cette bataille fratricide et sacrilége. Elle avait honte d'avoir abdiqué les vertus de la femme pour se perdre en de tels égarements.

Quoique le souvenir d'Adolphe Ducharme fût encore tout vivant en elle, elle comprimait son cœur et ne laissait plus parler que son âme.

Les femmes sont ainsi : elles passent du bien au mal et du mal au bien sans transition. Plus l'abîme est profond et plus elles s'y hasardent dans l'ardeur de leur aveuglement ou de leur repentir.

Angéline Duportail, souffrant de sa blessure, ne sachant s'il lui restait beaucoup de jours à vivre, n'essaya donc pas de se soustraire au châtiment mérité.

Elle avait fait beaucoup de mal parce qu'elle avait entraîné beaucoup de monde. Elle avait eu beau se montrer çà et là charitable aux pauvres et secourable aux blessés, elle n'avait pas effacé ses fautes.

Elle croyait que les punitions qui l'attendaient, celle de la justice des hommes, lui seraient une station expiatoire pour se rapprocher du ciel.

Voilà pourquoi elle avait dit à Hobard et au commissaire de police qu'elle était prête, dût-elle mourir en chemin.

— Pauvre Thermidor ! murmura-t-elle en descendant le perron de l'hôtel.

Le chien bondissait toujours autour d'elle en toute joie, ne doutant pas que cette fois il retrouvât bientôt son maître.

Quand Angéline Duportail fut sortie de la chambre, la duchesse dit à la religieuse :

— Ma sœur, priez Dieu qu'on ne la fusille pas une seconde fois.

IV.

VOYAGE A TRAVERS LA MORT.

La vengeance ne s'arrête pas à la tombe. Elle veut frapper jusqu'au souvenir.

CONDORCET.

Or, pendant qu'on faisait prisonnière la ci-devant baronne de Courthuys, redevenue Angéline Duportail à la révolution du 4 septembre, bientôt surnommée l'Amazone en courant les aventures guerrières avec son amant, que devenait le colonel Ducharme?

Un matin, un reporter, qui avait connu Cœur-de-Lion au Café de Madrid, reçut une petite lettre de Mme Ducharme, où elle le priait de la venir voir le jour même. Il pensa bien que c'était pour lui parler de son fils. Il alla tout de suite rue Saint-Lazare, où il trouva Mme Ducharme et sa fille tout éplorées.

Il se nomma.

— Monsieur, dit la malheureuse mère, j'ai perdu mon fils, il est mort pour sa cause; mais puisqu'il est mort, faites que les journaux ne le calomnient pas.

— Comment! il est mort! exclama le reporter.

— Oui, monsieur, il a été tué à la barricade du boulevard Malesherbes, à l'entrée des troupes. On l'avait enterré au parc Monceaux avec les hommes trouvés à côté de lui; à force de le chercher partout, hélas! je l'ai trouvé là, hier, quand on a déterré les insurgés pour les enterrer au cimetière Montmartre. On m'a permis de lui donner une sépulture. Dès que le tombeau sera élevé, vous y viendrez avec moi et avec sa sœur. Vous étiez séparés par un abîme politique, mais il avait du cœur comme vous : il faut lui pardonner sa généreuse folie.

Le reporter gardait le silence; il était ému par le souvenir de son amitié et par le désir de faire un entrefilet de cinquante lignes sur l'aventure tragique du chef de légion. Il interrogea Mme Ducharme sur les blessures de son fils; il voulut savoir s'il avait gardé dans la mort sa figure martiale, dans quel monde on l'avait trouvé enterré, s'il avait près de lui d'autres officiers connus.

Il se hasarda même à parler de l'Amazone.

Mme Ducharme répondit qu'elle la croyait prisonnière à Versailles, où elle ne survivrait ni à ses blessures ni à ses chagrins.

. . . . . .

Le comte de Volnay s'impatientait fort de n'avoir pas plus rapidement des nouvelles de son ennemi. Sa soif de vengeance était toujours aussi fiévreuse. Hobard venait tous les soirs lui parler de ses recherches de la journée.

Le lendemain de l'arrestation d'Angéline Duportail, il réveilla le comte.

— Une bonne trouvaille, lui dit-il; j'ai mis la main sur la femme.

— C'est toujours cela, dit le comte. Mais à quoi bon si elle ne me dit pas où est l'homme ?

— Oh ! elle ne le dira pas !

— Qui sait ? Une femme emprisonnée perd la moitié de son entêtement. Où avez-vous mis cette demoiselle ?

— Elle a passé la nuit à la Conciergerie; elle doit partir ce matin pour Versailles, où j'irai la questionner encore demain, sous prétexte de lui donner des nouvelles du citoyen Ducharme. Qui sait si je ne lui arracherai pas le secret de sa cachette ?

— Et le chien?

— Le chien est toujours avec moi.

L'homme anonyme raconta à René de Volnay la scène de reconnaissance entre Thermidor et Angéline.

— Si je pleurais encore, ajouta-t-il, les larmes me fussent venues aux yeux. Vous n'avez jamais vu un tableau plus émouvant. Le chien sanglotait, la femme le baignait de pleurs ; jamais deux amis ne se sont retrouvés avec plus d'émotion.

Le comte de Volnay était devenu rêveur.

— Je ne comprends rien à cette femme, murmura-t-il. Je l'ai connue autrefois simple courtisane, quand elle valsait chez Laborde; je l'ai connue ensuite, quand elle s'intitulait la baronne de Courthuys : je ne croyais pas qu'ayant si mal commencé elle finirait si mal.

— Vous êtes un sceptique, dit Hobard. C'est précisément parce qu'elle a mal commencé qu'elle finit mal.

— Vous ne savez ce que vous dites : le mal conduit au bien.

— Non, monsieur le comte, c'est le bien qui conduit au bien.

— Que dit-on dans Paris?

— Des sottises. On dit que la Commune n'a pas dit son dernier mot. Elle jouera son second acte à Genève ou à Londres ; car tous ceux qui n'ont pas été fusillés partent pour la Suisse ou pour l'Angleterre. Mais rassurez-vous, les barrières sont bien gardées pour Adolphe Ducharme comme pour Félix Pyat.

— Félix Pyat, il joue le rôle de tous les Fra-Diavolo et de tous les Zampa du monde. Il a dîné hier tranquillement au Café Anglais. Il est vrai que ce n'était pas là qu'on le cherchait. Si jamais vous prenez celui-là, je crie : Vive la Commune !

Hobard salua.

— Nous les prendrons tous ! dit-il à René de Volnay.

L'homme anonyme était déjà à la porte quand le comte le rappela.

— Dites-moi, Hobard, que devient Diane Ducharme, la sœur du colonel ?

— Elle continue à prendre le temps comme il vient et les hommes comme ils sont. Elle est tantôt à Versailles, tantôt à Saint-Germain, où elle émerveille tous les oisifs par son art de conduire ses chevaux mignons. Cette femme-là est née une cravache à la main.

— Avec qui est-elle ?

— Tantôt avec l'un, tantôt avec l'autre, vraie femme internationale ; car on dit qu'un Américain et un Russe lui font accepter des dollars et des roubles pour nourrir ses chevaux et s'habiller un peu, car on ne s'habille plus. En voilà une dont on parlera dans la chronique scandaleuse !

— Assez, assez, murmura René de Volnay avec impatience ; je connais Diane Ducharme : c'est une fanfaronne de vices, mais au fond elle ne demande qu'à retourner chez sa mère.

L'homme anonyme n'ajouta pas un mot, mais il ne fut pas convaincu par le certificat de vertu que voulait donner le comte de Volnay à Diane Ducharme.

— C'est assez drôle, dit-il en descendant l'escalier, il voudrait manger le frère, mais il voudrait croquer la sœur !

Ce jour-là Hobard sembla écouter les inspirations de Thermidor ; mais il s'aperçut que le chien prenait le vent vers la rue des Abbesses. Il paraissait même si décidé que l'agent de police jugea prudent de le conduire, séance courante, chez un sellier du boulevard Haussmann pour lui faire cadeau d'un collier.

Thermidor s'indigna de cette captivité préventive; il n'avait fait de mal à personne; il n'avait pas même mordu un de ses pareils; il n'était coupable que d'aimer son maître, à la vie, à la mort.

Il était si malheureux qu'il se résigna, bien décidé, d'ailleurs, à s'échapper si on le condamnait à ne plus aller à sa maison. L'espérance lui revint au cœur quand il vit que l'homme anonyme se dirigeait vers Montmartre.

Mais ce n'était pas dans la cité des vivants, c'était dans la cité des morts.

C'était tout juste le jour où l'on rapportait les fédérés tués en combattant ou en fuyant, ceux-là qui avaient d'abord été enterrés dans les fossés des fortifications, sur les berges de la Seine, au parc Monceaux ou ailleurs.

— J'arrive à propos, se dit Hobard.

Il alla droit à la fosse commune, où il entendit les fossoyeurs répéter ce mot déjà trépassé : « Ils ont voulu la Commune, ils ont la fosse commune. »

Les charretées de cadavres arrivaient à la file. La cérémonie funèbre était bientôt faite : on les jetait pêle-mêle pour remplir le trou, vrais dé-

combres humains. C'était horrible à voir, ces morts déjà enterrés, qui reparaissaient à la lumière pour une heure, dans les poses les plus simples et les plus contradictoires, presque tous avec la dernière grimace d'une mort violente, couverts de sang et de poussière.

Un fossoyeur faisait remarquer quelques femmes parmi les hommes.

— Est-il possible, disait-il, que tous ces gens-là ne fassent qu'un lit! Après cela, ils couchaient peut-être ensemble pendant leur vie. Que la paix du Seigneur soit avec eux. Passe-moi ta gourde, car je n'ai plus de cœur au ventre.

— On nous avait prédit la peste, dit son camarade en lui passant la gourde après avoir bu; on ne nous a pas volés; c'est toujours la vieille histoire, la peste après la famine, la famine après la guerre, la guerre après l'Empire, l'Empire après la Révolution, un vrai chapelet de malheurs.

Hobard et Thermidor arrivaient devant la fosse.

— Cherche, cherche, cherche, dit l'agent de police au chien en lui donnant sa liberté.

Thermidor fit le tour de la fosse, regardant les cadavres; mais il eut bientôt assez du spectacle et de la compagnie, car aussitôt il décampa.

Hobard courut après lui, tout en lui parlant d'une voix sévère et douce à la fois, comme s'il eût parlé à un enfant.

Thermidor se retourna, eut un moment d'indécision et finit par obéir.

Une nouvelle charretée de cadavres passait.

— Cherche, lui dit encore l'agent de police.

Thermidor se dressa, le nez en avant, mais il se détourna bientôt de toute cette misère humaine où il sentait que pas un de ses amis n'était couché.

Du cimetière Montmartre, Hobard alla au cimetière du Père-Lachaise. Le chien ne fit pas de façon, parce qu'il était en fiacre.

Ce fut la même répétition. Hobard ne s'arrêta pas pour étudier sur les tombes la marque de la fureur des vivants jusque chez les morts; il alla droit au but : à la fosse commune.

Thermidor ne pleura après son maître.

Vainement, après la fosse commune, le promena-t-on par tous les détours du *campo santo*, qui cachait encore quelques insurgés derrière les broussailles, sur les arbres, jusque dans les mausolées.

Il ne reconnut personne.

Même pèlerinage stérile au cimetière du Montparnasse.

Quoique Hobard fût tout à sa recherche, il remarqua pourtant que le pays des morts a des jours néfastes; ce jour-là, par exemple, les oiseaux s'étaient envolés, le vent n'agitait pas les arbres, les roses tombaient flétries en s'ouvrant : c'était la mort dans la mort!

V.

LE ROCHER-SUISSE.

Faites jaser une bouteille, elle vous dira tous les secrets de la maison.

DUFRESNY.

La vérité ne sort pas du puits, mais de la tonne.

MASCARILLE.

Le soir était venu; Hobard, qui n'avait déjeuné qu'en courant, promit à Thermidor un bon dîner au cabaret. Et pourtant, quoiqu'il eût bien faim, il n'oublia pas de se faire conduire au Café de Madrid, comme si les échos de cette académie politique devaient le bien renseigner. Qui sait si la force de l'habitude n'y ramenait pas déjà quelques-uns de ces messieurs? Car, tout en recherchant Cœur-de-Lion, Hobard n'eût pas dédaigné quelque autre prise parmi les chefs de l'insurrection.

Il demanda un verre d'absinthe, pour faire

comme ces messieurs. Mais il ne vit venir autour de lui que des officiers de l'armée de Versailles.

Au bout de dix minutes, il s'en alla après avoir donné un verre d'eau à Thermidor.

Il savait que Cœur-de-Lion avait dîné quelquefois au Rocher-Suisse, sous la butte Montmartre. C'est là le cabaret qu'il choisit pour bien traiter Thermidor.

Ce fut une vraie joie pour Thermidor quand il s'arrêta devant le Rocher-Suisse. Il s'élança du fiacre, menant en laisse Hobard lui-même. Il le conduisit par les grottes et les bosquets, criant, aboyant, jappant.

— Est-ce que Cœur-de-Lion serait là? dit-il en regardant la terrasse du cabaret.

Survint un garçon :

— Est-ce que ces messieurs veulent dîner?

— Oui, dit Hobard en souriant, ces messieurs veulent dîner.

— C'est que ces messieurs dîneront mal; nous ne sommes pas encore bien remis de tout ce tremblement de terre, car j'ai cru que c'en était fait de la butte Montmartre. Comme disait La Cécilia, le volcan a failli danser.

— Avez-vous de la bonne soupe et du bon vin?

— Oh! pour cela, oui, le vin est connu ici; nous faisons de bon vin et de bonne soupe.

— Eh bien, puisque vous faites de si bon vin, ne me donnez pas de vin rouge, donnez-moi du vin blanc, celui-là est plus difficile à faire.

Par « police de sûreté, » Hobard attacha le chien au pied de la table.

Pendant qu'on préparait le premier service, Hobard étudiait la physionomie de l'endroit.

Le Rocher-Suisse est le petit Moulin-Rouge de Montmartre; c'est là que dînent les malins du quartier, les peintres, les sculpteurs, les architectes, toute l'aristocratie, avec quelques financiers ou boursiers à la petite semaine, qui viennent là parce que l'argent s'ennuie avec l'argent.

Et d'ailleurs il y a aussi quelques dames plus ou moins légères, quelques rosières de Montmartre apprivoisées par Paris, les reines du Château-Rouge et de l'Élysée, qui sifflent gaiement les valses d'Olivier Métra, ce merveilleux musicien du Paris-Bohême, un Hoffmann qui écrit ses contes fantastiques avec des doubles croches.

L'agent de police fut émerveillé, lui qui avait

trop arpenté de cimetières ce jour-là, de voir que la gaieté parisienne survivait à tout. On était encore en pleine catastrophe, mais on riait déjà; il semblait qu'on sortît d'une représentation de la Porte-Saint-Martin, quand on raille les péripéties les plus dramatiques. On paraissait ne pas plus croire à ce qui venait de se passer qu'à *la Tour de Nesle* ou à *la Tour de Londres;* peut-être même y croyait-on moins.

Hobard était trop habile pour ne pas entrer de plain-pied dans la conversation des autres; en moins de cinq minutes, il était en familiarité intime avec ses voisins et voisines.

Une blanchisseuse, qui faisait le lundi après s'être amusée le dimanche, passa à Thermidor une cuisse de poulet où elle avait à peine mordu. Le chien n'en fit qu'une gueulée, après quoi il témoigna sa reconnaissance à la belle fille par toutes sortes de caresses, quoiqu'il fût empêché par sa chaîne.

Cette blanchisseuse, c'était la grande Chaourse, qui posait pour les sculpteurs les Vénus sortant des flots : une belle créature s'il en fut, habillée ou non.

Naturellement, on causa des communeux.

— Après tout, dit Hobard, ils ont payé leur dette, puisqu'ils sont morts en combattant.

— Ils ne sont pas si morts que cela, dit la blanchisseuse. Ils feront comme Notre-Seigneur, ils ressusciteront trois jours après.

Une couturière qui dînait en compagnie de la blanchisseuse remarqua qu'il faudrait pourtant faire plus d'une épitaphe; par exemple, celle de Cœur-de-Roi, qui était mort vaillamment à la barricade du Château-d'Eau.

— Celui-ci, dit cette fille, était un brave; mais il y avait bien des lâches dans sa compagnie.

Un artiste, qui n'avait pas été de la fédération artistique et qui s'était moqué de la Commune en face de la Commune, ne craignit pas de faire l'oraison funèbre de Cœur-de-Roi.

— Le pauvre diable, dit-il, a été trahi par les siens; je ne dirai pas par les chiens, pour ne pas offenser le citoyen ici présent.

Il regardait Thermidor.

Et après l'avoir caressé à diverses reprises, l'artiste continua :

— Figurez-vous que lorsqu'il a fait battre le rappel, cet homme, qui était adoré de toute sa compagnie, n'a trouvé que vingt-six fédérés pour

marcher avec lui contre l'ennemi. Il y en a plus d'un dans le 7e bataillon qui se reprochera d'avoir marché d'abord pour lâcher pied à l'heure du danger. Certes, je ne suis pas de la Commune, parce que je ne suis ni assez bête ni assez désœuvré pour cela; mais si jamais on me prend dans une faction politique, je me ferai plutôt fusiller que d'en démordre. J'ai vu la défense désespérée de ce malheureux Cœur-de-Roi : un fou, celui-là, un fou dangereux ! N'allez pas vous imaginer que les vingt-six hommes qui ont répondu à l'appel se soient défendus héroïquement; vers Notre-Dame-de-Lorette, ils se sont envolés comme une nuée d'étourneaux aux premiers coups de fusil de Versailles. Cœur-de-Roi, furieux de ne pouvoir les rallier, est allé se faire tuer à la barricade du Château-d'Eau.

Hobard savourait, avec sa soupe aux choux, toutes les paroles tombant autour de lui.

— C'est dommage, dit la cantinière, Cœur-de-Roi était un bon diable; il est venu festiner ici plus d'une fois. Je suis bien sûr que celui-là ne croyait pas à la scélératesse des communards ; il se battait parce qu'il était né pour cela.

— C'était Hercule lui-même.

— Par exemple, il n'avait pas besoin des trente sous par jour, car il avait une fortune toute faite en toiles de Hollande et en toiles de Saxe.

— Et quand on pense qu'il n'aura pas même un suaire!

— Oui, oui, dit Hobard en passant la moitié de sa soupe à son chien; si on n'avait eu à combattre que des hommes comme Cœur-de-Roi, Versailles et Paris se seraient entendus bien vite. Mais les bons obéissent aux mauvais, comme dans toutes ces saturnales révolutionnaires.

— Eh bien, dit un ciseleur, j'ai l'opinion que Cœur-de-Roi n'est pas si mort que cela. Je crois bien l'avoir revu avec Félix Pyat.

— C'est égal, je ne voudrais pas être dans leur peau.

— Allons donc! Félix Pyat, c'est le jeune et vaillant Achille, il est trempé dans le Styx, il est invulnérable. Et comme il ne fuit jamais on ne l'attrapera pas au talon.

Un portraitiste prit la parole :

— C'est une rude plume : il a fait trembler tous les membres du 4 septembre. Son portrait de Gambetta, c'est tout ce qui restera de Gambetta; je m'y connais, puisque je ne peins que le portrait.

Hobard vit bien que personne ne savait où se cachait l'auteur du *Chiffonnier*, ce romantique que le jacobinisme a perdu, mais qui a gardé son prisme de 1830.

— Messieurs les artistes, — dit-il en s'adressant aux femmes comme aux hommes, car il n'y avait ni hommes ni femmes, tous artistes, — puisque vous connaissiez si bien Cœur-de-Roi, vous devez connaître un peu Cœur-de-Lion?

— Il est vrai qu'il était bien un peu de la même paroisse.

— Lui aussi est venu dîner ici quelquefois, mais c'était un monsieur qui faisait des manières.

— S'il faisait des manières, sa maîtresse faisait ses poussières, avec sa robe à queue qui ne pouvait entrer nulle part, dit la blanchisseuse.

— Ce n'était plus des gens comme nous, dit la couturière, c'était des gens du monde!

— Trois points d'exclamation! dit le sculpteur.

— Quand ils venaient ici tous les deux, ils s'isolaient dans une grotte.

— C'était la grotte de la sibylle, car on y parlait mystérieusement; j'ai bien écouté aux portes, mais je n'ai jamais rien compris.

Une nouvelle venue entra.

— Tenez, dit la couturière, en voilà une qui pourrait en dire plus long sur M. et Mme Cœur-de-Lion, un paon et une grue.

— Un paon, c'est possible ; mais une grue, pas si grue que cela.

Hobard avait levé la tête pour regarder la nouvelle venue. C'était une femme de chambre qui avait pris une des défroques de sa maîtresse, la plus simple, mais encore trop riche pour elle, car on voyait bien qu'elle n'était pas dans ses meubles, je veux dire dans ses robes. Elle portait mal la soie ; elle avait dissimulé la richesse du nœud. C'était une épée rouillée dans une gaîne dorée.

— Qu'est-ce qu'elle vient faire ici ? dit la grande Chaourse. Après cela, le Rocher-Suisse n'est pas ouvert pour les chiens.

Le garçon venait d'apporter une fricassée de poulet sur la table de Hobard ; ni au Café-Anglais, ni à la Maison-d'Or, ni au Moulin-Rouge, on n'avait assaisonné avec plus de haut goût un poulet coupé en huit.

Un parfum qui eût ressuscité Grimod de la Reynière se répandit tout alentour.

Tout le monde leva le nez. O miracle des petits oignons, de la muscade, des champignons et du

poivre ! Jamais une fumée plus savoureuse ne s'était élevée au banquet des Olympiens !

D'où vient cependant que le chien, devenu inquiet, ne respira pas, comme les autres, ce fumet divin ?

Hobard ne pensait plus à Thermidor.

— Garçon, dit-il, apportez-moi une bouteille de moulin-à-vent pour arroser ce poulet. — Rassurez-vous, ajouta-t-il en se tournant vers ses voisines, je ne boirai pas tout, si vous voulez me le permettre.

Hobard mettait tout en œuvre ; il savait que le vin fait jaser, il risquait la pièce de cent sous.

Mais, hélas ! contre-temps impitoyable, au moment où l'homme anonyme mettait la cuiller dans la fricassée, le chien, qui avait reconnu la femme de chambre, fit un tel bond pour se précipiter vers elle qu'il renversa la table sur Hobard.

Ce fut un éclat de rire à tout casser.

Hobard, furieux, songea à faire arrêter tout le monde, pour rassasier sa colère, sinon sa faim.

Quand il se fut un peu délivré de la table et qu'il eut essuyé la mémorable sauce qui ruisselait et fumait encore sur sa poitrine, il s'inquiéta de savoir pourquoi le chien s'agitait pareillement.

Il reconnut que Thermidor en voulait après la dernière venue.

Il se leva, non pas de table, puisque la table était à ses pieds ; il marcha droit à la femme de chambre, sans trop rudoyer le chien qui s'élançait vers elle.

— Mademoiselle, lui dit-il bas, j'ai deux mots à vous dire, venez avec moi dans cette salle.

Comme il faisait beau temps, la salle était déserte.

La femme de chambre, tout interdite, presque effrayée, suivit Hobard ; elle était si troublée qu'elle ne reconnut pas Thermidor, qui se dressait devant elle en jappant.

Elle le reconnut pourtant avant d'entrer dans la salle.

Elle ne partagea pas la joie du chien, car Thermidor lui rappelait qu'elle avait disposé un peu soudainement du bien d'autrui.

Elle s'imagina avoir affaire à un ami de Cœur-de-Lion et de sa maîtresse, qui allait lui reprocher de porter déjà les robes de la ci-devant baronne.

— Mademoiselle, dit Hobard à cette fille, je pourrais vous faire incarcérer, puisque vous êtes un peu de la Commune.

— Moi! grand Dieu! j'ai un frère dans l'armée de Versailles.

— Et un amoureux dans l'insurrection.

— Un amant! On n'a rien, mais on a son honneur. Pour qui me prenez-vous?

— Je ne vous prends pas, n'ayez pas peur, mais répondez-moi.

— Je ne sais rien.

— Vous étiez la femme de chambre de Mme Angéline Duportail. Vous avez vu tous les jours M. Cœur-de-Lion, ou plutôt M. Adolphe Ducharme.

Quand la femme de chambre vit qu'on ne lui reprochait pas d'avoir pillé sa maîtresse, elle releva un peu la tête.

— Monsieur, ce n'est pas un crime que de servir fidèlement ses maîtres. Les femmes de chambre n'ont pas d'opinion politique. Et puis, je n'ai pas fourbi le sabre de monsieur, ni mis de capsules dans le revolver de madame. S'ils ont voulu se faire tuer, c'est que cela leur faisait plaisir.

Hobard avait demandé de l'eau et une serviette pour laver un peu le dîner sur l'estomac.

— Maudite bête! murmurait-il entre ses dents. C'est la première fois, depuis huit jours, que

j'avais bon appétit. Qu'importe ! je n'ai plus faim.

Et se retournant vers la femme de chambre, il lui fit, sans aller plus loin, subir un rude interrogatoire, la menaçant toujours de l'envoyer à la Conciergerie si elle faisait des façons.

Cette fille ne savait que dire. Elle ne répondait que par monosyllabes, quand une nouvelle venue passa dans la salle et la salua.

C'était Fine-Champagne.

VI.

OU SE DESSINE LA SILHOUETTE DE FINE-CHAMPAGNE

> Vous avez beau poser des points d'interrogation devant la femme, elle vous répond : « Je suis le mensonge et je ne me dis pas la vérité à moi-même. »
>
> GABRIELLE LA RAMÉE.

Naturellement, Fine-Champagne connaissait la femme de chambre d'Angéline Duportail ; car si son ami Carnaval était l'ordonnance du colonel, elle avait bien été un peu l'ordonnance de la colonelle.

On avait jaboté dans l'antichambre et au camp, où la femme de chambre venait tous les jours apporter à sa maîtresse une chemise de batiste, un mouchoir transparent et une paire de demi-bottes, qui faisaient l'admiration des fédérés.

On était bien loin de reprocher ces souvenirs de luxe à la belle Amazone. Au contraire, on la trou-

vait plus méritoire de sacrifier de si belles choses à la défense des principes.

Le peuple aime bien mieux le comte de Rochefort-Luçay que le cordonnier Gaillard.

Une tricoteuse, quelle que soit sa furie, ne parlera jamais à la foule comme à Théroigne de Méricourt, la courtisane dorée.

Dans les révolutions, c'est encore l'aristocratie qui gouverne. M. de Mirabeau, M. de Robespierre, M. de Saint-Just, M. de Barras n'étaient-ils pas en première ligne?

La femme de chambre croyait que Fine-Champagne avait été fusillée; aussi quelle que fût sa terreur devant l'homme anonyme, elle s'écria en la revoyant :

— Ah! vous voilà!

Fine-Champagne avait reconnu le chien et lui avait pris le museau pour l'embrasser.

— Bonjour, Thermidor!

Hobard s'adressa à Fine-Champagne :

— Il paraît que vous êtes ici en pays de connaissance.

— Oh! mon Dieu! répondit-elle, vous savez, à Montmartre, tout le monde se connaît, bêtes et gens!

— Je suis sûr, reprit Hobard, que vous connaissez aussi Cœur-de-Lion.

— Cœur-de-Lion! c'est un opéra-comique, n'est-ce pas? dit Fine-Champagne qui était une fine mouche.

Elle commençait à regretter de s'être embourbée dans son chemin.

— Ne faites pas la maline, dit sévèrement l'homme anonyme.

— On fait ce qu'on peut, dit Fine-Champagne, qui après tout avait traversé d'autres périls que ceux-là. Ne dirait-on pas que j'ai commis un crime en disant bonjour à un chien!

Elle fit demi-tour et disparut dans le jardin.

Hobard ne courut pas après elle; il continua d'interroger la femme de chambre.

Voici ce qu'il apprit de cette fille :

Le dimanche soir, Cœur-de-Lion et Angéline étaient à la tête de leur légion. Ils ne s'imaginaient pas avoir affaire sitôt aux Versaillais. Aussi pendant que les hommes s'enivraient dans les derniers cabarets ouverts, l'état-major festoyait dans un hôtel du parc de Neuilly, à la place même où fut le château des d'Orléans.

C'était là que la femme de chambre avait vu sa

maîtresse une dernière fois; elle lui portait tous les jours ce qu'il y avait d'un peu recherché dans le dîner : les glaces, les gâteaux, les confitures, les fraises. Ce jour-là elle était revenue sur le soir, croyant pouvoir retourner le lendemain ; mais le lendemain elle rencontra l'armée de Versailles.

Le mardi, Angéline Duportail était revenue chez elle, mais en l'absence de sa femme de chambre, qui sans doute ne la cherchait plus.

Quand cette fille apprit le soir le passage de sa maîtresse, elle essaya de la retrouver; mais c'était alors une pluie d'obus et de balles dans tous les environs de la Madeleine.

Le surlendemain, on lui dit que sa maîtresse était fusillée au parc Monceaux. Elle se hasarda jusqu'à la grille; mais là on lui dit que parmi les fusillés encore exposés sous les branchages, il n'y avait pas une seule femme.

Elle s'en était revenue au logis sans en savoir davantage. Depuis, elle se hasardait à travers Paris, espérant apprendre quelque chose.

La robe qu'elle portait la brûlait, vraie robe de Déjanire. Elle aimait mieux faire une concession que d'être soupçonnée. Elle dit bravement à l'homme anonyme :

— Tenez, par exemple, voici une robe qui vient de madame; la dernière fois qu'elle l'a mise, elle m'a dit qu'elle serait pour moi; je la lui ai prise, parce que je n'en ai plus d'autres; mais, d'ailleurs, il m'est dû deux mois et demi de gages.

— C'est bien, c'est bien, dit Hobard, vous faites à cette robe trop d'honneur de la porter; on ne vous chicanera pas là-dessus. Vous direz toute la vérité. On aura l'œil sur vous. Vous retournerez habiter l'appartement de la dame Duportail. Si la dame ou Cœur-de-Lion y reviennent, vous m'avertirez à l'heure même, fût-ce au milieu de la nuit. Je demeure à côté, rue d'Anjou, n° 13. Tenez, voilà mon nom. Maintenant, si on cherche à vous inquiéter, je vous sauvegarderai. J'ai dit. Adieu.

Hobard paya la carte, carte fantastique à payer, puisque le chien avait jeté le poulet aux orties; aussi ne donna-t-il rien au garçon.

Quand il siffla Thermidor, il s'aperçut que le chien avait décampé.

— Où diable est allée cette bête? demanda Hobard à la femme de chambre, qui était encore sur le seuil de la salle.

— Ce n'est pas bien malin, dit-elle, Thermidor est retourné rue des Abbesses ou rue de l'Arcade.

Voyez-vous, monsieur, c'est le plus malheureux des trois.

— Pourquoi le plus malheureux des trois?

— Parce que son maître et sa maîtresse ne sont plus malheureux, puisqu'ils ont été fusillés.

— Vous ne savez pas ce que vous dites. J'ai trouvé hier la maîtresse, que j'ai fait conduire aujourd'hui à Versailles. Pour ce qui est de Cœur-de-Lion, il ne sera pas longtemps sans tomber sous ma main.

Hobard retourna dans le jardin pour retrouver Fine-Champagne. Il sentait qu'elle n'était pas étrangère à Adolphe Ducharme.

Fine-Champagne n'avait pas songé à fuir. Elle était allée s'asseoir à côté de la grande Chaourse, qui venait de lui offrir un bock.

Il fit le joli cœur et leur parla à toutes les deux en faisant le talon rouge.

Les deux blanchisseuses ripostèrent en filles qui ont bec et ongles. Elles voyaient bien qu'il y avait quelque chose de louche en lui, mais elles ne le craignaient pas, parce qu'elles se sentaient chez elles, entourées d'amis qui, certes, eussent fort malmené l'homme anonyme, s'il se fût avisé de montrer les dents.

Aussi se contenta-t-il de faire des mines d'homme de bonne compagnie, tout en questionnant çà et là Fine-Champagne sur ses souvenirs de la Commune.

Mais Fine-Champagne, qui voyait clair dans son jeu, s'amusait à brouiller les cartes avec sa malice diabolique.

Elle finit par lui dire :

— Si vous faites la cour à deux blanchisseuses, mon bonhomme, c'est sans doute parce que vous avez une chemise horriblement tachée.

Un homme de mauvaise mine survint dans le jardin.

— Bravo ! dit Hobard, voilà du renfort ! Je tiens cette fille.

Fine-Champagne pressentit alors les mauvaises intentions de l'homme anonyme.

Elle avait la terreur de la prison et surtout la terreur de Cayenne. On pouvait la ressaisir et ne plus lui faire grâce.

Elle s'avisa d'un stratagème digne de Carnaval.

— Eh bien ! je suis bonne fille, dit-elle à Hobard ; laissez-moi faire, car vous avez raison : il faut bien que tous les chefs de la Commune soient

pris. Attendez-moi un quart d'heure et je reviens avec Cœur-de-Lion. Il se laissera prendre, car il croit qu'il n'a que des amis ici.

Et là-dessus, Fine-Champagne s'envola et ne revint plus.

— Je suis pris moi-même, dit Hobard.

Il pensa qu'il n'y avait pas un moment à perdre pour retrouver Thermidor.

Il alla droit à la rue des Abbesses.

Thermidor rôdait devant la maison habitée par Cœur-de-Lion.

Hobard l'emmena chez lui non sans quelque rébellion. Jusque-là il le condamnait à coucher dans l'antichambre; ce soir-là, il le fit coucher sur son lit.

Le lendemain, dès le point du jour, il partit pour Versailles avec Thermidor.

Il se disait que les prisonniers de marque se masquent tous par un faux nom; mais en traversant toutes les salles et tous les camps avec Thermidor, il était sûr d'y découvrir Cœur-de-Lion s'il était prisonnier.

Après le voyage à Versailles, il lui restait encore la ressource des hôpitaux et des ambulances où l'on avait recueilli les blessés.

Pendant cette chasse à l'homme, dont vous voyez ici tous les incidents à vol d'oiseau, nous allons, si vous voulez, prendre un chemin de traverse.

Nous trouverons d'abord Angéline Duportail sur le chemin de son Calvaire.

Dieu pardonne aux pécheresses,

C'est une vérité trop rebattue, Dieu ne leur pardonne qu'après leur avoir fait porter leur croix.

Il n'y aura pas de rédemption, s'il n'y a pas eu de Golgotha.

VII.

OU CARNAVAL REPARAIT SUR LA SCÈNE.

Quand je serai mort, je n'aurai pas encore dit mon dernier mot.

LESAGE.

La vie est un fil que Dieu tient par les deux bouts et qu'il nous donne à retordre.

OCTAVE DE PARISIS.

Angéline Duportail, toute souffrante qu'elle fût, avait été conduite à Versailles le lendemain de son arrestation, après une horrible nuit passée à la Conciergerie.

Elle était en compagnie de quelques femmes de mauvaise vie, accusées de pétrolisme.

Elle causa avec elles dans un sentiment de charité chrétienne, curieuse d'ailleurs de savoir comment tant de femmes avaient été entraînées dans cette orgie révolutionnaire.

Elle aperçut seulement alors l'abîme qui la séparait de toutes ces créatures; elle ne s'en reconnut que plus coupable et elle jura non-seulement

de ne pas se défendre, mais de s'accuser devant les juges.

Elle ne passa qu'une heure à la Prévôté pour un premier interrogatoire.

De là elle fut conduite à Satory, où on lui donna la même chambre qu'à Mme Millière, dans le premier pavillon.

Elles se connaissaient bien. La ci-devant baronne se faisait chausser par le père de Mme Millière, un cordonnier philosophe qui avait voulu que ses filles fussent toutes institutrices, dans sa haine de l'ignorance.

— Pourquoi êtes-vous ici? dit Angéline à la jeune veuve, qui ne savait pas la mort de son mari.

— Je n'en sais rien, répondit Mme Millière. Pour vous, je ne vous le demande pas.

— Moi, je suis aussi coupable que vous êtes innocente.

Un matin que j'allais à Satory, pour demander la liberté des deux fils de Pollet, un graveur mort à la peine avec un riche burin, je demeurai d'abord plus d'une demi-heure à la porte, sous prétexte qu'il y avait une révolte parmi les prisonniers.

On sait que les hommes étaient pêle-mêle dans

les cours, exposés aux injures de la nuit et aux coups de soleil.

Les femmes étaient abritées. On les avait mises dans les pavillons.

Pendant que j'étais à la porte, toutes étaient aux fenêtres. Je reconnus du même coup Mme Millière et Angéline Duportail, qui se penchaient pour voir la révolte.

Quelques hommes, sous prétexte de se quereller, s'étaient poursuivis et avaient tenté de franchir le mur d'enceinte, mais quoique les autres prisonniers ne songeassent pas à les trahir, les soldats de garde arrivèrent à temps.

Quelques coups de feu éclatèrent. Un des fuyards tomba blessé, les autres se tinrent cois.

L'émotion fut grande dans tout Satory. On disait que quelques communeux avaient réussi à s'échapper. Une heure après, l'émotion avait gagné Versailles; on parlait de plus de cinquante prisonniers en fuite; le soir à Paris c'était bien mieux : les prisonniers étaient maîtres du camp.

Je finis par entrer; j'avais un sauf-conduit, non pas pour délivrer encore les deux jeunes gens, mais pour les amener à Versailles, où leur liberté m'avait été promise, après un simple interroga-

toire. Je les trouvai tous les deux pâles, tristes, affamés : le premier portant fièrement une belle tête de Grec antique; le second, vraie tête française à lignes brisées, où l'émotion se traduit plus rapide. Les deux pauvres enfants avaient failli être mis en pièce à Paris, pendant la Commune, comme réfractaires. Un membre de la Commune, qui heureusement passait au moment de l'exécution, avait signé leur grâce. Mais à l'entrée des troupes, ils s'étaient montrés trop curieux, on les avait pris dans toute une cohue.

Grâce à l'émotion produite par la tentative d'évasion, un des prisonniers, qui était vêtu avec la régularité studieuse des notaires d'il y a vingt ans, se mêla sans façon à quelques magistrats, à quelques médecins et à quelques journalistes qui formaient un groupe au milieu de la cour.

Un profond observateur aurait reconnu en cet homme je ne sais quelle nuance de comédie et de métamorphose.

Il fut tout de suite sympathique aux hommes du groupe parce qu'il eut l'esprit de bien écouter et de donner raison à tout le monde par ses regards et son sourire.

Cet homme, c'était Carnaval. Il avait eu l'art,

lui qui était un géant, d'en rabattre beaucoup de sa taille. Il n'était pas plus grand que les autres, tant il se croisait les jambes, tant il se mettait la tête sur l'estomac.

Un délégué de la justice annonça qu'il allait emmener à Versailles Mme Millière, qui devait être encore une fois interrogée à la Prévôté.

Carnaval paya d'audace pour en venir à ses fins.

Il avait mis dans sa tête qu'il délivrerait Angéline Duportail.

Depuis le matin il l'avait aperçue à la fenêtre du pavillon; il s'était résigné jusque-là à la captivité; mais il ne voulait pas souffrir que cette belle Amazone, qui avait été — selon son expression — sa déesse pendant la Commune, fût soumise aux misères de la prison.

Dès qu'il l'avait vue, il avait juré de la délivrer, coûte que coûte, dût-il payer pour elle et pour lui.

Carnaval était presque un comédien; il n'avait guère joué que les comparses à Montmartre et à Belleville, parce que les directeurs n'avaient pas eu confiance en lui; mais s'il fût tombé dans les mains d'un directeur prime-sautier, il fût devenu

un comédien original de la grande famille des excentriques, comme Frédérick-Lemaître et Bache, pour ne montrer que les deux extrêmes.

Il n'en avait pas moins l'art de s'habiller et de se grimer comme le plus malin des comiques.

Il avait, depuis le matin, fait une quête tout autour de lui, pour arriver à se revêtir d'un costume qui pût lui permettre, selon son expression, de jouer un tour de son métier à ses geôliers d'occasion.

Il amusait tous ses compagnons d'infortune. Victor Laluyé lui avait donné quelques louis à leur première rencontre.

D'autres prisonniers avaient pu emporter une redingote et un paletot.

On prêta un paletot à Carnaval. On lui donna un foulard blanc; il n'était pas de son chef trop mal chaussé; il ne lui manquait qu'un chapeau haute forme: ce fut Victor Laluyé qui le lui donna.

C'est dans cet accoutrement, porté avec quelque désinvolture et quelque dignité, qu'il parvint à se mêler aux médecins, aux journalistes et aux magistrats.

Or, quand le délégué de la justice se détacha du groupe pour aller chercher M^me^ Millière, il le

suivit résolûment, mais à quelque distance, pour ne pas être interpellé. Toutefois, il emboîtait le même pas, afin qu'on ne doutât point qu'il ne remplît une mission semblable.

Tout en montant l'escalier, son cœur battait; s'il n'allait pas réussir, il compromettrait la prisonnière.

Avant d'entrer, il leva la tête et fit un signe d'intelligence à Angéline Duportail, qui était toujours à la fenêtre avec Mme Millière.

Elle comprit. Aussi dès que le délégué de la justice eut ouvert la porte de la chambre, elle s'avança vers le corridor, pendant que cet homme s'avançait vers Mme Millière.

— Où allez-vous, madame? lui dit le magistrat d'un air d'inquisition.

— Je vais chez moi, répondit Angéline Duportail avec une parfaite sérénité.

Le magistrat pensa qu'elle n'était qu'en voisine dans la chambre occupée par Mme Millière.

Dès qu'elle eut dépassé le seuil de la porte, Carnaval, qui arrivait au haut de l'escalier, l'appela de la main : elle obéit dans l'espérance que Carnaval allait lui donner des nouvelles d'Adolphe Ducharme.

— Venez, venez, lui dit Carnaval.

Il comprenait qu'il n'y avait pas une seconde à perdre.

Quand Angéline fut près de Carnaval, il s'avança devant elle pour lui servir de paravent.

— Montons plus haut, lui dit-il; tout à l'heure nous descendrons à la suite de l'homme noir et de Mme Millière.

Angéline Duportail obéit encore; Carnaval avait bien raisonné; en effet, le magistrat reparut bientôt dans le corridor, emmenant l'autre prisonnière.

Dès qu'il fut au bas de l'escalier, Carnaval jugea qu'il était temps de descendre.

La grille est contre le pavillon; le grand art était de franchir la grille, non pas en même temps que ceux qui les précédaient, parce que le magistrat aurait pu s'étonner, mais de les suivre d'assez près pour que les soldats de garde pussent croire qu'ils marchaient ensemble en vertu des mêmes pouvoirs.

On se demande toujours comment les prisonniers peuvent s'échapper; moi je me demande comment ils restent si longtemps en prison : le meilleur geôlier a ses heures de distraction; il

voit passer tant de figures dans une journée qu'il finit par confondre toutes les figures, d'autant que son esprit n'est pas toujours là. Un geôlier n'est pas précisément un diplomate; nul ne se laisse mieux prendre aux comédies bien jouées comme celle de Mme de Lavalette et de Louis-Napoléon.

Carnaval passa la grille en imitant, geste pour geste, l'allure du magistrat; la sentinelle faillit lui présenter les armes, tant il avait bon air.

Le délégué de la justice était déjà monté dans une voiture; Carnaval voulut faire comme lui; mais le second cocher lui dit :

— Vous vous trompez, bourgeois, c'est la voiture de M. Alexandre Dumas fils.

— Où donc est ma voiture? demanda tout haut Carnaval, comme s'il fût venu une demi-heure auparavant.

— Voilà! voilà! dit un cocher qui n'était pas gardé.

Carnaval ne se fit pas prier.

Cinq minutes après, la voiture prenait le chemin de Versailles.

— N'allons pas par là, dit Angéline Duportail, nous serions repris.

— Ne craignez rien. C'est précisément à Versailles que nous ne courons aucun danger, parce que c'est la seule ville de France où les communeux ne se hasardent pas.

— Du reste, dit Angéline, je dois vous avertir que j'ai brisé avec le passé, depuis les incendies des pétroleuses et les assassinats des otages.

— Et moi donc, s'écria Carnaval, si jamais on me reprend à ces orgies-là, c'est qu'on viendra me chercher à Bicêtre! Le monde est trop bête pour qu'on se fasse mourir pour lui.

Angéline Duportail montra le ciel comme si elle le connût encore.

— Voyez-vous, Carnaval, il y a là-haut, dans ces nuages, une main cachée qui mène le monde. Ceux qui vont au mal finiront par aller au bien. Tous les chemins mènent à Dieu, parce que sur les mauvais on trouve l'expiation.

Quand on fut en bas de la rue de Satory, le cocher demanda où il fallait aller.

— A gauche, à l'hôtel de la Chasse, répondit l'Amazone.

C'est le vieil hôtel de Versailles. Il est dans les demi-teintes; les bruyants et les chercheurs ne vont pas là. Angéline Duportail jugea qu'elle

pourrait s'y cacher comme dans les montagnes de la Suisse.

Quand elle descendit de voiture, on lui demanda si elle voulait une chambre à deux lits.

— Non, dit gravement Carnaval, deux chambres à un lit.

Et pour se donner un passe-port, puisqu'il n'en avait pas, il demanda l'adresse du curé de la paroisse.

Comme Angéline montait l'escalier, un vieil escalier qui a son caractère, une très-jolie fille le descendait quatre à quatre. C'était Diane Ducharme.

Elles se connaissaient bien, mais elles ne s'étaient jamais parlé.

Elles s'arrêtèrent l'une l'autre avec un battement de cœur.

— Et mon frère? dit Diane.

— Chut! murmura Angéline.

Et voyant qu'on ne l'écoutait pas :

— Nous sauverons votre frère, mais sauvez-moi. Il me faut une perruque blonde, une robe écossaise et un chapeau fané. A partir d'aujourd'hui je m'appelle miss Emerson.

Elle avait parlé bas; elle se mit à parler tout haut anglais, le véritable anglais de Londres.

VIII.

POURQUOI THERMIDOR SE SÉPARE DE L'HOMME ANONYME.

Avant d'aller au feu, les fédérés avaient appris le jeu de cache-cache. Savoir battre en retraite, c'est le premier point.

Club de l'Homme-Armé.

Ne criez pas au voleur si vous ne connaissez pas le volé.

Proverbe normand.

Cependant qu'était devenu Adolphe Ducharme?

Il était resté quelque temps à l'hôpital Beaujon, sans que nul songeât à le recommander au prône parmi ceux qui lui donnaient des soins.

La France est le pays où on respecte le plus son ennemi; dès qu'il est désarmé c'est un homme, et il reprend les droits de l'homme.

Le second jour, pendant qu'Adolphe Ducharme souffrait mille morts dans la première fièvre de ses blessures, un colonel, qui venait faire une visite à l'hôpital pour encourager ses soldats

blessés, demanda s'il y avait des insurgés parmi eux.

— Trois ou quatre, répondit-on, mais il n'y en a qu'un seul qui soit digne de curiosité; il est là dans une chambre à part; c'était un chef de légion.

— Est-ce que la police sait cela?

— Sans doute, mais ce n'est pas notre affaire.

— Voyons donc ce monsieur-là?

Et le colonel, suivant l'interne, entra sans se faire annoncer dans la chambre où était Adolphe Ducharme. Il le surprit qui se débattait dans les tortures.

Mais dès que le blessé vit la figure d'un officier de l'armée, il se contint et joua la sérénité.

— Vous souffrez beaucoup, monsieur? dit l'officier.

— Oui, *monsieur*, répondit l'autre colonel.

— Puis-je faire quelque chose pour vous?

— Oui : vous en aller.

Le vrai colonel sortit en souriant; c'était un philosophe; il dit à l'interne :

— Cet homme a raison; la vue d'un soldat n'est pas un baume sur ses blessures. Il me dit de m'en aller, je m'en vais, parce que ce serait lâche de rester devant ce moribond.

— Pas tant moribond que cela; il veut mourir, mais aucune de ses blessures n'est mortelle. Encore cent kilos de glace et la fièvre tombera.

La fièvre tomba.

Dès qu'Adolphe Ducharme se sentit revivre, il n'eut qu'une idée : s'échapper de cet hôpital, qui était pour lui l'antichambre de la prison, sinon l'antichambre de la mort; mais il savait qu'on avait l'œil sur lui.

On lui avait permis de voir sa mère.

Sa mère avait-elle lu l'histoire de Mme de Lavalette sauvant son mari? Ce qui est certain, c'est qu'un soir on trouva la mère éplorée dans le lit de son fils.

Adolphe Ducharme s'en était allé dans la robe et le manteau de sa mère, avec un mouchoir sur sa figure, comme une femme désolée.

Voilà pourquoi, quand Hobard se présenta avec Thermidor à l'hospice Beaujon, le colonel des fédérés n'y était déjà plus.

Thermidor s'était arrêté avec émotion à la porte de la chambre où son maître avait souffert trois ou quatre nuits; mais la chambre était alors occupée par un lieutenant de la ligne. Il n'y avait pas

de doute possible : Hobard apprit la pieuse comédie jouée par la mère.

Il s'étonna que cette femme n'eût pas été arrêtée.

— Chacun son métier, dit l'interne : ici nous sauvons les gens.

Naturellement, Hobard se présenta chez la mère, dont il eut bien quelque peine à trouver la maison, car, on le sait, il y avait peu de temps qu'elle était à Paris.

Thermidor n'était guère allé rue Saint-Lazare, mais il avait accompagné Marguerite à Versailles. On se souvient que le colonel l'avait donné ce jour-là comme chien de garde à sa sœur. Aussi Thermidor ne fit-il de caresses qu'à la jeune fille.

Mais comme son maître n'était pas là, il se coucha tristement.

— Mon homme n'est pas ici, dit Hobard.

Il lui restait la ressource d'interroger la mère et la sœur.

Mme Ducharme répondit à toutes ses questions avec une froide dignité; il eut beau la menacer d'une arrestation, elle lui dit qu'elle était prête à tout, puisque le malheur avait pris domicile chez

elle; mais elle ne dit rien qui pût montrer la route à l'homme anonyme.

Cependant Hobard cherchait toujours.

Il était allé trois ou quatre fois encore rue des Abbesses, rue Saint-Lazare et rue de l'Arcade, rôdant çà et là, dans l'idée que Cœur-de-Lion devait tenter de rentrer chez lui ou d'aller chez sa maîtresse; mais il ne le rencontra pas. Ce fut en vain qu'il questionna de toutes parts. Où pouvait donc se cacher Adolphe Ducharme?

Au moment où il ne le cherchait pas, il le rencontra.

Hobard passait rue du Faubourg-Saint-Honoré, près de Saint-Philippe-du-Roule.

Il vit de loin un prêtre qui descendait lestement les marches de l'église et se jetait dans une citadine arrêtée devant le portail.

Mais le cocher ne parut pas si pressé que le prêtre; il prit tout son temps pour se remettre en route : si bien que Hobard eut le temps d'arriver jusqu'auprès de la citadine, au moment où elle partait.

A première vue, Hobard ne prit point trop garde au curé, tant celui-ci semblait occupé dans son bréviaire. Il pensa que c'était un

prêtre qui ne lui parut pas être de la paroisse.

Il allait passer outre, quand Thermidor se précipita vers la citadine en aboyant, au risque de se faire rouer, car le cheval était parti au grand trot.

— Il y a là quelque chose ! dit Hobard.

Il cria au cocher d'arrêter; mais celui-ci le regarda d'un air railleur, comme font tous ces messieurs, depuis que la guerre et la Commune leur ont donné des priviléges.

Hobard était donc forcé de courir.

Le chien risquait toujours de se faire rouer.

Quelle ne fut pas la surprise de Hobard, quand tout à coup la portière s'entr'ouvrant, le chien disparut dans la citadine.

Hobard courait à perdre haleine; mais le cocher faisait claquer vertement son fouet.

Le cheval avait pris par la rue de Morny — vieux style. — Par malheur pour Hobard l'omnibus de Chaillot lui fit perdre quelques secondes précieuses; vainement criait-il à tue-tête : Au voleur !

C'est un cri qui ne fait plus d'effet à Paris.

Chacun allait à ses affaires, sans se soucier des cris de Hobard.

Arrivé à la rue de Ponthieu, le cocher tourna bride et prit bientôt la rue du Colysée, où Hobard ne vit plus la citadine.

On peindrait mal la colère de l'homme anonyme : avoir presque mis la main sur Cœur-de-Lion, ne pouvoir le saisir et perdre Thermidor, peut-être pour ne plus le retrouver !

Si Hobard n'eût porté perruque, il se fût arraché les cheveux.

IX.

LES TOMBEAUX.

Pour apprendre à vivre, va consulter les morts.

THALÈS.

Ne vois-tu pas le doigt de Dieu sur ta figure comme tu vois le pouce du grand artiste sur sa statue ?

OCTAVE DE PARISIS.

Si Cœur-de-Lion et Thermidor se jetèrent dans les bras l'un de l'autre, vous n'en doutez pas !

Ce fut une vraie fête d'amitié, où l'homme se fit chien, où le chien se fit homme.

Où alla Adolphe Ducharme? Sa première inspiration fut de se faire conduire à Passy, où il espérait se cacher chez une vieille maîtresse.

Mais l'aveugle curiosité le décida à se hasarder rue de Ménilmontant, où il espérait trouver un de ses amis, un armurier qui, ayant joué le jeu de la Commune et le jeu de Versailles, ne devait pas être inquiété.

Toutefois, il jugea qu'il était imprudent de garder son chien.

— Pauvre Thermidor, dit-il en l'embrassant encore, je n'ai plus qu'un ami sérieux, c'est toi : il me faut te sacrifier.

Que faire de son chien ? le garder : C'était doux, mais Thermidor pouvait le trahir : les curés n'ont pas de chien.

Il donna l'ordre au cocher de le conduire rue des Abbesses.

Quand il fut presque devant sa porte, il embrassa encore Thermidor et le jeta sur le pavé, en lui faisant un signe impératif de rentrer dans la maison, mais de ne pas le suivre.

Thermidor, qui était l'intelligence même, comprit et se résigna; il regarda la citadine s'éloigner. Espérait-il voir reparaître son maître ? Une grande expression de tristesse avait abattu ses oreilles, ses lèvres et sa queue.

L'armurier ne reconnut pas le colonel des fédérés sous sa soutane et son tricorne. Ducharme avait perdu, avec sa barbe, son prestige militaire.

Il se fût donné à lui-même le bon Dieu sans confession, tant il avait l'air d'un bon apôtre.

Il paya sa voiture et demanda l'hospitalité au moins pour une nuit, ce qui lui fut très-gracieusement accordé.

Mais quand il eut passé une heure dans la famille de l'armurier, il voulut prendre l'air.

Il proposa d'aller faire un tour au Père-Lachaise, comme on va faire un tour aux Champs-Élysées, ou plutôt pour se retrouver plus près du drame sanglant de la Commune à son dernier combat, comme si les tombes du Père-Lachaise allaient lui parler.

Il y entra dévotement avec son ami et son bréviaire, tout en faisant le signe de la croix.

L'aspect de la place avait bien changé depuis huit jours. Où étaient ces fières physionomies qui faisaient trembler les vivants et les morts? ces intrépides fédérés qui se croyaient maîtres de Paris et du monde, sinon de Versailles? Les cabarets n'étaient plus bruyants, les enfants ne jouaient plus au soldat.

Les vaillants soldats de la marine effaçaient, par leur attitude martiale et souriante à la fois, les crimes qui avaient souillé les deux prisons.

Adolphe Ducharme et son ami s'avançaient en causant. Ils franchirent le seuil du cimetière. Ils

montèrent vers la chapelle, jetant un coup d'œil à droite et à gauche sur les tombes illustres de l'avenue : Visconti, de Musset, Baroche, Fould, Troplong, Saint-Arnaud.

— Tous les chenapans de l'empire, dit le colonel des fédérés, dorment là ; ils n'ont pas oublié de se bâtir des maisons de marbre.

Un ancien sergent de ville, habillé en bourgeois et qui avait gardé le respect des choses du passé, cligna des yeux ; il jugea que ce prêtre, qui jugeait si lestement ses contemporains, ne devait être qu'un chenapan lui-même. Il se retourna et fit signe à un de ses camarades qui était resté en sentinelle à la grille pour interroger tous les promeneurs.

Mais le colonel des fédérés vit bien qu'il avait éveillé l'attention d'un homme de mine douteuse ; il marcha plus vite, tout en disant à l'armurier qu'il voudrait bien voir la tombe d'un ami sur les hauteurs.

Quand il fut à la chapelle, il remarqua, en se retournant à demi, que l'homme en question était rejoint par celui qui s'était tenu à la grille. Il n'y avait plus de doute, ces deux hommes avaient les yeux sur lui ; en quelques minutes il pouvait

être cerné et arrêté. Il dit quelques mots à son ami et s'éloigna en toute hâte à travers les monuments.

Il était temps, en effet. Des hommes étaient sortis de dessous terre sur un coup de sifflet. Toute une escouade se mit à sa poursuite.

L'armurier alla droit au sergent de ville et lui parla de sa voix la plus douce.

— Est-ce que vous cherchez monsieur le curé? Il va revenir; il m'a dit de l'attendre là; il est allé prier sur la tombe d'un de ses amis.

— Je vous connais bien, répondit le sergent de ville. Vous êtes un armurier et vous voudriez me désarmer.

Et se tournant vers ses hommes :

— Au nom de la loi, arrêtez-moi cet homme, dit le sergent de ville, en indiquant l'armurier.

— Moi? s'écria l'ami de Cœur-de-Lion; vous ne savez pas ce que vous dites ni ce que vous faites.

Il prit dans sa poche une lettre de la préfecture de police, où il était question de ses bons offices pour le gouvernement de Versailles.

— Alors, dit le sergent de ville, pourquoi protégez-vous cet homme habillé en prêtre?

— Je ne le protége pas; il est venu chez moi avec la recommandation d'un de mes amis de province; il sollicite je ne sais quoi à Paris.

— La place de l'archevêque? dit le sergent de ville.

A cette question du sergent de ville : « La place de l'archevêque, » l'armurier répondit sans s'émouvoir :

— Pourquoi pas?

— Eh bien, nous allons toujours le mettre sous clef, après quoi nous verrons. Nous connaissons les allures du citoyen Ranc et de ses pareils; on s'habille en prêtre pour avoir droit d'asile partout; mais nous ne sommes pas des paroissiens à nous laisser mettre dedans.

— Eh bien, mettez-le dedans, si vous voulez. Prenez garde pourtant : avec ce beau zèle vous finirez par vous arrêter vous-même.

L'armurier était content d'avoir arrêté l'escouade dans sa marche; son ami Ducharme avait eu le temps de gagner du terrain; il pourrait ainsi, en moins de quelques minutes, sauter par-dessus les murs et s'échapper par la campagne. Il était homme à ne pas se laisser arrêter dans sa course par de simples gardiens du cimetière.

Le sergent de ville et ses camarades eurent beau faire l'éventail en s'élançant à la poursuite d'Adolphe Ducharme, ils ne le trouvèrent pas. On fit une battue dans tout le cimetière; on jugea qu'il s'était sauvé.

L'armurier l'attendit toute la soirée, croyant bien le voir revenir; mais il ne revint pas.

— C'est égal, dit l'armurier à sa femme, je ne suis pas fâché de ne pas lui donner l'hospitalité. C'est dans ces jours de révolution qu'il faut dire : Chacun pour soi, chacun chez soi.

Où était Adolphe Ducharme? Il avait jugé qu'il ne serait pas de force à lutter à la course. Tout en s'égarant dans les méandres des tombeaux, il avisa un monument gothique tout assombri par deux cyprès.

— Voilà mon refuge, dit-il.

La porte était restée ouverte, comme pour l'engager à s'y cacher. C'était un monument ancien déjà, mais où on avait déposé une morte quelques jours auparavant. Les ouvriers avaient replacé la pierre sans la sceller; ils devaient y revenir; mais la semaine infernale les avait cloîtrés chez eux ou jetés dans l'insurrection.

Adolphe Ducharme se glissa dans l'intérieur et

ferma la porte de fer, se promettant bien de ne pas s'éterniser dans cette hospitalité trop écossaise. Il était là, respirant à peine, écoutant de toute oreille, comprenant bien, par les cris et les sifflements, qu'on était à sa poursuite.

Un des hommes de l'escouade passa contre la tombe moins d'une minute après qu'il eut fermé la porte ; c'était le soir, l'ombre tombait déjà, il eût été impossible de le voir s'effaçant dans l'angle, comme une fresque sombre ou comme une statue de pierre.

Le chercheur s'éloigna ; Adolphe Ducharme pensa qu'on ne reviendrait pas du même côté ; mais il n'était pas temps encore de sortir de là. Il chercha à se familiariser avec son gîte. On jugera de sa surprise et de son effroi, quand il lut cette épitaphe sur la paroi du mur :

CI-GÎT
DAME ÉMILIE-CHARLOTTE
COMTESSE DE VOLNAY, NÉE DE VILLIERS

Sur l'autre paroi il lut :

CI-GÎT
CHARLES - GODEFROY
COMTE DE VOLNAY,

Était-il dans le tombeau de Mlle Blanche de Volnay, enterrée quinze jours auparavant ?

Il frissonna, et tomba agenouillé, obéissant à une volonté plus forte que la sienne.

— Oui, dit-il, avec un serrement de cœur qui lui fit les lèvres blanches, voilà l'épitaphe de son père et de sa mère. Pauvre fille !

Il voulait ajouter :

— Pourquoi aussi son frère m'a-t-il pris ma sœur ?

Mais cette pensée passa rapide sans qu'il eût le temps de la formuler. Il aima mieux, d'ailleurs, s'accuser ; il se frappa trois fois la poitrine.

Un peu plus, il eût daigné reconnaître le doigt de Dieu. Jamais la vengeance divine n'avait frappé plus fatalement un homme.

Mais comment reconnaître le doigt de Dieu quand on ne reconnaît pas Dieu ?

X.

LES REVENANTS.

N'attends pas que ta conscience soit morte pour lui demander conseil.

SOCRATE.

Peu à peu le silence se fit autour de la petite chapelle gothique; la nuit l'enveloppa. Adolphe Ducharme se sentit dans un suaire glacial. Il jugea que le moment était venu de rouvrir la porte et de se hasarder hors du cimetière, quelle que fût l'issue.

Mais c'est en vain qu'il voulut ouvrir cette porte. Le bouton intérieur était cassé; à l'extérieur, il n'y avait point de clef; il lui fut impossible de repousser ni de briser la serrure. Il attendit encore, se promettant de forcer la porte un peu plus avant dans la nuit.

Nuit horrible, nuit noire. Pas une étoile au ciel,

pas un rayon dans son âme; cette fois, Adolphe Ducharme eut horreur de lui-même.

Qu'avait-il fait de sa vie? Quelle belle action le consolait de toutes ses déchéances? N'avait-il pas trahi tous ses devoirs de fils et de frère? Au lieu de préparer à grand fracas sa vengeance mélodramatique, n'eût-il pas mieux fait de veiller sur sa sœur, de demeurer fidèle à la maison, d'être le gardien respectueux des vertus de la famille? Puisque son père était mort, ne devait-il pas garder la tradition paternelle? Qu'avait-il fait de ce nom respecté? Que pouvait-il espérer, lui qui n'avait semé que le mal? car il ne s'aveuglait pas sur ces grands mots de *patrie* et de *liberté*, qui sont le drapeau de tant d'enfants perdus, qui ne croient ni à la Liberté ni à la Patrie!

Il avait eu ses heures d'enthousiasme; mais au fond qu'avait-il cherché dans la guerre contre les Prussiens et dans la guerre civile? Le bruit, l'appât d'être capitaine, d'être colonel, d'être général, sans avoir laborieusement ou courageusement traversé l'étude ou la bataille.

Toutes ces idées venaient l'assaillir. Il s'humiliait dans ce tombeau, où sa vanité — toujours sa vanité — avait enseveli une jeune fille.

A peine si l'image de sa mère passait dans l'ombre pour le réconforter, car il ne se sentait plus ni cœur ni âme. Sa mère lui avait toujours tout pardonné : c'est le privilége des enfants prodigues.

Une autre figure passait dans son imagination : c'était Angéline Duportail.

Un vrai contraste à la figure de sa mère. Il avait aimé sa maîtresse, — il l'avait haïe, — il l'aimait encore ; — le boulet des mauvaises passions était rivé à leur cœur et à leurs pieds. Ils étaient liés à la vie — à la mort.

Combien de trahisons dans cet amour ! c'était à qui en compterait le plus. Mais ils avaient eu beau faire, ils s'étaient toujours repris avec plus de fureur.

Il y a une belle légende : un serpent est coupé en sept par l'archange : ce sont les sept péchés capitaux. Le démon passe et les rapproche en disant : « Les sept péchés capitaux n'en font qu'un. » Cette légende, c'est l'histoire de ces amours forcenés, que rien ne peut couper, parce que le démon les protége.

Et pourtant, faut-il le dire? entre cette mère trop bonne, cette mère qui n'avait jamais eu

que des faiblesses, et cette maîtresse qui n'avait jamais eu que des trahisons, il eût choisi alors la maîtresse, avant de mourir : — Cours à celle que tu aimes le plus !

Cependant il était toujours là, respirant l'odeur du sépulcre ; ses regards ne pouvaient traverser la nuit ; son oreille ne pouvait écouter l'heure. Les cyprès frissonnaient au vent.

De loin en loin, il entendait la ronde des gardiens.

Dans son effroi de la solitude, plus d'une fois il eut la pensée d'appeler et de se faire ouvrir, sauf à tenter une autre évasion. Mais il espérait toujours jeter la porte hors des gonds. Il n'y réussit pas.

Il craignit de renverser toute la chapelle des Volnay.

Il lui sembla que ce serait un sacrilége. Battu et brisé par les émotions, il finit par s'assoupir en se penchant sur l'autel, la tête dans les mains ; mais il n'échappa à ces visions que pour être assailli par de plus terribles.

Tous les morts sortaient de leurs tombes, et jouaient sous ses yeux à la guerre civile.

Il vit s'agiter tous les révolutionnaires fameux :

Danton, Saint-Just, Robespierre, tous les montagnards, les uns armés d'une petite guillotine, les autres d'une petite mitrailleuse.

— Quoi ! leur dit-il, même au delà du tombeau !

— Oui, lui répondait Saint-Just. Nous avons dit dans notre temps qu'il n'y avait pour les hommes de la Révolution de repos que dans la tombe; mais nous sommes condamnés à frapper les morts comme nous frappions les vivants.

Et c'était un horrible carnage parmi tous ces squelettes, qui finissaient par se jeter leurs bras et leurs jambes à la tête.

Et à cet horrible rêve succédait un autre rêve non moins horrible. Il revoyait, avec l'étrange réalisme des images du songe, tous ses convives du festin de l'Élysée, — une seconde édition plus saisissante; — il entrait avec Blanche de Volnay, il lui faisait signe de s'asseoir à côté de lui.

Il recommençait ce récit romanesque, où il voulait faire revivre la peine du talion : « Tu as déshonoré ma sœur, je vais déshonorer la tienne. »

XI.

LE MATIN.

Les songes, sombres nuées que disperse le soleil de la raison.

GŒTHE.

Dans ce tombeau des Volnay où Adolphe Ducharme était fatalement emprisonné, il subissait toutes les frayeurs du rêve. Il revoyait Mlle Blanche de Volnay saisissant un couteau et se frappant au sein, comme pour braver sa forfaiture.

Il la revoyait tombant tout ensanglantée.

Il était épouvanté lui-même de sa vengeance, et il se réveillait plus épouvanté encore de se retrouver seul dans le tombeau des Volnay.

Quand il s'éveilla tout à fait, une légère teinte bleue et rose pénétrait dans la chapelle; c'était l'aurore.

— Enfin ! dit-il.

Il se secoua comme s'il sentait sur lui un linceul.

Grâce à la lumière, il parvint enfin à rouvrir la porte, en poussant la serrure avec la pointe d'un poignard, un bijou qu'il avait pris à Angéline Duportail, sous prétexte qu'elle ne voulait pas lui en dire l'origine.

Mais quand la porte fut ouverte, il la referma encore, jugeant qu'il allait se jeter dans la gueule du loup. Il résolut d'attendre l'heure des enterrements.

Le jour avait rasséréné son cœur. Il mourait de faim, il mourait de soif; la fièvre lui brûlait le front. Il sortit sa main, cassa une branche de rosier de la tombe voisine, et huma avec avidité la rosée qui roulait sur la fleur. Étrange déjeuner pour un insurgé qui n'avait pas dîné la veille!

La chapelle de la famille de Volnay n'est pas sur un chemin, elle est perdue dans les sentiers. Mais en regardant par un vitrail, Adolphe Ducharme vit du haut de la montée le *Rond-point Casimir Périer*.

Vers huit heures, un premier enterrement, troisième classe, trois voitures de deuil, s'arrêta devant la statue.

Le prisonnier d'aventure vit défiler beaucoup de monde. Il pensa que c'était le moment ou jamais de rentrer dans la vie.

Il reprit sa figure de saint homme et vint se mêler presque invisiblement à la foule.

On ne douta pas qu'il ne fût de la famille; nul ne songea à s'inquiéter de la couleur de ses prières.

Dès que le mort fut enterré, il fut un des premiers à monter dans une voiture de deuil. Ce fut ainsi qu'il sortit du Père-Lachaise, tout pâle encore des visions de la nuit, tout effrayé d'avoir trouvé l'hospitalité dans la dernière demeure des Volnay.

— Pauvre enfant! dit-il en pensant à cette jeune fille qui était morte si fièrement dans sa vertu.

Il se souvint de sa sœur Diane :

— C'est celle-là, qui aurait dû mourir comme Blanche! Les révolutions ne seront bonnes que lorsque les filles du peuple donneront l'exemple aux filles du monde.

XII.

LE VERTIGE.

La mort dit à la jeune fille :
— Viens avec moi dans le monde inconnu.
Mais la jeune fille dit à la mort :
— Donne-moi le temps de connaître le monde où je suis.

Ballade allemande.

Adolphe Ducharme jugea que la soutane de prêtre ne lui avait pas réussi. Ce qui le métamorphosait, c'était sa barbe en moins bien plutôt qu'un costume d'emprunt quel qu'il soit.

Il rougissait de tant se cacher.

Il se décida à s'habiller comme tout le monde ; c'était encore le plus simple et le plus sûr.

Il était homme du monde quand il le voulait, avec toute la désinvolture d'un homme qui a beaucoup vécu avec les femmes.

Il alla s'habiller chez un de ses camarades de Bourse.

— Ne trouves-tu pas, lui dit-il en se regardant, que je ressemble à M. de Walewski, avec ma figure toute nue?

— Tu ressembles aussi à un parfait notaire, mais à un beau notaire qui va faire un contrat de mariage.

— Un contrat de mariage! moi qui, sans doute, n'ai plus qu'un acte à faire dans ma vie — mon testament.

— Garde-toi bien de faire ton testament, tu n'aurais qu'à me léguer tes dettes.

— Non; mais n'oublie pas que je te lègue mon chien, mon cher Thermidor, à moins que ma mère et ma sœur ne veuillent le garder. J'irai le voir tout à l'heure.

— Je te défends de retourner rue des Abbesses; tu verras que c'est par là que tu seras pris. D'ailleurs, si tu étais sage, tu ne sortirais pas du tout.

— Je veux changer tous les jours de toit — Et puis, tu sais que j'aime mieux la mort que la prison; j'ai toujours vécu dehors; je veux vivre mes derniers jours au soleil.

Quoique Ducharme eût couru un grand risque au Père-Lachaise, il y retourna par une attraction

indéfinissable ; il hantait le pays de la mort comme s'il n'avait plus d'autre pays.

Il fut d'ailleurs quelque peu surpris de se retrouver là, car il y était allé sans avoir conscience de ses actions. En se revoyant devant la tombe des Volnay, il finit par lire dans son cœur.

Il fut effrayé du secret qui éclata à ses yeux : il aimait Mlle de Volnay.

— Je l'aime dans la mort, dit-il tristement.

L'amour est un croyant ; tout en courant au péché, il n'oublie pas de faire ses Pâques. Il n'est pas un homme amoureux qui ne sente Dieu autour de lui. Cœur-de-Lion, qui était un athée la veille, se sentit un chrétien jusqu'à faire le signe de la croix devant la tombe des Volnay.

— Blanche ! Blanche ! qu'ai-je fait ? murmura-t-il en se frappant le cœur.

Cette fois la chapelle était bien fermée.

Il se promena aux alentours, tout en voyant transparaître devant lui l'image de la jeune fille.

Il pensa alors que toutes ses théories politiques n'étaient que de vaines rêveries de l'orgueil humain.

— La vraie politique, dit-il, c'est une femme qu'on aime, ce sont des enfants dans la maison ;

on aura beau vouloir refaire le monde, il faudra toujours qu'on en revienne à la famille. Dieu a mis sa marque à ce gouvernement fondé sur l'amour et sur le devoir.

Et il songeait combien il eût été heureux dans sa vie s'il eût mérité le cœur d'une adorable créature comme Blanche de Volnay.

— Certes, reprit-il, si une pareille femme eût sanctifié ma maison, je n'aurais jamais voulu brouiller les affaires du gouvernement. Il y aura toujours des maudits dans ce monde : je suis un maudit. Aujourd'hui, les maudits, ce sont les déclassés, c'est-à-dire les hommes en rupture de travail, de dignité, d'abnégation; les impatients qui vendent leur âme pour les joies de leur corps.

Adolphe Ducharme se rappelait la beauté fière et douce à la fois de M^lle^ Blanche de Volnay.

Mais il ne l'admirait pas seulement à la surface, il admirait en elle ce beau caractère trempé à l'antique. Si elle ne se fût donné vaillamment un coup de couteau pour protester contre un soupçon, il ne l'eût sans doute pas tant admirée. Il était, comme par miracle, revenu aux beaux sentiments de sa première jeunesse, quand il tres-

saillait aux grandes actions de l'histoire et aux grandes passions des romans.

Comme il errait mélancoliquement parmi les tombeaux, se dérobant contre une chapelle dès qu'il voyait passer un promeneur ou un croque-mort, il vit venir de son côté deux femmes vêtues de noir.

— C'est singulier, dit-il, les voilà qui s'arrêtent devant la tombe des Volnay.

Il eût bien voulu s'approcher, mais par discrétion il se tint à distance.

Les deux femmes en noir étaient deux jeunes filles.

L'une s'appuyait au bras de l'autre. Quoiqu'elle eût un voile, Adolphe Ducharme vit qu'elle était pâle et souffrante.

Tout d'un coup la porte de la chapelle s'ouvrit : les deux jeunes filles disparurent.

Cœur-de-Lion se hasarda vers le vitrail qui dominait le petit autel, comme s'il pût entendre les voix à travers le verre.

Il n'entendit rien. On parlait bas, ou plutôt on ne parlait pas du tout : on priait.

Il pensa que c'était sans doute des amies de Blanche.

— Que ne donnerais-je pas pour les questionner, pour savoir quelque chose de ses derniers moments !

Les jeunes filles sortirent de la chapelle ; mais au lieu de prendre le même chemin, elles suivirent les sentiers.

— Oh ! mon Dieu ! s'écria l'une d'elles.

C'était celle qui était pâle et voilée.

Elle s'appuya sur le bras de son amie et se pencha sur elle comme si elle allait se trouver mal.

— Oh ! mon Dieu ! dit aussi Adolphe Ducharme.

Il avait reconnu Blanche de Volnay.

XIII.

BLANCHE DE VOLNAY.

La femme est moins cruelle que la destinée, parce qu'elle voit par les yeux du cœur.

Mme DE STAEL.

Dans son émotion, Blanche de Volnay était tombée agenouillée sur une tombe.

Adolphe Ducharme fit un pas vers la jeune fille comme pour la secourir.

Elle releva la tête.

— C'est lui! dit-elle avec un sentiment de surprise, de dignité et d'effroi.

Adolphe Ducharme s'effaça pour la laisser passer.

Quoiqu'elle ne voulût pas le regarder, elle leva les yeux malgré elle.

On lui avait dit que Cœur-de-Lion avait été tué sur une barricade.

Lui et elle se demandaient en même temps si les morts sortaient de leur tombeau.

Le lieu était bien choisi pour cette funèbre illusion.

Devant la figure si profondément triste, si singulièrement adoucie d'Adolphe Ducharme, Blanche sentit tomber toute son indignation. Elle eût d'abord voulu le foudroyer : elle se sentit foudroyée elle-même.

La femme est ainsi faite, qu'elle est toujours sur le point de se jeter dans les bras de son plus mortel ennemi. C'est que la femme est l'image de la charité, du pardon et de l'amour; elle subit sans le vouloir toutes les révolutions de son cœur. L'homme qui était là avait failli déshonorer Mlle de Volnay par une scène théâtrale; il l'avait condamnée à quinze jours d'agonie; ce n'était que par un miracle qu'elle avait survécu aux deux coups de couteau qu'elle s'était donnés : elle oublia tout pour ne plus voir en cet homme qu'un ennemi désarmé.

Un ennemi désarmé n'est-ce pas l'ami de la femme?

Voilà pourquoi ce regard terrible, qui avait d'abord frappé Cœur-de-Lion, s'était tout d'un coup attendri.

— Viens donc, Blanche, dit avec impatience la compagne de Mlle de Volnay.

Blanche, chancelante, se traîna à la suite de son amie ; mais l'émotion fut trop forte, elle tomba sur le marbre d'un monument.

Adolphe Ducharme se précipita comme s'il voulait la secourir.

— De grâce, monsieur ! dit l'amie, qui avait peur d'une aventure romanesque.

Adolphe Ducharme avait pris la main de la jeune fille. Elle tressaillit et ouvrit les yeux.

— Ma vie en expiation ! dit Adolphe Ducharme avec un profond salut.

— Quel est donc cet homme? demanda l'amie de Blanche.

— Cet homme, c'est mon bourreau.

Adolphe Ducharme entendit ce mot; il lui sembla que le couteau de Blanche le frappait à son tour en plein cœur.

XIV.

DEUX FEMMES ROMANESQUES.

> La jeune fille est un roman : pourquoi lui reprocher d'être romanesque.
>
> OCTAVE DE PARISIS.

Adolphe Ducharme ne doutait pas jusque-là que Blanche de Volnay ne fût morte du coup de couteau, sinon le jour même, du moins quelques jours après.

D'ailleurs, n'avait-il pas vu qu'on avait depuis peu soulevé la pierre du caveau de la chapelle?

Le coup de couteau n'avait pas été jusqu'au cœur; le sang avait jailli avec abondance, Blanche s'était évanouie, mais une fois revenue à elle, on jugea bientôt que la blessure n'était pas mortelle.

Si on avait levé la pierre du caveau de la chapelle, ce n'était pas pour elle, c'était pour une sœur de sa mère, qui était venue mourir à Paris

et qui avait demandé droit d'asile dans ce Campo-Santo, une de ces tantes provinciales qui n'ont pas grand'chose à faire ici-bas et qui s'en vont sans laisser beaucoup de regrets, parce qu'elles ne tiennent à la famille que de fort loin.

Ce fut donc avec une profonde surprise que le colonel des fédérés reconnut cette belle Blanche de Volnay qu'il avait emprisonnée à l'Élysée pour l'heure de sa vengeance.

Il avait osé l'aimer morte, oserait-il l'aimer vivante?

Non pas qu'il se fût détaché corps et âme d'Angéline Duportail, elle était trop la chair de sa chair, la pensée de sa pensée, pour qu'il ne souffrît pas beaucoup de ne plus la voir; mais l'image de Blanche éveillait en lui je ne sais quel sentiment ineffable qui n'avait jamais hanté son âme.

A son seul souvenir, il se sentait meilleur; son âme, qu'il avait toujours méconnue dans son habitude de vivre terre à terre, l'emportait soudainement dans des régions inespérées; il lui semblait que, par un miracle inattendu, un monde vaguement rêvé lui ouvrait d'autres horizons; il n'aimait pas Mlle de Volnay comme il avait aimé les autres femmes, mais il trouvait une douceur

chaste, idéale, divine, à l'aimer ainsi, tant il est vrai que l'homme est né pour son âme et non pour son corps.

Toutes les voluptés qu'il avait savourées avec la ci-devant baronne de Courthuys agitaient encore son cœur par le charme du souvenir, mais il aspirait à des voluptés moins terrestres. Il avait commencé l'amour en soldat, sans les divines émotions du commencement. Il aurait voulu recommencer cette fois; il se fût complu à la préface du livre, sans se hâter de brusquer le dénoûment.

En un mot, lui qui riait de tout, lui qui n'avait montré d'enthousiasme que pour les chimères politiques, il devenait romanesque : c'était Blanche de Volnay qui opérait cette métamorphose.

— Si j'osais l'aimer! disait-il.

Comment oser, en effet? Jamais abîme plus profond n'avait séparé un homme et une femme.

L'amie de Blanche de Volnay se nommait Mlle Marie de Beauséjour; mais comme ces deux noms lui déplaisaient beaucoup, elle s'était rebaptisée à son gré par le nom de Symiane.

C'était une jeune fille romanesque qui avait manqué dix mariages, en disant toujours : « Je

ne serai pas plutôt prise que je ne pourrai plus m'amuser de la sotte figure que font les amoureux convoitant ma main et ma dot. »

Aussi se promettait-elle de ne pas se laisser prendre de sitôt.

Elle avait assez de quartiers de noblesse pour se faire chanoinesse comme pis aller.

On sait qu'après le métier de femme veuve bien consolée, il n'en est pas de plus doux que celui de chanoinesse.

La liberté de tout faire, avec des indulgences plénières dans les plis de sa robe.

Mlle Symiane était romanesque pour les autres comme pour elle-même; elle avait veillé son amie avec une vive sollicitude et avec une vive curiosité; elle la trouvait presque heureuse de jouer un rôle forcé dans un pareil drame.

Elle l'admirait dans son courage tout romain, elle se demandait qui lui avait donné une âme si fière, elle espérait bien avoir sa part des émotions futures : elle lui avait juré, quand elle la croyait atteinte mortellement, de ne plus la quitter un instant.

Maintenant qu'elle allait bien, elle vivait avec elle le jour et la nuit; elle lui avait donné son

lit, se résignant avec joie à coucher près d'elle sur un canapé jusqu'à l'heure où Blanche serait revenue tout à fait à elle.

J'ai oublié de dire que le jour où le comte de Volnay avait repris du service dans la compagnie des officiers de la mobile, redevenu simple soldat avec l'abnégation du premier grenadier de France, Mlle de Volnay, qu'on jugeait hors de danger, avait été conduite chez Symiane sur la prière de son amie.

Symiane habitait un petit hôtel avenue d'Iéna, au milieu d'un jardin, une vraie retraite pour une malade et une rêveuse.

Les bombes de Montretout venaient jusque-là, mais Symiane n'avait pas peur; elle croyait à la fatalité.

— S'il n'est pas écrit là-haut que je mourrai d'un éclat d'obus, disait-elle gaiement, ils auront beau me bombarder de Versailles comme de Paris, ils ne m'atteindront pas.

— Tu as raison, lui dit Blanche; quand nous sommes venues ici, j'ai rencontré la Voyante, elle nous a saluées sans faire le signe de la croix, nous sommes sauvées.

Symiane voulait se moquer un peu de son

amie, mais elle-même avait toutes les superstitions.

Les deux jeunes filles, sous la sauvegarde d'une grand'mère très-rieuse, passèrent les derniers jours du siége sans trop d'anxiété.

Elles s'inquiétaient fort de ne pas avoir de nouvelles de René de Volnay; mais elles auguraient bien de son étoile : il avait toujours été heureux, il leur semblait que la mort ne pouvait pas le prendre dans sa joyeuse jeunesse.

Il leur était revenu en effet sans une égratignure, mais blessé profondément dans sa fierté par le souvenir de ce qu'il appelait l'orgie de l'Élysée.

Jamais homme n'avait puisé dans sa colère une haine plus vivace que celle qu'il ressentait pour Adolphe Ducharme. Il comprenait bien que c'en était fait de lui, soit qu'il fût tué sur une barricade, soit qu'il fût prisonnier; mais n'avait-il pas pu s'échapper? Et puis ce qu'il voulait, ce n'était pas la justice des autres, c'était se venger lui-même.

Les lâches esprits se contentent de dire : « La destinée me vengera; il arrivera malheur à mon ennemi. » Mais tous ceux qui ont l'esprit vail-

lant se chargent eux-mêmes de leur vengeance.

Le comte de Volnay ne voulait point pardonner, il voulait tenir son ennemi au bout de son épée, et laver dans le sang qu'il ferait jaillir l'insulte faite à sa sœur.

Voilà pourquoi il avait mis en campagne celui qu'on appelait l'homme anonyme.

Blanche et Symiane n'étaient pas sorties une seule fois depuis qu'elles vivaient ensemble avenue d'Iéna.

Quand Paris fut délivré, Blanche demanda à son amie de la conduire au Père-Lachaise : elle voulait remercier son père et sa mère dans leur tombeau d'avoir sauvegardé son frère.

C'est ainsi qu'elle rencontra Adolphe Ducharme.

XV.

COMMENT THERMIDOR RETROUVE SON MAITRE.

Ce qu'il y a de meilleur dans l'homme, c'est le chien.
DIOGÈNE.

S'il n'y avait que des chiens sur la terre, il n'y aurait pas d'enfer.
RABELAIS.

Thermidor, tout à sa bonté, tout à sa bravoure, aurait pu faire son examen de conscience, sans se reprocher une seule méchanceté ni une seule lâcheté.

Le pauvre chien était bien malheureux depuis la Commune. S'il «descendait en lui-même,» il ne devait rien comprendre à tous ces va-et-vient de son maître et de ses amis.

Hobard l'avait beaucoup caressé pour en faire une créature à lui; mais la bête n'était pas si bête, elle avait tout de suite flairé un traître dans l'homme anonyme.

Thermidor subissait la loi du plus fort, mais il renfermait ses colères pour la belle occasion. Il

savait qu'un jour ou l'autre il marquerait sa vengeance.

Il se soumettait parce qu'il comprenait que c'était encore avec Hobard qu'il retrouverait plus tôt son maître; d'ailleurs, il ne pouvait échapper à cet homme qui le ressaisissait toujours.

Chaque fois que Thermidor avait recouvré sa liberté, il s'était enfui rue des Abbesses. Et c'était toujours rue des Abbesses que Hobard l'avait retrouvé.

Enfin, l'heure de la délivrance allait sonner pour Thermidor : les journaux avaient dit qu'un des chefs de la Commune avait été vu, déguisé en prêtre, dans le cimetière du Père-Lachaise.

Or, le jour même de la rencontre d'Adolphe Ducharme et de Blanche de Volnay, Hobard remontait la rue de la Roquette avec Thermidor, pour aller questionner l'escouade des sergents de ville du boulevard des Amandiers.

Voilà que tout à coup, près de la place de la Roquette, Thermidor, que l'homme anonyme tenait en laisse, lui arrache la chaîne des mains et court à toutes pattes à la rencontre d'un homme qui descendait du cimetière.

Cet homme, c'était Adolphe Ducharme.

Je n'essayerai pas de peindre la joie du chien qui retrouvait une seconde fois son maître.

Il se jeta dans ses bras — littéralement — il n'y a pas d'autres mots.

Cœur-de-Lion, sans s'inquiéter des passants ni de Hobard, qui venait vers lui, pressa tendrement le chien sur son cœur, comme il eût fait d'un ami bien cher.

Ce ne fut pas tout, on s'embrassa : une vraie fricassée de bouche et de museau.

Et comme Thermidor pleurait de joie !

Adolphe Ducharme lui parlait et pas un mot n'était perdu.

Les chiens n'ont pas un vocabulaire fort étendu; mais quand on leur parle, ils comprennent bien.

Cependant, Hobard était devant Adolphe Ducharme :

— Colonel, je vous cherchais, lui dit-il en lui mettant la main sur l'épaule.

Le chien était toujours dans les bras de son maître.

Il se retourna et reconnut Hobard.

Adolphe Ducharme n'eut pas besoin de dire à Thermidor ce qu'il avait à faire.

Le chien se précipita sur l'homme anonyme avec

la fureur du tigre. Il était passé soudainement de l'effusion la plus tendre à la colère la plus terrible.

Aussi, en trois coups de dents, il défigura son ennemi — l'ennemi de son maître. — Ce fut Adolphe Ducharme lui-même qui l'arrêta dans sa vengeance.

Thermidor regarda son maître et sembla lui dire :

— Mais tu ne comprends donc pas tous les supplices que cet homme m'a imposés. Tu ne comprends donc pas que cet homme est ton ennemi?

Thermidor avait deviné tout cela. Il avait senti sa faute en reconnaissant Angéline Duportail. Il regrettait de n'avoir pas ce soir-là mis Hobard en pièces. Le moment était venu.

Cependant plus de vingt personnes étaient survenues. Cœur-de-Lion jugea qu'il ne pouvait s'échapper par la fuite. Il voulut se tirer de là à force de diplomatie.

— Arrêtez-le ! arrêtez-le ! cria Hobard, agitant la tête et jetant une pluie de sang autour de lui.

— Je ne comprends rien à ceci, dit Cœur-de-Lion ; cet homme m'avait pris mon chien : sans doute il l'a maltraité, car c'est une si bonne bête!

Mais Thermidor n'avait pas l'air d'une si bonne bête que cela.

Il n'était pas revenu de sa colère; il montrait ses crocs sanglants.

— Que voulez-vous? reprit Adolphe Ducharme, on prend son bien où on le trouve, et son chien où on le rencontre.

Et il essaya de fendre la foule pour s'en aller; mais, quoique l'homme anonyme ne vît pas bien clair, il fit signe à deux sergents de ville d'arrêter l'ex-colonel des fédérés.

— C'est un chef de la Commune! cria-t-il. C'est Cœur-de-Lion!

— Cœur-de-Lion! dit un gamin, elle est encore bien bonne, celle-là! Cœur-de-Lion est mort sur les barricades, comme Cœur-de-Roi.

— Ni l'un ni l'autre, dit une femme. Il n'y a que le pauvre peuple qui s'est fait tuer : les chefs ont pris la clef des champs.

Quelques curieux auraient bien voulu faciliter l'évasion d'Adolphe Ducharme, mais la foule affluait de toutes parts. Il y eut bientôt un cercle de trois à quatre cents personnes pour assister à ce spectacle.

Les uns riaient « de la bonne farce du chien.

Les autres disaient qu'il fallait le tuer comme un chien, séance tenante.

On s'érigea en tribunal. On improvisa un acte d'accusation contre Thermidor. On fit l'appel des témoins à charge et à décharge. Un avocat fut nommé d'office, qui plaida les circonstances atténuantes.

L'accusateur public conclut à la peine capitale; mais Thermidor avait de si beaux yeux! il se pressait contre son maître avec tant de fraternité! Et puis Adolphe Ducharme paraissait si ému du danger que courait son chien, qu'on décida presque à l'unanimité la grâce de Thermidor.

Mais on ne décida pas que Cœur-de-Lion serait mis en liberté.

Il tenta un effort désespéré, il repoussa les sergents de ville, il joua des poings et voulut fendre la foule; mais il aurait fallu que son ami Carnaval fût là; il n'avait plus la force d'un homme qui peut en braver un grand nombre.

Mais il fut sauvé pourtant au moment où il se croyait vaincu.

Une nouvelle opinion se faisait dans la foule. Blanche de Volnay et son amie Symiane, qui suivait de près Adolphe Ducharme à la sortie du ci-

metière, étaient descendues de voiture faute de pouvoir avancer à travers cette barricade subite d'hommes et de femmes.

La romanesque Symiane dit tout haut qu'elle ne comprenait pas qu'on voulût arrêter ce jeune homme.

— C'est mon frère ! s'écria-t-elle.

Cœur-de-Lion, grâce à sa taille, avait aperçu les deux jeunes filles.

Il entendit ce cri de Mlle Symiane.

— Vous voyez bien, dit-il, que je ne suis pas l'homme que vous cherchez. Demandez à ces deux jeunes filles, ma sœur et mon amie, si je ne viens pas du cimetière avec elles.

On lui fit passage pour rejoindre les deux femmes. Il était sauvé, car Hobard avait beau crier dans la foule, à vingt pas de là, que c'était bien Cœur-de-Lion, on ne voulut plus écouter Hobard.

Blanche de Volnay regardait son amie avec une expression sévère; elle ne voulait pas être de moitié dans cette folie de dévouement.

Adolphe Ducharme était, certes, le dernier homme qu'elle dût vouloir sauvegarder. Mais c'était la fatalité qui faisait tout cela.

— Ne sois pas inquiète, dit tout bas Symiane à

son amie, je vais le sauver, mais je le lâcherai en chemin.

Elle ouvrit elle-même la portière de la voiture et dit à Cœur-de-Lion de monter.

Ce n'était pas le moment de se faire prier.

Cœur-de-Lion obéit et se mit sur le devant du coupé, pendant que les deux jeunes filles s'asseyaient en face de lui.

Il était si ému, — non par ce qui venait de se passer, mais par la présence de Blanche de Volnay, — qu'il oublia son chien.

Le coupé était déjà au bout du boulevard des Amandiers — car il avait rebroussé chemin — quand Adolphe Ducharme pensa à Thermidor.

— Oh mon Dieu ! dit-il. Et mon chien !

— Mais vous n'aviez pas de chien au cimetière, dit Symiane.

Cœur-de-Lion raconta toute l'histoire.

Mlle de Volnay, qui jusque-là n'avait pas dit un seul mot, murmura deux ou trois fois :

— Pauvre bête !

Adolphe Ducharme n'osait parler à Blanche.

Fut-ce pour dire comme elle qu'il murmura à son tour :

— Pauvre Thermidor !

LIVRE IV.

LES ABIMES.

I.

LA ROSE BLANCHE.

> Il y a plus près de la vie à la mort, de la terre au ciel, du bruit au silence, de la source à la mer, de l'enfer au paradis, de Dieu à Satan, que du cœur d'un homme au cœur d'une femme.
>
> *Proverbe turc.*

Le cocher suivait le boulevard extérieur. A la rue de Ménilmontant, Adolphe Ducharme demanda à descendre, disant qu'il ne voulait pas plus longtemps d'une hospitalité si généreuse; mais il se laissa facilement gagner par Symiane qui lui dit qu'elle ne lui rendrait la liberté qu'à l'Arc de Triomphe.

Quand le coupé passa près du parc Monceau, un ami des jeunes filles, qui avait été un cama-

rade d'Adolphe Ducharme, vint à la portière et causa des choses du jour.

C'était Monjoyeux, cette personnalité si parisienne, tour à tour comédien et sculpteur, le plus fidèle ami d'Octave de Parisis.

A lui aussi, Adolphe Ducharme raconta l'histoire de la place de la Roquette.

— Et où allez-vous vous cacher? lui demanda Monjoyeux.

— A la belle étoile, répondit-il.

— Voulez-vous venir chez moi? reprit Monjoyeux. Je vous métamorphoserai en modèle ; je sculpte un Bacchus, vous poserez avec le thyrse.

Monjoyeux prit place dans la voiture et donna l'ordre au cocher d'aller jusqu'à l'avenue de l'Impératrice.

Quand on fut arrivé là, les deux hommes descendirent et saluèrent les deux femmes.

Adolphe Ducharme regarda froidement M^lle^ de Volnay comme si c'était l'éternel adieu.

Elle détourna les yeux, mais elle ne cacha pas sa pâleur soudaine.

— C'est la haine qui s'indigne en elle, pensa Adolphe Ducharme.

Les deux amis s'en allèrent à pied jusqu'au petit

hôtel du sculpteur. Ils trouvèrent Bérengère lisant un journal sur le seuil; Bérengère, cette autre créature, romanesque s'il en fut, qui avait fini par devenir une vraie femme d'intérieur.

Elle fit bon visage au nouveau venu. Monjoyeux lui dit en quelques mots l'histoire de Cœur-de-Lion et lui annonça qu'il le gardait au secret.

— Oui, au secret, dit la jeune femme. Je ne le dirai même pas à la duchesse de Parisis.

Bérengère avait des secrets pour son mari, mais n'en avait pas pour sa chère Violette.

— La duchesse sort d'ici, reprit Bérengère à Monjoyeux. Elle reviendra demain. Elle veut que tu sculptes son tombeau.

Adolphe Ducharme ne fit pas de façon pour devenir l'hôte de Monjoyeux. Les artistes et les soldats s'entendent toujours bien. Quoique séparés par un abîme politique, ils se donnèrent encore cordialement la main.

Monjoyeux, né dans la hotte d'une chiffonnière, avait les instincts les plus aristocratiques.

Il croyait qu'un roi est bien plus intéressé à travailler pour le peuple que les ambitieux qui, sous le drapeau du peuple, ne songent à travailler que pour eux-mêmes.

Il s'était passionné à la lecture des Bonald, des Joseph de Maistre et des Veuillot.

Il croyait que moins le peuple ferait de politique et plus il serait près de la sagesse ; que plus il croirait à Dieu, plus il aurait la haine du mal.

En un mot, un réactionnaire bon à fusiller dans le chemin de ronde de Mazas.

Il eut la générosité de ne pas accuser Adolphe Ducharme. C'était son hôte ; il ne voulut pas lui donner tort.

On s'efforça de causer beaux-arts, philosophie, voyages, menus propos de gens qui n'ont pas la fièvre du jour.

Le lendemain, ce ne fut pas sans une vraie surprise que l'ex-colonel des fédérés vit entrer dans l'atelier de Monjoyeux Mlle Symiane.

—Je viens voir, dit-elle gaiement, si Bacchus pose bien.

Symiane connaissait Bérengère, la femme de Monjoyeux. Elle l'aimait beaucoup. Elle l'accusait d'être un peu plus romanesque encore qu'elle ne l'était elle-même.

Il faisait chaud ; Bérengère apporta des fraises ; on goûta dans l'atelier.

On risqua des confidences.

— Pourquoi n'as-tu pas amené Blanche? demanda Bérengère à Symiane.

— Chut! tu brûles, répondit la jeune fille.

Adolphe Ducharme ressentit une vive émotion. Quoique Symiane voulût expliquer ces trois mots par une autre idée, Cœur-de-Lion ne désespéra pas que le vif sentiment qui le dominait n'eût un lointain écho dans le cœur de Blanche de Volnay.

Mais presque aussitôt il rentrait en lui-même : il voyait son néant devant la vertu de la jeune fille; il sentait que, dût-elle descendre de toute la générosité du pardon, il ne pourrait jamais s'élever jusqu'à elle.

Que pourrait-il faire pour cela? Se repentir? Brûler ce qu'il avait adoré? Tenter la volte-face dans ses amitiés? N'était-ce pas se faire lâche pour vouloir se faire pardonner? Et d'ailleurs, quel que fût le désir de son cœur, quel que fût l'espoir de son âme, il voulait mourir fidèle à sa religion ou à sa folie politique, même s'il n'avait plus la foi!

Après le goûter on se promena dans le petit jardinet de Monjoyeux. Le règne de la Commune n'avait pas permis d'y cultiver beaucoup les fleurs; il y en avait pourtant quelques-unes çà et là;

aussi Adolphe Ducharme, passant devant un magnifique rosier à roses blanches, en cueillit une et l'offrit à Symiane.

— Une rose de Bengale, dit-elle en la prenant avec quelque dédain.

— Oui, dit-il, c'est le symbole de l'amour platonique.

Et après un silence, il ajouta ces mots :

— Effeuillez-la quand vous rentrerez chez vous, aux pieds de votre fière et chère amie ; dites-lui qu'elle est vengée cruellement puisque je l'aime...

Ce mot qui brûle glaça les lèvres de Cœur-de-Lion.

— J'ai bien vu cela, dit Symiane en souriant.

— Puisque je l'aime et que je ne rencontrerai jamais que sa haine, n'est-ce pas là le supplice des supplices?

— Oui, certes, mais nul ne connaît le lendemain; qui vous dit qu'il n'y a pas dans le cœur des révolutions comme dans le monde? Blanche n'est pas plus maîtresse de son cœur qu'un roi n'est maître de son peuple. Elle le domine aujourd'hui, mais la bête féroce pourra bien se révolter un jour.

— Non, non, ne me dites pas cela, murmura Adolphe Ducharme avec une bouffée de joie qui

passa comme une bouffée de vent. Je ne veux pas tenter l'impossible. Seulement, je ne désespère pas que Mlle de Volnay ne finisse par comprendre mon égarement quand j'ai appris que ma sœur, une enfant de dix-sept ans, avait été enlevée par le comte de Volnay.

En prononçant ce nom, Adolphe Ducharme prouva que s'il avait toutes les tendresses pour Blanche, il gardait toutes ses colères contre René.

Symiane lui dit que Blanche avait compris cela, et que, sans se l'avouer, elle en voulait plus à son frère qu'à lui-même de tout ce qui s'était passé.

— Et je comprends cela comme Blanche, ajouta-t-elle; moi qui suis vaillante, si j'étais à sa place, je ne répondrais pas de mon cœur.

Monjoyeux et sa femme survinrent, au grand regret de Cœur-de-Lion, qui aurait bien voulu que cette petite causerie continuât.

— C'est égal, lui dit Symiane avant de répondre à Bérengère qui lui parlait, je vous promets d'effeuiller la rose blanche.

Quand Symiane fut partie — avec la rose à la main — Adolphe Ducharme dit à Bérengère :

— En vérité, madame, vous m'avez emparadisé,

chez vous; mais quel enfer s'ouvrira pour moi quand j'aurai perdu le paradis!

Le silence se fit pendant quelques jours sur Adolphe Ducharme. Les journaux, après l'avoir vu fusillé, l'avoir ressuscité, l'avoir entrevu à Versailles, puis à Genève, puis à Londres, puis partout où il n'était pas, jugèrent qu'il était temps de n'en plus parler.

L'ex-colonel s'était amusé de tous ces récits qui se contredisaient, mais où toujours on le peignait comme un des plus féroces soldats de la Commune.

Il prenait assez bien son parti de toutes ces épithètes infligées à son nom : bandit et chenapan, entre autres; c'était un tigre altéré de sang, c'était une hyène attachée à sa proie. Il ne s'indignait que si on parlait de ses lâchetés. Comme Delescluze et Vermorel, il avait voulu mourir sur les barricades. Certes, ce n'était ni un héros ni un galant homme. Il s'était déshonoré en s'acoquinant aux plus mauvais; mais il n'était pourtant pas de ceux-là qui sont descendus jusqu'au pillage, à l'incendie, à l'assassinat. Comme Rossel, comme Flourens, comme tous les égarés, il avait conservé assez le respect de soi-même pour s'effrayer moins

d'un crime que d'une lâcheté. Un soldat n'oublie jamais qu'il doit mourir en soldat.

Cœur-de-Lion s'indignait contre lui-même de tous ses déguisements pour échapper à la vengeance de ses ennemis. Il n'est pas de jour où il ne fût sur le point d'aller au-devant de ses juges. Il était retenu plutôt par l'idée de sa mère que par l'idée de la mort.

Il espérait sans cesse qu'il trouverait enfin l'art de dépister la police pour passer en Angleterre.

Il lui restait des amis qu'il retrouverait là-bas : Félix Pyat, Cluseret, Theisz, Vallès et les autres. D'ailleurs il ne s'avouait pas vaincu : l'idée de prendre sa revanche le mordait au cœur. Comme tous les révolutionnaires, il ne doutait pas que cette fois ce fût le grand coup. Il voyait la bêtise qui avait envahi et submergé la Commune. Il ne tomberait plus dans de telles fautes : les otages assassinés, les églises profanées, les incendies. Il n'était pas assez philosophe pour comprendre que, dans les événements de ce monde, l'expérience ne joue qu'un rôle stérile : dans les révolutions, après quelques jours de vertige, les choses obéissent à la force. La force, c'est l'armée, et l'armée, c'est

l'ordre. L'esprit de désordre sera toujours vaincu.

On avait dit à Adolphe Ducharme qu'il était recherché, poursuivi, traqué avec une passion sans pareille ; mais on ne lui avait pas dit que c'était le comte de Volnay qui payait l'homme anonyme. Il ne savait pas que si le comte de Volnay était si impatient qu'on mît la main sur lui, c'était pour le souffleter enfin de son épée, c'était pour se battre avec lui, sans espoir de salut pour l'un ou pour l'autre, c'était pour assouvir jusqu'à la mort la vengeance d'un outrage inouï.

Si on eût dit la vérité à Adolphe Ducharme, il fût allé au-devant de René de Volnay et lui eût donné ce quart d'heure de joie furieuse, tant attendu par ceux qui ont bu un outrage.

Mais l'ex-colonel croyait qu'on voulait le prendre pour le jeter dans les prisons de Versailles pêle-mêle avec tous les lâches qui l'avaient trahi.

Il faut bien le dire : tout en conservant l'espoir de la revanche, il gardait l'amer souvenir de la défaite. Il voyait encore fuir tous ces ivrognes qui criaient : Vivre et mourir pour la Commune ! Mais on ne veut jamais désespérer des mauvaises causes : Adolphe Ducharme parlait déjà d'une toute autre organisation pour l'avenir : — on ne

forcerait personne à prendre les armes ; il n'y aurait ni réfractaires ni mécontents dans la cité ; on fermerait les cabarets ; aux avant-postes on mettrait beaucoup d'eau dans son vin ; — en un mot, on aurait moins de monde pour la grande cause, mais on n'aurait que des fanatiques et des héros.

Cependant Hobard n'en continuait pas moins à poursuivre Adolphe Ducharme. Il ne croyait pas aux nouvelles des journaux, qui le faisaient voyager au loin ; il le sentait toujours à Paris, comme le chien sent le gibier. Seulement, dès qu'il était sur la trace, il la reperdait ; c'était le colin-maillard. Hobard ressemblait à l'enfant qui soulève çà et là son bandeau pour voir celui qu'il veut toucher. Mais l'autre était si rapide et si imprévu dans ses évolutions, que le colin-maillard, hors d'haleine, se reposait au moment même de saisir sa proie.

II.

DIANE DUCHARME ET BLANCHE DE VOLNAY.

Tu veux punir ton ennemi, et tu ne songes pas à te punir toi-même.

SAADI.

Un jour que René de Volnay était venu déjeuner avec sa sœur au petit hôtel de Symiane, Hobard vint lui parler de l'insaisissable Adolphe Ducharme, lui contant l'histoire de la place de la Roquette.

Blanche, qui écoutait de la chambre voisine, entendit éclater les colères de son frère :

— Il me faut cet homme, je veux le tenir sous mon pied, après l'avoir flagellé de mon épée ! Je veux son sang, je veux sa vie ! Ah ! certes, celui-là n'ira pas à Versailles pour se donner les grands airs du martyre. Cet homme m'appartient, il mourra devant moi, je le frapperai sans merci.

— Eh bien ! monsieur le comte, dit l'homme anonyme, encore un jour, deux jours, trois jours de patience, je vous jure que je vous amènerai l'ex-colonel et son chien.

— Périsse l'homme ! périsse la bête ! s'écria le comte de Volnay. Le chien d'un tel bandit doit être enragé.

Mlle de Volnay, à ces derniers mots, arriva toute pâle dans le cabinet de son frère.

— René, tu ne feras pas de mal à ce chien, dit-elle d'un air altier.

Le comte regarda sa sœur.

— Tu deviens folle, Blanche, lui dit-il.

— Non, je ne deviens pas folle ; faire ainsi retomber sa colère et sa vengeance sur une pauvre bête, c'est indigne de toi. Mais ce qui est plus indigne encore, c'est de s'être servi d'un chien qui aime son maître pour le trahir.

— Pour traquer une bête fauve, tous les moyens sont bons, hasarda Hobard à mi-voix.

— Non, monsieur, dit la jeune fille sans regarder l'homme anonyme. Quand on a un ennemi déloyal, il faut être loyal encore dans sa vengeance.

Hobard n'osa point répliquer. Il était humilié

par les paroles de Blanche de Volnay, il salua et sortit avec une dignité théâtrale.

Blanche se rapprocha de son frère et lui croisa les mains sur l'épaule.

— Voyons, mon cher René, je ne te croyais pas si vindicatif. La plus belle vengeance, c'est d'abandonner cet homme à lui-même. Vois-tu, la mort, c'est la fin, mais ce n'est pas la raison.

— Je te dis, Blanche, que tu es folle, tu vis dans les nuages. Je ne pardonnerai jamais à ce bandit qui a osé t'emprisonner à côté de lui, qui a osé te conduire à cette orgie de communeux, qui a osé...

— Pourquoi réveiller tous ces horribles souvenirs ?

— Je vous trouve superbe, Blanche, en vérité, vous vous imaginez peut-être qu'on a oublié dans Paris ce mélodrame ridicule — et sublime — de l'Élysée. Tu as voulu noblement te sacrifier pour effacer jusqu'au soupçon. Mais il serait trop commode pour tous ces chenapans qu'on oubliât leurs crimes. La société ne vivra que si chacun de nous prend le monstre corps à corps. C'est une vengeance sociale. Puisqu'on sait cette maudite histoire du festin de l'Élysée, il faut qu'on sache aussi que le frère a vengé la sœur.

Blanche embrassa son frère, mais c'était pour le désarmer.

— Mon cher René, plus tu voudras me venger, plus tu montreras tes torts. Songe que tu fais trop bon marché de Mlle Diane Ducharme!... Je sais tout, parce que j'ai tout compris...

— Ne vas-tu pas te comparer à cette jeune folle?

— Pourquoi pas? répondit gravement Mlle de Volnay.

Jusque-là, le jeune comte avait presque considéré son aventure avec Diane comme si cette conquête se fût faite dans les coulisses d'un théâtre ou dans les jardins de Mabille. Mais la réponse de sa sœur le fit rentrer dans sa conscience.

D'un regard rapide il revit le tableau de son petit roman avec Diane, les rendez-vous dans l'église, la confiance de la jeune fille, sa foi en ses paroles. Quand elle était allée chez lui, dans l'enivrement d'une passion naissante, croyait-elle qu'elle risquait son âme?

— Écoute, Blanche, dit René de Volnay à sa sœur, tu as raison, et j'ai eu tort. Mais, entre toi et Diane Ducharme, il y a un abîme. Toi, tu es née pour toutes les vertus, tandis qu'elle est née pour toutes les folies.

— Tu en parles bien à ton aise. Qui te dit que, sans toi, Mlle Diane Ducharme ne serait pas encore à côté de sa mère, à côté de sa sœur? Car tu sais qu'elle a une sœur qui s'appelle Marguerite et qui va épouser le capitaine Henryet.

— Il est commandant depuis hier.

— Ah! tant mieux. C'est un brave homme; je l'aime beaucoup. Et puis cela fera tant de plaisir à Mlle Ducharme!

— Oh! oh! Henryet n'a pas encore épousé la sœur de son ami — l'ex-colonel. — Tant que je ne verrai pas la publication des bans, j'en douterai. Je sais qu'Henryet avait d'autres idées; tu le sais toi-même.

Blanche sourit.

— Je sais, répondit-elle que si on pouvait épouser deux femmes, il me donnerait peut-être sa seconde main; mais la première serait pour Marguerite Ducharme. Du reste, ce sera bien à lui d'épouser cette jeune fille; il faut consoler cette malheureuse mère, qui a perdu du même coup deux enfants, plus perdus encore que s'ils étaient morts.

— Rassure-toi, Adolphe Ducharme ne verra pas tomber les feuilles cette automne. Toi vivante, il ne faut pas que cet homme vive.

Blanche reprit son expression grave et triste.

— Et pourtant, toi, tu ne feras pas de façons pour vivre en face de Diane Ducharme?

Blanche prenait vaillamment Diane sous sa protection.

— C'est toi, René, qui as eu le premier tort. J'ai payé pour toi.

Le comte de Volnay fit un mouvement d'impatience.

— Allons, allons, ma chère Blanche, ne parlons plus de tous ces Ducharme, qui ne sont venus à Paris que pour notre malheur. Adolphe Ducharme, Marguerite Ducharme, Diane Ducharme, que tout ce monde-là aille au diable ; mais je ne veux plus que leur nom me sonne dans les oreilles.

III.

COMMENT BLANCHE DE VOLNAY LISAIT DANS LE CŒUR DE RENÉ.

> Que de fois on refuse de descendre en son cœur dans l'effroi de la vérité. Il y a des jours où on se cache sa passion à soi-même avec plus de soin qu'on ne fait pour les autres.
>
> L'abbé Prévost.

En ce moment même, Mlle Symiane entra sans se faire annoncer.

— Vous ne savez pas la nouvelle? dit-elle en riant, Mlle Diane Ducharme...

— Encore, s'écria le comte. Je ne veux plus que ce nom soit prononcé devant moi.

— Eh bien, va-t'en, dit Blanche à son frère.

Mais René n'eut garde de ne pas écouter.

— Donc, reprit Symiane, Mlle Diane Ducharme fait beaucoup parler d'elle à cette heure. Figurez-vous qu'on croyait son frère caché dans sa cham-

bre à l'hôtel de la Chasse, à Versailles, où elle a pris pied en quittant l'hôtel des Réservoirs. Ce matin, on a fait une perquisition ; on a saisi un monsieur et une dame ; mais voilà : on a reconnu, un peu tard, que si la dame était bien Diane Ducharme, le monsieur n'était pas du tout Adolphe Ducharme. Grande confusion de part et d'autre. On a rendu la liberté aux amoureux ; mais en voilà deux qui n'oseront plus s'aimer en plein jour, car tout le monde sait qu'ils ont été pris comme Mars et Vénus.

— Ma chère Symiane, dit Mlle de Volnay, comment peux-tu parler ainsi ?

— Ne puis-je donc pas prendre mes images dans l'Olympe ? Est-ce que ces gens-là étaient de mauvaise compagnie ?

— Si tu n'es pas plus sage dans tes discours, je te condamnerai à retourner au couvent.

— Mais c'est au couvent que j'ai appris l'histoire des dieux.

Le comte de Volnay était devenu pensif ; il fronçait le sourcil, il se tordait la moustache.

— Et quel était cet heureux mortel que vous comparez à Mars ? demanda-t-il à Mlle Symiane.

— Un jeune fou que vous connaissez, Max de

Villefranche. Est-ce que vous êtes jaloux de son bonheur?

— Oh! Dieu, non! pas plus jaloux de son bonheur que je ne suis jaloux de sa mésaventure.

— Mais Diane est très-jolie! Tout à l'heure j'ai entendu un autre de vos amis qui voudrait bien que cela lui fût arrivé. Vous avez beau faire les dédaigneux, je vous connais bien, au fond, messieurs du high-life, vous n'aimez que les femmes dont on parle. Tenez, je parierais que la demoiselle Diane Ducharme vous monte — vous remonte à la tête.

Symiane se mit à rire :

— Autre histoire : le lendemain même perquisition chez Diane Ducharme, cette fois on a découvert la vérité, beau jaloux : une femme déguisée en homme.

— Une femme déguisée en homme! Et quelle est cette femme?

— Ah! ni moi non plus. On croit que c'est une femme de la Commune qui se cachait sous l'habit d'un petit-crevé.

Blanche s'était éloignée pour respirer à la fenêtre, comme si elle se fût offensée des paroles de son amie, ce qui ne l'empêchait pas d'écouter.

— Et moi, dit-elle tristement, je parierais bien que si mon frère est si passionné dans sa vengeance, c'est qu'il aime, peut-être sans le savoir, Mlle Diane Ducharme. La fatalité nous a tous entraînés dans ses bras de fer.

L'image d'Adolphe Ducharme, tour à tour fière et suppliante, apparut à Mlle de Volnay.

Mlle Symiane entraîna Blanche dans sa chambre. Dès qu'elle eut refermé la porte, elle prit dans son sein une rose déjà flétrie.

— Tiens, dit-elle à son amie, c'est pour toi que j'ai cueilli cette rose.

Blanche prit la rose et la porta à ses lèvres.

— Chut ! s'écria Mlle Symiane, ça brûle !

— Je ne comprends pas, dit Blanche en rougissant.

— Tu ne comprends pas parce que tu ne sais pas qui a cueilli cette rose pour toi.

IV.

LE DUEL DE RENÉ DE VOLNAY ET D'ADOLPHE DUCHARME.

> Vous voulez un duel à mort, messieurs, vous n'êtes pas dégoûtés, mais vous ne savez pas si la mort veut de vous. — La mort est femme, elle ne se donne pas si facilement que cela.
>
> DUMAS Ier.

Quand Symiane revint chez Monjoyeux, elle dit à Adolphe Ducharme que sa rose blanche avait été effeuillée par Blanche, mais sans lui dire qu'elle l'avait portée à ses lèvres.

Ce jour-là Monjoyeux et sa femme reconduisirent Symiane avenue d'Iéna, laissant tout seul dans l'atelier Adolphe Ducharme.

Il s'amusait à pétrir la terre glaise avec quelque sentiment du dessin, quoiqu'il n'eût jamais guère dessiné que des caricatures.

C'était Monjoyeux qui lui avait conseillé de se mettre à sculpter pour éloigner toute idée politique.

Ce fut alors que s'annonça une autre visite un peu moins aimable que la première.

Adolphe Ducharme vit tout à coup entrer dans l'atelier René de Volnay.

Ils se reconnurent du premier regard.

— Ah ! vous voilà donc ! s'écria le comte.

Et il referma la porte de l'atelier.

— Ah ! n'ayez pas peur que je m'en aille, dit froidement Cœur-de-Lion. Je vois ce que vous voulez. Je suis votre homme.

— Je savais bien que vous n'étiez pas mort, dit René en s'avançant de quelques pas ; c'est vous qui avez fait courir ce bruit-là. Mais les gens de votre espèce ne meurent pas en combattant. Ils poussent les imbéciles au feu, mais ils n'y vont pas.

— Ils n'y vont pas ! s'écria Adolphe Ducharme en éclatant dans sa colère ; venez un peu par ici ; il y a parmi les armes de Monjoyeux deux ou trois paires d'épées de combat ; nous allons voir qui aura peur de la mort.

Et tout en disant ces mots, il courut prendre deux épées dans la panoplie ; il en garda une et jeta l'autre sur le chemin du comte de Volnay.

— Je vais donc venger ma sœur ! poursuivit-il.

—C'est moi, qui vais venger ma sœur ! cria René.

Ils se regardaient avec des yeux qui jetaient des éclairs.

Ils furent bientôt en présence.

Voilà les vrais duels, ceux qui n'attendent pas, pour se refroidir, toutes les marches et contre-marches de l'honneur.

Les duels sans autres témoins que la fureur des adversaires ; les duels pour la mort et non pour l'honneur.

Adolphe et René étaient de première force ; à la salle d'armes, ils faisaient des prodiges ; sur le terrain, ils étaient terribles comme les mathématiques.

Le combat dura dix minutes ; il semblait que ce fût un jeu, tant ils avaient l'art de se défendre.

René voulait tuer Adolphe. Adolphe ne voulait pas tuer René, mais il voulait le désarmer, tout en le blessant à la main. Vingt fois le comte espéra frapper son ennemi en pleine poitrine ; vingt fois Cœur-de-Lion effleura la main agile et savante du frère de Blanche. Ils ne parvenaient, ni l'un ni l'autre, à se toucher. Enfin le comte de Volnay eut la main transpercée ; l'arme lui tomba toute ensanglantée.

Il poussa un cri de rage ; il reprit l'épée de la main gauche et voulut continuer la lutte ; mais Adolphe Ducharme, qui maniait l'épée des deux mains avec la même sûreté, désarma tout de suite son adversaire.

— Monsieur, lui dit-il, je n'ai pas voulu vous tuer, quoique ce fût mon droit, mais je demeure à vos ordres, si vous croyez que mon injure ne soit pas plus grande que la vôtre ; allez faire panser votre main et revenez quand il vous plaira. Je suis votre homme.

— Oui, monsieur, je reviendrai ! dit le comte de Volnay.

V.

LA DUCHESSE DE PARISIS.

Une âme visible !
PÉTRARQUE.

A peine Adolphe Ducharme était-il remis de cette secousse, qu'une nouvelle figure apparut à la porte de l'atelier.

Une figure inconnue pour lui : c'était la duchesse de Parisis, cette belle Violette qui avait ému le monde parisien par sa beauté héraldique, son charme pénétrant, ses dramatiques amours, tour à tour fille du pays latin, courtisane amoureuse, duchesse irréprochable.

Adolphe Ducharme s'inclina respectueusement. Violette fit un pas vers lui.

— Monsieur, lui demanda-t-elle, pourriez-vous me dire si Mme Monjoyeux est ici ?

— Non, madame, répondit Cœur-de-Lion en

s'avançant vers la duchesse. Elle est allée conduire Mlle Marie de Beauséjour, ou si vous aimez mieux Mlle Symiane, avenue d'Iéna.

— Croyez-vous qu'elle revienne pour dîner ?

— Je n'en doute pas, car elle a dit qu'elle attendait Mme la duchesse de Parisis.

— C'est moi.

— Je n'avais jamais eu l'honneur de vous voir, mais je vous avais devinée, madame. Permettez-moi de me présenter à vous, puisque mes amis ne sont pas là. Mme Monjoyeux a dit qu'elle ne vous confierait pas mon secret, à vous, à qui elle confiait tout. Comme mon secret m'appartient, je vais vous le confier : je suis poursuivi comme un des chefs de la Commune ; j'étais colonel des fédérés, je me nomme Adolphe Ducharme.

La duchesse de Parisis fixa Cœur-de-Lion.

— Je vous connais, lui dit-elle ; il est bien singulier que Bérengère vous cache chez elle, quand j'ai caché chez moi Mme Angéline Duportail, surnommée l'Amazone.

Adolphe Ducharme eut un cri de joie.

— Angéline ! vous l'avez vue ! C'est la première fois que j'ai de ses nouvelles, la pauvre femme ! je la croyais fusillée.

— En effet, elle a été fusillée ; je crois que sans moi vous pourriez la pleurer. Ils l'ont amenée dans ma cour, du moins dans la cour d'une de mes amies où je m'étais réfugiée pendant la Commune. On l'avait prise sur une barricade. Vous savez sans doute cela comme moi ; mais, ce que vous ne savez pas, c'est que, poursuivie par toute une horde de gens du peuple de la pire espèce, qui demandaient sa mort, elle entra dans la cour d'un hôtel de la rue Murillo, où elle reçut deux coups de feu. Elle tomba. Je la croyais morte. J'avais ouvert ma fenêtre ; je ne sais si ce fut grâce à mes prières, mais les fusils se relevèrent ; un sergent repoussa la foule ; la sœur de charité qui me soignait, car j'étais bien malade, descendit au secours de la femme fusillée, la ranima et l'emmena bientôt jusque dans ma chambre, où, après l'avoir pansée moi-même, je l'obligeai de s'habiller en sœur de charité.

Adolphe Ducharme écoutait des yeux, des oreilles et du cœur.

— Le croiriez-vous ? reprit Violette ; la malheureuse femme avait toujours la fièvre du combat, il semblait qu'elle voulût encore résister. Elle refusait de s'habiller en sœur de charité. « D'ail-

leurs, disait-elle, je ne suis pas digne d'une telle métamorphose : ces habits-là me brûleraient comme la robe de Nessus. » La douceur de la sœur de charité finit par la calmer et par ramener Dieu à son esprit.

— C'est vous surtout, madame, dit Adolphe Ducharme, qui l'avez ramenée à la raison ; je vous remercie profondément ; c'est un brave cœur, digne de comprendre une telle générosité ; mais donnez-moi de ses nouvelles.

La duchesse de Parisis conta à Adolphe Ducharme tout ce qui s'était passé : comment Hobard l'avait découverte, grâce à Thermidor ; comment il avait fallu qu'elle se résignât à suivre cet homme comme prisonnière.

— Mais rassurez-vous, reprit la duchesse, j'ai des amis à Versailles ; Mme Angéline Duportail n'a plus qu'une idée, c'est de faire pénitence en prenant l'habit de sœur de charité ; j'espère encore qu'on lui accordera cette grâce sans passer devant le conseil de guerre.

Adolphe Ducharme écoutait toujours le récit de Violette avec la plus vive curiosité. Elle lui apprit encore qu'elle avait reçu une lettre de sa maîtresse à son arrivée à Satory. Depuis, Angéline Duportail ne lui avait plus écrit.

La duchesse ne s'expliquait guère ce silence.

— Monjoyeux ira à Versailles, dit Adolphe Ducharme, il nous rapportera de nouvelles nouvelles.

La duchesse s'imaginait que Cœur-de-Lion était revenu à d'autres idées politiques; mais elle s'aperçut bientôt qu'il n'avait pas rebroussé chemin d'un seul pas.

Il était ferme comme un roc dans ses convictions : pour lui Félix Pyat, Jules Vallès, Gustave Flourens avaient été la sainte Trinité de la vraie république.

Aussi Violette sé hâta de dire :

— Ne parlons pas politique.

Elle jugea qu'il valait mieux entreprendre la conversion d'un pécheur que la conversion d'un idéologue.

Monjoyeux et sa femme les surprirent en très-vive discussion.

— Quoi, dit Monjoyeux, vous perdez votre temps aux chimères politiques? Il y a bel âge que j'en suis revenu ! C'est bon pour les gamins qui sont au collége ; quand on est un homme, on songe bien plus à se réformer qu'à vouloir réformer le monde.

Monjoyeux parlait comme un sage.

Il fut convenu qu'on laisserait l'humanité marcher toute seule.

On se mit à table et on dîna gaiement, parce qu'on ne s'embourba plus dans les vaines théories.

On parla et on reparla de toutes les belles héroïnes qui avaient fait cortége à Violette, dans ses aventures romanesques.

Où étaient-elles allées, ces charmantes affolées, qui avaient été comme le feu d'artifice des derniers beaux jours ou plutôt des dernières belles nuits de l'Empire?

L'ex-colonel des fédérés avoua qu'après tout il était meilleur encore de vivre dans ce monde-là qui s'amusait sans prêcher, que dans le monde de ceux qui ne s'amusent pas, mais qui prêchent le pillage et l'incendie.

VI.

MALHEUREUX COMME UN CHIEN.

> Ce qui fait le malheur des chiens, ce n'est pas la nature, une bonne mère pour tous ses enfants, c'est l'homme, un mauvais compagnon pour les bêtes, lui qui est un sot.
>
> STERNE.

Nous avons laissé Thermidor place de la Roquette, abandonné à la fureur de l'homme anonyme et des gamins, car le gamin est cruel pour les pauvres bêtes du bon Dieu.

Un philosophe a écrit un livre sur l'âme des bêtes.

Par malheur pour les hommes, cette âme des bêtes — selon le philosophe — était tout aussi lumineuse que l'âme des mortels.

Mais d'où vient, disent les orgueilleux, que les bêtes ne construisent pas des chemins de fer, ne lancent pas des vaisseaux à la mer et n'élèvent pas de pyramides?

On peut répondre à ces orgueilleux que les chiens n'ont pas besoin d'une barque pour passer l'eau, ni d'un chemin de fer pour faire leur chemin.

Comme Dieu ne leur a pas infligé la vanité, pourquoi élèveraient-ils des pyramides pour que quarante siècles, plus ou moins, les regardent dormir au soleil ?

Les chiens ne font que ce qui leur est utile. Ils ne parlent pas plusieurs langues. Ils n'écrivent pas des premiers-Paris. Ils ne cisèlent pas la vaisselle plate, parce qu'ils n'ont que faire de tout cela.

Mais pourquoi affirmer que le chien n'a ni sentiment ni esprit, qu'il ne pense pas et qu'il ne rêve pas ?

Vous qui êtes si orgueilleux, êtes-vous bien sûr de savoir quelque chose que ne vous ait pas appris votre père ou votre mère, votre maître d'école ou votre professeur de philosophie ?

Et encore que faites-vous de tout ce que vous savez ? Vous faites la guerre à vos ennemis et à vous-même. Vous vous vantez de votre civilisation !

Paris, la patrie du peuple le plus spirituel de la terre, donne le beau spectacle de la Commune,

— l'invasion des barbares — quand ces barbares sont des Parisiens.

Grâce à Dieu, les chiens ne vont pas si loin dans la civilisation !

Dans les trois à quatre cents curieux qui s'étaient groupés place de la Roquette pour voir Hobard, Cœur-de-Lion et Thermidor dans leur lutte désespérée, bien peu savaient qu'Adolphe Ducharme fût parti si miraculeusement avec Blanche de Volnay et son amie Symiane.

On le croyait toujours dans la foule ; on se poussait vers Mazas comme pour le conduire en prison.

Vainement Thermidor avait tenté de suivre son maître tout en pleurant.

On le piétinait et on l'injuriait.

Un gamin menaçait de le tuer à coups de pierres, quand une marchande de couronnes d'immortelles, qui n'avait pas d'opinion politique, prit bravement Thermidor dans ses bras et l'emporta chez elle.

— Après tout, dit-elle, son maître a l'air d'un brave homme ; je connais le greffier de Mazas ; je conduirai le chien à son maître quand tout le monde sera passé.

Mais quand cette femme se présenta avec Ther-

midor au greffe, on lui dit que l'ex-colonel des fédérés n'avait pas été arrêté.

— Tant mieux ! dit-elle, j'avais toujours dit que j'adopterais un enfant, je vais adopter un chien.

Et tout en caressant Thermidor elle lui demanda :

— Comment t'appelles-tu ?

Elle chercha dans le calendrier des chiens, mais comme ce n'était pas le calendrier républicain, elle ne découvrit pas qu'il s'appelait Thermidor.

Thermidor n'était pas encore débaptisé, quand il s'échappa de la boutique de la marchande d'immortelles, où il était mal attaché, pour suivre un convoi de dernière classe, un vrai convoi de pauvre, auquel il ne manquait qu'un chien.

C'est qu'il avait reconnu une de ses amies dans une des femmes qui pleuraient.

C'était Fine-Champagne.

Fine-Champagne, qui s'ennuyait après ses camarades de la Commune sans être plus communarde pour cela, était très-heureuse d'avoir retrouvé Thermidor.

Elle lui permit donc d'aller verser un pleur sur la terre de la fosse commune où l'on mit le pauvre diable qu'elle conduisait à son Campo-Santo.

Après avoir pleuré, les gens du peuple, qui ne s'occupent pas du testament comme les gens du monde, ont l'habitude de trinquer ensemble, non pas précisément à la santé du mort, mais à la santé de ceux qui sont encore sur pied.

On s'arrêta dans un cabaret de la rue de la Roquette qui porte pour enseigne :

A la descente du Père-Lachaise.

Thermidor fut de la petite fête. On lui donna des gâteaux, on lui fit boire du lait. Tout le monde l'embrassa, mais il ne voulut caresser que Fine-Champagne.

Il ne se fit pas prier pour aller à Montmartre.

Quand on passa rue des Abbesses, il voulut s'arrêter à la maison d'Adolphe Ducharme, mais il comprit par le regard de Fine-Champagne que son maître n'y était pas. Il suivit donc sa nouvelle compagne de route jusque chez elle, ne doutant pas cette fois qu'il ne fût en bonne compagnie, c'est-à-dire avec une amie de Cœur-de-Lion.

— En voilà toujours un, disait Fine-Champagne en baisant le museau du chien, mais quand retrouverai-je les autres ?

Elle en avait déjà rencontré quelques-uns, — de bonnes pratiques — des peintres, des sculpteurs, des comédiens, qui étaient restés à Paris pendant la Commune, sans qu'on les forçât de prendre les armes.

Elle résolut de les réunir dans un petit festin, pour qu'on pût boire un peu à la santé des absents.

Elle habitait une maison abandonnée rue Gabrielle; les propriétaires n'étaient pas revenus à Paris, depuis le commencement de la guerre. Cette maison était bien cachée dans un jardin. On ne la croyait pas habitée; Fine-Champagne pensa donc que nul ne viendrait troubler le festin.

Voilà pourquoi, un soir, à la tombée de la nuit, on vit passer place Saint-Pierre, et à quelques minutes de distance, plusieurs personnages au moins singuliers par leur accoutrement; ils marchaient tous vers l'Échelle-de-Jacob, cet escalier qui monte sur une des buttes pour aboutir à la rue Berthe ou à la rue Gabrielle.

Montmartre est le pays pittoresque par excellence : tout y est imprévu, les paysages comme les horizons; chaque maison a sa physionomie; la ligne droite et la symétrie ne monteront jamais la

montagne; chaque rue, chaque masure y conservera toujours le caractère du vieux Paris sinueux, étrange, mystérieux.

C'est sans doute pour cela que Gérard de Nerval aimait tant Montmartre; c'était là surtout qu'il égarait si bien ses pas et sa pensée qu'il ne savait plus si c'était « le rêve ou la vie. »

VII.

DE QUELQUES FIGURES ORIGINALES.

L'humanité prend tous les masques pour se tromper elle-même.

SCHILLER.

Comédie, comédie, tout n'est que comédie.

SALOMON.

Donc, dans les premiers jours de juin, l'Échelle-de-Jacob était montée par une série de personnages qui avaient bien l'air d'aller à la Cour des Miracles.

Un spectateur de leurs faits et gestes eût remarqué que ces messieurs et ces dames, car il y avait des femmes parmi les hommes, passaient avec quelque inquiétude, quoique la nuit les abritât.

D'où venaient-ils? Où allaient-ils? Ils venaient de partout; ils allaient à la maison abandonnée de la rue Gabrielle où vivait Fine-Champagne.

Ce jour-là Fine-Champagne s'était associée avec

Mme Flambine, une cabaretière alors sans cabaret.

Qu'est ce que Mme Flambine?

Flambine, c'était une forte créature, nez à la Roxelane, yeux éveillés, bouche coquette et coquine, avec une gorge provocante et de jolies mains potelées. La dame Grégoire de Bérenger lui eût rendu des points dans son cabaret.

Flambine chantait dans son rire perpétuel; la chanson était toujours belle, puisque les dents étaient blanches. Elle chantait Fernand Desnoyers, Gustave Mathieu, Charles Coligny, Pierre Dupont, sur des airs de Métra et de Darcier, la chanson romantique s'il en fut. Faut-il le dire, elle chantait aussi les chansons de J.-B. Clément; — Gibet Clément, — comme on l'appelait à Montmartre, présage terrible pour un futur membre de la Commune.

Au cabaret occulte de Flambine on buvait du vin clairet — et tout tournait autour des dilettantes; mais c'était encore l'ivresse attique dans l'ivresse gauloise; on l'émaillait de mots spirituels et truculents. Montmartre sera toujours académique — non à cause de ses ânes — mais parce qu'il n'est pas un cabaret qui ne soit un cénacle, ou qui n'ait son refrain.

Flambine était fort compromise par ses amitiés de la Commune. Elle n'avait plus bouchon sur rue, mais elle donnait encore à dîner mystérieusement.

Elle s'était affublée d'une perruque rousse pour n'être pas reconnue des espions du quartier.

Dès que Fine-Champagne était revenue, elle avait porté ses quatre meubles et ses quatre sous dans la maison abandonnée de la rue Gabrielle.

C'était un sculpteur ou plutôt un praticien qui avait déménagé la nuit la belle et son lit.

Dans l'après-midi, elle avait annoncé à ses amis et à ceux de Fine-Champagne qu'elle ferait salon le soir, parce qu'elle avait une compagnie de peintres, sculpteurs, architectes, pour fêter un de leurs pareils qui allait se marier et disait adieu à la vie de garçon. Flambine était toujours de si belle humeur qu'il semblait impossible que le mensonge sortît de sa bouche : les menteurs sont graves et soucieux. Aussi n'éveilla-t-elle aucun doute sur son monde, ni sur le monde de Fine-Champagne. Et puis la plupart des soupeurs et des soupeuses n'étaient-ils pas des artistes ?

Ce soir-là, donc, on pouvait respirer en s'approchant bien de la maison abandonnée, les fumées

d'un lapin de Clichy-la-Garenne, qui promettait un régal démocratique. Flambine n'était pas seulement bonne à verser à boire ; elle faisait à l'occasion un brin de cuisine, cuisine française où elle avait l'art de mettre le sel, le poivre, l'oignon, l'ail et la truffe avec la main savante de Richelieu, celui-là qui devint maréchal de France parce qu'il avait bien assaisonné un lièvre tué par Louis XV pour Mme de Pompadour.

Si un fin gourmand comme Monselet fût passé, il aurait senti que le lapin de Clichy-la-Garenne n'était pas ce soir-là la seule attraction du souper ; on y respirait les parfums pénétrants d'une soupe à l'oignon qui eût fait sourire béatement un ivrogne ; on y respirait aussi les parfums solennels d'une de ces omelettes au lard qui sont un poëme épique pour les affamés. Mais ce n'était pas pour Monselet, ce païen de la décadence, que brûlaient les charbons de Flambine et de Fine-Champagne.

Les deux premiers venus furent un modeleur et un peintre d'enseignes, des amis de Montjoye, ce pauvre Montjoye, qui est mort de faim sous le siége.

Une femme vint ensuite, la grande Chaourse,

qui chantait l'an passé dans un café-concert des Champs-Élysées.

Le quatrième personnage était un ciseleur bien connu de Barbedienne et de Froment-Meurice : celui-là ne portait pas la carmagnole du travail, il s'était déguisé en lieutenant de marine.

Le cinquième et le sixième étaient deux journalistes qui s'étaient formés à l'école du Père Duchêne.

Venaient ensuite deux femmes, Cigarette et Souillon, deux inséparables qui n'avaient pour ainsi dire qu'un lit, qu'une robe et qu'un chapeau; l'hiver, l'une sortait pendant que l'autre restait céans; l'été, comme il fait chaud et qu'on va nu-tête, elles pouvaient sortir toutes les deux, mais elles n'en abusaient pas, on ne les voyait guère qu'entre chien et loup.

A la suite de ces demoiselles, on vit entrer un nouveau personnage, grands cheveux, lunettes de cuivre, nez rubicond, dans une face de pédant.

— Qu'est-ce que cela? demanda Cigarette.

— Cela, dit Fine-Champagne, c'est Antechrist, un homme — de lettres.

— Je ne connaissais pas ce nom-là? Est-ce que monsieur Antechrist *téchrist* dans les journaux?

— Non, monsieur. Je suis homme de lettres, parce que j'écris des lettres pour les cuisinières de Montmartre, correspondance militaire s'il en fut.

— Je comprends : écrivain public.

— Oui, monsieur, reprit Antechrist avec dignité; il y a beaucoup d'écrivains qui n'ont pas le public.

— Allons! allons! monsieur Antechrist, dit Flambine, ne vous fâchez pas.

L'homme — de lettres s'était animé.

— Si je voulais, j'écrirais comme tant d'autres pour les duchesses. J'aime mieux écrire pour le peuple. D'ailleurs, je ne veux pas jeter mon nom aux quatre coins de Paris; grâce à Dieu, je ne suis pas personnaliste, moi, je suis collectiviste, moi; voilà pourquoi je ne dîne jamais seul, moi.

Flambine expliqua l'entrée inattendue d'Antechrist. Il était « son homme — de lettres » et elle était « sa cuisinière. »

— En tout bien tout honneur, dit-elle avec la dignité de l'innocence.

Flambine donnait dans l'épée plutôt que dans la plume. Elle n'avait apprécié les hommes de lettres que le jour où ils s'étaient faits soldats comme Flourens.

On vit arriver clopin-clopant, en veste de ve-

lours râpé, un horloger qui s'étonna de venir le dernier. Il avait été blessé au pied.

— Tu ne sauras donc jamais l'heure qu'il est! lui dit Flambine. L'honorable compagnie a failli attendre.

L'horloger, surnommé Midi-à-Quatorze-Heures, dit à Flambine qu'il la priait de ne pas lui chercher midi à quatorze heures; il essuya son front tout perlé de sueur; sa figure exprimait la souffrance.

Il regarda autour de lui, comme pour bien s'assurer qu'il n'y avait pas là un traître.

— Si vous aviez comme moi du plomb dans l'aile, vous ne seriez pas venu si vite. Cette maudite Échelle-de-Jacob, j'ai failli y rester.

Il se versa un demi-verre de vin qu'il but tout d'une gorgée, comme s'il craignait de se trouver mal.

— Ce pauvre Midi! murmura Flambine; autrefois, il s'en allait chopinant, aujourd'hui il s'en va clopinant.

— On va comme on peut, dit Midi en se reversant à boire; autrefois je pouvais me donner deux jambes avec deux chopines, aujourd'hui je ne réussis plus qu'à m'en donner une.

— Ah ! mes enfants, les horlogers ne sont pas heureux dans cette révolution ! vous savez ce qui est arrivé à celui de l'Assomption : il paraît qu'il a voulu faire le malin ; on vient de me raconter cette petite histoire..

Chut ! tout le monde la sait.

On fit pourtant silence pour écouter Midi, qui conta l'histoire déjà connue d'un horloger de ses amis tué midi sonnant, parce que, selon l'expression du conteur, il avait voulu chercher midi à quatorze heures.

Pendant que Cigarette, le peintre d'enseignes et Fine-Champagne causaient ensemble, on parlait haut à l'autre bout de la table.

— Il y a ici des femmes, mais où est la femme ? demanda tout à coup Antechrist.

Il ne connaissait que des cuisinières, mais il croyait que c'était des femmes. Il avait peut-être raison.

— La femme, répondit Midi-à-Quatorze-Heures, elle est à Versailles. Ces rebrousse-chemin-là ne nous en laisseront pas une.

— Ils ne sont pas si farouches que cela ; est-ce que Nelly n'est pas libre de faire encore les délices du *Rat-Mort* ?

— On ne dit plus le *Rat-Mort*, on dit le *Razoua*.

— Mais ils ont arrêté Victorine Leroy, sous prétexte qu'elle arrêtait les réfractaires.

— On a arrêté toutes les maîtresses de nos amis, celle de Brunel, celle de Vallès, celle de La Cécilia; mais Olga Dimitrief peut encore faire des manifestations avec son inséparable Nathalie Duval.

— J'espère que la maîtresse de La Cécilia continue à Versailles d'écrire les Mémoires de la Commune de Paris.

— Heureusement on n'a pas fusillé la somnambule de Dombrowski. Tel homme, telle femme : elle était, comme lui, tout évaporée dans ses rêveries.

— Crois-tu à Dieu, toi?

— Non, mais je crois au diable; je suis de l'opinion de Dombrowski et de sa maîtresse : il n'est pas douteux que le monde ne soit gouverné par un mauvais esprit : si Dieu existait, la Commune serait debout.

— Je ne crois qu'aux femmes, et il n'y en a plus. As-tu vu comme elles étaient toutes charmantes sous la Commune? c'était à qui nous ferait la bouche en cœur! Aujourd'hui elles passent sans

nous connaître ; mais nous aurons notre revanche : ce jour-là, je mettrai toutes les femmes du monde et toutes les coquines à Saint-Lazare.

Cigarette regarda en riant M. Antechrist :

— Et ce jour-là tu te nommeras directeur de la prison.

VIII.

MENUS PROPOS DE TABLE.

L'état naturel de l'homme est un état de guerre, parce que tous les hommes ont un droit égal à tout.

HOBBES.

Cherchons nos morts !

LES SOLDATS.

D'autres convives étaient survenus.

Il y eut d'abord un beau désordre dans la salle du souper.

On n'avait pas marqué les places ; tout le monde voulait être entre Cigarette et Fine-Champagne.

Souillon n'était pas trop délaissée. La Grande-Chaourse elle-même avait ses adorateurs.

— Oh ! mon Dieu ! dit tout à coup Fine-Champagne, je ne vois plus Thermidor. On a laissé la porte ouverte : le voilà encore perdu. Hier, il m'a fallu courir deux heures pour le retrouver. Il était allé faire une station devant la maison de son maître.

On rassura Fine-Champagne. Presque tout le

monde connaissait Thermidor. On promit de faire une battue à l'aurore dans tout Montmartre, si on ne le retrouvait pas rue des Abbesses.

Cependant le mot « citoyen » courait de bouche en bouche, un mot rayé du dictionnaire de la République depuis la Commune.

— Mes amis, dit Flambine, qui avait apporté la soupe, vous savez que je n'ai pas d'opinion ; j'aime les braves gens, qu'ils soient de Paris ou de Versailles ; j'aime surtout ceux de Montmartre ; mais, pour Dieu ! ne prononcez plus le mot *citoyen*, on se croirait dans un club.

— Flambine a raison ! dit Cigarette ; nous ne sommes pas de la canaille ; ces messieurs sont des artistes, donc ce sont des aristocrates ; pourquoi chercher toujours à se ravaler ?

— Voilà bien Cigarette, dit le peintre d'enseignes ; si je la croyais, je m'appellerais Raphaël ou Rubens ; mais elle a peut-être raison : sacrifions le mot à la chose. Soyons des hommes et des femmes ; le jour reviendra où nous serons encore des citoyens et des citoyennes.

M^lle^ Souillon, qui remarquait qu'il y avait encore une place libre, compta sur ses doigts et demanda qui se faisait attendre.

— Vous savez, dit Flambine, il peut survenir un ami qui n'est pas attendu; c'est mon habitude de laisser toujours une place providentielle. Quand je me présenterai au paradis, il y aura comme cela une place pour moi. Mais rassurez-vous, je ne compterai pas onze pour dix dans la carte à payer.

— La carte à payer? tu peux te fouiller! dit le ciseleur; nous ne payerons pas pendant l'état de siége.

— Ne t'emporte pas! reprit Flambine en riant, il y en aura toujours un qui payera pour les autres.

A cet instant on frappa à la porte, mais on frappa six coups, ou trois fois deux coups selon le rite de la franc-maçonnerie.

— Qui vient là? cria Flambine.

— Thermidor! répondit-on du dehors.

Flambine ouvrit sans plus d'informations. Thermidor entra gaiement; il alla droit à Cigarette et la caressa, tout en posant ses pattes sur la table.

— Une place pour Thermidor! dit Cigarette; c'est lui qui payera l'écot.

Naturellement, Thermidor n'était pas entré seul.

Tout le monde regarda les nouveaux venus.

C'étaient Adolphe Ducharme et Monjoyeux : tous les deux étaient en pays de connaissance, puisque Monjoyeux était un enfant de Montmartre et qu'il avait vécu sa plus belle jeunesse avec les artistes.

— Eh bien, en vérité, dit la grande Chaourse, je le jure sur la tête de M. Thiers, sans Thermidor, je n'aurais jamais reconnu...

— Chut ! ne prononcez pas mon nom.

Cœur-de-Lion était en soutane et en tricorne.

— N'est-ce pas, mes amis, que je suis bien comme cela ?

— On n'avait jamais vu à Montmartre Cœur-de-Lion sans barbe. C'était toute une métamorphose.

— Bravo ! dit Flambine, en voilà un qui va faire son salut.

Fine-Champagne avait déjà embrassé Adolphe Ducharme.

— Vous pleurez ? lui dit-il.

— Oui, des larmes de joie.

— Monsieur l'abbé, dit Cigarette, voudrait-il nous dire quelle est sa paroisse ? j'ai furieusement envie d'aller me confesser.

Et la dame souleva la soutane de Cœur-de-Lion.

— Oh ! les jolis bas de soie violets !

— Pourquoi pas? dit Cœur-de-Lion : je suis évêque des Thermopyles, *in partibus?*

— Tu parles déjà latin ! Qu'est-ce que cela veut dire, *in partibus?*

— Es-tu bête ! dit Souillon; cela veut dire qu'il va partir.

Pourquoi Adolphe Ducharme, qui était en villégiature chez Monjoyeux, était-il venu ce soir-là chez Fine-Champagne et Flambine? C'était la faute de son chien; car voici l'histoire :

Quoiqu'il fût enchanté de sa villégiature chez Monjoyeux, où il voyait venir tous les jours la duchesse de Parisis et Symiane, où il espérait revoir Blanche de Volnay, il avait toujours la fièvre communarde. Il voulait avoir des nouvelles de ses amis. Il voulait savoir si son chien était retourné rue des Abbesses.

Il avait confié son désir à Monjoyeux.

— Rien n'est plus simple, lui dit Monjoyeux; vous vous êtes déjà déguisé en prêtre, j'ai dans mon atelier un costume d'évêque : habillez-vous en évêque et je vous conduirai moi-même ce soir à Montmartre.

Et ils étaient allés tous les deux rue des Abbesses où nul n'avait reconnu Cœur-de-Lion, hormis Thermidor, qui vint se jeter dans ses bras.

Thermidor était sorti, comme on l'a vu, au moment du souper; il était accouru à son ancienne demeure et il avait reconnu son maître.

Son maître avait voulu l'emmener; mais Thermidor avait eu l'art, par les signes les plus expressifs, d'entraîner son maître rue Gabrielle, au logis de Fine-Champagne et de Flambine.

Et voilà comment les deux amies avaient eu deux convives de plus.

On en avait fini avec la soupe à l'oignon. La merveilleuse omelette au lard fit son apparition. L'évêque des Thermopyles et son ami Monjoyeux furent servis les premiers.

— Ils n'en laisseront pas ! dit la grande Chaourse.

— Voilà comme sont les partageux ! dit Midi-à-Quatorze-Heures.

— Puisque l'évêque des Thermopyles est ici, dit Flambine, nous allons boire du moulin-à-vent — de Montmartre ! — c'est moi qui régale.

Le moulin-à-vent de Montmartre est un petit vin blanc de Suresnes fort émoustillant, un vin

jaseur s'il en fut, qu'il faudrait conseiller à quelques membres de l'Assemblée nationale.

Souillon raconta que c'était le vin préféré de Henri IV.

— Pauvre Gabrielle d'Estrées ! dit Cigarette; vous savez qu'un obus a brisé son buste au Château-Rouge ?

— Oui, mais le roi est mort, vive le roi ! reprit Souillon, car un de mes amoureux m'a fait poser ce matin pour refaire la belle Gabrielle.

— Elle n'en sera pas moins jolie pour cela ! dit un sculpteur en regardant le profil de la demoiselle.

La grande Chaourse fit la grimace; puis, se retournant vers Cœur-de-Lion :

— Quand je pense, dit-elle, que j'ai pleuré en lisant son article nécrologique ! C'était si bête, que cela avait bien l'air d'être vrai.

— Les morts comme nous reviennent vite ! dit Cœur-de-Lion; Barrère ne dirait plus : « Il n'y a que les morts qui ne reviennent pas. »

— Sais-tu que c'était bien touchant — dans le journal — quand ta mère se jetait sur ton cadavre, l'inondait de larmes et te conduisait pieusement à Montmartre ! Et ta sœur ?

— Soyons graves ! dit Cœur-de-Lion impatienté.

— Allons, s'écria Flambine, voilà qu'il prend son tricorne au sérieux, mais je ne suis pas édifiée, parce qu'il n'a pas de tonsure.

— Savez-vous pourquoi ? dit Cœur-de-Lion. Il y a deux raisons : la première, c'est que je suis trop grand pour qu'on puisse voir mon chef; la seconde, c'est que personne au monde n'oserait toucher à mon tricorne.

Fine-Champagne prit un air mystérieux :

— Excepté quelqu'un que nous connaissons bien, mais qui n'est pas là.

Elle soupira.

— Qui donc ?

— Pardieu ! Carnaval.

— Pauvre Carnaval ! dit Adolphe Ducharme, il est sans doute sur les pontons.

— Il paraît qu'il l'a échappé belle...

— Oui, oui. Heureusement qu'il était bon comédien; car, après avoir joué tous les rôles, il a fini par jouer le mort à la Roquette. C'est ce qui l'a sauvé.

Et ceux qui savaient l'histoire la contèrent à ceux qui ne la savaient pas.

Une voix de tonnerre retentit du dehors, côté du jardin.

Les contre-vents venaient de s'ouvrir.

— Vous contez mal l'histoire! cria-t-on.

Tous les yeux se tournèrent vers ce nouveau venu.

Il y avait une vitre cassée.

On vit passer à cet instant la tête d'un parfait notaire dans une cravate blanche.

C'était Carnaval.

On ouvrit la fenêtre.

Carnaval fit majestueusement son entrée sous le rire homérique des convives.

Il avait eu beau se grimer en parfait notaire, on l'avait reconnu à ses cheveux hérissés, à son œil de feu et à sa stature herculéenne.

M^lle^ Souillon était allée au-devant de lui; mais il était déjà dans les bras de Fine-Champagne. Il se tourna vers M^lle^ Souillon et prit sa place sans façon, pour la faire asseoir sur ses genoux.

— Oui, mesdames et messieurs, dit-il en se composant un maintien pacifique, vous voyez en moi un officier ministériel, avoué, notaire, huissier, comme il vous plaira! Voulez-vous que

je fasse un testament ou un contrat de mariage? Voulez-vous que je prenne des conclusions contre nos adversaires? Voulez-vous que je procède à une saïsie?

Carnaval étreignit dans ses bras Mlle Souillon.

La belle embrassa Carnaval et lui dit :

— Maintenant que vous êtes payé, levez les scellés !

Carnaval n'avait pas encore reconnu Adolphe Ducharme, qui était à l'autre bout de la table.

Il se leva soudainement et courut lui serrer les mains.

— Voyez-vous cette grosse bête, dit Fine-Champagne avec joie, le voilà qui pleure tout comme moi.

Carnaval se hâta de rassurer Cœur-de-Lion sur le sort d'Angéline Duportail.

Il conta comment il l'avait délivrée de la prison de Satory, et comment elle était rentrée dans le monde, sous la figure d'une noble étrangère qui ne parlait pas un mot de français.

— Et pourquoi es-tu venu ici? demanda Fine-Champagne à Carnaval.

— Parce que M. Antechrist, écrivain public, a

écrit à une femme de chambre de ma connaissance, qu'on souperait ce soir chez Fine-Champagne.

— C'est vrai, dit Antechrist, ce sacré Carnaval connaît toutes nos femmes.

Monjoyeux s'était levé pour prendre congé de ce monde étrange.

Deux fois déjà il avait averti Adolphe Ducharme qu'il était temps de partir; mais l'ex-colonel des fédérés était si heureux de se retremper parmi les siens, qu'il ne pouvait encore se décider à leur dire adieu.

— Encore un instant! dit-il à Monjoyeux; je vous promets de calmer votre femme, si elle vous montre ses jolies dents.

Monjoyeux se résigna à rester un quart d'heure de plus.

Il s'amusait d'ailleurs du spectacle. Il y avait longtemps qu'il n'avait vu de pareilles originalités. Il aimait les caractères quels qu'ils fussent, depuis le marquis jusqu'au voyou. Pourvu que l'humanité se montrât dans son libre arbitre, il était content du personnage.

Il y avait là un peu de tous les mondes, même du meilleur, même du plus mauvais.

On parla des absents. Où était Félix Pyat? Où était Jules Vallès?

Le ciseleur dit, d'un air mystérieux, que Pyat n'était plus qu'un mythe, mais que Vallès, après avoir été fusillé six fois, pourrait bien chanter la « Femme à barbe » sur quelque tréteau de foire champenoise pour amuser les Prussiens.

Ce fut vainement que Monjoyeux détournait de la politique par son esprit d'enfer. On y revenait toujours.

On mit en doute la mort de Raoul Rigault; mais le modeleur savait ceci de première main: le ci-devant préfet de police croyait à une défense beaucoup plus longue : voilà pourquoi, le jeudi matin, il fut très-surpris de voir tout le Pays latin cerné par les troupes de Versailles. Il monta lestement chez une de ses petites amies, rue Gay-Lussac; mais un soldat qui avait bon œil vit son képi par la fenêtre. On apprit qu'il y avait là une maîtresse d'un membre de la Commune. On fouilla la maison; on commença par saisir le propriétaire. Qui le croirait? ce fut avec orgueil que Raoul Rigault descendit quatre à quatre en disant : « Vous cherchez Raoul Rigault? le voilà ! »

— On voulut conduire Rigault au Panthéon comme Millière. « Aux grands hommes, la patrie reconnaissante ! » dit un officier. Mais Raoul ne se laissa pas conduire comme un mouton à l'abattoir. Il insulta l'officier, qui n'insulta pas, mais qui, pour dernière raison, lui tira son revolver à bout portant.

— Axiome communal, dit Cigarette : ne jamais se cacher chez une maîtresse. J'en connais beaucoup qui se cachent ainsi, mais j'ai bien peur pour eux.

— Combien en caches-tu chez toi, Cigarette ?

— Oh ! pas un seul ! on connaît mes mœurs.

— Eh bien, tu n'auras plus peur pour Salvador Daniel : il a été dénoncé par une abominable portière; on l'a trouvé qui composait de la musique arabe : une marche guerrière qu'on jouera un jour au Conservatoire. On l'a fait descendre sur le quai Conti. « Vous étiez membre de la Commune ? lui dit un officier. — Non ; j'étais directeur du Conservatoire. » Par malheur pour celui qui avait remplacé Auber, un officier tomba alors sous des balles venues on ne sait d'où. « Conduisez cet homme ! dit un capitaine à deux soldats. — Où vais-je ? demanda Salvador. — Au Luxembourg ! »

répondit le capitaine. Le musicien s'imagina qu'il était prisonnier; il roula une cigarette et marcha en avant. « Avez-vous du feu? » dit-il à ceux qui le conduisaient. Un des deux soldats tomba comme l'officier d'une balle venue du Pont-Neuf. « Tu veux du feu? dit le second soldat; je vais t'en donner : en voilà! » Disant ces mots, il mit en joue Salvador, qui alla allumer sa cigarette chez Pluton.

— Oui. Souillon l'a vu qui tenait encore sa cigarette; il est resté au coin de la rue de Seine pendant toute la journée.

— C'est Souillon qui en est revenue d'une belle ce jour-là! Elle voulait traverser le boulevard Montmartre; mais les Versaillais tiraient d'un côté, les gardes nationaux tiraient de l'autre. Un lieutenant des fédérés veut se dévouer; il met son mouchoir au bout de son sabre, il s'avance crânement au bout de la barricade, conduisant Souillon : il s'imaginait qu'une femme est sacrée dans la bataille; mais une balle l'arrêta en chemin dans sa galanterie. Souillon eut le temps d'aller se blottir contre une porte cochère; elle assista à ce spectacle que je vais vous dire : Un fédéré voulut courir pour enlever son lieutenant;

comme il arrivait près de lui, il tomba à ses côtés. Un troisième se dévoua; celui-là avait déjà le lieutenant dans ses bras, quand il fut atteint à tour. Tout affolée, Souillon se précipita; elle saisit le sabre du lieutenant et marcha bravement vers les soldats, qui tiraient toujours. Tout d'un coup, elle comprit qu'elle était tout aussi ridicule qu'héroïque, elle se déroba aux balles et aux applaudissements.

— C'est vrai, dit Souillon qui avait écouté son histoire.

Flambine fit remarquer à ses convives qu'ils étaient ennuyeux comme le journal du soir.

— En vérité, messieurs, s'écria Fine-Champagne, on dirait que mon vin n'est pas bon; car vous avez tous le vin triste.

— Elle a raison! dit le peintre d'enseignes; ce qui est passé est passé; hier n'existe plus; vivons pour demain!

— Je porte un toast à l'avenir, dit Cœur-de-Lion.

— Buvez donc aux femmes, dit la grande Chaourse : c'est là qu'est l'avenir; car si nous ne vous faisons pas d'enfants, vous ne trouverez plus de révolutionnaires.

— Messieurs, dit le sculpteur, la grande Chaourse parle comme un livre. Puisque les hommes ne sont pas des hommes, espérons dans les enfants. Les enfants nous vengeront des Prussiens

— Et des réactionnaires ! s'écria le citoyen Antechrist.

— Chut ! dit Fine-Champagne ; foi de Carnaval, je vous mets tous à la porte si vous faites de la politique. Il n'y a pas d'autre politique à faire que de faire des enfants.

— Buvons aux mères de famille ! dit Cœur-de-Lion.

— Hé, là-bas ! on ne boit pas et on ne rit pas, dit la grande Chaourse à Monjoyeux.

Monjoyeux daigna répondre :

— Je suis triste de votre gaieté ; il n'y a vraiment pas de quoi rire, d'ailleurs, quand on voit cette décadence du peuple le plus spirituel du monde. La France, c'est le Bas-Empire. Ma dernière illusion est tombée sous votre bêtise à tous et à toutes. Quand je pense que vous avez eu le pouvoir sous la main, et que vous n'en avez rien fait, si ce n'est du mal ; c'était bien la peine d'aller à l'Hôtel-de-Ville ! Au lieu d'y instituer la France du travail et de l'intelligence, vous n'y avez ins-

titué que la ruine et l'assassinat. Vous avez voulu dépasser 93 par l'incendie : Saint-Just, qui voulait refaire le monde, aurait horreur de pareils concitoyens. Vous avez tué votre cause ; rappelez-vous Jésus-Christ, qui n'a triomphé que par la douceur.

Mlle Souillon, qui en tenait un peu pour la Commune, interrompit l'orateur :

— Est-ce que tu t'imagines que tu es dans une colonne de journal ? Va te faire imprimer !

Souillon prenait Monjoyeux pour un journaliste.

— Ma chère, va te faire réimprimer ! dit Monjoyeux à Souillon.

Mlle Souillon se tourna vers Cœur-de-Lion :

— Est-ce que vous n'êtes pas indigné de tout ce qui se débite là ?

— Non, répondit-il ; il a raison. Le pouvoir ne sera jamais qu'une dictature ; le 18 mars, au lieu de faire un appel à l'élection communale, il fallait nommer un comité de salut public composé de Delescluze, de Flourens, de Beslay, de Vallès, de Pyat, de Cluseret, de Dombrowski et de moi. Il fallait supprimer tous les journaux et ne pas faire d'otages. Il fallait organiser une défense sérieuse

en fermant les cabarets ; on n'aurait eu que vingt mille combattants, mais ceux-là ne se fussent pas repliés. On a profané les églises, on devait y faire dire la messe pour notre République : il ne faut jamais déclarer la guerre à Jésus-Christ ; l'Évangile était pour nous, nous avons bêtement déchiré l'Évangile. Au lieu d'ouvrir les prisons, que n'y a-t-on enfermé tous les voleurs qui se masquaient sous le drapeau rouge ?

Flambine se jeta dans les bras de Cœur-de-Lion.

— Il faut que je vous embrasse ! dit-elle ; tout ce que vous me dites là me va au cœur : voilà comme je suis républicaine. Telle que vous me voyez, moi, il faut que j'aille à la messe.

Le ciseleur prit la parole pour commenter la monstrueuse théorie des incendiaires et des assassins. Il dit que si la guillotine ne travaillait pas beaucoup, on n'arriverait jamais à « couper la parole » à tous les réactionnaires. Il voulut prouver que si tous les monuments publics étaient incendiés, le vieux monde oppresseur resterait toujours debout.

Cigarette aimait trop les arts pour ne pas s'indigner ; elle rappela que ses meilleurs moments

étaient ceux qu'elle passait dans les ateliers de Cabanel, de Baudry, de Clesinger et de Perraud. Elle versa une larme sur les tombes toutes nouvelles de Henri Regnault et de Victor Giraud.

— Quand on pense, dit-elle, à toutes les belles choses qu'ils auraient faites tous les deux, si cette terrible guerre ne les eût pas frappés !

Elle conclut par ces mots : Point de République sans Beaux-Arts. S'il n'y avait plus de peintres, ni de sculpteurs, l'avenir connaîtrait-il les beautés cachées de Mlle Cigarette ? Car elle avait posé ici pour la Vertu et la Pudeur, là pour la Perle et la Vague, des nudités non pareilles.

On croyait que le cri de vérité de Monjoyeux allait mettre tout le monde sens dessus dessous : il se trouva donc que tout le monde était d'accord, moins le ciseleur. Il était demeuré silencieux pour mieux ciseler une phrase à deux tranchants, quand un grand bruit se fit dans la rue.

— Que peut-il se passer ?

Quelques fronts se rembrunirent, quoique déjà on ne fût pas bien gai.

— Allons, voilà la chasse aux insurgés qui recommence ! dit Cœur-de-Lion.

— Ne craignez rien ! dit Flambine, ce n'est pas la rousse, car elle procède en silence.

Elle passa dans le jardin et fit le tour de la maison.

— Je me trompais, dit-elle en rentrant presque aussitôt ; c'est une perquisition dans la maison d'à côté. On pourrait bien venir ici. Je sais bien qu'on ne s'inquiète pas de gens qui soupent si bien ; mais, si on vient, l'évêque des Thermopyles ne passera pas comme une lettre à la poste.

A peine eut-elle parlé qu'on frappa à la porte.

IX.

LES REVENANTS

La république de Venise était ambitieuse : elle voulait conquérir l'empire ottoman. La république de Saint-Marin était pacifique et n'a jamais eu que l'ambition de conquérir un moulin à vent, — et encore elle l'a rendu.

Les convives se regardaient avec inquiétude.

Qui pouvait venir à onze heures dans un temps où tout le monde avait hâte la nuit d'être chez soi?

On n'attendait plus personne. On craignit d'avoir été trahi.

— N'ayez pas peur! dit Fine-Champagne; j'ai dit que je donnais un repas de noces, le notaire est là, l'évêque aussi, Cigarette passera pour la mariée : faisons bonne figure.

Elle alla bravement ouvrir la porte.

On n'a pas oublié la célèbre scène de Candide qui eût été si comique dans le théâtre de Voltaire (si Voltaire eût fait une comédie au lieu de faire

un conte) quand viennent à Venise tous les rois découronnés.

La même scène de haute comédie. se joua encore chez Fine-Champagne et chez Flambine quand on vit entrer à la file tous les rois de la Commune qu'on croyait fusillés ou en fuite. En effet cette fois, quand la porte s'ouvrit, apparurent tour à tour une foule de revenants qui se portaient fort bien : Pyat, Lefrançais, Vermesch, Vallès, Bergeret, Razoua, Marancourt, dans les costumes les plus invraisemblables, avec quelques barbes en moins.

L'un était déguisé en gendarme, l'autre en ambulancier américain, celui-ci en marin, celui-là en aumônier.

On ne les reconnut pas.

Ils ne se reconnaissaient pas eux-mêmes.

— Oh ! pour le coup, dit Carnaval, voilà une belle entrée en scène.

Adolphe Ducharme et Monjoyeux étaient revenus dans la salle du festin.

— Oui, mes amis, dit Félix Pyat avec son malin sourire, c'est Félix Pyat lui-même, déguisé en Félix Pyat. Tous les journaux m'accusent d'être un franc-fileur et de m'évanouir comme Roche-

fort à l'heure du combat; la vérité, c'est que j'ai été partout, défiant la mort, comme Delescluze. Mais la mort a jugé que j'avais encore quelque chose à faire.

— Eh bien ! dit Cigarette, qui avait de la littérature, il faut que M. Félix Pyat fasse un drame en cinq actes.

— Non, non ! dit Félix Pyat : il n'y a plus ni théâtre ni comédiens. Et puis quel drame voulez-vous faire quand l'humanité est à son cinquième acte!

L'ex-membre de la Commune s'était approché de Monjoyeux et d'Adolphe Ducharme. Naturellement il fit, en fort beau style, une critique terrible de la comédie de la Commune. Jamais feuilleton du lundi n'avait mieux parlé d'un horrible mélodrame.

Là-dessus, on fit sauter le bouchon de quelques bouteilles de vin de Champagne; mais les gens sérieux de la bande y trempèrent à peine les lèvres.

On entendit du bruit à la porte d'entrée.

—Cette fois, c'est grave ! dit Cigarette, car voilà Thermidor qui aboie : ce n'est plus un ami qui frappe, c'est un ennemi.

— Est-cé que vous avez peur quand je suis là? dit Carnaval en se levant. Calmez-vous. Quand il y aurait quatre hommes et un capporal, je vous promets de les désarmer et de les jeter par la fenêtre. Quoi qu'il arrive, vous aurez toujours le temps de fuir par le jardin.

Thermidor aboyait toujours.

— A ton tour, Flambine! dit Fine-Champagne. Tu entends? on frappe une seconde fois.

Flambine se tourna vers Cigarette ;

— Ma petite Cigarette, vous avez la langue bien pendue! Allez donc un peu engueuler ceux qui frappent si tard.

— Oh! moi je ne suis pas brave, dit Cigarette.

Et elle se cacha à demi dans les bras de Monjoyeux.

Flambine se décida à aller ouvrir.

Carnaval la suivit de près, décidé à faire une barrière vivante entre la force armée — si c'était elle — et ses amis Félix Pyat et Adolphe Ducharme.

Thermidor suivit Carnaval, décidé à sauter à la gorge des importuns.

C'était la force armée.

—Une idée! dit la grande Chaourse, je vais me

sacrifier sur l'autel de la patrie. Je cours là-haut, je me couche dans le lit de Flambine ; vous dites tout bas aux chercheurs de fédérés qu'il y a quelqu'un de caché et de couché. Ils montent pour me saisir. Pendant que je me débats avec eux, on joue des jambes.

— Elle a peut-être raison, dit Carnaval.

Et se tournant vers Thermidor :

— Mon vieux, gardons nos dents pour une autre occasion.

La grande Chaourse était déjà montée.

Félix Pyat resta à table avec Monjoyeux. Adolphe Ducharme et Carnaval firent un tour de promenade dans le jardin.

Flambine ouvrit. Quelques soldats entrèrent.

— Qu'est-ce qu'on fait ici ? demanda le sergent qui les guidait.

Flambine les salua gracieusement.

— Messieurs, dit-elle, nous sommes ici en famille : ces messieurs sont des artistes, ces dames sont des modèles ; on n'a jamais fait de politique chez moi.

Deux soldats étaient entrés.

— On nous a déjà dit qu'un faux curé se cachait ici.

— Oh ! vous pouvez fouiller la maison ; mais commencez par boire un coup avec la compagnie.

Les soldats voulaient refuser ; mais en voyant pétiller le vin de Champagne, ils décidèrent que ce n'était pas là un vin communeux. Toutefois, après avoir étudié les physionomies des convives :

— Cela ne nous empêchera pas de faire notre devoir ! dit un gardien après avoir vidé sa coupe.

— Eh bien, montez là-haut, messieurs ! reprit Flambine d'un air mystérieux ; mais prenez garde de réveiller une dame qui dort dans mon lit.

Et elle ajouta malicieusement :

— N'allez pas croire que c'est un insurgé !

Un soldat parla à l'oreille du gardien de la paix ; l'autre le regarda d'un air d'intelligence : tous deux s'imaginaient que la dame couchée était le curé.

Dès qu'ils furent dans l'escalier, on conseilla à Cœur-de-Lion de prendre le train express.

Mais au moment où Cœur-de-Lion prenait Thermidor dans ses bras pour franchir la porte, il trouva à qui parler. Un gardien de la paix s'écria :

— On ne passe pas !

— J'ai un passe-port ! dit Cœur-de-Lion en prenant la chose gaiement.

Thermidor, qui grognait sourdement, prouva au gardien que son maître avait un passe-port. Le colonel pouvait jeter son chien à la figure de cette sentinelle trop avancée; mais il aima mieux rentrer, en disant qu'il avait oublié son parapluie.

Il alla faire une seconde station dans le jardin.

Cependant que se passait-il en haut? Le premier gardien de la paix avait appréhendé au corps la grande Chaourse. Comme elle n'avait pas plus de cheveux que Titus, — ce n'était pas le seul point de ressemblance, — puisqu'elle faisait aussi tous les jours un heureux, les soldats s'écrièrent :

— C'est un homme !

— Moi, un homme? dit-elle en se soulevant, pour protester par la beauté de ses épaules, de son cou et de son sein.

Car elle s'était bravement déshabillée.

— Nous allons bien voir ! dit le chef des gardiens.

Mais la vertu s'effaroucha.

— Non, vous ne verrez pas !

Elle se rejeta au fond du lit.

Par malheur, Flambine avait un amoureux. Cet amoureux sans pudeur — le praticien — avait laissé sa culotte des dimanches entre les deux

matelas. Et une des jambes de la culotte passait !

— Qu'est-ce que cela ? demanda le sergent d'un ton sévère.

La grande Chaourse comprit combien sa situation était délicate. Elle était résignée à tous les sacrifices. Il lui vint cette belle idée que si elle se dévouait en se faisant passer pour un homme, les soldats, fiers de leur trouvaille, ne songeraient pas à inquiéter les insurgés de marque avec qui elle avait trinqué glorieusement.

Elle était convaincue que par ce stratagème elle sauverait ses amis, et qu'elle ne tarderait pas à être mise en liberté.

— Oui, dit-elle avec enthousiasme, je sauverai Cœur-de-Lion !

Elle avait toujours eu un brin d'amour pour l'ex-colonel des fédérés.

Il lui était doux de croire qu'elle se sacrifiait pour lui.

Le sergent lui ordonna de s'habiller.

Elle demanda Flambine, qui vint tout de suite ; elle lui dit tout bas :

— La culotte de ton amoureux est là ; mais ses autres habits, les as-tu ?

Flambine comprit vaguement. Elle décrocha

dans un placard les plus beaux habits de son praticien.

La grande Chaourse pria le sergent d'emmener ses soldats à la porte.

Ce que fit l'un d'eux d'assez mauvaise grâce, car celui-là n'était pas convaincu qu'il avait sous les yeux un homme ; il aurait mieux aimé assister à la toilette de la grande Chaourse.

Quand elle se fut habillée en homme, elle passa gaillardement devant ceux qui l'attendaient.

Ce fut ainsi qu'elle traversa la salle du festin.

Fine-Champagne voulut l'interroger.

— Chut ! lui dit la grande Chaourse ; tu comprendras plus tard.

Il fallait une victime après le festin, comme dans l'antiquité : on se résigna à pleurer celle-là ; c'est-à-dire qu'on ne pouvait pas s'empêcher de rire.

La porte se referma, et on se remit à causer après boire, en parlant des vertus de la grande Chaourse : ce qui ne s'était jamais vu.

X.

LA COURSE AU CLOCHER.

> Tu as échappé à la justice, mais tu n'es pas libre devant ta conscience, qui te met les menottes le matin et qui t'emprisonne jusque dans tes songes la nuit.

On se croyait délivré des chercheurs de fédérés, on buvait une fois encore à la santé de tous les revenants, quand tout à coup on distingua un coup de sifflet qui retentit dans le jardin.

— Nous sommes décidément arcpincés! dit Midi-à-Quatorze-Heures, qui ne pouvait pas courir en cas d'attaque.

— Allons donc! dit le ciseleur, il n'y a ici que des artistes.

Le sculpteur remarqua avec mélancolie qu'il y avait surtout des artistes en révolution.

Un second coup de sifflet avait suivi le premier, puis un troisième, puis un quatrième.

— Oh ! oh ! s'écria Flambine, toute la police est campée autour de nous ; on ne m'a pas crue sur parole. Mes enfants, il faut prendre la clef des champs ! Vous savez le chemin.

La maison de Fine-Champagne n'était pas trop mal située pour abriter ses amis. On pouvait en un instant, par le petit jardinet, escalader le versant de la montagne, qui gagne la rue Saint-Rustique, pour se disperser par la rue des Rosiers.

On tint conseil, un conseil de quelques secondes. Il fut décidé que pendant que ceux qui n'avaient rien à débattre avec la révolution tiendraient en échec, par des discours fallacieux, les hommes de la police, ou même les soldats, les véritables insurgés iraient se cacher sur l'autre versant de la montagne, où ils connaissaient plus d'un bon endroit.

M. Antechrist grimpa sur un ébénier touffu.

Quand la porte s'ouvrit à la fin, après trois sommations des moins respectueuses, ceux qu'on cherchait fuyaient à toutes jambes.

Après avoir escaladé la montagne, sans s'inquiéter des murs à franchir, se faisant la courte échelle et se soulevant à tour de rôle, Adolphe Ducharme et Carnaval se trouvèrent rue des Ro-

siers, tout juste devant la célèbre maison du Comité central.

Thermidor était du voyage.

Cette maison, de souvenir sinistre, est tout simplement une maison bourgeoise comme on les fait dans les villes de province où le vrai luxe c'est le confortable. Architecture de maçon s'il en fut : on dirait un livre écrit par un maître d'école. Ce serait à mourir d'ennui si la nature n'y mettait pas la main ; mais le jardin est là, avec ses arbres, sa pelouse et ses treilles.

Ce mot de treilles glace le cœur, quand on pense que sur la treille même de cette maison de la rue des Rosiers se sont appuyés deux généraux français, pour être fusillés par des soldats français avinés de révolution, qui ne voulaient plus de généraux.

J'ai vu la treille cet automne ; elle était admirable. La nature, dans sa grandeur, porte un éternel défi à l'homme ; elle rit quand il pleure.

Cette maison où on va en pèlerinage pour étudier le point de départ de la révolution du 18 mars, M. Scribe y allait gaiement pour écrire les *Contes de la reine de Navarre*. Qui lui eût dit, à ce Parisien d'opéra-comique, qu'un pareil drame se

jouerait un jour sous la fenêtre où il écrivait, sur la treille où il égrenait le raisin, en compagnie des merles et des grives?

Adolphe Ducharme résolut de ne pas aller plus loin et de se cacher dans cette maison.

— Vous avez raison, mon colonel! dit Carnaval; ils n'auront pas l'idée de venir nous prendre là.

Ils firent le tour pour entrer par le jardin, en escaladant la grille.

Il y avait grand émoi dans tout Montmartre; on fouillait à perte de vue : on arrêta cette nuit-là plus de deux cents fédérés. La seule maison qu'on ne fouilla pas ce fut la maison Scribe, plus connue sous le nom de maison du Comité central.

Comme l'avait pensé Ducharme et Carnaval, la police ne pouvait se douter que des repris d'insurrection osassent se cacher dans un pareil lieu, d'où les Montmartrois se détournaient même en plein jour, depuis qu'on voit des fantômes rôder par là.

Thermidor comprenait la gravité de la situation; aussi il écoutait sans pousser un seul cri.

Pendant que Cœur-de-Lion, Carnaval et Thermidor échappaient au danger, Monjoyeux opposait une belle défense aux chasseurs de fédérés.

Il demanda à parlementer.

Il prononça un long discours sur les horreurs de la guerre civile. Les soldats voulaient passer outre, tout en le faisant prisonnier. Mais il les abrutit par son éloquence.

Quand il jugea que Cœur-de-Lion avait gagné du terrain, il se livra aux chaînes comme le meilleur ami du préfet de police.

— Cet homme se moque de nous ! dit un agent de police.

Et l'on se jeta sur la trace de ceux qui avaient fui, tout en gardant Cigarette, Souillon, Flambine et Fine-Champagne.

Midi-à-Quatorze-Heures s'était caché sous la table, un bon endroit pour un homme qui n'avait plus qu'une bonne jambe et qui avait trop bu.

Ce fut, à travers les jardins en amphithéâtre, une course au clocher à donner le vertige.

On ne parvint à saisir que le ciseleur et le praticien.

Aussi, quand Flambine apprit cela, elle se jeta par la fenêtre.

Fenêtre du rez-de-chaussée !

XI.

MASCARADE.

Comment reconnaîtrait-on la femme, puisqu'elle ne se reconnaît pas elle-même ?

ROGER DE BEAUVOIR.

Nous nous sommes bien aimés. — D'où vient que nous sommes si tristes ? — C'est que nous nous retrouvons sans l'amour. La nuit se fait en nous. Qu'est-ce que l'amitié, après l'amour ? Un clair de lune après un coup de soleil !

OCTAVE DE PARISIS.

On se rappelle qu'Angéline Duportail était allée se réfugier à l'hôtel de la Chasse, dans une chambre portant le nº 7, à côté d'une chambre occupée par Diane Ducharme.

Elles devinrent amies en quelques heures.

Diane Ducharme avait fait un chemin si rapide hors du bon chemin, qu'elle pouvait sans rougir aller bras dessus bras dessous avec la maîtresse de son frère ; il ne lui avait fallu que trois mois pour tomber au niveau des plus perverties ; mais

comme elle gardait dans sa jolie tête une adorable expression de candeur sous le sourire des filles perdues, on lui restait presque sympathique quand on la connaissait, — et même quand on ne la connaissait pas.

-On croyait aisément que c'était une victime de la force des choses; si elle était tombée ainsi, c'était en se heurtant à la fatalité.

On accusait le comte de Volnay, car on savait toute l'histoire. Versailles est une petite ville pour les cancans ; la gazette qui se rédigeait alors à l'hôtel des Réservoirs était plus abondante en nouvelles à la main que le *Figaro*, le *Gaulois*, *Paris-Journal*, et la *Gazette de Paris*.

Dès le jour où Angéline Duportail devint l'amie par rencontre de Diane Ducharme, on les vit toutes les deux, dans la victoria de la jeune fille, courir les allées discrètes de Trianon.

Angéline Duportail, selon son désir, avait trouvé une adorable perruque blonde, qui, avec un costume de batiste écrue, acheté passage Saint-Pierre, la métamorphosait à s'y méprendre, d'autant qu'elle parlait anglais à haute voix.

Pour achever le travestissement, elle enfourchait à chaque instant un lorgnon d'écaille.

Elle n'avait pas oublié de se faire une petite mouche à la pierre infernale.

Adolphe Ducharme lui-même ne l'eût pas reconnue en cet attirail.

Le bruit de la fuite d'une prisonnière de Satory s'était répandu dans tout Versailles. On paraissait la regretter beaucoup cette prisonnière, parce qu'elle passait pour avoir tous les secrets de la Commune. On disait que c'était une femme bien élevée qu'un amour insensé avait entraînée jusque dans les crimes de la dernière semaine.

Quelques jeunes gens qui connaissaient Diane Ducharme lui contèrent cette aventure devant la grande pièce d'eau du Tapis-Vert.

Angéline Duportail demanda des détails en parlant toujours anglais ; un des jeunes gens lui répondit tant bien que mal, quoiqu'il ne parlât qu'un anglais d'occasion.

— Et comment est cette fille ? disait l'ex-amazone d'un air dédaigneux.

— Oh ! vous savez, répondait le jeune homme, une de ces créatures qui n'ont plus le souci d'elles-mêmes ; mais on dit qu'elle est fort jolie.

Survint le détaché d'ambassade qui avait fait la cour à Diane Ducharme ; il connaissait beaucoup

Angéline Duportail. Comme elle n'avait pas peur de lui, elle se hasarda à le braver, mais toujours en parlant anglais ; elle lui prit le bras et lui dit mille jolies choses. Il ne comprenait qu'à demi-mot, mais il fut ravi de voir une Anglaise si animée et si spirituelle.

Il n'avait jamais vu de plus beaux cheveux blonds ; en moins de dix minutes, il était éperdument amoureux d'Angéline Duportail.

— Je suis sauvée, dit-elle à Diane. Jamais on ne me reconnaîtra.

Quand Diane Ducharme et Angéline Duportail furent rentrées le soir à l'hôtel de la Chasse, elles écrivirent deux lettres.

Diane Ducharme à Marguerite, avec l'abondance d'une fille qui se moque de tout.

Angéline Duportail à Adolphe Ducharme, avec la passion d'une femme qui a peur de tout.

Naturellement, on ne mit pas le nom d'Adolphe Ducharme sur l'enveloppe : les lettres furent adressées à *M^lle^ Marguerite, rue Saint-Lazare, Paris.* Diane se garda bien de mettre le nom de Ducharme, qui n'était pas en odeur de sainteté depuis la Commune.

Voici la lettre de Diane à Marguerite :

Ma chère Marguerite,

Tu t'imagines peut-être que j'ai tout oublié en m'oubliant ; détrompe-toi, je te porte toujours dans mon cœur. Je serais très-heureuse si je ne pensais à toi et à maman. Chacune a sa destinée ; vois-tu : je n'étais pas faite pour les grandes vertus ni pour les petites. Toi tu es un ange, moi je suis un diable.

J'espère toujours que tu seras heureuse ; mais prends garde à toi : j'étais furieuse, hier, en apprenant que ton beau capitaine Henryet est sur le point de te planter là, à la veille de la cérémonie, pour une ci-devant du faubourg Saint-Germain, M^lle^ Blanche de Volnay.

J'ai peut-être tort de te dire cela, mais je serais si désolée de tes désolations ! Je veux bien qu'on me trompe, moi, mais je ne veux pas que tu sois trahie. Tu es digne de toutes les bénédictions du mariage ; il faut que le capitaine t'épouse, même s'il est commandant. Tu seras si belle, avec ta robe blanche et tes fleurs d'oranger !

Surtout, n'oublie pas, le jour de tes noces, de te faire des pendants d'oreilles en fleurs d'oranger. Tu sais que j'ai essayé un jour devant toi, avec celles de maman ; ces pendants d'oreilles-là m'allaient mieux que mes pendants d'oreilles en diamants. Chut ! si maman le savait ! Elle

dirait que je ne porterai jamais de ces pendants d'oreilles.

Embrasse-la pour moi, sans lui dire d'où cela lui vient.

Ta petite folle,

DIANE DUCHARME.

Marguerite répondit par cette lettre :

Ma chère Diane,

J'ai été bien heureuse de recevoir une lettre de toi ; la solitude est si grande ici, que ton souvenir m'a fait revivre un instant ; car je suis comme une morte depuis longtemps. Il me semble, vois-tu, que je me survis à moi-même : ce que j'avais de meilleur est au tombeau. Mes rêves, mes illusions, mes espérances, tout cela est couché dans le linceul, pour ne plus se relever ; aussi je n'ai pas le courage de te prêcher et de jeter mon fantôme dans tes joyeuses folies : sois heureuse, puisque le bonheur ce n'est ni la vertu ni la raison.

Je me suis enveloppée dans le devoir comme dans une armure. Le devoir m'a glacée.

J'ai une grande nouvelle à t'apprendre : Je renonce au monde ; je vais entrer au couvent. Je t'ai déjà parlé des Carmélites de la rue de Messine.

C'est là que je vais me réfugier toute en Dieu ; je suis

trop malheureuse pour vouloir faire le malheur d'Eugène Henryet. Il est revenu; c'est un homme d'honneur. Il m'a dit que les crimes de mon frère ne l'empêchaient pas d'être fidèle à sa parole et à son cœur.

Ce mot m'a révolté, j'ai senti d'ailleurs que s'il était encore fidèle à sa parole, il n'était plus fidèle à son cœur. Comme tu me le disais naguère, il a été depuis quelque temps plus occupé de M^lle^ de Volnay que de moi-même.

Ce n'est pas à lui à se sacrifier, c'est à moi.

Te le dirai-je ? je trouve dans le sacrifice une volupté plus douce que dans l'amour même. Il sera heureux ! Mon cœur est déchiré : plus je souffrirai, plus je sentirai Dieu près de moi.

Tu ne comprends pas cela, toi, car tu es née pour la vie; mais moi, je suis née pour la mort.

Te rappelles-tu cette parole d'un de nos amis : « Marguerite est si triste, qu'elle semble porter son deuil. »

Notre pauvre mère se résigne à vivre seule; Adolphe lui reviendra-t-il ? Je ne l'espère pas. Lui reviendras-tu toi-même ? Pourquoi désespérer ?...

Adieu ! ma chère Diane. Je te demande une grâce : c'est de faire une prière à Dieu chaque fois que tu penseras à moi; ce sera la première station vers le repentir.

MARGUERITE DUCHARME.

Voici maintenant l'histoire de la dernière entrevue d'Eugène Henryet et de Marguerite Ducharme :

Un matin, le capitaine, devenu le commandant Henryet, était entré à l'improviste chez Mme Ducharme.

— Vous arrivez bien à propos ! lui dit-elle.

Elle sonna pour appeler Marguerite.

— Figurez-vous, reprit-elle, que ma pauvre Marguerite me fait pitié. Je n'avais plus qu'elle, et voilà que Dieu me la prend.

— Elle est malade? demanda le commandant avec une douloureuse surprise.

— Non ; mais vous la connaissez de longue date, elle a toujours dit qu'elle ne serait qu'à vous ou à Dieu. J'ai bien peur que vous n'arriviez trop tard.

Marguerite survint ; le commandant marcha à sa rencontre avec un battement de cœur.

— Est-il possible qu'elle soit si changée ! pensa-t-il, en lui serrant la main.

Elle pâlit et rougit.

— Mon ami, dit-elle à son fiancé, je suis contente de vous voir parce que je voulais vous dire adieu.

Eugène Henryet se récria.

— Adieu. Je ne veux pas que vous prononciez ce mot-là pour moi. Vous ne me ferez pas croire que vous allez couper cette belle chevelure et vous coucher toute vivante dans le linceul. Je reviens à vous, je suis nommé commandant, je vous apporte mon titre en dot avec une rosette d'officier pour mettre dans la corbeille.

Marguerite sourit tristement.

— La corbeille ! Écoutez, mon ami, mettez dans la corbeille un voile de mariée ; mais ce voile je l'emporterai aux Carmélites, pour mon mariage avec Notre-Seigneur.

— Voyons, vous êtes folle, Marguerite ! vous imaginez-vous que les crimes de votre frère...

— Les crimes de mon frère ! Oh ! mon ami, pourquoi me dire un tel mot ? Vous savez fort bien que mon frère n'était ni dans les incendies, ni dans les assassinats.

— En politique, il n'y a pas de crime ! dit sévèrement Mme Ducharme. N'est-ce pas au nom de l'humanité que tout le monde a combattu?

Vainement Eugène Henryet voulut effacer ce mot, qu'il avait dit un peu au hasard ; vainement il voulut ramener Marguerite à l'amour passé :

en faisant un pas de plus vers Dieu, elle s'était éloignée de deux pas de son fiancé.

Le charme était rompu, elle sentait qu'elle l'aimait toujours, mais déjà Dieu la consolait de le perdre.

Maintenant qu'il l'avait blessée dans sa tendresse pour son frère, elle se sentait plus forte contre lui. Elle lui répéta à diverses reprises que c'en était fait, que sa résolution était sérieuse et qu'elle lui rendait sa parole.

Elle sentait d'ailleurs que c'était le devoir plutôt que l'amour qui le ramenait à elle. Eugène Henryet était un cœur loyal, indigne de trahison; il avait promis à Marguerite de l'épouser : il venait à elle tout enchaîné par sa promesse comme si Dieu eût passé par là.

Mais ce n'était pas la passion qui le ramenait à Marguerite. Les grands événements qu'il avait traversés depuis un an avaient trop ému son esprit pour ne pas apaiser son cœur. En un mot, c'était plutôt un galant homme qu'un amoureux passionné qui disait : Me voilà !

Marguerite le comprit ; l'amour l'eût vaincue, mais, en voyant que cet amour ressemblait beaucoup à l'amitié, elle se rejeta vers Dieu.

Eugène Henryet s'en alla, en disant qu'il reviendrait pour la retrouver un peu moins détachée des choses de ce monde; mais il comprit lui-même qu'on ne renoue pas dans le cœur ce qui est rompu.

Quand il fut parti, Marguerite, qui avait contenu son cœur, se jeta en pleurant dans les bras de sa mère.

— Ah! maman! maman! pourquoi m'as-tu mise au monde?

— Ma pauvre Marguerite, me crois-tu moins malheureuse que toi? Et pourtant j'ai le courage de vivre, parce que je crois en Dieu.

— Tu crois en Dieu et moi j'aime Dieu! Pardonne-moi ces mouvements de lâcheté. Que veux-tu? il me semble aujourd'hui que je pleure un mort dans mon cœur.

Mme Ducharme essaya de ramener Marguerite à son amour.

— Ne te désole pas encore : Eugène Henryet reviendra.

— Non, je sens bien qu'il ne reviendra pas!

Eugène Henryet ne revint pas.

XII.

LA PRISE DE VOILE.

Dieu reste à ceux qui n'ont plus rien.
Dieu console ceux qui ont tout.
LAMENNAIS.

A l'hôtel de la Chasse, à Versailles, Angéline Duportail, dînant un jour à table d'hôte, fit la connaissance d'une famille anglaise qui était venue de Londres en toute vitesse pour voir la représentation extraordinaire de Paris brûlé.

Il y avait un père et deux filles. Les blanches demoiselles, qui n'avaient jamais vu Paris non brûlé, et qui s'attendaient à traverser des monceaux de ruines, paraissaient inquiètes de n'avoir pas rencontré à Versailles un ami qui les y avait attendues pour les piloter dans la capitale universelle.

Angéline Duportail leur offrit de leur consacrer un jour de son temps.

Elle fut prise au mot. On paraissait enchanté de

la connaître, on se fit une vraie fête d'aller à cette partie de plaisir en si charmante compagnie.

Naturellement, Diane Ducharme fut du voyage. Angéline Duportail n'avait pas cessé de jouer son rôle de jeune lady avec une dignité d'emprunt tout à fait comique pour Diane Ducharme et pour elle-même.

Le surlendemain, les quatre dames remorquées par l'Anglais prirent le chemin de fer, vinrent à Paris, louèrent une grande calèche chez Brion, et se firent conduire partout. Les deux jeunes Anglaises étaient fort désappointées de voir que Paris n'était pas si brûlé que cela : elles regrettaient presque d'avoir fait le voyage « pour quelques pans de murs renversés; » mais comme Paris amuse toujours les femmes, elles prirent bientôt leur parti de ne pas être tout à fait à Pompéia.

Comme elles montaient au parc Monceaux par la rue de Messine, elles virent beaucoup de monde devant la petite église des Carmélites.

Quand les carmélites vinrent en France, elles n'espéraient pas faire de sérieuses prosélytes dans les régions de l'aristocratie et de l'intelligence. Leur entrée ne fut rien moins qu'austère. Lisez plutôt l'Estoile :

« Le mercredi 24 août 1605, jour de la Saint-Barthélemy, fut faite à Paris une solennelle procession des sœurs carmélites, qui ce jour-là prenaient possession de leur maison. Le peuple y accourut à grande foule comme pour gagner les pardons. Elles marchaient en moult bel et bon ordre, étant conduites par le docteur Duval, qui leur servait de bedeau, ayant le bâton à la main, et qui avait du tout la ressemblance d'un loup-garou. Mais comme le malheur voulut, ce beau et saint mystère fut troublé et interrompu par deux violons qui commencèrent à jouer Bergamasque : ce qui écarta ces pauvres oyes et les fit se retirer à grands pas, tout effarouchées, avec le loup-garou leur conducteur, dans leur église, où, étant parvenues comme en un lieu de franchise et de sûreté, commencèrent à chanter le *Te Deum laudamus.* »

Angéline Duportail demanda pourquoi tant de curieux à la porte du couvent. On lui répondit que c'était parce qu'une jeune religieuse prenait le voile des épouses du Seigneur.

— Est-ce qu'on peut entrer? demanda Diane, tout émue en songeant à sa sœur.

— Oui, lui répondit-on; dans quelques minutes la cérémonie commencera.

Les quatre femmes descendirent.

La messe était commencée; il y avait fort peu de monde dans la nef, à peine quelques religieuses des couvents voisins et quelques dévotes du quartier.

Pas un seul homme, sinon les prêtres à l'autel; ce que voyant, l'Anglais rebroussa chemin, comme s'il n'eût pas le droit d'assister à ce pieux spectacle.

— Si c'était ma sœur? dit Diane à Angéline Duportail.

— Non, dit la ci-devant baronne; vous savez bien qu'il y a longtemps que Marguerite veut se donner à Dieu, mais elle finira par se donner au capitaine Henryet.

A ce moment, on vit apparaître une jeune fille, masquée sous ses cheveux noirs qui venaient d'être dénoués : on eût dit un flot d'ébène.

C'était l'heure du sacrifice.

Elle s'agenouilla devant le prêtre qui s'était approché d'elle, portant un voile.

Deux religieuses se penchèrent sur la jeune fille; l'une lui souleva les cheveux et l'autre fit crier les ciseaux. Silence terrible dans la chapelle, mais le chant des psaumes retentit.

C'était comme le *De profundis* ou comme le *Miserere* de cette jeunesse et de cette beauté qui allaient se glacer sur le marbre de l'autel.

Diane Ducharme était glacée elle-même, elle ne trouvait plus sa voix : ce fut à peine si elle put murmurer à Angéline Duportail :

— Quand je vous disais que c'était Marguerite !

La jeune sacrifiée se coucha comme une morte sur les dalles quand ses cheveux furent tombés; le prêtre qui officiait répandit sur elle le voile éternel.

C'était la robe de mariée de celle qui s'arrachait au monde pour se donner au Seigneur.

Le prêtre jeta de l'eau bénite sur elle et monta en chaire, pendant que les religieuses la relevaient.

Le prêtre paraphrasa les paroles de Bossuet à la prise de voile de Mlle de La Vallière :

« Et maintenant que celle que le Seigneur a « touchée par sa grâce est morte au monde, elle « commence sa vie éternelle dans le ciel. Vaine- « ment elle sentira encore la terre de ses pieds « fragiles; mais son âme s'enivre déjà de l'amour « de Dieu. Faut-il admirer son sacrifice?

« Non. Qu'a-t-elle perdu ?

« La fièvre des vanités, la chimère des plaisirs.

« Qu'a-t-elle trouvé?

« Les joies du paradis. Il ne faut pas la plaindre,

« il faut l'envier. »

Ce beau discours dura toute une heure; beaucoup de larmes furent répandues dans la chapelle.

Il n'y avait que celle qui prenait le voile qui ne pleurât pas.

— C'est étrange, dit Diane Ducharme qui avait mouillé son mouchoir, je ne vois pas ma mère!

— Mais êtes-vous bien sûre que ce soit Marguerite? moi, je ne la reconnais pas, dit Angéline Duportail.

A ce moment, une religieuse s'approcha de Diane Ducharme.

— Marguerite! s'écria la jeune fille.

En effet, cette fois, c'était bien Marguerite.

— Ma chère sœur, lui dit Diane, vois comme je pleure. Je croyais que c'était toi qui prenais le voile aujourd'hui; c'était comme une vision.

— Oui, dit Angéline Duportail, on voit par les yeux de l'âme; il en est de même quand on va rencontrer une figure aimée : l'image vous apparaît d'abord sur une figure étrangère. Ce sont les mirages du cœur.

— Ah! répondit Marguerite, Dieu ne se donne pas si vite : il faut un an et un jour de prières et d'adorations pour arriver à cette heure suprême ; mais je n'en suis pas moins morte pour le monde depuis que j'ai franchi le seuil de cette maison.

— Et tu ne regrettes rien de ce monde?

— Rien! si ce n'est d'avoir fait pleurer maman.

Et Marguerite, après un silence, poursuivit :

— Mais tu la consoleras un jour, quand Dieu t'aura touchée toi-même.

— Tu parles comme Mlle de La Vallière.

— C'était aussi ma sœur, celle-là.

Marguerite avait toujours eu une vive sympathie pour Mlle de La Vallière.

A deux siècles de distance, c'était une âme sœur de la sienne, une âme enthousiaste devant échouer au rivage du ciel.

Comme Mlle de La Vallière, elle avait inscrit dans son cœur ces paroles de Jésus-Christ : « Si quelqu'un veut venir après moi, qu'il prenne sa croix et qu'il me suive. »

Elle avait dit, elle aussi :

« Je supplie le Seigneur d'achever son œuvre de

miséricorde. Que sa volonté détruise si bien la mienne en tout, que ce ne soit plus moi qui vive, mais lui qui vive en moi. »

Elle lisait avec une vraie volupté cette magnifique oraison funèbre que Bossuet avait prononcée sur Mlle de La Vallière, encore vivante, mais sur le point de mourir au monde:

« Et vous, ma sœur, qui avez commencé à goû-
« ter ces chastes délices, descendez, allez à l'au-
« tel; victime de la pénitence, allez achever votre
« sacrifice : le feu est allumé, l'encens est prêt, le
« glaive est tiré : le glaive, c'est la parole qui sé-
« pare l'âme d'avec elle-même, pour l'attacher uni-
« quement à son Dieu. Le sacré pontife vous attend
« avec ce voile mystérieux que vous demandez.
« Enveloppez-vous dans ce voile; vivez cachée
« à vous-même aussi bien qu'à tout le monde;
« sortez de vous-même, et prenez un si noble
« essor, que vous ne trouviez de repos que dans
« l'essence du Père, du Fils et du Saint-Esprit. »

Marguerite et Diane causèrent un quart d'heure avec l'émotion de deux cœurs qui seront séparés par un abîme.

— Adieu! dit Marguerite, qui déjà s'était trop attardée à ces attaches du passé.

— Adieu, ma chère Marguerite, dit Diane en embrassant sa sœur.

La religieuse s'éloigna lentement.

— Si je m'écoutais, reprit Diane, je resterais avec toi. Mais je me connais trop pour avoir confiance en moi. Pour se donner à Dieu, il faut ne pas le tromper.

Heureusement pour Marguerite, elle s'était déjà éloignée et elle n'entendit pas ces paroles toutes profanes.

— Qui donc aimez-vous mieux que Dieu ? demanda Angéline Duportail à la sœur de Marguerite.

— Georges Henryet ! répondit Diane.

— Pourquoi ?

— Parce que je ne sais pas.

XIII.

COMMENT DIANE DUCHARME PLEURA UN LIEUTENANT.

L'homme propose, la femme dispose. Les quiproquos ont fait plus de mariages que les passions.

M. DE FOY.

On se souvient peut-être que Diane Ducharme avait senti germer en son cœur les premières fleurs du sentiment à sa rencontre avec le lieutenant Henryet, cousin du capitaine Henryet, le fiancé de sa sœur. Était-ce parce qu'il s'appelait Henryet? Je crois bien plutôt que c'était parce qu'elle le trouva beau. Nul ne portait plus fièrement que lui le képi et l'épée.

Diane n'avait pas aimé le comte de Volnay. Elle s'était laissé prendre à la curiosité, mais elle se fût laissé prendre par l'amour si le comte de Volnay lui était apparu avec la figure du lieutenant Henryet.

Un soir, c'était quelques jours après la prise de

voile, on soupait chez Blanche d'Antigny, à moins que ce ne soit chez Cora Pearl.

Diane était venue de Versailles pour cette petite *fête.*

On se croyait déjà à cent mille lieues de la Commune. Ce n'est pas la Seine qui passe dans Paris, c'est le Léthé.

Quelle ne fut pas la joie de Diane Ducharme en reconnaissant vis-à-vis d'elle le lieutenant Henryet?

Il se fit une révolution dans son cœur et dans son esprit. Elle qui avait jeté si gaillardement le masque, elle se retrouva timide, émue, rougissante comme elle était avant le péché.

Ce fut tout au plus si elle retrouva sa voix pour demander à son voisin d'en face des nouvelles de son cousin le capitaine.

Elle semblait aussi ne s'occuper que de sa sœur; mais pourtant c'était bien elle qui était en scène.

Le lieutenant commença, avant de répondre, par lever sa coupe, comme s'il remerciait les dieux de la bonne rencontre.

— Si vous saviez, dit-il tout haut, comme je vous ai adorée en parlant de vous à tous les échos

d'alentour. Mais aucune de ces dames ne m'a répondu. Celle que vous voyez là-bas m'a dit en riant : « Vous êtes amoureux de cette demoiselle, je suis amoureuse de vous; c'est absolument la même chose. »

— Eh bien ! dit Diane, j'irai tout à l'heure remercier cette dame. Il paraît que c'est comme à la guerre, on prend des remplaçants.

La conversation fut des plus vives et des plus tendres, par-dessus la nappe et par-dessous la table. Jamais les pieds ne s'étaient dit des choses plus éloquentes, jamais les yeux n'avaient parlé avec autant d'expression.

Certes, les voisins s'imaginèrent que c'était la préface d'un mariage à toute vapeur.

Il n'en fut pourtant rien : Diane était ce soir-là en puissance d'amant. Elle eut beau faire pour échapper à celui qui payait l'avoine de ses chevaux : c'était un homme résolu, décidé à tout plutôt qu'à se laisser moquer de lui.

On se promit du moins de se voir le lendemain, de se voir le surlendemain, de se voir toujours.

Je vais raconter pourquoi les volontés du cœur tombent comme des chimères devant la fatalité.

Le lieutenant Georges Henryet habitait depuis quelques jours un hôtel du boulevard des Capucines.

Je ne veux pas dire le nom de l'hôtel pour ne pas mettre les points sur les *i*.

Cet hôtel n'est pas précisément habité par des officiers; mais les Anglais, les Américains et les Hollandais y ont surtout droit de cité.

Je ne sais pas si Georges Henryet, quand il rentra ce soir-là, était encore ivre d'amour ou de vin de Champagne; ce qui est certain, c'est qu'il se trompa de numéro.

Sa chambre portait le n° 9; la clef du n° 7 était sur la porte. Il entra sans s'apercevoir qu'il n'entrait pas chez lui.

C'était d'ailleurs le même décor et le même lit. Seulement, comme cette chambre était habitée par deux femmes, une jeune veuve étrangère et sa sœur, il y avait des vêtements de femme jetés çà et là.

— C'est étonnant, dit Georges Henryet en trébuchant quelque peu, Sarah a laissé ici la moitié de ses fanfreluches!

Mlle Sarah était une maîtresse d'occasion qui était venue prendre une leçon d'armes chez le jeune officier.

Naturellement, ces fanfreluches n'étaient pas celles de cette demoiselle, c'étaient celles de ses deux voisines.

La jeune veuve était venue à Paris pour un procès considérable.

Elle avait pris un mauvais médecin pour sauver son mari, elle voulait prendre un bon avocat pour sauver sa fortune.

Un humouriste a écrit un petit livre sur la malice des choses. Il semble en effet qu'un démon familier s'amuse toujours à brouiller les cartes de la vie. C'est ce qui produit les quiproquos impossibles.

La malice des choses amena cette nuit-là une aventure extraordinaire, qu'un romancier n'oserait pas inventer, parce que l'art du romancier est d'être vraisemblable.

Georges Henryet se coucha sans s'arrêter plus longtemps aux fanfreluches de la chambre à coucher. Il avait le vin gai, il chantait des airs d'Offenbach.

Tout gris qu'il fût, il se trouvait un sage d'être rentré chez lui, car sa voisine du souper lui avait offert une hospitalité tout écossaise.

Une fois couché il éteignit sa bougie et se jeta

dans l'abîme nocturne ; cinq minutes après il dormait comme un enfant.

Cependant la jeune veuve, qui était allée ce soir-là voir la *Visite de noces*, et qui, au sortir du spectacle, s'était attardée chez une de ses amies qui donne le thé une fois par semaine, rentra à l'hôtel un quart d'heure après celui qui s'était couché dans son lit.

Les gens de l'hôtel eux-mêmes venaient de se coucher.

On lui ouvrit la porte-cochère ; mais ne croyant pas que ce fût quelqu'un de sérieux, on ne vint pas à sa rencontre comme d'habitude pour la conduire à sa chambre.

Elle s'imagina que sa femme de chambre l'attendait, mais la femme de chambre dormait comme tout le monde.

La dame monta l'escalier et marcha résolûment avec les yeux de la main vers le n° 7.

La clef est sur la porte : elle tourne la clef, elle entre, elle cherche les allumettes ; mais elle s'aperçoit qu'il lui faudra se coucher à la lumière de la lune et des étoiles.

— Ma sœur est couchée, dit-elle. Oh ! la belle paresseuse ! elle ne m'attend jamais.

Elle n'était pas grise comme le lieutenant, mais elle était fort animée :

1° Parce qu'elle avait vu la *Visite de noces*.

2° Parce qu'un ami de son amie lui avait versé du thé fort excitant.

Elle voulait chanter un peu.

— Non, dit-elle ; il ne faut pas que je réveille ma sœur.

Elle se déshabille, se promettant bien de mettre sa femme de chambre à la porte et de ne pas rester dans un hôtel si mal tenu.

Le chapeau tombe. — La pelisse à fourrure tombe. — La robe tombe. — Le chignon tombe. — Le corsage tombe. — Le corset tombe. — Tout tombe.

La dame était fort jolie ; mais la lune était fort discrète dans son masque de brouillard.

Vrai désespoir de la dame, qui avait pris l'habitude de se regarder le soir devant sa psyché, pour se convaincre qu'elle était toujours belle.

Ce qu'elle avait le plus aimé dans son mari, c'était elle-même.

Ce qu'elle avait le plus aimé dans le mariage, c'était la mariée.

Enfin, la voilà toute nue ; non pas nue comme

une statue, mais nue comme une femme couverte d'une chemise transparente : nudité bien plus visible que celle de la Vérité, puisque la Vérité est une statue de marbre, et que le marbre a sa pudeur.

Elle s'approche du lit, elle s'agenouille pieusement, elle donne son âme à Dieu. Son ange gardien descend du haut des cieux pour la protéger.

C'était l'heure et le moment.

Le jeune lieutenant s'était roulé au fond du lit, un large lit qui aurait pu servir à des époux — séparés de corps.

— Oh ! comme j'ai froid ! dit-elle ; heureusement ma sœur s'est couchée avant moi.

Or, la sœur était partie pour Saint-Germain en laissant un mot au concierge de l'hôtel, qui naturellement ne l'avait pas remis à la dame.

La belle veuve se jeta résolûment dans les draps, comme on se jette à l'eau quand on est à Biarritz ou à Trouville.

Qu'arriva-t-il dans cette seconde phase de l'histoire ?

— Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas ma sœur ! s'écrie la dame tout à coup.

Et elle se précipite hors du lit. Elle veut appeler, elle ne trouve plus sa voix.

Elle avait donné un coup de son pied léger dans le genoux de l'officier.

Ce n'était pas sa sœur. Qui était-ce donc?

Ce qu'il y a de plaisant en cette histoire, c'est que Georges Henryet cria au voleur.

Il avait gagné au jeu. Il s'imaginait qu'un pick-poket le dévalisait.

Aussi lui-même se précipita-t-il hors du lit pour saisir le voleur et reprendre son argent.

La dame, morte de frayeur, se suspendait à la sonnette.

Il courut à elle et la prit dans ses bras.

— Une femme ! murmura-t-il.

Il s'imagina que c'était Sarah.

— Pourquoi t'en vas-tu? lui dit-il en voulant l'entraîner.

Cependant tout l'hôtel était en révolution.

La femme de chambre entra avec un bougeoir; elle poussa un cri, tout l'hôtel fut réveillé, on accourut. Jamais un pareil scandale n'était entré au n° 7, ni même aux autres numéros de l'hôtel.

La dame ne trouva rien de mieux que d'aller se recoucher.

une statue, mais nue comme une femme couverte d'une chemise transparênte : nudité bien plus visible que celle de la Vérité, puisque la Vérité est une statue de marbre, et que le marbre a sa pudeur.

Elle s'approche du lit, elle s'agenouille pieusement, elle donne son âme à Dieu. Son ange gardien descend du haut des cieux pour la protéger.

C'était l'heure et le moment.

Le jeune lieutenant s'était roulé au fond du lit, un large lit qui aurait pu servir à des époux — séparés de corps.

— Oh ! comme j'ai froid ! dit-elle ; heureusement ma sœur s'est couchée avant moi.

Or, la sœur était partie pour Saint-Germain en laissant un mot au concierge de l'hôtel, qui naturellement ne l'avait pas remis à la dame.

La belle veuve se jeta résolûment dans les draps, comme on se jette à l'eau quand on est à Biarritz ou à Trouville.

Qu'arriva-t-il dans cette seconde phase de l'histoire ?

— Oh ! mon Dieu ! ce n'est pas ma sœur ! s'écrie la dame tout à coup.

Et elle se précipite hors du lit. Elle veut appeler, elle ne trouve plus sa voix.

Elle avait donné un coup de son pied léger dans le genoux de l'officier.

Ce n'était pas sa sœur. Qui était-ce donc?

Ce qu'il y a de plaisant en cette histoire, c'est que Georges Henryet cria au voleur.

Il avait gagné au jeu. Il s'imaginait qu'un pick-poket le dévalisait.

Aussi lui-même se précipita-t-il hors du lit pour saisir le voleur et reprendre son argent.

La dame, morte de frayeur, se suspendait à la sonnette.

Il courut à elle et la prit dans ses bras.

— Une femme ! murmura-t-il.

Il s'imagina que c'était Sarah.

— Pourquoi t'en vas-tu? lui dit-il en voulant l'entraîner.

Cependant tout l'hôtel était en révolution.

La femme de chambre entra avec un bougeoir; elle poussa un cri, tout l'hôtel fut réveillé, on accourut. Jamais un pareil scandale n'était entré au n° 7, ni même aux autres numéros de l'hôtel.

La dame ne trouva rien de mieux que d'aller se recoucher.

L'officier aurait bien voulu en faire autant ; mais il lui fallut retourner chez lui en vrai sans-culotte.

Quelle pouvait être l'issue d'une pareille aventure ?

Un mariage forcé.

Car, enfin, ce lit du numéro 7 avait presque été le lit nuptial.

Dernière nouvelle :

Le lieutenant fait une cour assidue à la jeune veuve ; mais, cette fois, il est habillé des pieds à la tête.

S'il est agréé, je vous enverrai une lettre de faire part.

C'est Diane Ducharme qui ne sera pas contente quand elle verra cette lettre de faire part, ou quand elle lira dans les journaux :

Mariages du high-life :

Un de ces jours, à la Trinité, M. Georges Henryet de Monthenault épousera Mme Adèle Van Habeck, veuve de M. Carl Ruys.

Et voilà comment Diane Ducharme passa à côté du véritable amour !

Elle en pleura.

— Console-toi ! lui dit son amie la comédienne : un de perdu, deux de retrouvés.

— Ah ! oui, dit tristement Diane Ducharme ; mais les deux qu'on retrouve ne valent jamais celui qu'on perd.

Du reste, elle n'était pas fille à faire du sentiment à perte de vue. C'est elle qui a dit ce beau mot, déjà connu de tout Paris :

— Cela m'amuse de pleurer : je vois tomber des perles.

XIV.

LE LENDEMAIN DE L'AMOUR.

Dieu m'a cruellement punie. Je ne savais pas que j'étais heureuse quand l'amour était avec moi; maintenant que l'amour est parti, je sais que je suis bien malheureuse.

Avec l'amour, rien c'était tout; sans l'amour, tout ce n'est rien.

VIOLETTE DE PARISIS.

Adolphe Ducharme avait passé la nuit dans la funèbre maison de la rue des Rosiers sans être le moins du monde inquiété, non plus que son fidèle Carnaval et son non moins fidèle Thermidor.

Thermidor et Carnaval avaient veillé, Adolphe Ducharme avait dormi, — non pas précisément sur un lit de plumes. Mais la nuit, tous les lits sont bons pour un homme qui a traversé les aventures de la Commune.

Vers six heures du matin, il monta dans une voiture qu'il paya bien, pour qu'elle ne le laissât pas en route.

Thermidor avait sauté sur la banquette à côté de lui.

Mais Carnaval avait dû prendre un autre chemin, n'étant pas attendu du même côté.

Quand Adolphe Ducharme arriva chez Monjoyeux, tout le monde dormait.

Ce ne fut qu'à l'heure du déjeuner qu'il vit son ami.

— Eh bien! en vérité, lui dit Monjoyeux, je ne comptais pas sur vous pour déjeuner; j'avais bien peur que vous ne fussiez pris.

— Eh bien! je vous jure, répondit l'ex-colonel, que j'en ai assez de ce jeu de cache-cache. Pour un bon cigare, j'irais me constituer prisonnier coûte que coûte.

Monjoyeux lui donna un bon cigare et le détourna de cette belle action, lui représentant qu'il serait condamné à mort.

— Eh, mon Dieu, reprit Cœur-de-Lion, n'est-ce pas mourir tous les jours que de n'avoir pas le droit de vivre tout haut?

La gaieté et le charme de Bérangère le ramenèrent un instant à des idées plus riantes, d'autant plus qu'il apprit par un journal du matin que son ami Cœur-de-Roi n'avait pas été tué sur une bar-

ricade : on l'avait vu à Genève avec Lefrançais.

Toutefois il redevint fort taciturne. Il s'éloigna même de la maison pour se plonger tout à son gré dans ses idées noires.

En plein après-midi, comme il rêvait en se promenant près des fortifications, il vit venir à lui Angéline Duportail, qui connaissait son refuge.

Ils se jetèrent dans les bras l'un de l'autre : la première émotion fut douce à leur cœur. Mais quand Adolphe Ducharme eut repris sa froide raison, il s'aperçut qu'Angéline Duportail n'était plus la femme qu'il avait tant aimée.

Pourquoi ce changement presque soudain dans son âme ?

C'est que l'image de M^lle^ de Volnay était venue entre elle lui.

C'est que son ancien amour s'était peu à peu effacé sous le prisme d'un autre idéal.

Certes il se sentait tendre encore pour cette créature qui l'avait tant de fois trahi, mais qui lui avait donné tant de preuves de vraie passion. Seulement les ardeurs de l'amour n'étaient plus que les pâles reflets de l'amitié.

Il lui sembla qu'Angéline Duportail était sa troisième sœur ; ce n'était plus sa maîtresse.

Ce devait être une des phases de sa punition : aimer une femme qu'il n'avait pas le droit d'aimer ! — ne plus pouvoir aimer une femme qu'il aurait toujours voulu pouvoir aimer !

Il y avait là le doigt de la fatalité.

On le comprend bien, leur causerie fut longue : on voulait tout se dire. On répandait la lumière sur les points obscurs.

On comptait tous les épisodes depuis la séparation.

Elle, comment elle avait été sauvée par la duchesse de Parisis ; lui, comment il avait trouvé des amis partout, quand il n'espérait plus trouver que la mort.

On convint que la société telle qu'elle est avait encore du bon. On regrettait bien un peu d'être mis au ban de cette société qu'on avait tant calomniée.

— Après tout, dit Angéline Duportail, il nous reste notre amour !

Mais regardant fixement Cœur-de-Lion, elle lui dit :

— Tu ne m'aimes plus !

Elle avait lu dans le cœur de son amant.

Il n'osa pas mentir tout à fait.

— Hélas ! lui dit-il, si j'aimais encore quelque chose, c'est toi que j'aimerais.

Deux larmes mouillèrent les yeux d'Angéline Duportail.

— Je te dis que tu ne m'aimes plus ! reprit-elle.

Il lui donna un froid baiser sur le front.

— Ce baiser me glace ! lui dit-elle. Je sens que c'en est fait de mon bonheur. Qu'ai-je donc fait à Dieu pour être punie si cruellement?

— Et moi donc? se dit à lui-même Adolphe Ducharme en pensant à Blanche de Volnay.

Adolphe Ducharme regardait sa maîtresse. Il vit une autre larme, qui s'arrêta au-dessus de la lèvre sur un petit grain de beauté qu'il appelait son grain de folie.

Ce grain de beauté lui rappela mille choses charmantes. Que de fois il l'avait embrassée sur ce grain de beauté ! Que de fois il l'avait raillée gentiment sur cette marque des prédestinées à l'amour.

Il se rapprocha d'elle, pour cueillir cette larme avec ses lèvres ; mais un bruit de pas l'arrêta dans cet entraînement. C'était un passant qui passa vite.

Après une station sur le grain de beauté, la

larme tomba sur le pied d'Angéline Duportail.

Naguère, dans le feu de sa passion, Cœur-de-Lion eût été capable de se jeter à terre pour baiser le pied de sa maîtresse; mais c'en était fait de ces beaux enfantillages.

— Adieu ! lui dit-elle ; car je ne veux pas qu'on vous rencontre avec moi. Je vois bien que vous êtes revenu de toutes vos illusions; le prisme est tombé de vos yeux : je ne suis plus qu'une courtisane. Vous vivez maintenant dans un monde qui ne pardonne pas aux femmes comme moi. Qui sait si vous me pardonnez vous-même de vous avoir aimé ?. .

— Angéline ! vous calomniez mon cœur.

L'Amazone se rapprocha de son amant et lui dit de sa voix la plus douce :

— Tu me pardonnes de t'avoir aimé; mais tu ne te pardonnes pas de m'avoir aimée.

Angéline Duportail répétait sans cesse :

— Je m'en vais !

Et elle ne pouvait s'arracher au douloureux plaisir d'être près de Cœur-de-Lion.

Il voulut la consoler un peu. Il lui dit qu'elle était folle dans son chagrin. Il lui proposa de l'emmener dîner dans un cabinet au Petit-Moulin-

Rouge, pour retrouver une heure de leur belle vie passée.

— Non, lui dit-elle; ces heures-là ne se retrouveront plus. Je suis prise, malgré moi, d'une vraie tristesse. Je te laisse à tes amis; je retourne à Versailles où on m'attend.

Angéline Duportail n'osa pas dire à Cœur-de-Lion qu'elle vivait à Versailles avec Diane Ducharme.

Il ne la laissa partir qu'en lui faisant promettre qu'elle reviendrait le lendemain ou le surlendemain.

Quand elle fut de retour à Versailles elle se jeta dans les bras de Diane.

— Ah! ma chère petite, comme je suis malheureuse! lui dit-elle en éclatant : votre frère ne m'aime plus! Moi qui me faisais une fête d'aller le surprendre, il me semble que je reviens d'un enterrement.

— Je ne suis pas plus gaie que vous, dit Diane. Plus je vais et plus je sens que j'aime Georges Henryet.

— Il faut l'empêcher de se marier.

— Le mariage est décidé.

— Eh bien, quand il sera marié, il devien-

dra ton amant. Il ne doit pas aimer cette Hollandaise.

— Mais si ! Et c'est là mon chagrin.

Le lendemain, Angéline Duportail ne revint pas à Paris pour revoir son amant.

— Il m'attend si peu ! disait-elle.

Le surlendemain elle revint malgré elle, poussée par l'aiguillon de son amour, après avoir dit mille fois :

— Je n'irai pas !

Quand elle demanda Adolphe Ducharme à la porte de Monjoyeux, on lui répondit qu'il avait été arrêté le matin, sur la dénonciation d'un voisin qui l'avait reconnu.

Vainement Monjoyeux avait fait tout au monde pour le sauver, il avait fallu se soumettre à la loi.

Adolphe Ducharme aurait pu peut-être échapper encore, car il fut averti à temps, mais il ne le voulut pas; il se sentait si malheureux qu'il était prêt à tout, même à mourir.

Il avait appris comment sa pauvre Marguerite, sa sœur la plus aimée, s'était réfugiée au couvent. Il savait toutes les folies de Diane. Il avait mangé, pendant la Commune, le peu d'argent gagné à la Bourse l'année d'auparavant.

Que lui restait-il? Sa mère. Mais n'était-ce pas un reproche de tous les jours? Et, d'ailleurs, il lui fallait s'exiler : pouvait-il entraîner sa mère dans son exil? Que ferait-il hors de France? Il n'avait plus assez de foi dans l'humanité pour mener allègrement la vie de proscription.

Autant valait en finir tout de suite.

Quand on joue au jeu des révolutions et qu'on est vaincu, il faut donner sa vie pour l'enjeu.

Il s'était donc livré sans rébellion.

Il avait embrassé Monjoyeux; il avait baisé la main de Bérangère en lui disant tout bas :

— Quand vous verrez Mlle Blanche de Volnay, demandez-lui une prière pour moi.

Ce jour-là Bérangère ne manqua pas d'aller chez Symiane pour dire à Blanche que Cœur-de-Lion était arrêté.

Blanche pâlit et masqua son émotion en disant:

— Quel malheur! on va parler de moi au tribunal.

— Pourquoi? dit Bérangère, curieuse d'étudier ce jeune cœur.

— Parce qu'on racontera le souper de l'Élysée, mais que m'importe? mon opinion publique, c'est moi-même.

Mlle de Volnay releva la tête avec sa fierté si noble et si digne.

— J'irai le voir juger! dit Bérangère.

— Et moi aussi! dit Symiane. Nous verrons un peu si, comme tous les autres, il renie lâchement ses actions.

— Oh! non! murmura Blanche involontairement.

Il semblait que Symiane l'eût blessée en doutant du caractère d'Adolphe Ducharme. Aussi Bérangère, qui avait bien étudié la jeune fille, dit en rentrant à Monjoyeux :

— Symiane avait raison, il y a un abîme de Blanche de Volnay à Adolphe Ducharme, mais il ne faudrait pas la défier de franchir cet abîme.

XV.

ADOLPHE DUCHARME DEVANT LE CONSEIL DE GUERRE.

> Vous avez beau m'accuser et me défendre, c'est la vérité qui a la parole, c'est elle qui accuse et qui plaide.
>
> BARBÈS.

> Cour souveraine entre toutes que la justice militaire.
>
> ALFRED DE VIGNY.

On n'a pas oublié que le colonel Ducharme fit du bruit au conseil de guerre. Il fut fier et digne. Il eut une vraie tenue de soldat.

Le conseil entre en séance à onze heures. Le colonel Dànjou présidait. Le commandant Humann occupait le siége de l'accusation.

Quoique ce fût la centième représentation de cette tragi-comédie, où l'on voyait en scène les chefs et les comparses de la Commune, plus préoccupés de sauver leur vie que d'accentuer leur caractère, il y avait encore beaucoup de monde

dans la salle : des journalistes, des avocats, des femmes du monde, des gens du peuple.

Le bruit s'était répandu qu'on jugerait ce jour-là un des hommes les plus décidés et les plus intelligents de la Commune, un ancien officier de l'armée du Mexique, un aventurier qui n'avait écouté que ses mauvaises passions, sans souci de sa famille.

En un mot, Adolphe Ducharme.

On se racontait comment il avait longtemps échappé aux recherches de la justice, protégé par des sympathies aveugles, comme celles de Monjoyeux, de la duchesse de Parisis, de Bérengère, ce qui dorait un peu sa physionomie. On ne fut pas trop désappointé quand il s'avança sur le banc des accusés.

Il avait fort bon air, on remarqua sa belle taille sous son habit de colonel de fédéré, car il n'avait pas voulu se dérober à son rôle : il avait revêtu sa capote au cinq galons. Mais quoiqu'il eût la médaille militaire et la médaille du Mexique, il les avait détachées de sa poitrine.

Il salua vaguement l'assemblée, comme un homme qui arrive devant ses juges, sans haine contre la justice.

Le président lui fit signe de se lever.

— Accusé, comment vous nommez-vous?

— Adolphe Ducharme.

— Quel âge avez-vous?

— Trente et un ans.

— Où êtes-vous né?

— A Orléans.

— Vous êtes de l'École de Saint-Cyr?

— Oui.

— Vous êtes allé au Mexique?

— J'ai fait presque toute la campagne. Une aventure a brisé ma carrière. Mais je n'ai pas à rougir de cette aventure.

— Nous savons cela. Il n'y a point non plus de quoi vous enorgueillir. Mais passons. Vous n'avez repris les armes qu'au moment de la guerre?

— Oui, j'étais capitaine d'une compagnie de francs-tireurs, qui a fait beaucoup de mal aux Prussiens.

— Oui, jusque-là, nous n'aurions que des éloges à vous faire. Au commencement du siége vous vous êtes aussi conduit en soldat; mais bientôt, comme votre ami Flourens, vous avez tout sacrifié à la révolution: le 31 octobre, vous étiez à l'Hôtel-de-Ville.

— Plût à Dieu que nous y fussions restés. Je crois que nous aurions institué le vrai gouvernement de la défense nationale. Dieu m'est témoin que nous n'avions qu'une ambition, celle de chasser les Prussiens, c'est pourquoi nous avons fait la révolution du 18 mars.

— Vous avez fait la révolution pour la révolution comme tous les révolutionnaires.

Le président fait signe au greffier de lire l'acte d'accusation.

Adolphe Ducharme écouta avec la curiosité d'un homme intelligent qui veut savoir comment on juge son caractère dans ses actions.

Cet acte d'accusation était un travail très-étudié, qui semblait l'œuvre d'un véritable procureur de la République. On en donnera ici le commencement et la fin.

« Messieurs, l'accusé n'est pas le premier venu. Il est d'autant plus coupable qu'il a été élevé dans une famille pieuse et loyale où le devoir était un culte.

« Son père est mort jeune. Il aurait dû ne vouloir vivre que pour sa mère, mais il n'a vécu que pour son orgueil.

« A Saint-Cyr, ce n'était pas un des meilleurs

élèves, il n'en sortit officier que parce qu'on lui fut indulgent. Au Mexique, il brava toute discipline, beaucoup plus préoccupé de bonnes fortunes que de sa dignité militaire : il fut rayé des cadres. Je ne veux pas dire pourquoi, sans pourtant l'accuser d'avoir forfait à l'honneur : ce fut une question de femme et non une question d'argent. Revenu à Paris, au lieu de vouloir effacer ses torts par une vie de travail, il vécut de hasard et d'occasion, dans les petits journaux, à la Bourse, dans les maisons de jeu. Ce fut alors qu'il connut tous les coryphées de la révolution future. Il se fit républicain parce qu'il ne pouvait rien attendre de l'Empire.

« Quand la République fut proclamée, au lieu de la servir avec ferveur, il se jeta comme un furieux dans l'insurrection du 31 octobre. »

L'acte d'accusation ne passait rien, il suivait tous les méandres de cette existence tourmentée, il peignait Adolphe Ducharme, chaque jour de la Commune, dans la fièvre maudite qui avait entraîné tant d'esprits coupables à cette guerre fratricide. Il terminait ainsi :.

« Celui que nous livrons aujourd'hui à votre justice a été un des plus criminels, parce qu'il a

été un des plus intelligents. Celui-là ne se réfugiera pas comme tant d'autres sous l'abrutissement de l'ivresse. Il n'osera pas dire qu'il subissait l'influence des chefs.

« Il avait toute sa raison, et il n'obéissait qu'à lui-même.

« Il est donc accusé d'avoir condamné à mort des réfractaires, d'avoir défendu trois barricades à l'entrée des troupes de Versailles, enfin, d'avoir, par ses conseils à la Commune et partout, poussé les fédérés jusqu'à l'incendie, jusqu'à l'assassinat. »

Adolphe Ducharme ne paraissait pas s'émouvoir beaucoup à cette lecture. Il lui sembla qu'on parlait d'un autre. C'était déjà si loin de lui ! Tant de figures avaient traversé son cœur et son esprit !

Tout à coup, il découvrit dans la salle, presque au dernier banc des spectateurs, Carnaval et Fine-Champagne : cette fois il eut une émotion qu'on attribua aux paroles de l'acte d'accusation.

— Pauvre Carnaval ! pauvre Fine-Champagne ! murmura-t-il, c'est bien à eux d'être venus pour me voir encore une fois.

Il ne put s'empêcher de sourire en voyant la

dignité magistrale de Carnaval dans sa cravate blanche : il était admirable de tenue.

Fine-Champagne avait l'air d'une petite bourgeoise bien inoffensive : en la voyant si timide et si modeste, qui donc eût reconnu la gaillarde vivandière de la Commune ? Il n'y a qu'au théâtre où l'on sache jouer plusieurs rôles.

Mais Adolphe Ducharme eut une bien plus vive émotion quand il reconnut sur le même banc sa sœur, Diane Ducharme, en compagnie d'Angeline Duportail, sa maîtresse, dans toute la gravité d'une beauté britannique.

L'accusé s'imaginait rêver. Cependant on procédait à l'audition des témoins.

Quelques fédérés emprisonnés comme lui vinrent déposer sur les réfractaires fusillés dans le parc de Neuilly.

Les fédérés espéraient se sauver en accusant leur colonel.

— Précisez bien, dit le président à l'un d'eux. Vous dites donc que celui que vous appelez votre colonel donna l'ordre de fusiller ces deux pauvres enfants.

— C'est-à-dire, mon président, qu'il donna l'ordre sans donner l'ordre : quand il a vu que

tout le monde voulait la mort des réfractaires, il a fait un demi-tour comme s'il s'en lavait les mains. Pas moins on n'aurait pas tiré dessus s'il leur avait fait grâce.

C'était la vérité qui parlait.

Le président s'adressa à l'accusé.

— Qu'avez-vous à dire ?

— Rien, sinon que je n'étais pas là.

Vint un autre témoin. Celui-là fut plus explicite. Il affirma que le colonel avait commandé le feu.

Un grand bruit se fit au fond de la salle.

C'était Carnaval qui venait de se lever et qui interpellait le témoin.

— Oh ! pour le coup, c'est un faux témoignage.

— Qu'y a-t-il là-bas ? demanda le président.

On lui rapporta qu'un spectateur s'indignait contre les paroles d'un témoin.

Le président, en vertu de son pouvoir discrétionnaire, donna l'ordre qu'on fît avancer cet homme à la barre.

— Que voulez-vous dire ? demanda le président à Carnaval.

— Mon président, c'est une infamie d'accuser le colonel. J'y étais. Je vais vous dire comment les choses se sont passées.

Et Carnaval, avec le feu de sa nature, conta la mort des réfractaires pour prouver à chaque mot que ni le colonel, ni lui, ni les bons diables de la bande n'avaient pu les délivrer.

Et dans la manière de Frédérick Lemaître il dit solennellement :

— C'est la fa-ta-li-té !

Le rapporteur annonça qu'il requérait l'arrestation de celui qui venait de parler, puisqu'il était de ce régiment d'assassins.

— Vous me faites beaucoup d'honneur, dit Carnaval, surtout si vous voulez me condamner à la même peine que mon colonel.

Il dit cela si simplement, que tout le monde fut ému, depuis l'accusé jusqu'au rapporteur lui-même.

Dès que le président eut donné l'ordre de maintenir Carnaval en état d'arrestation, Fine-Champagne, effrayée de se trouver seule, demanda à son voisin si Adolphe Ducharme serait condamné à mort.

— Oh ! non, lui dit son voisin, mais il sera déporté.

— Et le témoin qui vient d'être arrêté ?

— Oh ! ma foi, il pourrait bien être déporté aussi.

Fine-Champagne ne prit conseil que d'elle-même ; elle sortit de la séance et elle courut chez une blanchisseuse de ses amies en disant : — J'ai mon idée.

Elle revint une demi-heure après, habillée en homme.

Elle avait eu le temps de faire toute une métamorphose. Son amie lui avait coupé les cheveux et lui avait marqué le dessus des lèvres d'un peu de noir de fumée ; elle avait l'air d'un gamin de dix-huit ans très-insolent et très-décidé.

On sait que Fine-Champagne n'avait peur de rien, surtout depuis qu'elle avait bravé la mort face à face.

Cependant quand elle rentra dans la salle son cœur battait bien fort.

Le courage lui manquait un peu pour accomplir avec éclat l'action qu'elle méditait.

Elle s'efforça de marcher en avant. Les soldats de garde voulurent l'arrêter quand elle se présenta pour parler au président, mais elle passa outre en disant qu'elle voulait, elle aussi, parler comme témoin.

Elle fit le salut du soldat et demanda à être écoutée.

Mais quand on lui accorda la parole elle ne trouva plus rien à dire.

Enfin, après un silence qui la glaçait des pieds à la tête, elle murmura à mi-voix :

— Mon président, j'étais aussi du régiment du colonel Ducharme, s'il est coupable je suis coupable.

Après avoir murmuré ces paroles, Fine-Champagne reprit un peu d'aplomb.

Le président l'interrogea. Elle répondit à toutes les questions, cherchant à prouver qu'on devait la soumettre au sort de son colonel; car, selon elle, elle s'était aussi bien battue que lui.

— Connaissez-vous ce jeune homme? demanda le président à Adolphe Ducharme.

— Je ne me rappelle pas bien, répondit-il. J'ai commandé en chef trois régiments : j'ai oublié bien des figures.

Adolphe Ducharme avait reconnu Fine-Champagne. Il ne pouvait s'expliquer pourquoi elle se livrait ainsi, à moins que ce ne fût pour ne pas quitter Carnaval.

Carnaval aussi avait reconnu bien vite Fine-Champagne.

— On voit bien, se dit-il, qu'elle est de mon école. Elle ne joue pas trop mal la comédie.

Les débats durèrent deux jours, le président les dirigea avec une haute impartialité.

Le commandant Humann fut très-ardent contre les accusés, mais surtout contre Adolphe Ducharme.

Vainement l'avocat, c'était Me Lachaud, eut-il toute l'éloquence du sentiment, vainement rappela-t-il que celui qu'il défendait avait toujours été victime de la fatalité, ou plutôt toujours victime de ses amitiés pour les chefs de la Commune, vainement prouva-t-il que les hommes du 18 mars devaient être amnistiés, puisqu'on faisait grâce aux hommes du 4 septembre, le réquisitoire du commandant Humann rappela le conseil à la sévérité parce qu'il fallait que la société, toute chancelante, s'appuyât sur la justice.

Il ne demanda pourtant pas de condamnations à mort, mais il fit comprendre qu'il voulait que le colonel et ses soldats fussent à tout jamais séparés d'une patrie qu'ils avaient entre-déchirée.

Après une délibération de plus de deux heures, Adolphe Ducharme, ci-devant colonel et chef de légion, fut condamné à mort, mais le bruit se répandit que le président recommanderait le condamné à la commission des grâces.

Carnaval et Fine-Champagne furent condamnés à la déportation.

— Quel malheur, dit Fine-Champagne, quand on lui annonça une condamnation moins dure que celle du colonel.

— De quoi te plains-tu ? lui dit Carnaval.

— Tu ne comprends donc pas, lui dit-elle, que je ne me suis fait prendre que pour ne pas te quitter, mais surtout pour ne pas quitter notre colonel ?

— Si ce n'est que cela, dit Carnaval, en embrassant Fine-Champagne, console-toi, notre colonel ne sera pas fusillé. Il ira à Nouméa; nous trouverons bien moyen d'être de la même traversée. Tu sais bien que j'ai des amis partout.

En rentrant à la prison, on permit à Adolphe Ducharme de serrer la main de Carnaval et de Fine-Champagne.

— Vous avez compris, n'est-ce pas, mon colonel, lui dit la ci-devant cantinière, vous avez compris que j'ai pincé ma petite déportation pour faire le voyage avec vous.

— Voilà une belle action, mais c'est de la folie. D'ailleurs je serai fusillé avec Rossel.

— Non. Et puis si vous êtes fusillé je veux

mourir. Nous ferons ensemble le voyage de l'autre monde.

— Oui, dit Carnaval, il ne faut pas quitter ses amis dans la peine.

Adolphe Ducharme avait depuis deux jours le dégoût des hommes en voyant tant de fédérés renier leur part dans l'action avec toutes les lâchetés; mais devant ce beau dévouement de Carnaval et de Fine-Champagne, l'ex-colonel se dit qu'il ne fallait pas désespérer de l'humanité.

XVI.

LA VISION DU BONHEUR.

J'ai vu quelquefois le bonheur, mais c'était le bonheur des autres. C'est déjà quelque chose.

STERNE.

Tu te plains de ne pas boire l'eau pure des fontaines. Pourquoi l'as-tu troublée ?

VIOLETTE.

Diane Ducharme ne s'était pas arrêtée dans son effroyable course au clocher à travers les folies parisiennes.

Elle dépensait à deux mains le capital de sa jeunesse et de sa beauté.

Le hasard l'avait jetée parmi les filles galantes renommées dans le monde du sport, des clubs et des théâtres.

Il fallait être de bonne lignée ou avoir beaucoup d'argent pour oser se faire présenter à elle.

Ses caprices, ses dédains, ses airs fantasques, lui donnaient plus de mordant encore ; c'était à

qui la soumettrait dans ses rébellions. Mais elle ne se laissait prendre qu'à moitié ; elle gardait, même dans ses chutes, je ne sais quelle domination railleuse qui impatientait ses amoureux les plus accoutumés au triomphe ; on n'était jamais le maître avec elle.

Plus d'un qui voulait la soumettre, lui reprochait de n'avoir pas de cœur.

— C'est bien heureux pour vous ! disait-elle ; car si j'avais du cœur, je vous tuerais.

Elle cachait très-mystérieusement son amour pour Georges Henryet ; elle n'avait dit son secret à qui que ce fût, hormis à Angéline Duportail ; elle était trop fière pour avouer à ses autres amies qu'elle avait une fois trouvé son maître.

Marguerite avait espéré que cette égarée se rapprocherait de sa mère ; mais, naturellement, plus elle s'enfonçait dans les mauvaises passions, plus elle s'éloignait de Mme Ducharme.

Çà et là elle se promettait bien de s'habiller un jour simplement, tout en noir, et d'aller se jeter à genoux devant sa mère ; mais quand on est si pervertie, on remet toujours au lendemain les bonnes actions. Elle n'avait pas trop le temps, d'ailleurs, pour se consacrer à ses affaires.

Une femme de plaisir, quelque légère qu'elle soit, devient une femme d'affaires : à midi, quand elle se réveille, il faut qu'elle s'occupe de ses robes, de ses chapeaux, de ses bottines ; il y a l'heure du bain et l'heure du coiffeur ; il y a le coup de sonnette des créanciers ; il y a la visite des amoureux, j'ai failli dire des clients. Et le déjeuner, et le dîner, et le souper, et les promenades au bois, et les robes à essayer, et les parties de campagne, et le jeu de l'éventail dans les avant-scènes !

Je vous dis que la femme de plaisir est une femme d'affaires : la preuve, c'est que la plupart de ces dames prennent des teneurs de livres : l'ordre dans le désordre, ou plutôt le désordre dans le désordre.

Et je ne parle pas des jours de courses, des jours qu'on passe au bord de la mer, à Spa, à Bade, à Monaco.

Comment voulez-vous qu'on trouve une heure pour aller voir sa mère ?

Diane Ducharme était donc emportée par le tourbillon ; elle n'avait pas le temps de regarder en arrière et de regretter les jours d'innocence où l'on est si heureux de vivre sans mal faire.

Mais un jour pourtant elle comprit qu'elle était sortie du paradis et qu'elle n'y rentrerait plus.

Elle était en partie de plaisir dans la forêt de Fontainebleau.

Ces demoiselles jouaient à cache-cache comme de vraies pensionnaires ; mais il y avait des hommes parmi elles.

Comme on avait poursuivi Diane plus loin que les autres, elle arriva près d'un rocher qui masquait à demi un jeune homme et une jeune femme.

Elle reconnut Georges Henryet ; et comme il ne la voyait pas, elle s'arrêta en silence pour le regarder.

C'était bien le plus charmant tableau de l'amour. Il était couché aux pieds de sa femme, qui se penchait vers lui pour l'embrasser ; mais dès qu'il ouvrait les lèvres, elle relevait mutinement sa figure. Puis elle recommençait le jeu. Mais tout à coup il la saisissait violemment et la faisait tomber dans ses bras.

— Comme il est heureux ! pensa Diane.

Il y avait huit jours que Georges Henryet avait épousé la belle Hollandaise. Ils passaient leur lune de miel à Fontainebleau.

— Cette femme, pourquoi m'a-t-elle pris mon bonheur? reprit Diane.

Quand elle retourna au jeu de cache-cache elle ne joua plus.

Elle regarda jouer les autres, en se disant que tous ces fous et toutes ces folles avaient beau se monter la tête, ni eux ni elles ne ressentaient les divines émotions de l'amour : ils n'en connaissaient que l'ivresse grossière.

Le lendemain, Diane revit encore Georges Henryet et sa femme dans une loge de foyer, à l'Opéra.

Elle était dans une baignoire avec un amant qui se cachait.

— C'est cela, dit-elle tristement. Là-haut, ils ont le droit de montrer leur bonheur; dans cette baignoire, je n'ose montrer ma figure, parce que je rougis d'être belle.

XVII.

D'UNE GALANTE RENCONTRE.

Il l'aimait jusqu'à vouloir la tuer, tant son amour s'était allumé aux flammes de l'enfer.

BYRON.

Le jour même où Diane Ducharme regardait dans une loge de théâtre le bonheur du seul homme qu'elle eût aimé, elle qui avait cherché l'amour sans le trouver avec tant d'amoureux déjà, elle coudoya, en descendant l'escalier, René de Volnay, le bras en écharpe, qui n'avait cessé de la lorgner pendant tout le spectacle.

Son nouvel amant, qui l'avait accompagnée au spectacle, était allé à la recherche de son groom.

Le comte de Volnay avait beau vouloir jouer le dédain devant Diane, il avait la fièvre dès qu'il la voyait.

Il lui semblait que c'était un bien perdu.

Comme le voyageur qui a découvert un beau pays et qui en est chassé à la première prise de possession, il ne pouvait se consoler d'avoir mis la main sur un trésor qu'il n'avait pu garder.

Jusque-là, quand il avait rencontré Diane de près ou de loin, il s'était retourné en jouant la dignité.

Mais Diane tenait tant de place dans son cœur, qu'il n'était pas maître de la supprimer de sa pensée. Plus il voulait l'oublier, plus il voyait son image.

Mlle de La Vallière n'a-t-elle pas dit : « *Vouloir oublier quelqu'un c'est y penser.* »

Pour se détacher de Diane, René s'efforçait de mettre entre elle et lui son ennemi Adolphe Ducharme, en se disant : « Il est impossible que j'aime la sœur de cet homme ! »

Mais l'amour aime l'impossible. Ce soir-là, se voyant si près de Diane Ducharme, il se décida à lui parler, se disant pour s'excuser : « Ce n'est pas ma faute si elle passe si près de moi ! » ne voulant pas s'avouer que c'était lui qui avait voulu passer près d'elle.

Il la salua de l'air du monde le plus dégagé, pour cacher son émotion.

— Madame, lui dit-il en souriant, nous nous

sommes si bien oubliés que nous ne nous reconnaissons plus, n'est-ce pas ?

Diane tourna la tête et regarda René par-dessus l'épaule.

— Vous avez raison, monsieur, c'est du plus loin qu'il m'en souvienne.

On eût dit d'une duchesse parlant au premier venu.

Le comte de Volnay se sentit froid au cœur.

— Et pourtant, reprit-il en s'humiliant jusqu'à la lâcheté — tant l'amour le rejetait aux pieds de cette fille qu'il avait perdue ; — et pourtant, vous étiez bien, il y a six mois, la plus charmante maîtresse du monde !

— Est-ce que j'ai été votre maîtresse ? reprit Diane avec une adorable candeur.

René voulut être impertinent à son tour.

— Je ne sais pas si vous avez été ma maîtresse ; mais je sais que j'ai été votre amant — comme tout le monde — avant tout le monde.

Diane faillit se mordre les lèvres ; mais ce n'était jamais elle qu'elle mordait.

— Voilà une belle illusion ! dit-elle ; mon premier amant ? — Non, monsieur, vous n'avez pas été le premier et vous ne serez pas le dernier !

Là-dessus elle descendit trois marches ; René demeura au-dessus d'elle, n'osant pas la suivre.

— La coquine ! murmura-t-il.

Il aurait voulu tout à la fois tordre le cou à Diane et l'adorer.

La colère passa vite.

— Comme elle est belle ! reprit-il en la voyant rejoindre l'amoureux qui était allé chercher sa voiture.

René était pétrifié sur l'escalier comme sur un piédestal :

— Quand je pense que nous nous battons comme des héros, et qu'une drôlesse comme celle-là nous fait trembler parce que nous n'avons pas de cuirasse sur le cœur !

Et voyant Diane disparaître :

— Certes, je n'ai peur de rien ; mais j'ai peur de mon amour pour elle. Suis-je assez puni de l'avoir enlevée à sa mère !

Le comte de Volnay aurait donné tout au monde pour arracher de son âme l'image de Diane ; mais, je ne sais par quelle loi fatale, il était condamné à la garder en lui, tout ébloui de sa beauté, tout empoisonné de sa haine.

XVIII.

QUE DANTE A FAIT L'ENFER TROP DOUX.

> Savez-vous mon rêve dans le paradis ? disait la chanoinesse rousse. Ce serait d'être emportée dans l'enfer par mon amant, comme Francesca di Rimini.
>
> VIOLETTE.

Dante n'a pas fait son enfer assez noir pour les luxurieux. Sa grande âme s'est apitoyée sur les misères de l'amour. Quand il représente Francesca di Rimini, mortellement frappée au cœur, elle emporte, avec je ne sais quel enivrement farouche, sa passion dans l'éternité.

C'est que Dante ne la sépare pas de son amant; elle souffrira toutes les tortures — mais elle souffrira avec lui : les maux les plus rudes sont adoucis de moitié quand on est deux.

Le jaloux qui poignarde du même coup celle qu'il aime et celui qui la lui prend, ne se venge pas avec tous les raffinements de la vengeance,

puisqu'il couche en même temps au tombeau les deux amants.

Quelque noire que soit la nuit du tombeau, ils se retrouveront, ils se reverront, ils s'aimeront encore. La vraie vengeance c'est de n'en frapper qu'un.

C'est de les séparer par la vie et par la mort.

Mais le vrai martyre de la passion n'est pas là : les grands déchirements du cœur viennent d'un amour trahi ou d'un amour dédaigné.

C'est au cinquième chant de l'amour que Dante, descendant du premier cercle dans le second, commença à entendre ces voix plaintives qui éclatent en sanglots au souvenir des voluptés perdues :

« Je parvins dans un lieu muet de toute lumière « qui mugit comme la mer sous la tempête « quand elle est battue par les vents; l'ouragan « infernal, qui jamais ne s'arrête, entraîne les es- « prits dans son tourbillon, les roulant et les frap- « pant sans merci.

« Lorsqu'ils arrivent au bord du précipice, ce « ne sont que cris et lamentations. Ils blasphè- « ment la vertu divine. Je reconnus les péchés « charnels qui ont subi les morsures du désir.

« Comme, dans les temps froids, les étourneaux « sont emportés par leurs ailes en troupe nom- « breuse, ainsi la rafale emporte les pécheurs.

« De çà et de là, en haut, en bas, le vent se « joue d'eux, sans trêve comme sans consolation « dans leur désespoir.

« Les grues vont chantant leur lai voyageant « dans l'air, sans savoir leur chemin : ainsi vont, « traînant leur plainte, les ombres emportées par « la tourmente. »

Et le poëte, touché dans son cœur, cherche à reconnaître les amoureux célèbres.

C'est alors que Francesca di Rimini et son amant passèrent devant lui « légers » comme les nuages.

« Ames désolées, venez me parler comme des « colombes, appelées par le désir, ailes ouvertes « volant à leur doux nid, dans le bleu du ciel, « portées par un seul vouloir. »

Ainsi ces deux âmes vinrent à l'appel du Dante.

« Nous avons teint le monde de sang; ce que « tu veux entendre, nous te le dirons.

« L'amour, qui se prend si vite au noble « cœur, nous a perdus tous les deux, lui et moi.

« L'amour, qui ne fait grâce d'aimer à nul être « aimé, m'enivra si violemment du bonheur de « mon ami, qu'il ne put pas m'abandonner, « puisque cet amour nous a conduits à la même « mort. »

Et Francesca, reprenant son gracieux sourire d'amante adorée, expliqua à Dante comment le jaloux seigneur di Rimini, son difforme époux, irait dans le cercle de Caïn sans pouvoir empêcher son jeune frère, le beau Sanciato, d'être toujours avec elle.

Qu'est-ce que souffrir ensemble en face d'une âme qui souffre seule ?

. . . . . .

Par une fatalité étrange, on vit en même temps Adolphe Ducharme, ses deux sœurs, le comte de Volnay, Angéline Duportail, frappés de cet horrible chagrin de l'amour dédaigné et de l'amour trahi.

Adolphe Ducharme aima malgré lui Blanche de Volnay; il vit l'abîme entre elle et lui.

C'était la punition de sa vie.

A l'heure où la Commune fuyait sous ses pieds, il lui eût été doux de se reprendre à la vie; mais son amour impossible pour M^lle^ de Volnay ne fit

que l'arracher à ses dernières illusions pour Angéline Duportail.

Il croyait qu'il l'aimait encore; mais quand il la revit, il sentit que Blanche de Volnay avait jeté son ombre sur cette figure.

Et il arriva ceci : c'est que la ci-devant baronne, qui ne l'avait jusque-là aimé qu'à l'aventure « à fleur de peau, » devint éperdument amoureuse de lui, dès qu'elle sentit qu'il lui échappait.

Elle s'attacha avec fureur à ce rêve perdu; mais elle vit bien qu'elle s'acharnait à ranimer un feu éteint.

. . . . . .

Marguerite Ducharme, la pauvre Marguerite, avait été frappée du même mal et du même désespoir; le capitaine Henryet lui avait trop fait sentir qu'il se sacrifiait à sa parole pour qu'elle acceptât le sacrifice.

La pauvre fille devait porter la peine de toute la famille; mais elle s'était tournée vers Dieu — Dieu qui console de tout!

. . . . . .

Diane Ducharme aurait pu croire que sa gaieté et son insouciance l'abritaient contre un chagrin

survenu ; mais elle même fut frappée au cœur par la passion.

Quand Georges Henryet lui échappa au moment même où elle le croyait saisir, quand on lui dit qu'il allàit épouser cette jeune veuve étrangère que le hasard avait jetée sur son chemin, elle pleura amèrement et dit qu'elle ne se consolerait jamais.

Jusque-là elle avait fait de l'amour un jeu et de la vie un amusement ; mais elle fut forcée de reconnaître que la vie n'amusait pas toujours et qu'il ne fallait pas jouer avec l'amour.

. . . . . .

Le comte de Volnay, lui aussi, fut puni par la passion.

Il avait été fier d'abord d'avoir triomphé de Diane Ducharme. C'était une jolie conquête, bien digne d'être contée à tous les échos d'alentour, aux amis du club, aux camarades du sport.

Alors il n'aimait pas Diane. Ce n'était pour lui que la gaie aventure et la galante équipée d'un homme à bonnes fortunes.

Tant que Diane ne fut qu'à lui, ce fut à peine s'il désira la garder.

Plus d'une fois il avait été sur le point de la

renvoyer à sa mère. Mais dès qu'elle fut à un autre, la jalousie lui monta au cœur et aviva sa passion. Il ne l'avait guère aimée que comme un objet d'art, il l'aima avec désespoir — parce qu'il sentit qu'après le drame de l'Élysée il ne pouvait plus la reconquérir ni à prix d'or ni à prix d'amour.

Plus René voulait oublier Diane et plus elle s'imposait à lui.

Et plus il voyait l'impossible, plus il se mettait dans l'impossible.

Tous étaient punis par l'amour.

. . . . . .

Et Blanche de Volnay?

Celle-là n'a pas dit son secret.

Vainement son amie Symiane posa-t-elle cent fois devant son cœur des points d'interrogation.

La jeune fille ne se démasqua pas.

Il aurait fallu consulter les grands arbres du jardin de Symiane, où elle égarait ses rêveries; il aurait fallu consulter les roses qu'elle effeuillait et qu'elle jetait au vent; il aurait fallu consulter les pages des romans où elle avait épanché son âme.

Le mal d'aimer ne s'était sans doute pas abattu sur elle comme sur les autres. D'où vient cepen-

dant qu'elle avait des pâleurs soudaines quand on parlait devant elle d'Adolphe Ducharme ? Était-ce le souvenir du souper de l'Élysée ? était-ce l'indignation d'y avoir joué un rôle malgré elle ? était-ce le trouble d'un cœur qui n'est pas maître de soi ?

. . . . . .

XIX.

POURQUOI BLANCHE DE VOLNAY REFUSE SA MAIN A EUGÈNE HENRYET.

J'aimerais celui-ci si je n'avais pas rencontré celui-là.

Chanson mauresque.

Un matin Eugène Henryet se présenta à l'hôtel de l'avenue d'Iéna en compagnie du comte de Volnay et de son cousin Georges Henryet qui était marié depuis quinze jours.

Il venait demander la main de Blanche de Volnay.

Ce fut le nouveau marié qui porta la parole.

— Mon cousin Eugène Henryet vous aime, mademoiselle, devenez sa femme, vous serez bien heureuse avec lui.

Blanche de Volnay regarda Georges Henryet d'un air de doute.

— Monsieur, lui dit-elle, j'ai beaucoup de sym-

pathie pour votre cousin, mais je refuse pour deux raisons : la première, c'est qu'il ne m'aime pas ; la seconde c'est que je ne veux pas me marier.

Ce fut en vain que René de Volnay, qui était survenu, prit la parole pour le commandant. Il eut beau chanter ses louanges sur toute la gamme conjugale, il ne triompha pas du refus de sa sœur : elle répéta une seconde fois qu'elle ne voulait pas se marier.

— D'ailleurs, ajouta-t-elle, le commandant a trop aimé Marguerite Ducharme pour ne pas l'aimer encore.

René de Volnay qui était l'homme du monde le plus impatient et le plus colère frappa du pied et s'écria :

— Ces Ducharme, ils ne sont venus au monde que pour notre malheur.

On fit signe au commandant qui était dans le salon voisin de venir plaider sa cause auprès de Blanche de Volnay.

Elle lui fut très-bonne, mais il perdit sa cause.

— Eh bien, dit-il après un soupir en se retournant vers son cousin et son ami, mon parti est pris : je pars pour Versailles pour accepter un commandement en Océanie.

— En Océanie ! s'écria Blanche involontairement.

Il semblait que ce pays fût cher à son âme.

Un peu plus, elle disait à Eugène Henryet :

— Eh bien, oui, je serai votre femme, mais nous irons en Océanie.

— Pauvre fille ! murmura Symiane qui était survenue.

XX.

LA VEILLE DE L'EXIL.

> Ah! ceux qui partent sont plus heureux que ceux qui restent — même ceux qui partent pour l'exil — même ceux qui partent pour la mort.
>
> VIOLETTE.

Angéline Duportail mit tout en œuvre pour empêcher que son amant ne fût fusillé.

Elle avait de hautes relations parmi les chefs du gouvernement du 4 Septembre; elle connaissait de très-près un célèbre général qui avait ses grandes et petites entrées chez M. Thiers; bien mieux, elle avait rencontré dans le demi-monde, un jour qu'il s'égarait par là, un membre de la Commission des grâces.

Quand Mme Ducharme demanda elle-même la grâce de son fils, la justice était moins sévère, parce qu'elle avait écouté toutes les prières d'Angéline Duportail et de ses amis politiques.

La peine de mort prononcée contre Adolphe Ducharme fut commuée en la peine de la déportation dans une enceinte fortifiée.

Angéline Duportail résolut de tout tenter pour partir avec lui.

Comme il avait deux sœurs, elle hasarda un pieux mensonge à la prison de la Prévôté.

— Je suis la sœur de l'ex-colonel Ducharme, dit-elle au directeur ; faites-moi la grâce de me permettre une entrevue de quelques minutes.

Adolphe Ducharme devait partir quelques jours après. Le directeur ne fit pas de difficultés pour introduire Angéline dans la cellule de Cœur-de-Lion.

Angéline avait d'ailleurs une figure qui était une lettre de recommandation, surtout quand elle s'efforçait d'adoucir sa figure, déjà si pénétrante par son expression amoureuse.

Elle espérait que le directeur la laisserait seule avec son amant, mais il voulut rester témoin de l'entrevue.

Elle ne s'en jeta pas moins dans les bras de Cœur-de-Lion.

— Tu sais que je pars avec toi ! lui dit-elle pour la première parole.

— C'est impossible, répondit Adolphe Ducharme avec quelque froideur. C'est une consolation qu'on ne nous permet pas — partir avec une femme ou une sœur!

— J'irai me jeter aux pieds du capitaine de vaisseau.

— Prières perdues. Je ne sais pas encore où j'irai ; mais, sur le navire qui nous emportera, il n'y aura pas de femmes. Pourquoi, d'ailleurs, me suivrais-tu? Tu n'es pas de force à supporter ces traverses et ces traversées.

— Je te dis que je veux te suivre.

— Tu feras bien mieux de m'attendre, on nous fera grâce bientôt, soit que la République marche en avant, soit qu'on la jette à bas. Et puis je pars sans argent, je ne veux pas te condamner à vivre là-bas comme une mercenaire.

Angéline Duportail regarda fixement Adolphe Ducharme.

— Je comprends, lui dit-elle à voix basse, pour n'être pas entendue du directeur de la prison. Tu ne m'aimes plus, je l'avais oublié.

— C'est parce que je t'aime, que je ne veux pas un tel sacrifice.

Le directeur avertit les anciens amants qu'il

ne pouvait leur permettre de se voir plus longtemps.

Ils s'embrassèrent avec une vive secousse du cœur.

— Adieu, dit Cœur-de-Lion, ne me désarme pas de mon courage.

Il lui recommanda d'embrasser Thermidor, car il savait qu'elle avait recueilli son chien.

— Je ne pourrai jamais vivre sans toi, lui dit-elle.

Ce furent les derniers mots.

— C'est égal, dit Angéline Duportail au directeur quand elle se fut éloignée de son amant, j'irai le rejoindre à Noumea si on ne me permet pas de partir avec lui.

— Toutes ces dames disent cela, remarqua le directeur, mais au dernier moment elles ont toutes peur du mal de mer.

Angéline Duportail fut avertie du départ d'Adolphe Ducharme pour la Nouvelle-Calédonie. Il devait partir le lendemain pour faire le voyage à Toulon en compagnie de quelques chefs communeux.

L'Amazone de la Commune se décida aussitôt à prendre les devants. Elle résolut de partir avec Thermidor.

Comme depuis quelque temps elle ne voyait plus Diane que de loin en loin, elle courut chez elle pour lui apprendre le départ de son frère.

— Voulez-vous venir avec moi à Marseille pour le voir encore?

— Non, dit Diane, si j'allais à Marseille, je ne m'arrêterais pas là.

Elle voulut que l'Amazone prît un billet de mille francs pour le donner à son frère.

— Ne lui dites pas que c'est de moi, dites-lui que c'est de maman.

Angéline se contenta donc de Thermidor pour compagnon de voyage.

Quand elle avait été sauvée miraculeusement de la fusillade sous les yeux de la duchesse de Parisis, elle avait juré à Dieu que si elle survivait ce serait pour faire son salut.

Mais elle avait fait trop de serments pour ne pas toujours les trahir.

Tant qu'elle s'était trouvée dans la bonne atmosphère de Violette, en compagnie de la sœur de charité, elle avait senti la fièvre du cœur s'apaiser en elle; elle avait eu des aspirations vers le ciel, qui est l'horizon de toute âme d'élite.

A la prison de Versailles, elle avait tenu bon

dans ses nouveaux principes, ne voulant pas tremper la lèvre aux coupes empoisonnées, n'ayant plus soif que de rédemption. Mais dès que, par le stratagème de Carnaval, elle fut délivrée et rejetée dans la vie, elle se reprit aux mauvaises passions.

C'était la plus oublieuse des oublieuses.

Aussi quand elle se reprochait à elle-même de ne pouvoir résister aux tentations, elle disait :

— Je suis le jouet de la fatalité. J'ai reçu deux coups de fusil, l'un à l'oreille, l'autre à l'épaule. Pourquoi n'en ai-je pas reçu un en plein cœur ! tout serait fini, je n'aurais plus à lutter.

Car elle luttait, en effet : sous sa métamorphose anglaise elle aurait pu faire plus d'une conquête sérieuse. Mais il faut le dire, quoiqu'elle sentît qu'Adolphe Ducharme lui échappait, elle était fidèle à son amour. Elle s'arrêtait aux premières coquetteries, renvoyant les nouveaux amoureux à une échéance lointaine.

Son dernier rêve, c'était donc d'aller vivre avec Adolphe Ducharme « dans une autre patrie. » Son imagination enthousiaste désirait toutes choses; elle s'imaginait volontiers que dans ce monde inconnu son cœur se réveillerait à des émotions nouvelles.

— Le bonheur, disait-elle, c'est un rêve ; s'il m'aime assez pour m'endormir là-bas, je serai heureuse.

Mais elle reprenait tristement :

— Il ne m'aime plus.

Le pauvre chien consolait un peu Angéline de tous ses chagrins ; elle pouvait lui parler d'Adolphe Ducharme ; il lui prouvait, par les flammes de ses yeux, par l'ardeur de ses bondissements, qu'il la comprenait dans ses angoisses.

XXI.

VIOLETTE.

Vivre de ce qui fait mourir,
mourir de ce qui fait vivre.

M^lle^ Aïssé.

Mais avant de se mettre en route pour ce pèlerinage presque funéraire, Angéline Duportail qui n'avait osé se présenter devant la duchesse de Parisis, se décida à aller lui dire adieu.

Elle cherchait partout un cœur qui comprît ses angoisses; elle était bien sûre que Violette, sympathique à toutes les douleurs, ne refuserait pas de la voir, quoiqu'elle eût trahi son serment de ne plus vivre que pour Dieu.

En effet, dès qu'on annonça — l'Amazone — la femme fusillée — chez la duchesse de Parisis : Violette vint à sa rencontre et lui saisit la main.

— Ah! dit la Duportail, si vous saviez comme j'ai souffert, vous me pardonneriez.

— Vous pardonner! qu'avez-vous donc fait de mal contre moi?

— Je vous avais juré de vivre pour Dieu.

— Souffrir : c'est prier.

On dit beaucoup de choses dans cette entrevue, on parla de tout, mais surtout d'Adolphe Ducharme; l'Amazone éclatait en sanglots, à l'idée de ne pouvoir partir avec lui pour Noumea.

Les passions meurent d'elles-mêmes, mais on ne peut pas les tuer.

Violette savait trop cela, pour vouloir apaiser le cœur d'Angéline.

— Il vous reviendra, dit-elle..

Et comme elle ne croyait pas qu'on pût avoir sans le mariage le lendemain du bonheur, elle poursuivit :

— Qui vous empêchera de vous marier?

— Le mariage, dit la ci-devant baronne, vous savez bien que cela ne réussit pas à ceux ni à celles qui ont trop aimé l'amour; c'est peut-être la Terre promise, mais on fait naufrage en voulant y aborder.

Violette était retombée dans sa mélancolie.

— Vous avez raison, dit-elle, on ne peut pas avoir du même coup l'enfer et le paradis.

Et, à son tour, elle ouvrit son cœur à Angéline.

Elle lui conta sommairement les phases les plus radieuses et les plus sombres de sa vie : comment elle avait aimé le duc de Parisis, les trahisons de son amant, comment elle s'était suicidée, son refuge aux Filles-Repenties, comment elle avait retrouvé le duc de Parisis, enfin toutes les catastrophes. Jamais Dieu n'avait frappé plus violemment une pauvre créature.

— A cette heure encore, dit-elle en finissant, ma seule consolation, c'est de pleurer.

— Moi, je n'ai plus de larmes, dit Angéline.

— Vous en retrouverez, et d'ailleurs pourquoi vous plaindre si haut, vous n'êtes pas séparée de votre amant par la mort, comme je le suis du duc de Parisis; s'il n'y a pas d'amnistie, on vous permettra peut-être d'aller à Noumea.

— Non, j'ai tout tenté, il me faut me résigner à l'attendre ici, mais je veux lui dire adieu à Toulon.

La duchesse embrassa l'Amazone.

— Allez, lui dit-elle, si vous pouvez lui parler

dites-lui que Dieu seul console de tout, même de l'absence.

Mais quand Angéline Duportail se fut éloignée, la duchesse de Parisis éclata elle-même en sanglots.

— Non, dit-elle, Dieu ne console pas de tout, parce que l'amour espéré ne vaut pas l'amour perdu.

XXII.

LA FEMME ET LE CHIEN.

Il ne me reste qu'un ami
pour pleurer avec moi —
plus qu'un ami — un chien.

GÉRARD DE NERVAL.

Angéline Duportail arriva à Toulon deux jours avant l'ex-colonel.

A chaque train venant de Paris elle allait à la gare, espérant toujours le voir apparaître.

Enfin, elle le vit arriver un soir fier et abattu tout à la fois. Il la reconnut dans la foule et lui fit un doux signe des yeux et des lèvres; mais en même temps, il secoua la tête pour lui faire comprendre qu'il leur serait impossible de se parler.

En effet, elle eut beau mettre tout en jeu, l'éloquence de sa figure et l'éloquence de son cœur, elle ne put parvenir à violer la consigne.

On peindrait mal toute l'expression de son désespoir.

Thermidor pleurait avec elle.

A l'arrivée de son maître à la gare, il avait tenté de s'élancer après lui, mais Angéline l'avait tenu en laisse, de peur qu'il ne s'égarât.

Deux jours se passèrent : de mortelles heures de tristesse où elle ne mangeait pas, où elle ne dormait pas, où elle ne respirait pas.

Le surlendemain on lui dit à l'hôtel que le vaisseau qui emportait les communeux allait mettre à la voile.

— C'est donc fini ! dit-elle.

Et elle courut sur la jetée avec Thermidor.

Elle arriva une minute trop tard : la dernière des barques qui emmenait les communeux sur le navire était déjà à vingt brasses de la jetée.

C'était sur cette barque que se trouvaient l'ex-colonel, Carnaval et Fine-Champagne, toujours habillée en homme.

— Que n'ai-je fait comme Fine-Champagne ? dit Angéline avec regret.

Elle demanda une barque pour suivre celle d'Adolphe Ducharme, mais il n'y en avait pas.

— Ah ! quel malheur de n'être pas arrivée plus tôt ! dit-elle avec la rage de la douleur. J'aurais pu lui serrer la main.

Adolphe Ducharme s'éloigna bien vite.

— Adieu, adieu, adieu, lui cria-t-il en lui jetant une part de son âme.

Mais la barque avançait. A ces trois cris d'adieu le chien répondit par trois aboiements tout aussi expressifs.

Qui souffrait le plus, de l'homme, de la femme ou du chien?

XXIII.

ÉLOGE DES CHIENS.

Quiconque bat les chiens n'aime pas les hommes.

HUME.

Celui qui ferait l'histoire des chiens pourrait intituler son livre : La Morale en action.

Chaque page serait remplie par les plus beaux traits d'héroïsme, de patience, de sentiment, de sacrifice.

Jamais le dévouement humain n'a été si loin dans l'humilité que le dévouement de ces pauvres bêtes si malmenées.

L'homme a été injuste pour le chien comme pour l'âne. C'est à peine si l'un mérite un coup de bâton, c'est à peine si l'autre mérite un coup de pied.

« Bête comme un âne. » Et tout est dit de cet animal malin.

« Il fait un temps à ne pas mettre un chien à la porte ! » Et voilà le chien classé comme le dernier des animaux, j'allais dire le dernier des hommes.

Quand Dieu, le jour du jugement, vous demandera compte des quatre-vingts années que vous avez passées sur la terre, serez-vous bien fiers de repasser le tableau de votre vie?

Voltaire, qui a vécu quatre-vingt-quatre ans, disait à sa dernière heure :

« J'ai fait un peu de bien : c'est mon meilleur ouvrage. »

Voltaire ne disait pas qu'il avait fait beaucoup de mal.

Combien d'autres auront fait beaucoup de mal sans avoir fait un peu de bien !

Si on juge l'homme de haut, on voit qu'il n'est pas beaucoup plus grand qu'un chien.

L'orgueilleux dit qu'il a le sentiment de la Divinité. Mais il y a un plus orgueilleux que lui qui se proclame Dieu lui-même, c'est-à-dire : athée.

Le chien meurt comme un chien, mais il ne meurt pas en offensant Dieu.

On peut tout reprocher à un homme. Que pouvez-

vous reprocher à votre chien, sinon qu'il vous a happé une cuisse de poulet parce que vous le laissiez mourir de faim?

Vous êtes un mauvais maître qui ne payez pas les services rendus.

J'aime toutes les bêtes, depuis l'éléphant jusqu'au grillon, en passant par le lion, le cheval, l'âne, le chat et le chien.

Mais le chien surtout amuse mon esprit parce qu'il l'étonne.

A la chasse, le chasseur vaut-il mieux que le chien? J'en sais plus d'un, beaucoup plus bête que le chien, qui ne rapporte de gibier que parce qu'il a un chien.

Vous dites hardiment que si le chien suit le gibier, le découvre, avertit son maître, rapporte le lièvre ou le perdreau qui tombe sous le coup de fusil, vous dites que c'est par instinct.

Mais si le chien n'avait que de l'instinct, il mangerait le gibier.

Vous répliquez qu'il aurait trop peur d'être battu. S'il a peur d'être battu, c'est qu'il réfléchit, c'est qu'il domine sa passion, c'est que sa bonté pour son maître l'entraîne plus que sa gourmandise.

Et le chien sérieux de la maison?

Connaissez-vous un serviteur plus dévoué, plus fidèle et plus mal payé?

Il a si peu de sourires et si peu de caresses; il a le grand art de ne se montrer qu'aux heures de distraction. Si vous travaillez, il dort, mais il veille en dormant; il vous avertit de tous les dangers; il a même le pressentiment de la mort des vôtres.

Je ne parle pas du chien du cirque; tous les tours qu'il fait ne me le montrent pas encore aussi savant que le chien de berger.

Et le chien de l'aveugle?

Connaissez-vous dans toute l'armée française un homme qui sache mieux la géographie?

Et le chien des pauvres gens?

Quel dévouement! Il pourrait changer de porte, vivre dans le luxe et dans l'orgie; mais il s'est acoquiné, il ne veut pas déchirer le contrat de la fidélité: il aime mieux vivre de peu, vivre de rien. Il sent que la vie déjà si triste des pauvres diables qui l'ont recueilli, serait plus désolée encore s'il fuyait ce seuil de malheur; il a compris le sacrifice jusqu'au bout.

On a inventé, il est vrai, un chien qui ferait

croire à la décadence de l'espèce canine : c'est le chien-enseigne des femmes à la mode.

Celui-là, je ne veux le regarder que comme un chien de faïence.

Thermidor n'était pas de cette famille de chiens. Vous allez voir comment il comprenait la bravoure et le dévouement.

Thermidor ne doutait pas que l'Amazone ne prît une barque comme tant d'autres pour aller rejoindre son maître à lui et à elle.

Aussi, quoique sa bonne figure de chien exprimât l'inquiétude, la joie transperçait.

Il jappait, il bondissait, il aboyait. Chaque barque qui se détachait de la jetée sollicitait ses regards. Il se dressait devant l'Amazone, il lui disait par ses cris éloquents qu'il fallait l'embarquer aussi.

Angéline, silencieuse et sombre, ne répondait pas.

A peine si de temps en temps elle le touchait de la main pour le calmer.

Elle ne détachait pas ses yeux du navire.

Adolphe Ducharme la voyait-il toujours? Elle ne le voyait plus.

Beaucoup de prisonniers étaient groupés sur

l'arrière-pont; beaucoup agitaient leur mouchoir et leur chapeau. Mais Cœur-de-Lion était-il encore de ceux-là?

Pourquoi en douter?

La Duportail agitait elle-même son mouchoir baigné de larmes.

XXIV.

LA VOYANTE.

A force de chercher dans le ciel,
vous trouverez la seconde vue.

SWEDENBORG.

Quoique toute à son chagrin, quoique étrangère à ce qui se passait autour d'elle, Angéline Duportail remarqua, parmi les curieuses de la jetée, cette femme qu'on avait vue, pendant le siége de Paris et pendant la Commune, toujours vêtue de blanc ou de noir.

Cette Voyante, qui faisait le signe de la croix devant tous ceux ou toutes celles qu'elle voyait marqués du sceau de la mort.

— La Voyante ! dit l'Amazone; que peut-elle faire ici ?

Elle s'approcha d'elle.

— Vous à Toulon ! lui dit-elle.

— Je suis sur mon chemin, répondit la Voyante, puisque je vais à Rome.

— A Rome ! Que pouvez-vous aller faire à Rome ?

— J'ai vu saint Pierre en songe; il m'a dit que pour arriver à son paradis, il me fallait passer par son Église.

En parlant, la Voyante avait regardé Angéline.

Elle se détourna pour faire le signe de la croix.

La maîtresse d'Adolphe Ducharme ressentit au cœur le froid de la mort.

— Pourquoi faites-vous le signe de la croix ? demanda-t-elle à la Voyante.

— C'est pour vous préserver du démon.

— On m'a toujours dit que vous portiez malheur et que votre signe de croix c'était le signe de la mort.

La Voyante gardait le silence; mais Angéline l'interrogeait des yeux.

— Que voulez-vous ? lui répondit-elle, chacun obéit à sa destinée. Les magnétiseurs et les spirites m'ont détachée de ce monde. J'habite déjà là-haut.

La Voyante montra le ciel.

— C'est décidément une folle ! dit la Duportail en se détournant. C'est égal, elle ne se trompe pas, je suis marquée pour mourir.

Angéline revint vers la Voyante.

Il y avait longtemps qu'elle ne savait plus si elle croyait à Dieu.

Quand on vit loin de l'Église, quand on raille avec les athées, quand on ferme la porte à sa conscience, on s'enfonce de plus en plus dans le néant, avec les mauvaises passions pour guides nocturnes.

Angéline Duportail jouait à l'esprit fort.

Elle interpella la Voyante.

— Dites-moi, la femme noire? Et ce chien, est-ce qu'il est aussi marqué pour la mort ?

La Voyante passa la main sur la tête de Thermidor.

— Pauvre bête ! dit-elle d'une voix émue.

— Comment, lui aussi ?

— Peut-être.

L'Amazone ne s'arrêta pas devant un blasphème.

— Pourquoi ne faites-vous pas pour lui le signe de la croix ?

La Voyante regarda Angéline silencieusement.

— Pourquoi ? Vous le savez bien.

Thermidor regarda la Voyante avec les inexprimables caresses de ses yeux de flamme : — les plus beaux yeux de chien qui fussent au monde.

— Après tout, dit la femme en noir, ce chien a aussi une âme, mais ce chien n'a pas péché comme nous. Voilà pourquoi le Seigneur n'a souffert que pour sauver les hommes. Voyez-vous, madame, il n'y a que l'homme et la femme qui soient de mauvaises bêtes.

Et la Voyante s'éloigna en se signant.

— Cette femme a raison, murmura tristement Angéline.

. . . . . .

Près d'une heure se passa dans les anxiétés de l'adieu, dans les douleurs de la séparation sans doute éternelle. Au cimetière, le moment est terrible et suprême quand la terre prend le mort aimé. La mer n'est pas moins fatale quand elle emporte dans ses vagues pour un exil perpétuel celui qui a toutes ses racines dans notre cœur. C'est le déchirement des déchirements.

Devant la mer la douleur est plus près encore de l'infini : elle déploie des ailes grandes comme le monde.

Combien de fois l'Amazone n'eut-elle pas l'idée de se laisser tomber dans les vagues — ou plutôt d'aller en pleine mer et de se précipiter dans l'abîme !

Voilà ce que veut l'âme dans les heures de crise; mais l'horreur de l'inconnu vous rejette dans les bras de la vie. L'âme n'est pas maîtresse du corps, elle qui sent que Dieu est au bout; le corps, qui sent son néant, résiste et triomphe.

C'est pourquoi Angéline Duportail, qui ne voyait plus que le deuil pour elle en ce monde, qui ne croyait pas renaître à d'autres passions, qui n'espérait plus rien de sa jeunesse, ne voulut pourtant pas mourir. Si on lui eût permis de suivre Adolphe Ducharme et que la mort fût venue pour lui comme pour elle dans quelque tempête, elle l'eût saluée avec reconnaissance.

Mais mourir seule, elle n'en avait pas le courage.

Un poëte a dit : « Plus on doit être pleuré, plus on meurt bien. »

L'Amazone ne devait pas être pleurée.

Elle aimait mieux se pleurer elle-même que de mourir.

XXV.

LE BON VENT POUR NOUMEA.

Qui sait si ce n'est pas la
Terre promise!

LAMARTINE.

La cloche se fit entendre : c'était le dernier signal du départ.

Un matelot dit à Angéline Duportail que si elle voulait voir le vaisseau de plus près et plus longtemps, il la conduirait à quelque distance de là.

Elle y consentit d'autant plus volontiers, qu'elle se trouvait en spectacle et qu'elle n'osait s'abandonner à sa douleur quoiqu'elle eût depuis longtemps l'habitude de tout braver.

Je me trompe, elle était redevenue femme sous la douleur.

Elle se hâta donc d'aller au promontoire indiqué.

On connaît la rade de Toulon. Les trois ports militaires et le bagne sont situés au fond de la rade. Pour sortir du port, il faut que les vaisseaux, s'ils se dirigent vers l'ouest, doublent l'espèce de langue de terre aux contours d'échiquier qui défend la rade des coups de vent et des coups de mer. A la sortie du goulet, surplombant la mer, se trouve le village de la Seyne, où les amis et les parents vont souvent voir passer, à quelques pieds au-dessous d'eux, les navires et les soldats partant pour quelque lointaine expédition. Au sud de cette langue de terre est le cap Sicié, d'où l'œil peut suivre jusqu'au large les navires qui s'éloignent.

L'Amazone arriva pour voir passer le vaisseau qui emportait son amant.

En effet, la Duportail se retrouva très-près du navire.

Cette fois, elle reconnut distinctement Adolphe Ducharme qui levait la tête et agitait les bras.

Il était demeuré sur l'arrière-pont. Il n'avait pas pensé que sa maîtresse viendrait là pour le voir encore.

Ce fut Fine-Champagne qui l'avertit la première ; car, depuis qu'il avait perdu de vue le

groupe de la jetée, il s'était replié en lui-même, penchant la tête et ne voyant que les images du passé.

Il lui semblait qu'il fuyait sa vie, qu'il fuyait son cœur, qu'il fuyait son âme. Le vaisseau n'emportait qu'un corps inerte.

— On dirait que nous allons à notre enterrement, lui dit Carnaval, mais c'est égal on nous paye un enterrement de première classe.

— Tu as raison, lui répondit Adolphe Ducharme, c'est un enterrement, puisque nous laissons derrière nous la patrie et la famille.

— Pour ce qui est de la famille, reprit Carnaval, j'en fais bon marché, puisque je n'ai ni père ni mère ; mais enfin il est encore temps d'avoir des enfants, si Mlle Fine-Champagne veut bien le permettre. — Chut ! n'allons pas trahir le mystère.

— Je ne sais pas, dit Fine-Champagne, si je permettrai quelque chose. S'il y a là-bas une église, nous verrons.

Et Fine-Champagne montra le ciel.

Ce fut à ce moment qu'elle vit se dessiner au-dessus du navire la grande figure d'Angéline Duportail qui dominait le petit promontoire.

— C'est l'Amazone, dit-elle en prenant la main d'Adolphe Ducharme qui était retombé dans ses rêveries.

Pour lui ce fut une vision, il tendit les bras comme s'il allait une fois encore appuyer cette femme sur son cœur.

Elle-même agita les bras.

Derniers embrassements ! mais c'était l'étreinte dans le vide.

Thermidor lui-même avait reconnu son maître. Aussi s'aventura-t-il de quelques brasses dans les vagues.

Angéline l'appela, il revint. Comme si son devoir l'emportait sur les élans de son cœur.

— Mon pauvre Thermidor, lui dit-elle en passant la main sur la tête ruisselante du chien, tu l'as reconnu ton maître, oui c'est lui, mais nous ne le verrons plus.

Thermidor fut un instant immobile, regardant le navire et regardant l'Amazone. Il ne savait quel parti prendre. Ses pattes brûlaient sur le rocher. Il voulait s'élancer encore.

— Non ! non ! s'écria la Duportail, tu resteras avec moi, nous pleurerons ensemble.

Mais le chien regardait toujours le navire, mais

le chien ne voulait pas se soumettre à l'idée de ne plus revoir Cœur-de-Lion.

Tout d'un coup, quoique toujours caressé par la main et par la parole d'Angéline Duportail, Thermidor, n'écoutant plus que son cœur, s'élança en pleine mer et nagea à perdre haleine à travers les grandes vagues.

Ce fut en vain que l'Amazone l'appela : il ne voulait pas retourner la tête comme s'il craignait de se laisser reprendre à cette autre amitié.

Thermidor n'avait aimé de sa vie qu'un homme et une femme : Cœur-de-Lion et sa maîtresse.

Quand Cœur-de-Lion n'était pas là, il était tout à la Duportail, mais quand l'homme reparaissait la femme était sacrifiée.

Tout en gagnant la pleine mer, le vaisseau se rapprochait du promontoire, si bien qu'à un certain moment Angéline Duportail et Adolphe Ducharme ne furent pas plus éloignés l'un de l'autre que de l'obélisque au pont de la Concorde.

A ce moment, le chien était à mi-chemin; les forces commençaient à lui manquer, mais son courage dépassa ses forces.

Bientôt Cœur-de-Lion reconnut son chien dans les vagues.

— O mon Dieu ! s'écria-t-il avec effroi et avec douleur, mon chien va se noyer !

Il dit à un matelot qu'il le suppliait de le conduire devant le capitaine.

Le matelot alla vers le capitaine ; mais le capitaine répondit :

— Tout à l'heure.

Tout à l'heure, c'était l'éternité pour Thermidor.

Quand le matelot revint seul, Cœur-de-Lion le supplia de retourner. Il lui montra son chien, qui s'approchait toujours.

— De grâce, lui dit-il, faites que mon chien soit sauvé, je donnerais tout au monde pour mon chien.

Le matelot leva l'épaule.

— Ces communeux, dit-il, ils ont voulu supprimer la famille, ils ont pillé, incendié, assassiné, mais ils ont des larmes pour leur chien.

XXVI.

LA BONNE BÊTE.

Celui-là ne mourra pas comme un chien.

STERNE.

La mort est moins sombre que l'exil puisque la tombe n'est qu'une porte ouverte sur l'autre monde où tout le monde retrouve sa patrie.

OCTAVE DE PARISIS.

Cependant Thermidor battu par les vagues se soulevait pour voir son maître par un miracle d'héroïsme.

Cœur-de-Lion le regardait avec des larmes dans les yeux.

Il s'en fallut de peu qu'il ne se jetât à la mer. Mais outre qu'il ne savait pas nager, il ne voulait pas faire croire à une fuite.

Le cri de Thermidor vint jusqu'à lui.

Cette fois il se hasarda vers le capitaine, repoussant le matelot de garde.

— Capitaine, cria-t-il, sauvez mon chien.

Quoique le capitaine comprît toute l'amitié qui peut lier un homme à un chien, il avait bien autre chose à faire en cette première heure du départ.

Il regardait Cœur-de-Lion avec des yeux étonnés.

— Voyez donc, capitaine, mon chien est venu pour me dire adieu, il était retenu au rivage par une amie, le voilà en pleine mer, ne le voyez-vous pas là-bas qui nage en pleurant ?

— Que diable voulez-vous que j'y fasse ? dit le capitaine en jetant un regard attendri sur le chien. Je ne puis pas dire à un matelot d'aller le prendre à la nage. Je ne puis pas faire stopper le navire, pour envoyer une barque à sa rencontre.

— Si vous saviez, capitaine, quelle bête c'est là : ce n'est pas un chien, c'est un homme.

— Faites-lui signe de retourner au rivage.

On entendait au loin Angéline Duportail qui appelait Thermidor.

Adolphe Ducharme fit signe à son chien de s'en aller.

— Va-t'en ! va-t'en ! lui cria-t-il d'une voix de tonnerre un peu brisée par la douleur.

Thermidor comprit. Il se retourna soudainement vers le rivage.

L'Amazone agitait son mouchoir; il nagea vers elle.

Mais son amour pour son maître le reprit bientôt. Il regarda le vaisseau.

— Va-t'en, va-t'en, lui cria encore Cœur-de-Lion.

Le chien n'obéit ni à Adolphe Ducharme ni à sa maîtresse.

Il demeura comme suspendu entre lui et elle.

Puis, dans un effort désespéré, il s'élança vers le navire et l'atteignit bientôt, éperdu, les narines sanglantes, exténué, n'ayant plus que la force de soupirer un gémissement.

Il fut bientôt à trois ou quatre brasses du gouvernail, du côté opposé à son maître.

L'un des marins avait jeté une corde, un autre avait jeté un filet, comme des hommes qui ne savent plus ce qu'ils font.

— Eh bien ! sauvons le chien, dit un marin. En route ! il en vaut bien la peine. Le capitaine ne nous fera pas un crime d'avoir empêché une si brave bête d'être mangée par les poissons.

Mais, hélas, pendant qu'il parlait, pendant que

Cœur-de-Lion, retenu par deux autres prisonniers, voulait se précipiter à la rencontre de son chien, le pauvre Thermidor, ballotté par la vague, n'avait plus la force de suivre le navire.

Et quand il vit qu'il ne pourrait rejoindre son maître, il tenta une fois encore de retourner vers la Duportail.

Mais après avoir franchi quelques vagues, il tournoya et disparut.

Des deux côtés du navire et du rivage un cri partit.

C'était le dernier adieu à Thermidor.

Adolphe Ducharme et Angéline Duportail avaient tressailli du même coup à ce dernier adieu.

Ce n'était pas fini cependant.

Au moment où le vaisseau allait disparaître au tournant du promontoire, au moment où Cœur-de-Lion sentait le vieux monde fuir sous ses pieds, l'Amazone tombait agenouillée pour appeler Dieu à son secours — Dieu, le seul ami qui lui restât, —Thermidor reparut.

Il ne pouvait se résigner à la mort quand ses amis lui parlaient.

Mais où aller?

Aller à Angéline Duportail, c'était fuir Adolphe Ducharme. Et d'ailleurs les vagues, de plus en plus furieuses, avaient brisé la pauvre bête.

Thermidor eut beau vouloir reprendre son courage, il était vaincu.

Après un dernier regard là-bas sur son maître, ici sur sa maîtresse, il tournoya encore et redisparut.

Adolphe Ducharme et Angéline Duportail, tous les deux en même temps, pensèrent — lui, que la fatalité, — elle que Dieu — leur avait infligé, à l'heure suprême, cette punition imprévue.

Cœur-de-Lion avait senti que par Thermidor il resterait plus près d'Angéline.

C'était le dernier trait-d'union.

Angéline, tout en ne voulant pas être consolée, s'avouait qu'il lui serait toujours doux de caresser Thermidor.

C'en était fait.

Au moment où Thermidor disparaissait pour la seconde fois, le vaisseau disparaissait lui-même aux yeux de l'Amazone.

Elle était toujours agenouillée. Elle fit le signe de la croix et elle dit en regardant le ciel :

— Seule !

La Duportail se demanda si c'était bien son amant qui fuyait vers Noumea — si c'était bien elle qui pleurait sur un rocher.

Était-il possible que ces deux créatures, vivant de temps perdu, ne croyant à rien, n'ayant ni foi ni loi, se fussent laissé prendre dans le rouage des choses à une passion qui les jetait en un si tragique dénoûment?

Il vint à la Duportail une vision de sa vie passée. Elle se rappela qu'un soir, soupant en folle compagnie à la Maison d'or avec Adolphe Ducharme, un nuage tomba sur son front; elle eut peur du lendemain, elle vida sa coupe de vin de Champagne en s'écriant: « Je bois le poison de la vie. »

On s'était moqué d'elle. « Ne riez pas, avait-elle dit; tout finit tristement : vous verrez que lui et moi, qui jouons ici un opéra-bouffe, nous finirons mal, parce que nous sommes marqués par la fatalité. »

XXVII.

LE DERNIER ABIME.

> Elle avait creusé un abîme dans sa vie, dans son cœur, dans son âme : le vertige la prit, elle tomba dans l'abîme.
>
> OCTAVE DE PARISIS.

Angéline, toujours agenouillée sur le rocher, abandonnée de la terre et du ciel, répéta jusqu'à trois fois :

— Seule ! seule ! seule !

Et les flots semblaient lui répondre :

— Seule ! seule ! seule !

Elle se sentit si mal dans cet enfer de la solitude que tout à coup elle se précipita à la mer, n'écoutant plus que son désespoir.

Elle aimait mieux la mort sans l'amour, que l'amour sans amour.

Comme une folle, elle voulait courir sur les vagues, mais elle fut soudainement submergée.

La vague furieuse se jeta sur elle, comme elle s'était jetée sur la vague.

A plusieurs reprises on vit flotter la robe d'Angéline Duportail.

Elle ne tomba pas du premier coup dans l'abîme, parce qu'elle savait nager et que, sans le vouloir sans doute, elle tenta dans son égarement de s'avancer vers le navire qui emportait celui qu'elle avait le plus aimé.

Enfin l'abîme la prit comme Thermidor et l'entraîna non loin de la pauvre bête.

UN MOT.

25 mai 1872.

On avait pensé d'abord qu'après tant de jours d'incendie et de meurtre, il fallait que la nuit du tombeau renfermât toute cette horrible histoire. Un seul mot ne devait-il pas suffire? ce mot eût été une épitaphe : *Ci-gît les crimes de la Commune!*

Mais, quoi qu'on fasse, l'histoire prend sa vie dans les tombeaux. Elle défie le silence, elle illumine la nuit. Rien de ce qui a été ne peut être anéanti. Pendant que l'âme de l'homme court par delà la mort et les mondes inconnus, l'esprit de l'homme — c'est là son premier enfer — reste ici-bas dans ses témoignages de crime ou de folie.

Combien d'ailleurs qui ont défié le lendemain en lui léguant les horreurs de leur vie ou de leurs actions comme Érostrate! Combien qui ont cherché l'horrible célébrité dans la peur de l'inconnu! Combien qui sont dénués de tout : ni esprit, ni cœur, ni caractère, ni vaillance, qui veulent, comme presque tous les hommes de la Commune, avoir non-seulement leur place au banquet — à l'orgie de la vie — mais encore leur page dans l'histoire, dût-elle être écrite avec du sang!

Il faut faire la part de la folie. Quelques-uns comme Félix Pyat, Gustave Courbet, Jules Vallès, étaient pourtant doués; on ne peut nier leur talent original. Félix Pyat datait du romantisme : il y avait pris sa hardiesse de touche et ses couleurs violentes; comme Victor Hugo il avait l'art de peindre, d'émouvoir, de frapper en écrivant. Jules Vallès avait l'art plébéien par excellence; il aimait le rouge, et, comme le taureau, il s'y jetait à coup de cornes; celui-là certes, sans foi politique, était de la Commune, où il paradait comme à la foire; mais il eût donné le premier un coup de sa tête de taureau dans le drapeau rouge. Même histoire pour Courbet. Lui aussi avait supprimé les dieux anciens; si l'art d'écrire commençait à Vallès, l'art de peindre ne devait dater que de Courbet. Il aimait le laid sous prétexte d'aimer la nature : s'il arrivait au beau c'était sans le vouloir. Sans les exemples de sang et de larmes de 1793, Delescluze eût été un journaliste passionné : il est devenu un journaliste de pillage et d'incendie. Gustave Flourens, sans l'insurrection de Crète, n'eût fait de révolution que dans la science.

Et les femmes?

D'un coup de pied sur les jupes, il faut précipiter vers l'enfer des malédictions toutes les horribles créatures qui ont déshonoré la femme dans les saturnales et les impiétés de la Commune.

Pourquoi parler de ces femmes-là? pourquoi ne pas laisser tomber sur elles le silence et l'oubli? qui donc peut s'intéresser à ces passions qui ont emporté la femme plus loin que la femme? est-ce que les furies ne doivent pas être jetées dans le néant?

L'esprit humain veut tout voir et tout juger, sinon tout comprendre. Quel est celui qui n'a pas voulu, en compagnie de Dante, faire sa descente aux enfers? Shakespeare ne serait pas si rayonnant, s'il n'était pas si horrible.

Dans tous les temps, les monstres ont été du domaine de l'histoire et du roman.

On s'étonne et on s'indigne de s'intéresser à ces figures qui ont hanté le crime; c'est pourtant tout simple. On dit : « Malheur aux vaincus ! » Mais la charité chrétienne se penche douloureusement sur eux. Quand la mort a frappé le pécheur, qui donc ne se désarme devant la justice divine? La bouche qui a commencé par un anathème finit par une prière.

Quiconque les a vues, ces malheureuses femmes, déjà punies par ce long supplice du voyage à Versailles, par les outrages de la multitude, par les heures nocturnes de la prison, s'est pris de pitié pour elles et a pardonné à toutes les repenties, puisque celles-là étaient des égarées. Shakespeare eût dit : *As make the angels weep.* Oui, elles ont fait pleurer les anges dans le ciel.

Il faut laisser au démon les arrière-petites-filles des tricoteuses et des furies de guillotine; mais il faut arracher de l'abîme toutes les pauvres femmes du fanatisme aveugle. Chamfort a dit : « L'homme fait la femme, et la femme refait l'homme. » Il a voulu être vrai et spirituel. Ne soyons que vrais; disons : « L'homme fait la femme, surtout aux jours révolutionnaires. C'est l'homme qui doit porter les fautes de la femme. »

On a remarqué que la femme qui trempait ses mains dans le sang et buvait à pleine bouteille était plus répulsive que son compagnon de crime et d'orgie. C'est que Dieu a doué la femme de plus beaux priviléges qu'il n'a fait pour l'homme; c'est elle qui donne sa figure à tous les beaux symboles, à la Vertu, à la Grâce, à la Charité, à la Foi. Est-il un plus touchant tableau que celui de la Maternité, cet amour et ce sacrifice de toutes les heures ?

Voilà pourquoi, quand on voit la femme renier ses chastes destinées, on souffre et on s'indigne. Mais il ne

faut pas oublier que la société n'accomplit pas toujours son devoir envers cette esclave à peine affranchie. Elle n'avait plus que Dieu; on lui a dit: Dieu n'existe pas.

La religion, si elle ne donne pas la foi, imprime la loi dans l'âme; c'est la dignité du pauvre, c'est l'humilité du riche. Hors de l'Église, il n'y a pas de salut social. Dans l'Église il y a la liberté, l'égalité et la fraternité.

Ne vous étonnez pas trop si la femme apparaît dans les révolutions. Ce n'est pas l'homme qui souffre, c'est la femme. Il lui sera beaucoup pardonné parce qu'elle a beaucoup souffert.

Supprimez la pauvreté pour la femme. Et en lui donnant sa part de tout convive, rendez-lui sa part du Paradis; — sa part de la terre et sa part du ciel.

FIN.

TABLE DU TOME SECOND

LIVRE III

THERMIDOR A LA RECHERCHE DE CŒUR-DE-LION.

I. *Comment une insurgée se cachait sous l'habit d'une sœur de charité.* 1

II. *La passion.* 10

III. *Thermidor et Angéline.* 28

IV. *Voyage à travers la mort* 41

V. *Le Rocher-Suisse.* 51

VI. *Où se dessine la silhouette de Fine-Champagne* 64

VII. *Où Carnaval reparaît sur la scène* 73

VIII. *Pourquoi Thermidor se sépare de l'homme anonyme* 84

IX. *Les tombeaux* 91

X. *Les revenants.* 100

XI. *Le matin*. 105
XII. *Le vertige* 108
XIII. *Blanche de Volnay*. 114
XIV. *Deux femmes romanesques*. 117
XV. *Comment Thermidor retrouve son maître* . 124

LIVRE IV

LES ABIMES.

I. *La rose blanche*. 133
II. *Diane Ducharme et Blanche de Volnay*. . . . 144
III. *Comment Blanche de Volnay lisait dans le cœur de René* 150
IV. *Le duel de René de Volnay et d'Adolphe Ducharme* 154
V. *La duchesse de Parisis*. 158
VI. *Malheureux comme un chien*. 164
VII. *De quelques figures originales*. 171
VIII. *Menus propos de table*. 181
IX. *Les revenants* 201
X. *La course au clocher*. 210

XI. *Mascarade* 215
XII. *La prise de voile* 226
X *Comment Diane Ducharme pleura un lieutenant* 235
XIV. *Le lendemain de l'amour* 246
XV. *Adolphe Ducharme devant le conseil de guerre* 256
XVI. *La vision du bonheur* 270
XVII. *D'une galante rencontre* 275
XVIII. *Que Dante a fait l'enfer trop doux* 279
XIX. *Pourquoi Blanche de Volnay refuse sa main à Eugène Henryet* 287
XX. *La veille de l'exil* 290
XXI. *Violette* 297
XXII. *La femme et le chien* 301
XXIII. *Éloge des chiens* 304
XXIV. *La Voyante* 310
XXV. *Le bon vent pour Noumea* 315
XXVI. *La bonne bête* . . . . . 3?
XXVII. *Le dernier abîme* 29

FIN DE LA TABLE.

IMPRIMERIE TOINON ET Cᵉ, A SAINT-GERMAIN.

00101611

Digitized with financial assistance from the
Government of Maharashtra
on 18 July, 2018